

LES FORMATIONS DE L'INCONSCIENT

Jacques Lacan

Les Formations de l'Inconscient

L'établissement de ce texte a été réalisé à partir des documents suivants :

— VERSION INDEPENDANTE :

- texte source, sténotypé
- notes de LEM.

—VERSION DEPENDANTE :

- G. T.
- notes d'un lecteur anonyme

— RESUME DE J. B. PONTALIS

A partir de la séance X, du 22.01.58 :

- notes d'auditeurs ROUB., LAP.

LES FORMATIONS DE L'INCONSCIENT

Jacques Lacan

Séance I
du
Mercredi 6 novembre 1957

ETABLISSEMENT D'UN TEXTE ECRIT A PARTIR
DE NOTES RECUEILLIES AU SEMINAIRE DE
JACQUES LACAN

Séance transcrite en 1987-1988

AVIS AU LECTEUR

Lors de la lecture de ce texte, vous allez rencontrer une série de signes typographiques :

* -- /₁ /

<diple> [crochet] astérisque tirets interpolation

qui constituent un appareil diacritique, indiquant localement l'apport des différentes versions du séminaire et le travail des transcrip-teurs.

En effet, le texte a été établi d'après un texte-source, celui de la sténotypiste, un compte-rendu de J. B. Pontalis ⁽¹⁾, des notes prises par Paul Lemoine et une version de Gérôme Taillandier. Il est arrivé certaines fois que le texte-source soit annoté de notes anonymes; elles réapparaissent ici lorsqu'elles nous ont semblé pertinentes.

Indiquons maintenant l'utilisation de ces différents signes typographiques.

1 - Le rajout

1.1 - Des transcrip-teurs

Des diples apparaissent dans le texte lorsque nous avons jugé nécessaire à cet endroit de rajouter un mot. Exemple :

"... tout spécialement < dans > la deuxième partie".
Le "dans" était absent dans le texte-source.

1.2 - Originé

Les versions déjà citées, autres que le texte-source, proposent quelquefois des termes supplémentaires jugés bienvenus, en ajout au texte de la sténotypiste. Exemple :

"... qu'il est le < *Sprachgenosse* >, compagnon de langage".

Le "*Sprachgenosse*" est indiqué comme venant de Paul Lemoine par un <P.L.> dans la marge. De la même manière, un <G.T.> indiquerait Gérôme Taillandier, et <l.a.> un lecteur anonyme.

(1) *Bulletin de Psychologie*, Tome XI, fasc. 4 et 5, p.293-296; Tome XII, fasc. 2 et 3, p.182-192 et fasc. 4, p.250-256.

2 - La suppression

Nous avons supprimé certains mots. Pour situer l'endroit dans le texte, des crochets vides [] sont à la place du mot qui apparaît alors dans la marge entre crochets. Exemple :

[de]

"..., et [] servir d'appât à Athalie".

3 - La substitution

3.1

C'est une simple combinaison d'un rajout et d'une suppression : "ronronné" est substitué à "couronné" qui apparaît dans la marge. Exemple :

[couronné]

"... dont nous l'avons <ronronné > nous fait..."

3.2 Originée

C'est la version Paul Lemoine que les transcrip-teurs proposent et substituent "patient" à "passé". Exemple :

[passé] <P.L.>

"... dans l'histoire du <patient>".

4 - Les variantes

Quelquefois, les transcrip-teurs ont trouvé intéressant de proposer une variante au texte établi. Ils ne lui accordent pas la priorité, mais la jugent digne d'intérêt. Exemple :

* essouffés

"... pourra laisser un peu * escouffés, ..."

un astérisque apparaît avant le fragment considéré; dans la marge, l'astérisque précède la variante.

5 - L'interpolation

Une phrase, un segment de phrase, a été jugée comme n'étant pas à sa bonne place dans le texte-source. A l'endroit de sa suppression apparaissent deux barres obliques /₁/ encadrant un numéro d'ordre de l'interpolation en cours, et, à l'endroit de l'interpolation, on aura deux barres obliques avec à l'intérieur le numéro de l'interpolation suivi du texte interpolé. Exemple :

.../₁ les seules personnes qui se soient sérieusement occupées / de la fonction du *Witz* ou du *Wit* à laquelle je dois dire qu'il n'y a rien qui corresponde dans ce lieu - <sont comme vous le savez> /₁/...

6 - Les citations

Lorsque celles-ci sont approximatives ou incorrectes, elles sont laissées telles quelles dans le texte même, et rétablies et référencées en notes numérotées.

7 - Les formules

Celles par exemple de la métaphore et de la métonymie sont traitées de la même façon que les citations.

8 - Les tirets

Ils nous ont souvent paru nécessaires. Par contre, nous n'avons jamais utilisé les parenthèses.

9 - Les figures

Les figures 2 et 3 ont été faites dans la marge de la version-source par un lecteur anonyme. Nous supposons par contre la figure n°1 avoir été tracée par Lacan lui-même au tableau. Elle se trouve en fin de la première séance et peut être dépliée pour accompagner la lecture.

10 - Les annexes

Nous nous réservons la possibilité d'ajouter à la fin de certaines séances des textes annexes, produits au cours du travail de transcription.

Nous avons pris cette année pour thème de notre séminaire les formations de l'inconscient. Ceux d'entre vous, et je crois que c'est le plus grand nombre, qui étaient hier soir à notre séance scientifique, sont déjà au diapason, à savoir qu'ils savent que les questions que nous allons poser concernent cette fois d'une façon directe la fonction dans l'inconscient de ce que nous avons, au cours des années précédentes, élaboré comme étant le rôle du signifiant.

Un certain nombre d'entre vous, j'espère - je m'exprime ainsi parce que mes ambitions sont modestes - ont lu l'article qui est dans le troisième numéro de *La Psychanalyse* (1), que j'ai fait passer sous le titre "L'instance de la lettre dans l'inconscient" (2). Ceux qui auront eu ce courage seront bien placés, voire mieux placés que les autres, pour suivre ce dont il va s'agir. Au reste, il semble que c'est une prétention modeste que je puis avoir, que, vous qui vous donnez la peine d'écouter ce que je dis, vous vous donniez aussi celle de lire ce que j'écris, puisqu'en somme c'est pour vous que j'écris. Ceux qui ne l'ont pas fait, donc, feront tout de même mieux de s'y reporter, d'autant plus que je vais tout le temps m'y référer. Je suis forcé de supposer connu ce qui a déjà été une fois énoncé.

Enfin pour ceux qui n'ont aucune de ces préparations, je vais vous dire ce à quoi je vais me limiter aujourd'hui, ce qui va faire l'objet de cette leçon d'introduction à notre propos.

Je vais vous rappeler dans un premier temps, d'une façon forcément brève, forcément allusive puisque je ne peux pas recommencer, quelques points ponctuant en quelque sorte ce qui, les années précédentes, amorce, annonce ce que j'ai à vous dire sur la fonction du signifiant dans l'inconscient.

Ensuite, ceci pour le repos de l'esprit de ceux que ce bref rappel pourra laisser un peu * essouffés, je vous expliquerai ce que signifie ce schéma (fig. 1 p.24) auquel nous aurons à nous reporter dans toute la suite de notre expérience théorique, cette année.

* essouffés

(1) Revue de la S.F.P. *La Psychanalyse* n°3, Paris, Puf, 1957.

(2) J. Lacan. *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966. "L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud".

Enfin, je prendrai un exemple, le premier exemple dont se sert Freud dans son livre sur le trait d'esprit ⁽³⁾, non pas pour l'illustrer, mais pour l'amener parce qu'il n'y a de trait d'esprit que particulier, il n'y a pas de trait d'esprit dans l'espace, abstrait. Et je commencerai de vous montrer à ce propos, comment le trait d'esprit se trouve la meilleure entrée pour notre objet, à savoir les formations de l'inconscient. Non seulement c'est la meilleure entrée, mais je dirai aussi que c'est la forme la plus éclatante sous laquelle Freud lui-même nous indique les rapports de l'inconscient avec le signifiant et ses techniques.

Je vous rappelle donc d'abord, puisque ce sont là mes trois parties - et vous savez donc à quoi vous en tenir sur ce que je vais vous expliquer, ce qui vous permettra du même coup de ménager votre effort mental - que la première année de mon séminaire ⁽⁴⁾ a consisté essentiellement, à propos des écrits techniques de Freud, à vous introduire <à> la notion de la fonction du symbolique comme seule capable de rendre compte de ce qu'on peut appeler la détermination dans le sens, ceci étant la réalité que nous devons tenir comme fondamentale de l'expérience freudienne.

[que]

[par l'imagination
de ces]

Ainsi, je vous le rappelle, détermination dans le sens n'étant rien d'autre en cette occasion qu'une définition de la raison - je vous rappelle que cette raison se trouve au principe même de la possibilité de l'analyse, et [] c'est bien précisément parce que quelque chose a été noué à quelque chose de semblable à la parole, que le discours peut le dénouer. A ce propos, je vous ai marqué la distance qui sépare cette parole en tant qu'elle est remplie par l'être du sujet, du discours vide qui bourdonne au-dessus des actes humains, eux-mêmes rendus impénétrables <par ce qu'on imagine être leurs> motifs irrationnels, précisément en tant qu'ils ne sont rationalisés que dans la perspective moi-même de la méconnaissance. Que le moi lui-même soit fonction de la relation symbolique et puisse en être affecté dans sa densité, dans ses fonctions de synthèse, toutes également faites d'un mirage mais d'un mirage captivant, ceci - vous l'ai-je rappelé également dans la première année - est possible seulement à raison de la béance ouverte dans l'être humain par la présence

⁽³⁾ S. Freud. *Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten*. (1905). Traduction française de Marie Bonaparte et M. Nathan (1930) : *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*. Réédition française en 1969 et 1979 : collection Idées Gallimard. C'est à cette dernière édition que nous nous référerons par la suite. Nouvelle traduction en cours : La Transa.

⁽⁴⁾ J. Lacan. Séminaire 1953-1954. *Les écrits techniques de Freud*. Le Seuil, 1975, texte établi par J. A. Miller. On peut remarquer ici que Lacan date ici le début de son séminaire en 1953.

biologique originelle chez lui de la mort, en fonction de ce que j'ai appelé la prématuration de la naissance.

Ceci est le point d'impact de l'intrusion symbolique, et voilà où nous en étions arrivés au joint de mon premier et de mon second séminaire.

[consistance]

Le second séminaire ⁽⁵⁾ - vous rappellerai-je - a mis en valeur ce facteur de l'insistance répétitive comme venant de l'inconscient, <insistance> répétitive que nous avons identifiée à la structure d'une chaîne signifiante, et c'est ce que j'ai essayé de vous faire entrevoir en vous en donnant un modèle sous la forme de la syntaxe dite des $\alpha\beta\gamma\delta$ ⁽⁶⁾, dont vous avez un exposé qui, malgré les critiques qu'il a reçues, certaines motivées - il y a deux petits manques qu'il conviendrait de corriger dans une édition ultérieure - me semble être un résumé sommaire sur le sujet de cette syntaxe qui doit pouvoir, et encore pour longtemps, vous servir. Je suis même persuadé qu'il se <bonifiera> en vieillissant, et que vous y trouverez moins de difficultés à vous y reporter dans quelques mois, voire à la fin de cette année, que maintenant.

[modifiera] <G. T.>

Ceci pour vous rappeler ce dont il s'agit dans cette syntaxe dite $\alpha\beta\gamma\delta$ <et> pour répondre aussi aux efforts louables qu'ont faits certains pour en réduire la portée, ce qui en tous cas pour eux est une occasion de s'y éprouver. Or c'est précisément tout ce que je cherche, de sorte qu'en fin de compte, quelque impasse qu'ils y aient trouvée, c'est tout de même à cela que ça leur aura servi, à cette gymnastique que nous aurons l'occasion de <retrouver> dans ce que j'aurai lieu de leur montrer cette année. Je vous fais remarquer qu'assurément, comme ceux qui se sont donné cette peine me l'ont souligné, et écrit même, chacun de ces termes des $\alpha\beta\gamma\delta$ sont marqués d'une ambiguïté fondamentale, mais que c'est précisément cette ambiguïté qui fait la valeur de l'exemple.

[trouver]

⁽⁵⁾ J. Lacan. Séminaire 1954-1955. *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*. Le Seuil, 1978, texte établi par J. A. Miller.

⁽⁶⁾ Consulter à ce sujet :

J. Lacan. *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*. Séances des 23 et 30 mars, et 26 avril 1955, ainsi que la conférence du 22 juin de la même année : "Psychanalyse et cybernétique ou de la nature du langage".

J. Lacan. *La relation d'objet et les structures freudiennes* (séminaire 1956-57, inédit), la séance du 20 mars 1957.

J. Lacan. *Écrits. op. cit.* "Présentation de la suite" (p.41 à 44). "Introduction" (p.44 à 54) qui est une reprise rédigée du séminaire du 26 avril 1955, "Parenthèse des parenthèses" (p.55 à 61).

Voir aussi J. Allouch. *Lettre pour lettre*. Toulouse, Eres, 1984, p.255 à 269.

[dans]

Nous sommes d'ailleurs ainsi rentrés <avec> ces groupements, <dans> la voie de ce qui fait actuellement la spéculation de ce qu'on appelle les recherches sur les groupes et les ensembles, leur point de départ étant essentiellement fondé sur le principe de partir de structures complexes dans lesquelles les structures simples ne se présentent que par des cas particuliers. Or précisément, je ne vous rappellerai pas comment sont engendrées les petites lettres, mais il est certain que nous aboutissons après les manipulations qui permettent de les définir, à quelque chose de fort simple, chacune de ces lettres étant définie par les relations entre eux, des deux termes de deux couples, le couple du symétrique et du dissymétrique, du dissymétrique et du symétrique, et ensuite le couple du semblable au dissemblable, et du dissemblable au semblable (7). Nous avons donc là ce groupe minimum de quatre signifiants qui ont pour propriété que chacun d'eux soit analysable en fonction de ses relations avec les trois autres, c'est-à-dire - pour confirmer <au> passage <les analyses> de Jakobson <ainsi que> son propre <dire> quand je l'ai rencontré récemment - que <ce> groupe minimum de signifiants <est> nécessaire <pour> que soient données les conditions premières, élémentaires, de ce qu'on peut appeler l'analyse linguistique. Or, vous le verrez, cette analyse linguistique a le rapport le plus étroit avec ce que nous appelons l'analyse tout court, elles se confondent même; elles ne sont pas essentiellement, si nous y regardons de près, autre chose.

[le] [des analystes]
[et d'ailleurs] [tir] <G. T.>
[le]
[à ce]

Dans la troisième année de mon séminaire (8), nous avons parlé de la psychose en tant qu'elle est fondée sur une carence signifiante primordiale, et nous avons montré ce qui survient de subduction du réel quand, entraîné par l'invocation vitale, il vient prendre sa place dans cette carence du signifiant dont on parlait hier soir sous le terme de *Verwertung* (9), et qui, j'en conviens, n'est pas quelque chose qui soit sans présenter quelques difficultés.

C'est pour cela que nous aurons à y revenir cette année, mais je pense que ce que vous avez compris dans ce séminaire sur la psychose, c'est [] sinon <son> dernier ressort, du moins <son> mécanisme essentiel [] : cette réduction de l'Autre, du grand Autre, de l'Autre comme siège de la parole, à l'autre imaginaire, cette suppléance du symbolique par

[le] [que] [le]
[de]

(7) Nous avons retranscrit ici ce passage tel qu'il se trouve dans le document source, dit "sténotypie"; mais on peut remarquer qu'il ne donne pas la possibilité des quatre combinaisons désignées par les lettres α β γ δ . Dans les *Écrits* (p.48), seuls sont utilisés les termes : symétrie et dissymétrie.

(8) J. Lacan, Séminaire 1955-56, *Les psychoses*, Le Seuil, 1981. Texte établi par J. A. Miller.

(9) Forclusion.

l'imaginaire; et même comment nous pouvons concevoir l'effet de totale étrangeté du réel qui se produit dans les moments de rupture de ce dialogue, du délire, par quoi seulement le psychosé peut soutenir en lui ce que nous appellerons une certaine intransitivité du sujet, chose qui nous paraît, quant à nous, toute naturelle : je pense donc je suis, disons-nous intransitivement. Mais assurément c'est là la difficulté pour le psychosé, précisément dans la mesure de cette réduction de la duplicité de l'Autre avec le grand A, et de l'autre avec le petit a, de l'Autre siège de la parole et garant de la vérité, et de l'autre duel qui est celui en face de qui il se trouve comme étant sa propre image. Cette disparition de cette dualité est précisément ce qui donne au psychosé tant de difficultés à se maintenir dans un réel humain, c'est-à-dire dans un réel symbolique.

Je rappellerai enfin que dans cette troisième année, j'ai illustré cette dimension de ce que j'appelle le dialogue en tant qu'il permet au sujet de se soutenir, par l'exemple de la première scène d'Athalie, ni plus ni moins. C'est un séminaire que j'aurais bien aimé reprendre pour l'écrire si j'en avais eu le temps; je pense néanmoins que vous n'avez pas oublié l'extraordinaire dialogue de cet Abner qui s'avance ici comme le prototype du faux frère et de l'agent double, qui vient en quelque sorte tâter le terrain dans la première annonce de : "Oui, je viens dans son temple..." et qui fait résonner je ne sais quelle tentative de séduction : admirez comme c'est extraordinaire ! Il est vrai, bien entendu, que la façon dont nous l'avons <ronronné> nous avait fait oublier un peu toutes ces résonances; et je vous ai souligné comment le grand prêtre <y> allait de quelques signifiants essentiels.

[couronné]

"Les dieux restent fidèles", "dans toutes ses menaces" "promesse du ciel", "pourquoi renoncez-vous ?" (10). Le terme de "ciel" et quelques autres mots bien sentis ne sont essentiellement rien d'autre que des signifiants purs. Je vous en ai souligné le vide absolu. <Joad> embroche, si je puis dire, son adversaire au point de n'en faire plus désormais que ce dérisoire ver de terre qui est allé reprendre, comme je vous le disais, les rangs de la procession, et [] servir d'appât à Athalie qui finira dans ce petit jeu, comme vous le savez, par succomber.

[de]

Cette relation du signifiant avec le signifié, si visible, si sensible dans ce dialogue dramatique, est quelque chose à propos de quoi <j'ai fait> référence au schéma célèbre de

[je vous ai parlé de]

(10) J. Racine, *Athalie*. Acte I, scène 1. "Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel". Voir aussi la séance du 6 juin 1956 du séminaire *Les psychoses* [p. 297 à 304 de l'édition du Seuil].
 "Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces" (v. 112)
 "Aux promesses du ciel pourquoi renoncez-vous ?" (v. 137).

Ferdinand de Saussure (11) : le courant, ou plus exactement le double flot parallèle - c'est ainsi qu'il nous le représente - du signifiant et du signifié comme étant distincts et voués à un perpétuel glissement l'un sur l'autre. C'est à ce propos que je vous ai forgé les images de la technique du point de capiton du matelassier, dont il faut bien qu'en quelques points le tissu de l'un s'attache au tissu de l'autre, pour que nous sachions à quoi nous en tenir, au moins sur les limites possibles de ces glissements, les points de capiton laissant quelque élasticité dans les liens entre les deux termes. <C'est bien là-dessus que nous allons reprendre : qu'il n'y a pas de véritable sujet qui tienne sinon celui qui parle au nom de la parole. C'est autour de ça qu'a tourné ma quatrième année de séminaire, et en parallèle et symétrie, c'est là aussi qu'aboutissait le dialogue de Joad et Abner>.

[c'est bien là-dessus que nous allons reprendre, quand je vous aurai évoqué aussi la fonction de ma quatrième année de séminaire, quand je vous aurai dit qu'en somme parallèlement et symétriquement à ceci, et à quoi aboutissait le dialogue de Joad et d'Abner, il n'y a pas de véritable sujet qui tienne, sinon celui qui parle au nom de la parole]

Vous n'avez pas oublié le plan sur lequel parle Joad : "Voici comme ce dieu vous répond par ma bouche". Il n'y a pas d'autre sujet que dans la référence à cet Autre. Ceci est symbolique de ce qui existe dans toute parole valable.

De même dans la quatrième année de <mon> séminaire (12), j'ai voulu vous montrer qu'il n'y a pas d'objet, sinon métonymique, l'objet du désir étant l'objet du désir de <l'Autre>, et le désir toujours le désir d'autre chose, très précisément de ce qui manque [], l'objet perdu primordialement, en tant que Freud nous le montre comme étant toujours à retrouver. De même, il n'y a pas de sens, sinon métaphorique, [] ce sens ne surgissant que de la substitution d'un signifiant à un signifiant dans la chaîne symbolique.

[autre]

[à]

[ou]

C'est très précisément ce qui est connoté dans le travail dont je vous parlais tout à l'heure, et auquel je vous invitais à vous référer, sur "l'instance de la lettre dans l'inconscient". Dans les symboles suivants, respectivement de la métaphore et de la métonymie, S est lié, dans la combinaison de la chaîne, à S1, le tout par rapport à S2 qui aboutit à ceci que S, dans sa fonction métonymique, est dans un certain rapport métonymique avec s dans la signification.

$$F (S \dots S1) S2 = S (-) s$$

De même c'est la substitution de S1 par rapport à S2, rapport de substitution dans la métaphore, que nous avons ceci qui est symbolisé par le rapport de grand S à petit s1, qui

(11) F. de Saussure. *Cours de linguistique générale*, Payot, 1960, p. 155-156. Ce schéma est reproduit dans *Les psychoses, op. cit.*, p. 296.

(12) J. Lacan, Séminaire 1956-57. *La relation d'objet et les structures freudiennes*.

* que

indique ici - c'est plus facile à dire * dans le cas de la
métonymie - la fonction de surgissement, de création du sens.

$$F\left(\frac{S}{S1}\right) S2 = S (+) s \quad (13)$$

Voilà donc où nous en sommes, et maintenant nous
allons aborder ce qui va faire l'objet de nos recherches cette
année.

Pour l'aborder je vous ai d'abord construit un schéma
(fig. 1 p.24), et je vais vous dire maintenant ce que, au moins
pour aujourd'hui, il va nous servir à connoter. Si nous devons
trouver un moyen d'approcher le plus près les rapports de la
chaîne signifiante à la chaîne signifiée, c'est par cette grossière
image du point de capiton. Mais il est évident, pour que ce soit
valable, qu'il faudrait se demander où est le matelassier. Il est
évidemment quelque part; la place où nous pourrions le mettre
sur ce schéma serait tout de même un peu trop enfantine.

Il peut vous venir à la pensée que - puisque l'essentiel
des rapports de la chaîne signifiante par rapport au courant
signifié est quelque chose comme un glissement réciproque, et
que malgré ce glissement, il faut que nous saisissons où se
passe la liaison, la cohérence entre ces deux courants - il peut
vous venir à la pensée que ce glissement, si glissement il y a,
est forcément un glissement relatif; le déplacement de chacun
produit un déplacement de l'autre, et aussi bien ce doit être par
rapport à une sorte de présent idéal, dans quelque chose
comme l'entrecroisement en sens inverse des deux lignes, que
nous <devrions> trouver quelque schéma exemplaire. Vous le
voyez, c'est autour de quelque chose comme cela que nous
pourrions grouper notre spéculation. Cette notion du présent va
être extrêmement importante, seulement un discours n'est
justement pas un événement punctiforme, à la <Russel>, si je
puis dire. Un discours est quelque chose qui a un < poids >, une
matière, une texture, et non seulement qui prend du temps, une
épaisseur qui fait que nous ne pouvons absolument pas nous
contenter de présent instantané. Mais en plus [] toute notre
expérience, tout ce que nous avons dit et tout ce que nous
sommes capables de présentifier tout de suite par l'expérience
- il est bien clair par exemple que si je commence une phrase;
vous n'en comprendrez le sens que lorsque je l'aurai finie,

[devons]

[recol]

[point] <P. L.>

[dont]

(13) Dans "L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis
Freud" (*Essais*, p.515), les formules de la métonymie et de la
métaphore sont écrites ainsi :

$$f(S \dots S1) S2 \cong S(-) s$$

$$f\left(\frac{S1}{S}\right) S2 \cong S(+) s$$

parce qu'il est quand même tout à fait nécessaire, c'est la définition de la phrase, que j'en aie dit le dernier mot pour que vous compreniez où est le premier - nous montre dans l'exemple le plus tangible ce qu'on peut appeler l'action < *nachträglich* > (14) du signifiant, c'est-à-dire précisément ce que je vous dis sans cesse, dans le texte de l'expérience analytique elle-même, comme nous étant donnée sur une infiniment plus grande échelle dans l'histoire du < patient >.

[passé] <P. L.>

[que]

D'autre part il est clair - c'est une façon de s'exprimer ! - je pense que vous vous êtes aperçus de ceci, en tout cas que je ressouline dans mon article "L'instance de la lettre dans l'inconscient" d'une façon tout à fait précise et à laquelle provisoirement je vous prie de vous reporter, cette chose que je vous ai exprimée sous cette forme de métaphore topologique si je puis dire, <qu'il est impossible de représenter dans le même plan, le signifiant, le signifié et le sujet. Ceci n'est pas mystérieux ni opaque, c'est démontré d'une façon très simple à propos de la référence au cogito cartésien. Je m'abstiendrai d'y revenir maintenant parce que nous allons tout simplement le retrouver sous une autre forme. Ceci est simplement pour vous justifier [] les deux lignes que nous allons manipuler maintenant, et qui sont celles-ci : le bouchon veut dire le début d'un parcours, et la pointe de la flèche est sa fin (fig.2); vous reconnaissez ma première ligne ici, et l'autre qui vient crocher sur elle après l'avoir deux fois traversée. Je signale simplement que vous ne sauriez confondre ce que représentent ici ces deux lignes (fig.3) : à savoir le signifiant et le signifié avec ce qu'elles représentent ici qui est légèrement différent, et vous allez voir pourquoi.

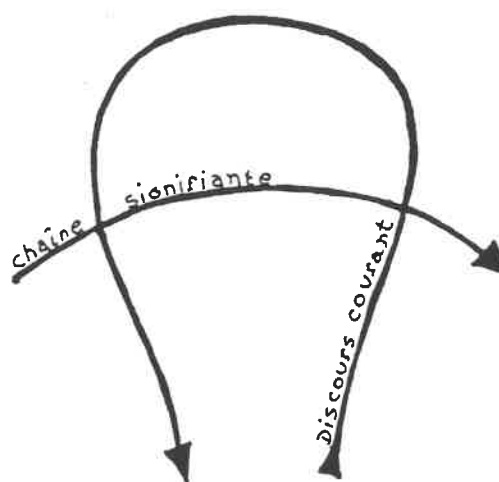


Figure 2

(14) Après-coup.

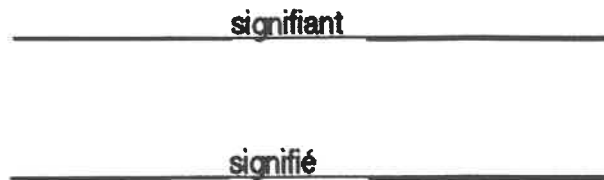


Figure 3

En effet nous nous plaçons entièrement sur le plan du signifiant. Les effets sur le signifié sont ailleurs, ils ne sont pas directement représentés dans ce schéma. Il s'agit des deux états, des deux fonctions que nous pouvons appréhender d'une suite signifiante (fig.1 p.24). Dans le premier temps de cette première ligne ($\delta \gamma A \delta'$) nous avons la chaîne signifiante en tant qu'elle reste entièrement perméable aux effets proprement signifiants de la métaphore et de la métonymie, ce qui implique l'actualisation possible des effets signifiants à tous les niveaux, à savoir particulièrement jusqu'au niveau phonématique, jusqu'au niveau de l'élément phonologique de ce qui fonde le calembour, le jeu de mots, bref, ce qui dans le signifiant est ce quelque chose avec quoi nous, analystes, nous avons à jouer sans cesse, car je pense que, sauf ceux qui arrivent ici pour la première fois, vous devez avoir à vous rappeler comment cela se passe dans le jeu de mots et le calembour. C'est précisément d'ailleurs par cela qu'aujourd'hui nous allons commencer à entrer dans le sujet de l'inconscient, par le trait d'esprit et le *Witz*.

L'autre ligne $\langle \beta A \gamma \beta \rangle$ est celle du discours rationnel dans lequel est déjà intégré un certain nombre de points de repère, de choses fixes, ces choses dans l'occasion ne pouvant strictement être saisies qu'au niveau de ce qu'on appelle les emplois du signifiant, c'est-à-dire ce qui concrètement dans l'usage du discours, constitue des points fixes qui, comme vous le savez, sont très loin de répondre d'une façon univoque à une chose. Il n'y a pas un seul sémantème * qui corresponde à une seule chose <mais> à des choses la plupart du temps fort diverses. Nous nous arrêtons ici au niveau du sémantème, c'est-à-dire de ce qui est fixé et défini par un emploi.

* qui ne corresponde ou à une seule chose ou à des choses la plupart du temps fort diverses.
[ou]

[de]

[fin] <P. L.>

Cette autre ligne est donc celle du discours courant, commun, tel qu'il est admis dans le code du discours, [] ce que j'appellerai le discours de la réalité qui nous est commune. C'est aussi le niveau où se produit le moins de création de sens, puisque le sens est déjà en quelque sorte donné, et que la plupart du temps ce discours ne consiste qu'en un <vain>

Les Formations de l'Inconscient - Séance du 6-11-57

[idéaux] [que]

brassage de ce qu'on appelle <les idées> reçues, [] c'est très précisément au niveau de ce discours que se produit le fameux discours vide <ββ> dont un certain nombre de mes remarques sur la fonction de <la parole et du> langage sont parties.

[parenté de] <G. T.>

Vous le voyez donc bien, ceci <β A γ β> est le discours concret du sujet individuel, de celui qui parle et qui se fait entendre. C'est ce discours que l'on peut enregistrer sur un disque. L'autre <δδ> est ce que tout cela inclut comme possibilité de décomposition, de réinterprétation, de résonance, d'effet métaphorique et métonymique. L'un va dans le sens contraire de l'autre, pour la simple raison justement qu'ils glissent l'un sur l'autre; mais l'un recoupe l'autre, et ils se recoupent en deux points parfaitement reconnaissables. Si nous partons du discours, le premier point où le discours rencontre l'autre chaîne que nous appellerons la chaîne proprement signifiante - c'est du point de vue du signifiant ce que je viens de vous expliquer - <c'est> le faisceau des emplois, autrement dit ce que nous appellerons le code; <parce qu'>il faut bien que le code soit quelque part pour qu'il puisse y avoir audition de ce discours. Ce code est très évidemment dans le grand A qui est là, c'est-à-dire dans l'Autre en tant qu'il est le <sprachgenosse>, compagnon de langage. Cet Autre, il faut absolument qu'il existe, et je vous prie de noter à l'occasion qu'il n'y a absolument pas besoin de l'appeler de ce nom imbécile et délirant qui s'appelle la conscience collective. Un Autre c'est un Autre, il en suffit d'un seul pour qu'une langue soit vivante, il en suffit même tellement d'un seul que cet Autre à lui tout seul peut être aussi le * dernier. <Tant> qu'il y en a un qui reste et qui <peut> se parler à lui-même sa langue, cela suffit pour qu'il y ait lui, et non seulement un Autre, mais même deux autres, en tout cas quelqu'un qui le comprenne. On peut continuer à faire des traits d'esprit dans une langue, quand on en est encore le seul possesseur ⁽¹⁵⁾. Voilà donc la rencontre première au niveau de ce que nous avons appelé le code.

[à savoir]

[et]

<P. L.>

[puisse]

* premier [temps]

[qui le constitue]

[c']

Dans l'autre, la seconde rencontre qui achève la boucle <et> qui constitue à proprement parler le sens [] à partir du code qu'elle a d'abord rencontré, c'est ce point d'aboutissement <γ>. Vous voyez deux flèches qui <y> aboutissent, et aujourd'hui je me dispenserai de vous dire qu'elle est la seconde des flèches qui aboutit ici dans ce point gamma. Ce <point d'aboutissement> est le résultat de cette conjonction du discours avec le signifiant comme support créateur de sens, c'est le message.

(15) Pour éclairer ce passage, on peut, par exemple, se reporter aux *Ecrits*, p.524.

Ici le sens vient au jour, la vérité qu'il y a à annoncer, si vérité il y a, est là dans le message. La plupart du temps, aucune vérité n'est annoncée, pour la simple raison que le discours ne passe absolument pas à travers la chaîne signifiante, qu'il est le pur et simple ronron de la répétition et du moulin à paroles, et qu'il passe quelque part en court-circuit entre β et β' , et que le discours ne dit absolument rien, sinon de vous signaler que je suis un animal parlant. C'est le discours commun de ces mots pour ne rien dire, grâce à quoi on s'assure qu'on n'a pas en face de soi affaire à simplement ce que l'homme est au naturel, à savoir une bête féroce.

Ces deux points, β et β' , comme noeuds minimum du court-circuit du discours, sont très facilement reconnaissables. C'est précisément l'objet au sens de l'objet métonymique dont je vous ai parlé l'année dernière; c'est d'autre part le "je" en tant qu'il indique dans le discours lui-même la place de celui qui parle. Observez bien que, dans ce schéma, vous pouvez toucher d'une façon sensible à la fois ce qui lie et ce qui distingue la vérité - parfaitement et immédiatement accessible à l'expérience linguistique, mais que l'expérience freudienne de l'analyse recoupe - <c'est-à-dire> la distinction au moins principielle qu'il y a entre ce "je" qui n'est rien d'autre que la place de celui qui parle dans la chaîne du discours - qui n'a même pas besoin d'ailleurs d'être désigné par un "je" - et d'autre part le message, c'est-à-dire cette chose qui nécessite absolument au minimum l'appareil de ce schéma pour exister. Il est totalement impossible de faire sortir un message quelconque, ni une parole en quelque sorte irradiante et concentrique de l'existence d'un sujet quelconque, s'il n'y a pas toute cette complexité. Il n'y a pas de parole possible pour la bonne raison que la parole suppose précisément l'existence d'une chaîne signifiante < $\delta\delta$ >, ce qui est une chose dont la genèse est loin d'être simple à obtenir - nous avons passé un an pour y arriver - et ce qui suppose l'existence d'un réseau des emplois, autrement dit de l'usage d'une langue; ce qui suppose en outre tout ce mécanisme qui fait que, quoique vous disiez en y pensant ou en n'y pensant pas, quoique vous formuliez, une fois que vous êtes entrés dans la roue du moulin à paroles, votre discours en dit toujours plus que ce que vous en dites, et très évidemment en se fondant par le seul fait qu'il est parole, sur l'existence quelque part de ce terme de référence qu'est le plan de vérité. [] La vérité en tant que distincte de la réalité, <est> quelque chose qui fait entrer en jeu le surgissement possible de nouveaux sens, introduit dans le monde, <dans> la réalité, [] littéralement, non pas les sens qui y sont, mais les sens qu'elle en fait surgir.

Vous avez là, irradiant du message d'une part, du "je" d'autre part, le sens de ces petits ailerons que vous voyez là :

[de]

[de]

[et]

[dont] <G. T.>

[y introduit]

[vers quoi] deux sens divergents, l'un qui va du "je" vers l'objet métonymique <β - β'>, et [] l'autre <vers le grand A> <β - A>. A <cela> correspond symétriquement le message par voie de retour du discours, la direction du message vers l'objet métonymique <γ - β'>, et vers <le grand A>, <γ - A> tout cela provisoirement, je vous prie de le relever. Sur le schéma, vous verrez que cela nous sera d'un grand usage, ce qui peut vous sembler aller de soi, la ligne qui va du "je" vers <l'Autre>, et la ligne qui va du "je" vers l'objet métonymique, et vous verrez à quoi correspondent les deux autres lignes formidablement passionnantes et remplies d'intérêt, qui vont du message vers le code [] car précisément cette ligne de retour existe; si elle n'existait pas il n'y aurait, comme le schéma lui-même vous l'indique, pas le moindre espoir de création de sens. C'est précisément dans l'inter - <jeu> entre le message et le code, et aussi dans le retour du code au message, que va jouer la dimension essentielle dans laquelle nous introduit de plain-pied le trait d'esprit. C'est là que, pendant un certain nombre de leçons je pense, nous nous maintiendrons pour voir tout ce qui peut s'y passer d'extraordinairement suggestif et indicatif. D'autre part cela nous donnera une occasion de plus de saisir la relation de dépendance où est l'objet métonymique, ce fameux objet qui n'est jamais <que> cet objet toujours situé ailleurs, qui est toujours autre chose, <et> dont nous avons commencé à nous occuper l'année dernière.

[l'autre]

[d'une part]

[je]

Maintenant abordons ce *Witz*. Le *Witz*, qu'est-ce que cela veut dire ? On l'a traduit par "le trait d'esprit", on a dit "le mot d'esprit". Je passe tout de suite sur les raisons pour lesquelles je préfère le trait d'esprit. Le *Witz* veut tout de même aussi dire "l'esprit". L'esprit, pour tout dire, a tout de suite été l'apport qui se présente à nous dans une extrême ambiguïté, car en fin de compte un trait d'esprit c'est l'objet, à l'occasion, de quelque dépréciation, c'est légèreté, manque de sérieux, fantaisie, caprice. Quant à l'esprit, on s'arrête, on y regarde à deux fois avant de parler de la même façon de l'esprit. Malgré tout, l'esprit, dans le sens d'un homme spirituel, n'a pas une excessivement bonne réputation, c'est tout de même bien autour de cela que gît le centre de gravité de la notion de l'esprit, et il convient de lui laisser toutes ses ambiguïtés, jusqu'à y compris l'esprit au sens large, cet esprit qui sert évidemment trop souvent de pavillon à des marchandises douteuses, l'esprit du spiritualisme.

Cet esprit, nous pouvons le centrer sur le trait d'esprit, c'est-à-dire sur ce quelque chose qui paraît en lui le plus contingent, le plus caduc, le plus offert à la critique. C'est bien dans le génie de la psychanalyse de faire des choses comme cela, et c'est pour cela déjà que nous n'avons pas à nous étonner que ce soit en somme le seul point de l'oeuvre de

[et]

Freud où soit mentionné à proprement parler ce qu'on décore ailleurs d'une grande majuscule, à savoir Esprit. Néanmoins, il n'en reste pas moins encore <que> cette parenté entre les deux pôles du terme d'esprit <a> donné depuis toujours aux querelles de la tablature.

[Poe]

A la vérité, il serait amusant de vous évoquer, par exemple dans la tradition anglaise où c'est le terme *Wit* qui est encore plus nettement ambigu que le *Witz* et même que l'esprit en français, les discussions sur le vrai, l'authentique esprit, le bon esprit pour tout dire, et puis sur le mauvais esprit, c'est-à-dire cet esprit avec lequel les faiseurs de pirouettes amusent le monde. Comment distinguer cela ? Les difficultés dans lesquelles les critiques sont entrés, sont la seule chose à laquelle il faudrait bien qu'on se réfère. Et cela continue encore après le XVIIIème siècle, avec Addison, <Pope> (16), etc. Au début du XIXème siècle, dans l'école romantique anglaise, la question du *Wit* n'a pas pu ne pas être au premier plan et à l'ordre du jour, et à cet égard, les écrits de Hazlitt sont aussi quelque chose de bien significatif, et quelqu'un dont nous aurons l'occasion de parler, Coleridge, est encore bien celui qui a été le plus loin dans cette voie.

[sur] [et]

Je pourrais vous dire cela également pour la tradition allemande, [] en particulier de la conjonction, de la promotion <de> l'esprit au premier plan du christianisme littéraire qui a suivi une évolution strictement parallèle en Allemagne, où la question essentielle du *Wit* est au coeur de toute la spéculation romantique allemande, c'est-à-dire de quelque chose qui, du point de vue historique et du point de vue aussi de la situation de l'analyse, aura de nouveau à retenir notre attention.

[La critique autour]

sachiez] [et quoique vous le
[étant] [c'est-à-dire]

[des]

[sujet du]

Ce qui est tout à fait frappant, c'est à quel point [] /₁ les seules personnes qui se soient sérieusement occupées/ de la fonction du *Witz* ou du *wit* - à laquelle je dois dire qu'il n'y a rien qui corresponde dans ce lieu - <sont comme vous le savez> /₁/ [] uniquement chez nous les poètes. [] Dans cette période du XIXème siècle, la question, non seulement est vivante, mais est au coeur de <l'oeuvre> de Baudelaire et de Mallarmé; mais d'ailleurs /₂/ même dans <leurs> essais /₂ elle n'y a jamais été/ que du point de vue critique, je veux dire du point de vue d'une formulation intellectuelle du problème. Le point décisif est ceci. Le fait est que, quoique ce soit que vous lisiez sur le [] problème du *Witz* ou du *wit*, vous arrivez toujours à des impasses extrêmement sensibles, que seul le

(16) Il s'agit beaucoup plus vraisemblablement d'Alexander Pope (poète et essayiste anglais, 1688-1744) que d'Edgar Poe. Cf. *Essais*, p.508 note 1 et 788, où Pope est cité à propos du mot d'esprit.

[l'efface] temps m'empêche de vous développer aujourd'hui, j'y reviendrai. Il faut que <je fasse> cette partie de mon discours, et qu'il témoigne, je vous <le> prouverai ultérieurement, quel saut, quelle franche rupture, quelle différence de qualité et de résultat [] constitue [] l'oeuvre de Freud.

[est] [est constitué par]

[va de]

Freud n'avait pas fait cette enquête à laquelle je viens de vous faire allusion, celle qui <retrace> toute la tradition européenne sur le sujet du *Witz*. J'ai laissé de côté encore une autre, la principale, la tradition espagnole, parce qu'elle est trop importante pour que nous n'ayons pas dans la suite à y revenir abondamment. Freud ne l'avait pas faite, il nous dit ses sources, elles sont claires : ce sont trois livres fort sensés, fort lisibles, de ces braves professeurs allemands de petites universités, qui avaient le temps de réfléchir, paisiblement, et qui vous faisaient des choses pas pédantes du tout, et qui s'appellent respectivement : K. Fischer, F. T. Vischer et Th. Lipps (17), professeur munichois qui a écrit certainement la chose la meilleure des trois, et qui va fort loin pour tout dire, qui va vraiment tendre les bras à la rencontre de la recherche freudienne. Simplement, si Th. Lipps n'avait pas été tellement soucieux de la respectabilité de son *Witz*, s'il n'avait pas voulu qu'il y en ait de faux et de vrais, il aurait été certainement beaucoup plus loin.

C'est ce qui au contraire n'a absolument pas retenu Freud. Freud avait déjà l'habitude de se commettre, et c'est pour cela qu'il a vu les relations structurales qu'il y a entre le *Witz* et l'inconscient. Sur quel plan les a-t-il vues ? Uniquement sur le plan qu'on peut appeler formel. J'entends formel, non pas au sens de jolies formes, des rondeurs, de tout ce avec quoi on essaye de vous replonger dans l'obscurantisme le plus noir; je parle de la forme au sens où on l'entend par exemple dans la théorie littéraire; parce qu'il y a encore une autre tradition dont je ne vous ai pas parlé, mais c'est aussi parce que j'aurai à y revenir souvent, tradition née récemment, la tradition tchèque. Le groupe qui a formulé le

[dont]

(17) Ces trois auteurs, avec le poète Jean Paul, sont cités par Freud dès le début de l'introduction de *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient* (op. cit.) et sont souvent mentionnés dans la suite de l'ouvrage.

Théodore Lipps (1851-1914), philosophe et professeur de psychologie à Munich. Voir note 2 de la page 231 de *La naissance de la psychanalyse*, ainsi que les lettres à Fliess 94 et 95. Ouvrages de Lipps cités par Freud : *Grundtatsachen* (*Les faits fondamentaux de la vie psychique*) 1883; *Komik und Humor* (*Le comique et l'humour*) 1898; de ce dernier, Freud écrit : "Un livre auquel je dois le courage et la possibilité de risquer le présent essai". Freud cite aussi Lipps dans la *Traumdeutung* (p. 520-521).

Kuno Fischer (1824-1907), philosophe hégélien et historien de la philosophie. Son livre, *Ueber den Witz* (*Sur le mot d'esprit*) 1889, est souvent cité par Freud.

formalisme - nous croyons ici que cette référence a un sens vague, pas du tout, c'est simplement votre ignorance qui vous fait croire cela - le formalisme est une école <de> critique littéraire qui a un sens extrêmement précis ⁽¹⁸⁾, et que l'organisation d'états qui se placent là-bas du côté de Spoutnik, persécute depuis quelque temps déjà.

Enfin quoiqu'il en soit, c'est au niveau précisément de ce formalisme, c'est-à-dire d'une théorie structurale du signifiant comme tel, que se place d'emblée Freud, et le résultat n'est pas douteux, il est même tout à fait convaincant : c'est une clef qui va permettre d'aller beaucoup plus loin. Je n'ai pas besoin de vous demander, après vous avoir demandé de lire de temps en temps mes articles, de lire quand même, puisque je vous parle cette année du *Witz*, le livre de Freud. Cela me paraît la moindre des choses. Quand vous verrez l'économie de ce livre, vous verrez qu'il est fondé sur ceci que Freud part de la technique du mot d'esprit, et qu'il y revient toujours, et que c'est appuyé sur la technique du mot d'esprit.

Qu'est-ce que cela veut dire pour lui ? Cela veut dire technique verbale, comme on dit, et comme je vous dis plus précisément, technique du signifiant. C'est parce qu'il parle de la technique du signifiant, et qu'il y revient sans cesse, que véritablement il débrouille le problème. Il y fait apparaître des plans, c'est-à-dire que tout d'un coup on voit avec la plus grande netteté ce qu'il faut savoir reconnaître et distinguer pour ne pas se perdre dans des confusions perpétuelles du signifié et des pensées qui ne permettent absolument pas de s'en sortir. Tout d'un coup on voit qu'il y a un problème de l'esprit par exemple, et qu'il y a un problème du comique, que ce n'est pas la même chose, de même que le problème du comique et le problème du rire. Cela a beau de temps en temps aller ensemble, et même tous les trois s'embrouiller, ce n'est quand même pas non plus le même problème.

Le problème de l'esprit, pour s'éclairer, part chez Freud de la technique signifiante. C'est de là que nous allons partir avec lui et, chose très curieuse, ceci se passe à un niveau dont assurément il n'est pas tout de suite indiqué que ce soit le niveau de l'inconscient, c'est précisément de là - et pour des raisons profondes qui tiennent à la nature même de ce dont il s'agit dans le *Witz* - c'est précisément en regardant là que nous verrons le plus sur ce qui n'est pas tout à fait là, qui est à côté, qui est l'inconscient, et qui justement ne s'éclaire et ne se livre que quand regarde un peu à côté. Vous trouvez là d'ailleurs quelque chose que vous allez tout le temps trouver dans le *Witz*, c'est la nature du *Witz* qui est ainsi : quand vous

(18) Référence au Cercle linguistique de Prague et à l'école formaliste russe, dont Roman Jakobson est un des plus célèbres représentants.

regardez là c'est ce qui vous permet de regarder où ça n'est pas.

[les exemples]

Commençons avec Freud par les clefs de la technique du signifiant. Freud ne s'est pas cassé pour trouver ses exemples, presque tous <ceux> qu'il nous donne, et qui peuvent vous apparaître un peu terre à terre et de valeur inégale, sont pris à ces professeurs K. Fischer, F. T. Vischer et Th. Lipps, c'est pourquoi je vous ai dit l'estime dans laquelle je les tenais.

[Henriette]

[elle]

Il y a une autre source quand même dont Freud est véritablement pénétré, c'est <Henri Heine>. C'est à <Heine> qu'il prend le premier exemple qui est ce mot merveilleux qui fleurit dans la bouche de Hirsch Hyacinthe, collecteur juif de Hambourg, besogneux et famélique, qu'il retrouve aux bains de Lucques. Si vous voulez faire une lecture pleine sur le *Witz*, il faudrait que vous lisiez <die Reisebilder>. Il est stupéfiant que ce ne soit pas un livre classique. On trouve dans les <Reisebilder>, un passage dans la partie italienne sur les bains de Lucques, et c'est là qu'avec ce personnage inénarrable de Hirsch Hyacinthe - sur les propriétés duquel j'espère avoir le temps de vous dire encore quelque chose - [] parlant avec lui, il obtient cette déclaration qu'il a eu l'honneur de soigner les cors aux pieds du grand Rothschild, Nathan le sage, et que pendant ce temps, il se disait, lui Hirsch Hyacinthe, un homme important - car pendant qu'il lui rognait les cors, il pensait que Nathan le sage prévoyait tous les courtiers qu'il enverrait aux rois - que si lui, Hirsch Hyacinthe, lui rognait un peu trop le cor au pied, il en résulterait dans les hauteurs cette irritation qui ferait que Nathan rognerait lui aussi un peu plus sur le cuir des rois. Et de fil en aiguille, il nous parle aussi d'un autre Rothschild qu'il a connu, à savoir Salomon Rothschild, et qu'un jour où il s'annonçait comme Hirsch Hyacinthe, il lui fut répondu dans un langage débonnaire : "Moi aussi je suis le collecteur de la <loterie des Rothschild>; je ne veux pas que mon collègue entre dans la cuisine !". Et, s'écrie Hirsch Hyacinthe, "il m'a traité de façon tout à fait millionnaire".

[Azebedel] <G. T.>

[Azebedel] <G. T.>

[et]

Voilà sur quoi s'arrête Freud, qui est complété par ce très joli ... qu'est-ce que c'est ? Un néologisme, un lapsus, un trait d'esprit ? C'est un trait d'esprit assurément, mais le fait que j'ai pu poser les deux autres questions, déjà nous introduit dans une ambiguïté, dans le signifiant, dans l'inconscient, le lapsus. Et en effet qu'est-ce que Freud veut dire ? Nous reconnaissons là-dedans le mécanisme de la condensation matérialisée dans le matériel du signifiant, une espèce d'emboutissage à l'aide de je ne sais quelle machine, entre deux lignes de chaîne signifiante : Salomon Rothschild m'a traité d'une façon tout à fait familière, et puis en dessous, Freud fait le schéma signifiant aussi, il y a : millionnaire, et alors il y a "aire" des deux côtés,

"mil" aussi des deux côtés, ça se condense et dans l'intervalle apparaît "famillionnaire" (19).

Essayons de voir un peu ce que cela donne sur ce schéma (fig. 1 p.24). Je suis forcé d'aller un peu vite, mais j'ai quand même là quelque chose à pointer.

[ce]

[il]

Le discours, c'est évidemment ce qui part du "je", <et> qui va à l'Autre. On peut le schématiser là en allant vers l'Autre (β A). On peut aussi, ce qui est plus correct, voir que tout discours partant de l'Autre quoique nous en pensions, part <du grand Autre> et vient se réfléchir sur le "je" - parce qu'il faut bien qu'il soit pris dans l'affaire - et [] file vers le message; et cela veut simplement annoncer au second temps l'invocation de l'autre chaîne principale du discours : "j'étais avec Salomon Rothschild, tout à fait familier", <et> retour à l'Autre au deuxième temps.

[s'émout]

Cependant, de par la mystérieuse propriété des "mil" et des "aire" qui sont dans l'un et dans l'autre <familier et millionnaire >, quelque chose corrélativement /₁ <se meut> / - n'oubliez pas que ces deux lignes < $\delta\delta'$ et β A γ β > sont quand même deux lignes qui n'ont d'intérêt que si les choses circulent en même temps sur cette ligne < γ A> /₁/ ce qui est l'ébranlement de la chaîne signifiante élémentaire comme telle, et qui va ici au premier temps de l'ébauche du message se réfléchir sur l'objet métonymique < β > qui est "mon millionnaire". <Cet> objet métonymique schématisé "de mon appartenance", est ce dont il s'agit pour Hirsch Hyacinthe. C'est son millionnaire qui en même temps n'est pas son millionnaire, parce que c'est bien plutôt le millionnaire qui le possède, de sorte que cela <mon millionnaire> ne [] passe pas. C'est

[car]

[se]

(19) Cf. S. Freud, *Le mot d'esprit dans son rapport à l'inconscient* où ce ~~Witz~~ est cité dès l'introduction, puis longuement développé dans le ch. 1 et repris dans le ch. 4. L'"image graphique" de Freud (chap. 1), que Lacan appelle ici "schéma signifiant" est écrite ainsi :

FAM LI ERE
MI LIONNAIRE
~~FAM~~ LIONNAIRE

Le "poubellicaton" de Lacan pourrait se décomposer de la même façon:

POUBELLE
P UB L ICATION
POUBEL LICATION

[se]

[est arrivée là]

précisément parce que cela ne [] passe pas que ce millionnaire vient se réfléchir au second temps, c'est-à-dire en même temps que l'autre, la façon familière [].

[le]

Dans le troisième temps, [] "millionnaire" et "familier" viennent se rencontrer et se rejoindre au message pour faire [] "famillionnaire".

[le]

[que]

Cela peut vous sembler tout à fait puéril à trouver, et encore [] c'est bien parce que c'est moi qui ai fait le schéma. Seulement quand cela aura collé comme ça pendant toute l'année, vous vous direz peut-être que le schéma sert à quelque chose. Il a tout de même un intérêt, c'est que grâce à ce qu'il nous présente d'exigence topologique, il nous permet de mesurer nos pas quant à ce qui concerne le signifiant, à savoir que tel qu'il est fait, et de quelque façon que vous le parcouriez, il limite tous nos pas; je veux dire que chaque fois qu'une chose consistera à faire un pas, il exigera que nous n'en fassions pas plus de trois élémentaires. Vous allez vous apercevoir que c'est à cela que tendent les petits bouchons de départ et les pointes de flèches, ainsi que les ailerons qui concernent les segments qui doivent toujours être dans une position seconde intermédiaire, les autres sont ou bien initiaux ou bien terminaux.

Donc en trois temps, les deux chaînes, celle du discours et celle du signifiant, sont arrivées à converger au même point, au point du message. Cela fait que Monsieur Hirsch Hyacinthe a été traité d'une façon tout à fait famillionnaire. Ce message est tout à fait incongru en ce sens qu'il n'est pas reçu, il n'est pas dans le code. Tout est là. Le message en principe est fait pour être dans un certain rapport de distinction avec le code, mais là, c'est sur le plan du signifiant lui-même que manifestement il est en violation du code.

[De]

[et le trait d'esprit]

[qui]

[sémillante]

[] La définition que je vous propose du trait d'esprit - en ce sens qu'il s'agit de savoir ce qui se passe, ce qui est la nature de ce qui s'y passe - [] est <qu'il est> constitué par ceci que le message [] se produit à un certain niveau de la production <signifiante>. Il convient de par sa différence, de par sa distinction d'avec le code, il prend, de par cette distinction et cette différence, valeur de message. Le message <du *Witz*> gît dans sa différence même d'avec le code.

< d. a. >

Comment cette différence est-elle sanctionnée ? C'est là le deuxième plan dont il s'agit. Cette différence est sanctionnée comme trait d'esprit par l'Autre, et ceci est indispensable, et ceci est dans Freud, car il y a deux choses dans le livre de Freud sur le trait d'esprit : c'est la promotion de la technique signifiante, <et> la référence expresse à l'Autre comme tiers, que je vous serine depuis des années, et <qui est> absolument

[dans] articulée <par> Freud tout spécialement <dans> la deuxième partie de son ouvrage, mais forcément <aussi> depuis le début, perpétuellement. Par exemple, Freud nous promet que la différence du trait d'esprit et du comique tient en ceci [] que le comique est duel. Comme je le dis, le comique est la relation duelle, mais il faut qu'il y ait le tiers-Autre pour qu'il y ait le trait d'esprit, et en effet cette sanction du tiers-Autre, qu'il soit supporté par un individu ou pas est absolument essentielle.

[par exemple]

[envoie] <P. L.> L'Autre <renvoie> la balle, c'est-à-dire <le> range dans le code en tant que trait d'esprit, il dit dans le code que ceci est un trait d'esprit. C'est essentiel, de sorte que si personne ne le fait, il n'y a pas de trait d'esprit. Autrement dit, si millionnaire est un lapsus, et si personne ne s'en aperçoit, ça ne fait pas un trait d'esprit, [] il faut que l'Autre le codifie comme trait d'esprit.

[mais]

[et qui est] Et troisième élément de la définition : il est inscrit dans le code de par cette intervention de l'Autre, que ce trait d'esprit a une fonction qui a un rapport avec quelque chose situé de tout à fait profondément au niveau du sens. [] /₁/.

[ce] Je vous illustrerai à propos de cet exemple que ce n'est pas en tant que "millionnaire" que nous faisons des allusions subtiles à propos de je ne sais quoi qui serait la psychologie du millionnaire et du parasite par exemple. Bien sûr, cela contribue beaucoup à notre plaisir, et nous y reviendrons, mais je vous pose dès aujourd'hui que le trait d'esprit, si nous voulons le chercher, <c'est> avec Freud, car Freud nous conduira aussi loin que possible dans <le> sens où est sa pointe, puisque de pointe il s'agit et pointe il y a, et <que> son essence tient <à ce> qui a rapport à quelque chose de tout à fait radical dans le sens de la vérité /₁ je ne dis pas vérité/ <mais> c'est ce que j'ai appelé ailleurs, dans mon article sur "l'instance de la lettre" - quelque chose qui tient essentiellement à la vérité <et> qui s'appelle la dimension d'alibi de la vérité. <En> quelques points que nous <puissions> vouloir serrer de près - entraînant chez nous je ne sais quelle diplopie mentale - ce qu'est le trait d'esprit, ce dont il s'agit, c'est ce <que> fait expressément le trait d'esprit pour désigner, et toujours à côté, <quelque chose qui> n'est vu [] précisément <qu'>en regardant ailleurs.

[en quelque chose]

[à savoir]

[à savoir que dans]

[puisons]

[et] [que]

C'est là-dessus que nous reprendrons la prochaine fois. Je vous laisse certainement sur quelque chose de suspendu, sur une énigme, mais je crois au moins avoir posé les termes mêmes auxquels je vous montrerai par la suite que nous devons nécessairement nous rallier.

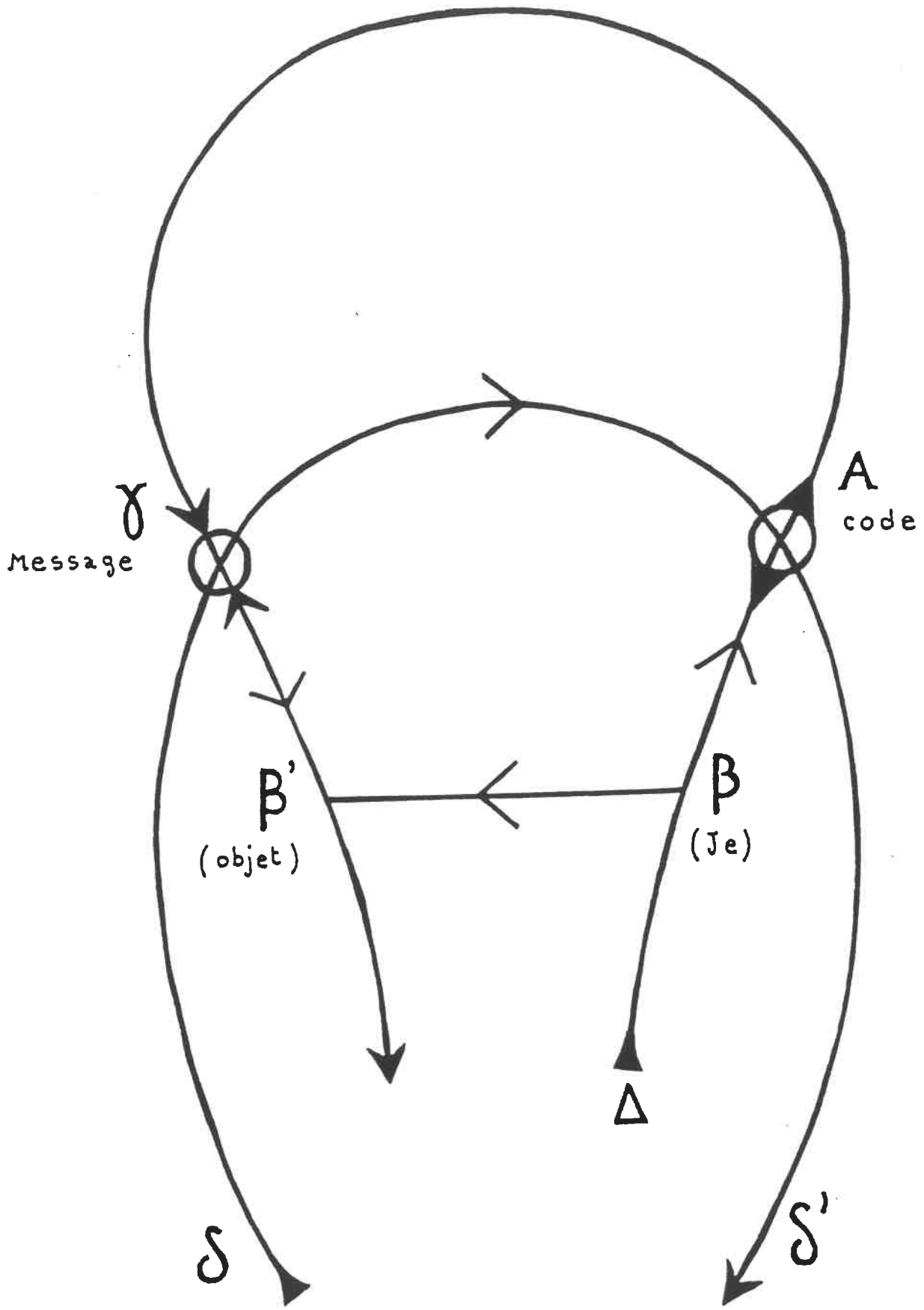


Figure 1

SEANCE I DU 6 NOVEMBRE 1957

Repères bibliographiques essentiels :

- **Freud**: "Le mot d'esprit dans ses rapports avec l'Inconscient" (p.8, 24)
- **Henri Heine**: "Les bains de Lucques" (p.23)
- **J. Racine**: "Athalie" (p.11, 12, 13)

Autoréférences :

- "L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud" in les *Ecrits*, Paris, Le Seuil, 1966 (p.7)
- "Les écrits techniques de Freud", séminaire" 1953/1954 (p.9)
- "Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse", séminaire 1954/1955 (p.9)
- "Les structures freudiennes dans les psychoses", séminaire 1955/1956 (p.11)
- "La relation d'objet et les structures freudiennes", séminaire 1956/1957 (p.13)

Index des noms:

Addison, (p.20); **Baudelaire**, (p.20); **Coleridge**, (p.20); **K. Fischer**, (p.21, 23); **S. Freud**, (p.8, 13, 20, 21, 22, 23, 24, 26); **Henri Heine**, (p.23); **Hirsch Hyacinthe**, (p.23, 24, 25); **Th. Lipps**, (p.21, 23); **Mallarmé**, (p.20); **Pope**, (p.20); **Saussure**, (p.11); **F. T. Vischer**, (p.21, 23).

ANNEXE

sur Henri Heine

Lacan, dans son séminaire sur les formations de l'inconscient, nous donne le conseil d'aller regarder de plus près l'oeuvre de Heine. Il nous dit cela alors qu'il est en train d'analyser, de décortiquer, de triturer le mot d'esprit "famillionnaire".

Mais d'abord, quel est le contexte immédiat dans lequel éclot ce mot d'esprit, "famillionnaire", exemple princeps dont traite Lacan ? De quoi s'agit-il dans ces "*Bains de Lucques*" ? Comment situer ce récit, assez bref, par rapport à l'ensemble plus vaste des "*Tableaux de voyages*", dont Lacan nous dit qu'ils devraient faire partie de nos lectures courantes ?

Freud nous dit, au chapitre IV du "*Mot d'Esprit*" que nous avons la possibilité assez rare avec ce mot d'esprit de Heine de pouvoir étudier les conditions subjectives qui ont présidé à son éclosion. Nous apprenons à cette occasion que Freud avait un lien de parenté assez lointain avec le poète. Il évoque, selon les dires d'une vieille tante, la souffrance de Heine dans sa position de parent pauvre, négligé à la table de ses très riches parents de Hambourg, le banquier Salomon Heine. Position marginale, donc, de Heine, à l'intérieur de sa propre famille juive, mais marginalité qui se redouble quand il s'agit, pour Heine, de s'affirmer, de trouver sa place dans la société chrétienne, conservatrice et antisémite de l'Allemagne du début du 19ème siècle. Ce qui a pu faire dire à Heine : "Le judaïsme, ce n'est pas une religion, c'est un malheur !". Et ce malheur l'a poursuivi bien après sa mort. A la fin du siècle, quand certains de ses admirateurs voulurent lui faire ériger une statue dans sa ville natale de Düsseldorf, la bourgeoisie locale s'y opposa violemment et la statue partit pour New-York où elle se tient maintenant à proximité de la 161ème rue.

En lisant le Chapitre VIII des "*Bains de Lucques*", nous tombons sur cette trouvaille de Heine qu'il met dans la bouche de Hirsch Hyacinthe : "Et aussi bien que puisse Dieu me donner tous les biens,

Monsieur le Docteur, j'ai été assis à côté du Baron Rotschild de Francfort, et il m'a traité comme son égal, de façon tout à fait famillonnaire." Tout au long des dix chapitres de ce récit, Heine nous éblouit par sa verve satirique, son humour. Le narrateur de cette histoire se présente sous le nom de Jean-Henri Heine, écrivain et juriste allemand. Il rencontre dans cette ville d'eaux de Toscane plusieurs vieilles connaissances : une amie anglaise, Mathilde, excentrique et émouvante, le banquier Christian Gumpel, dit Cristoforo di Gumpelino et son valet Hirsch Hyacinthe, tous les deux de Hambourg. Mais suivons ces quatre personnages dans leurs rendez-vous amoureux, pleins de cocasseries. Au moment où les vœux du marquis di Gumpelino vont être enfin comblés grâce à une invitation très attendue de Lady Maxfield, sa bien-aimée, celui-ci se trouve dans la plus fâcheuse des situations car il vient d'ingurgiter, sur les conseils de son laquais, Hirsch Hyacinthe, des sels purgatifs, très efficaces qui l'empêchent radicalement de répondre à l'invitation tant attendue.

L'intrigue de ce récit, très ténue, se termine par une longue scène burlesque où les prétentions amoureuses du marquis sont ramenées à une réalité grossièrement scatologique. La description et l'évocation de Lucques y tiennent en fait une place très réduite. Tout au long de ce récit, Heine prend plaisir à décocher des flèches très acerbes à l'égard de ses compatriotes allemands, juifs ou chrétiens. Par exemple, à l'égard des Berlinoïses, il écrit : "D'autant plus qu'il n'y a pas de populace à Berlin sinon dans les classes les plus élevées..." et à propos de Göttingen : "Dans tous les cas, les deux universités se distinguent par cette petite différence, qu'à Bologne on trouve les plus petits chiens et les plus grands savants, et à Göttingen, au contraire, les plus petits savants et les plus grands chiens."

Mais ses sarcasmes se déchaînent vraiment contre le poète et aristocrate très en vue en Allemagne, Platen. Sa comédie "*Oedipe Romantique*" vient de parvenir à Heine. Platen y met en scène Heine et

un de ses amis, Immermann, qu'il accuse de s'encenser réciproquement. Heine donne libre cours à sa vengeance dans le dernier chapitre des *"Bains de Lucques"* lorsque H. Hyacinthe s'escrime péniblement à compter et à dessiner sur le plancher les pieds de chaque vers des poèmes de Platen car "les pieds sont le principal de la poésie." Le marquis, absorbé par ses péripéties intestinales, pour prouver l'estime qu'il porte à ce recueil de poèmes, fait remarquer au narrateur qu'il n'y manque pas un feuillet et dans la position où il se trouve, il aurait pu servir à autre chose ! Heine fait allusion dans le même passage aux goûts homosexuels de son ennemi, ce qui lui sera toujours fortement reproché en Allemagne, même par ses amis.

Si ce récit se passe bien à Lucques, en Italie, Heine réussit à mettre au premier plan l'évocation de la ville de Hambourg et son milieu juif qu'il a longuement fréquenté, à travers le personnage de Hirsch Hyacinthe. Celui-ci se définit par rapport à son maître, le marquis de Gumpelino, comme son "anti-podex". C'est un frère de Sancho Pança, il s'en va suant et soufflant le long des sentiers toscans mais son esprit est resté tout entier dans les rues de Hambourg. C'est en racontant au narrateur un de ses souvenirs, très cher à son cœur de collecteur de loterie, qu'il laisse échapper le "famillionnaire".

Hirsch Hyacinthe porte inscrit dans son nom la duplicité de son maître, Christian Gumpel. Hirsch était son prénom juif qu'il portait en Allemagne et Hyacinthe y a été ajouté pour faire chrétien sur cette terre catholique italienne. D'ailleurs, à travers le portrait du banquier Christian Gumpel, alias Marquis Critoforo di Gumpelino, il est possible de reconnaître une sorte de modèle du juif assimilé qui, lui aussi, se fait baptiser pour avoir accès aux fonctions publiques de son pays. Voilà comment Heine dépeint sa capacité d'adaptation : "Il faut que tu saches, cher lecteur, que le marquis, cet homme de qua-

lité, est maintenant bon catholique, qu'il accomplit strictement toutes les cérémonies de l'Eglise, hors de laquelle il n'est point de salut, et qu'il se donne même, quand il est à Rome, un chapelain pour la même raison qu'en Angleterre il entretenait les meilleurs chevaux de courses et à Paris, la plus belle fille de l'Opéra."

Peu de temps avant son voyage en Italie, Heine lui-même s'était fait baptiser par un pasteur protestant. Il y était obligé par les lois allemandes pour espérer obtenir un poste de professeur de droit. Ce baptême, d'ailleurs, ne lui ouvrit pas les portes espérées ; il n'obtint jamais ce poste stable derrière lequel il courut toute sa vie.

Freud, dans le "*Mot d'Esprit*", au chapitre II, à propos de l'esprit satirique, écrit : "Une circonstance particulièrement favorable à l'esprit tendancieux est la satire de sa propre personne, ou, pour s'exprimer de façon plus circonspecte, la satire d'une personnalité collective dont on fait soi-même partie, par exemple, sa propre nation... Les Juifs sont conscients des défauts véritables de leur race ainsi que des qualités qui en sont fonction, et la participation de leur propre personne aux travers que le mot d'esprit raille, réalise la condition subjective -qui, dans d'autres cas, est difficile à établir- de l'élaboration de l'esprit. J'ignore, du reste, si aucun peuple s'est divertit de lui-même avec une égale complaisance." Heine donne dans son récit "*Les Bains de Lucques*" de nombreux exemples très convaincants de cette capacité qu'ont développée les Juifs à rire d'eux-mêmes. Même le trop célèbre "nez juif" donne l'occasion à Heine de faire briller son esprit à travers une longue digression sur cet appendice de la famille juive : "Il est vrai que cette famille est un peu déchirée depuis ce temps, tellement, qu'après le règne de Charlemagne, il lui a fallu gagner son pain en trafiquant de vieilles culottes et des billets de loterie de Hambourg, sans pour cela

rien perdre de son orgueil nobiliaire ni abandonner l'espoir de recouvrer un jour les biens de ses ancêtres, ou, du moins, une indemnité d'émigrés, quand son vieux souverain légitime aura accompli sa promesse de restauration, promesse avec laquelle il promène ces gens depuis dix-huit cents ans par le nez. Peut-être que leurs nez ne sont devenus si longs que par suite de cette longue promenade..."

Ce récit "*Les Bains de Lucques*" appartient à un ensemble de quatre volumes intitulé "*Reisebilder*" ("*Tableaux de Voyages*"). Heine reprend à sa manière très personnelle le genre du récit de voyage tel qu'il avait pu l'admirer dans l'oeuvre de Sterne "*Le Voyage Sentimental*". La publication de ces quatre volumes s'étendra de 1824 à 1831. A son départ en France, où Heine vivra à partir de 1831 jusqu'à sa mort en 1856, sa réputation de poète lyrique, grâce au "*Buch der Lieder*", et de maître de la satire en prose, grâce aux "*Reisebilder*", est solidement établie dans son pays. Dans ces "*Tableaux de Voyages*" qui nous promènent en Angleterre, dans le Harz, en Italie, Heine entremêle de manière souple, fantasque, des récits de voyages, des allusions satiriques, des réflexions sur l'amour, l'art, la religion, des professions de foi politique et philosophique. Le ton de ces récits est toujours très vif, satirique, et conserve à cet ensemble très disparate une grande unité de style.

A Berlin, en 1821, il suit les cours de Hegel pendant deux ans et se lie d'amitié avec Edouard Gans, l'élève le plus brillant de Hegel. E. Gans l'introduit à l'association des intellectuels juifs dont il est le fondateur. Cette association se proposait de rechercher les causes du destin douloureux des Juifs, de les guérir de leur sentiment d'infériorité et de traiter scientifiquement et philosophiquement leur désir d'émancipation. Heine se met alors au travail pour retracer sous forme romantique l'histoire des Juifs. Mais il n'a pas l'étoffe d'un romancier. Il reste de ce projet, trois longues ballades intitulées "*Rabbi von Bacharach*".

Jusqu'en 1831, année où Heine décide de s'exiler définitivement à Paris, il avait espéré pouvoir trouver sa place dans la société allemande. Sa mère avait rêvé pour lui d'une carrière brillante dans les affaires, ce qui s'est vite avéré impossible malgré quelques sérieuses tentatives d'établissement commercial à Francfort, Londres et Hambourg. Après ces échecs, Heine choisit de devenir juriste ; il va à Bonn, Göttingen et Berlin faire ses études.

Sur le plan personnel, pendant cette première partie de sa vie d'adulte, Heine a traversé une épreuve dont, dit-il, il ne s'est jamais remis complètement. Il tombe follement amoureux de sa cousine Amélie, fille de Salomon Heine, banquier à Hambourg. Celui-ci s'oppose catégoriquement à cet amour. Il est vrai qu'Amélie elle-même n'a pas semblé éprouver une passion semblable pour son cousin. Quelques années plus tard, Heine s'éprendra de la plus jeune soeur de la famille, Thérèse, et la même histoire se répètera. Il est impossible de ne pas évoquer plus en détails la relation de Heine avec son oncle Salomon. L'oncle et le neveu ont passé leur vie à s'admirer et à se déchirer, l'un cherchant chez l'autre une reconnaissance toujours remise en cause. Pour Salomon Heine, le seul objectif était l'argent et la réussite sociale, et pour Heinrich Heine, la poésie et l'amour. Voici ce qu'écrivait Heine en 1825 à propos de son oncle : "C'est un homme considérable qui, à côté de ses grands défauts, a aussi les plus grandes qualités. Nous avons, il est vrai, de perpétuels démêlés ; mais je l'aime extraordinairement, presque plus que moi-même. De nature et de caractère, nous nous ressemblons beaucoup. La même hardiesse obstinée, la même tendresse d'âme sans limites, la même déconcertante folie ; seulement, la fortune a fait de lui un millionnaire et de moi le contraire, c'est-à-dire un poète et, à cause de cela, elle nous a faits très différents l'un de l'autre, dans notre manière de voir et de vivre." Voilà le portrait de l'oncle Salomon vis-à-vis duquel Heine s'est mis dans une position de débiteur, toute sa vie durant.

Pour quelles raisons Heine se sentit-il contraint à s'exiler en France le 1er mai 1831 ? Voici quelques brefs éléments de réponse.

L'annonce de la Révolution de juillet 1830 en France le bouleverse, lui apporte l'espoir. Le jour attendu, espéré depuis très longtemps, est enfin arrivé. "Maintenant, je sais de nouveau ce que je veux, ce que je dois faire... Moi aussi je suis fils de la révolution... Je suis toute joie, tout enthousiasme, je suis l'épée, je suis la flamme...". Heine devient en Allemagne le représentant du libéralisme victorieux. Il nourrit à nouveau l'espoir d'obtenir une chaire à l'Université de Berlin. Mais s'il ne peut obtenir satisfaction cette fois encore, il décide de s'exiler définitivement. Heine s'enthousiasme pour les idées saint-simoniennes et celles des socialistes utopiques. "La question sociale" est au centre des préoccupations de l'Europe. Heine approfondit sa vision d'écrivain politique. La réponse qu'il reçoit de ses amis berlinois le décide à rompre ouvertement avec le gouvernement prussien et à partir pour Paris.

En France, Heine sait tout de suite se faire accepter et reconnaître dans les cercles intellectuels, artistiques et philosophiques. Cette adoption réciproque entre Heine et les Français se complète en 1841 par son mariage avec une Française, C. Mirat, qui était sa maîtresse depuis 1834. Elle était vendeuse dans une ganterie du Passage Choiseul et avait séduit Heine par sa beauté, sa sensualité et sa vitalité débordante. Il consacre alors le meilleur de ses facultés créatrices au rapprochement et à la compréhension mutuelle de ses deux "patries", l'Allemagne et la France. Ses écrits en prose de cette époque visent à expliquer la France aux Allemands et l'Allemagne aux Français.

Les colonnes de la *Revue des Deux Mondes* et de *L'Europe Littéraire* lui sont ouvertes ; il y publie un très long article sur

"L'Ecole romantique allemande" en 1833 et, l'année suivante, "Une contribution à l'Histoire de la Religion et de la Philosophie en Allemagne". Cette grande étude synthétique de l'évolution philosophique allemande est très marquée par sa double foi hégélienne et saint-simonienne. Heine envoie régulièrement en Allemagne, à l'*Ausburger Allgemeine Zeitung*, ses chroniques parisiennes. Bien que subventionné par le ministère des Affaires Etrangères français, Heine maintient toujours la même liberté de jugement, le même engagement plein de fougue et d'ironie sur tous les événements qui l'intéressent. A partir de 1844, des souffrances physiques terribles le clouent sur son lit. L'évolution de la maladie est très lente, l'atrophie musculaire le paralyse peu à peu. Il continue malgré tout à écrire jusqu'à son dernier jour, le 15 février 1856, se consacrant à la relecture de ses oeuvres et à la poésie. Dans le "*Mot d'Esprit*", Chapitre II, Freud se plaît à attribuer à Heine un dernier bon mot qui le place comme créateur souverain quelques minutes avant son anéantissement. Au prêtre qui le recommandait à la grâce de Dieu, Heine aurait répondu : "Bien sûr qu'il me pardonnera ; c'est son métier."

Pour terminer cette brève présentation, c'est à Heine le visionnaire que je laisse la parole : "La pensée précède l'action comme l'éclair le tonnerre. Le tonnerre en Allemagne est bien à la vérité allemand aussi : il n'est pas très leste et vient en roulant un peu lentement ; mais il viendra et quand vous entendrez un craquement comme jamais craquement ne s'est fait entendre dans l'histoire du monde, sachez que le tonnerre allemand aura enfin touché le but. A ce bruit, les aigles tomberont morts du haut des airs, et les lions, dans les déserts les plus reculés d'Afrique, baisseront la queue et se glisseront dans leurs antres royaux. On exécutera en Allemagne un drame auprès duquel la Révolution française ne sera qu'une innocente idylle."

Anne-Marie Vindras

LES FORMATIONS DE L'INCONSCIENT

Jacques Lacan

Séance II
du
Mercredi 13 novembre 1957

Séance transcrite en 1989

[Azebeder]

Reprenons notre exposé au point où nous l'avions laissé la dernière fois, c'est-à-dire au moment où Hirsch Hyacinthe, parlant à l'auteur des < *Reisebilder* > qu'il a rencontré aux bains de Lucques, lui dit : "Aussi vrai que Dieu doit me donner tout ce qu'il y a de bien, j'étais assis tout à fait comme égal, tout à fait millionnaire" (1).

Voilà donc d'où nous partons, du mot millionnaire qui en somme a eu sa fortune. Il est connu par le point de départ que Freud y prend. C'est donc là que nous reprenons, et c'est là que je vais déjà essayer de vous montrer la façon dont Freud aborde le trait d'esprit. L'analyse est importante pour notre propos, en effet. L'importance de ce point exemplaire est de nous manifester, puisque hélas il en est besoin, de façon non douteuse, l'importance du signifiant dans ce que nous pouvons appeler avec lui les mécanismes de l'inconscient.

Il est évidemment tout à fait surprenant de voir déjà que l'ensemble de ceux que leur discipline n'y prépare pas spécialement - je veux dire les neurologistes - à mesure qu'ils se collectent avec ce sujet délicat de l'aphasie, c'est-à-dire du déficit de la parole, font de jour en jour des progrès remarquables quant à ce < dont > il s'agit, ce qu'on peut appeler leur formation linguistique, mais < dont > les psychanalystes - [] tout < leur > [] art et toute < leur > technique reposent sur l'usage de la parole - n' [] ont jusqu'ici pas tenu le moindre compte, alors que Freud nous montre, ce n'est pas simplement une espèce de référence humaniste manifestant sa culture ou ses lectures à ce qui est du domaine de la philologie, mais une référence absolument interne, organique.

Puisque, j'espère, vous avez depuis la dernière fois, pour au moins la plupart d'entre vous, entrouvert *Le mot d'esprit et l'inconscient* (2), vous pouvez vous apercevoir que sa référence à la technique du mot d'esprit en tant que technique de langage, est très précisément ce autour de quoi pivote toujours son argumentation, et que si ce qui surgit de sens, de signification dans le mot d'esprit est quelque chose qui lui paraît mériter d'être rapproché de l'inconscient, ce n'est < fondé > - je martèlerai que tout ce que j'ai à dire sur le trait d'esprit s'y rapporte - [] que sur sa fonction même de plaisir. < Son argumentation > pivote et tourne < autour de ceci que c'est > toujours et uniquement en raison des analogies de

(1) *Und so warh wie mir Gott alles guts geben soll, Herr Doktor, ich sass neben Salomon Rothschild, und er behandelte mich wie seinegleicher, ganz familiar. Heines Sämtliche Werke. Der Tempel Verlag in Leipzig.* "Docteur, aussi vrai que Dieu m'accorde ses faveurs, j'étais assis à côté de Salomon Rothschild et il me traitait tout à fait d'égal à égal, de façon familiaritaire". S. Freud, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1979.

(2) S. Freud, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, op. cit. .

[qu']
[que]
[l'] [la]
[en]

[dont]

[fondé]
[qui]

[des] structure qui ne se conçoivent que sur le plan linguistique, [] analogies de structure entre ce qui se passe dans le mot d'esprit - je veux dire le côté verbal du mot d'esprit - et ce qui se passe < dans ce que Freud a découvert, à savoir les mécanismes propres de l'inconscient qu'il a nommés la condensation et le déplacement >. Je me limite à ces deux-là pour aujourd'hui.

[sous des noms divers, que Freud a découvert, des moments sous les noms divers, ce qui est le mécanisme propre de l'inconscient, à savoir les mécanismes tels que condensation, déplacement]

Voilà donc où nous en sommes : Hirsch Hyacinthe parlant à Henri Heine, ou Hirsch Hyacinthe fiction de Henri Heine, raconte ce qui lui est arrivé. Quelque chose s'est produit au départ - pour nous en tenir à ce segment que je viens d'isoler - quelque chose de fort net, exhaussant en quelque sorte pour le mettre sur un plateau, l'exalter, ce qui va venir, cette invocation au témoin universel et aux relations personnelles du sujet à ce témoin, c'est-à-dire Dieu. "Aussi vrai que Dieu me doit tous les biens", ce qui est quelque chose d'incontestablement à la fois significatif par son sens, et ironique par ce que la réalité peut y montrer de défailant, mais à partir de là l'énonciation se fait : "j'étais assis à côté de Salomon Rothschild, tout à fait comme un égal", voici le surgissement de l'objet. Ce "tout à fait" porte en soi quelque chose qui est assez significatif. Chaque fois que nous invoquons le "tout à fait", la totalité, c'est que nous ne sommes pas tout à fait sûrs que cette totalité soit véritablement fermée, et en effet ceci se retrouve à bien des niveaux, et je dirais même à tous les niveaux de l'usage de cette notion de totalité.

Ici en effet il reprend sur ce "tout à fait", et il dit : "tout à fait ...", et il dit : "tout à fait ...", et ici se produit le phénomène, la chose inattendue, le scandale de l'énonciation, à savoir ce message inédit, ce quelque chose dont nous ne savons même pas encore ce que c'est, que nous ne pouvons pas encore nommer, et qui est "... millionnaire", quelque chose dont nous ne savons pas si c'est un acte manqué ou un acte réussi, un dérapage ou une création poétique. Nous allons le voir, ce peut être tout à la fois, mais il convient précisément de s'arrêter à la formation, sur le strict plan signifiant, du phénomène de ce qui va ensuite être repris.

Je vais vous le dire, et je l'ai déjà annoncé la dernière fois : dans une fonction signifiante qui lui est propre, en tant que signifiant échappant au code, c'est-à-dire à tout ce qui jusque là a été accumulé de formations du signifiant dans ses fonctions de création de signifié, il y a là quelque chose de nouveau qui apparaît, qui peut être noué au ressort même de ce qu'on peut appeler le progrès de la langue, son changement.

Il convient d'abord de nous arrêter à ce quelque chose dans sa formation même, je veux dire au point où cela se situe

[et qui]

[de]
[au] [au]
[phénomènes qui peuvent rayonner de lui]

par rapport au mécanisme formateur du signifiant. Il convient de nous y arrêter pour pouvoir même valablement continuer sur ce qui va se montrer être les suites du phénomène, voire ses accompagnements, voire même à l'occasion ses sources, ses points d'appel. Mais le phénomène essentiel c'est ce noeud, ce point où apparaît ce signifiant nouveau, paradoxal, ce "famillionnaire" duquel Freud part, et auquel il revient sans cesse, sur lequel, vous le verrez, jusqu'à la fin de sa spéculation sur le trait d'esprit, il ne manque pas de revenir comme désignant le phénomène essentiel, le phénomène technique qui spécifie le mot d'esprit. <Il> nous permet de discerner ce qui est le phénomène central, ce par quoi il nous enseigne sur le plan qui est notre plan propre, à savoir <celui> des rapports avec l'inconscient, et ce qui nous permet aussi du même coup d'éclairer d'une nouvelle perspective tout ce qui l'entoure, tout ce qui l'amène dans ce qu'on peut appeler les *Tendenz* - puisque c'est le terme *Tendenz* qui est employé dans cet ouvrage (3) - [] ce phénomène de rayonnement divers, <vers le> comique, <le> rire, etc... []

[puis qu'étant choisi ici expressément]
[spécialement]

Arrêtons-nous donc sur "famillionnaire". Il y a plusieurs façons de l'aborder, c'est là le but, non seulement de ce schéma <n°1>, mais de ce schéma pour autant qu'il vous est donné pour vous permettre d'inscrire les plans différents de l'élaboration signifiante, le mot élaboration étant choisi ici spécialement, [] puisque Freud le rapporte <expressément>.

[qui]

[en]

Arrêtons-nous sur ceci, et pour ne pas trop vous surprendre, commençons de nous apercevoir dans quel sens ceci se dirige. Que se passe-t-il quand "famillionnaire" apparaît ? On peut dire que quelque chose s'y indique que nous sentons comme une visée qui va vers le sens; quelque chose tend à surgir de là qui est quelque chose d'ironique, voire de satirique, quelque chose aussi qui apparaît moins, mais qui se développe si on peut dire dans les contrecoups du phénomène, dans ce qui va se propager dans le monde à la suite de là. C'est une espèce de surgissement d'un objet <qui>, lui, [] va plutôt vers le comique, vers l'absurde, vers le non-sens. C'est le "famillionnaire" en tant qu'il est la dérision du millionnaire [] tendant à prendre forme de figure, et il n'y aurait pas beaucoup à faire pour vous indiquer dans quelle direction en effet il tend à s'incarner.

D'ailleurs Freud nous signale au passage que quelque part aussi Henri Heine, redoublant son mot d'esprit, appellera le millionnaire : le *millionnarr* (4), ce qui en allemand veut dire

(3) *Tendenz* : trad. tendances, *ibid.*, p.144.

(4) S. Freud, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, *op. cit.*, p.32.

le fou-fou millionnaire, ou comme nous pourrions le traduire d'ailleurs en français dans la suite et la ligne de substantivation du "fat-millionnaire" avec un trait d'union. Ceci pour vous dire que voilà l'approche qui fait que nous ne restons pas inhumains.

Ne nous y avançons pas beaucoup plus loin, parce qu'à vrai dire ce n'est pas le moment, c'est justement le genre de pas qu'il s'agit de ne pas précipiter, à savoir de ne pas trop vite comprendre, parce qu'en comprenant trop vite, on ne comprend absolument rien du tout. Ceci n'explique toujours pas le phénomène qui vient de se passer devant lui, à savoir en quoi il se rattache à ce que nous pouvons appeler l'économie générale de la fonction du signifiant.

Là-dessus il faut quand même que j'insiste pour que vous tous, vous preniez connaissance de ce que j'ai écrit dans ce que j'ai appelé "L'instance de la lettre dans l'inconscient" ⁽⁵⁾, à savoir les exemples que j'ai donnés dans ce texte des deux fonctions que j'appelle les fonctions essentielles du signifiant - en tant qu'elles sont celles par où, si on peut dire, le soc du signifiant creuse dans le réel ce qu'on appelle le signifié, littéralement l'évoque, le fait surgir, le manie, l'engendre - à savoir les fonctions de la métaphore et de la métonymie.

Il paraît qu'à certains c'est mon style, disons, qui barre l'entrée de cet article. Je regrette. D'abord je n'y peux rien, mon style est ce qu'il est. Je leur demande à cet endroit de faire un effort, mais je voudrais simplement ajouter que quelles que soient les déficiences qui puissent y intervenir de mon fait personnel, il y a aussi quand même dans les difficultés de ce style - peut-être peuvent-ils l'entrevoir - quelque chose qui doit répondre à l'objet même dont il s'agit. S'il s'agit en effet à propos des fonctions créatrices qu'exerce le signifiant sur le signifié, d'en parler d'une façon valable, à savoir non pas simplement de parler de la parole, mais de parler dans le fil de la parole si l'on peut dire, pour évoquer ses fonctions mêmes, peut-être la suite de mon exposé de cette année vous montrera qu'il y a des nécessités internes de style, la concision par exemple, l'allusion, voire la pointe, qui sont peut-être des éléments essentiels tout à fait décisifs pour entrer dans un champ dont elles commandent non seulement les avenues, mais toute la texture.

Nous y reviendrons donc dans la suite, à propos justement d'un certain style que nous n'hésitons pas même d'appeler par son nom, si ambigu qu'il puisse apparaître, à savoir le maniérisme, et dont j'essayerai de vous montrer qu'il

⁽⁵⁾ J. Lacan, *Écrits, op. cit.*, "L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud".

a derrière lui, non seulement une grande tradition, mais une fonction irremplaçable. Ceci n'est qu'une parenthèse pour revenir à mon texte.

[sont]

[lesquelles elles-mêmes se prennent]

[présenté]

[continuité] <G. T.> [de la chaîne]

Dans ce texte donc, vous y verrez que ce que j'appelle après d'autres - c'est Roman Jakobson qui l'a inventée - la fonction métaphorique et métonymique du langage, <est> liée à quelque chose qui s'exprime très simplement dans le registre du signifiant, les caractéristiques du signifiant étant celles, comme je l'ai déjà plusieurs fois énoncé au cours des années précédentes, de l'existence d'une chaîne articulée et, ajoutais-je dans cet article, tendant à former des groupements fermés, c'est-à-dire formés d'une série d'anneaux se prenant les uns dans les autres pour former les chaînes, <celles-ci se prenant> dans d'autres chaînes à la façon d'anneaux, ce qui est un peu évoqué aussi par la forme générale de ce schéma <n°1 >, mais qui n'est pas directement <représenté>.

L'existence de ces chaînes dans leur double dimension, implique ceci, que les articulations ou liaisons du signifiant comportent deux dimensions, celle qu'on peut appeler de la combinaison, de la <contiguité>, de la concaténation [], et celle des possibilités de substitution toujours impliquées dans chaque élément de la chaîne. Ce deuxième élément absolument essentiel est cet élément qui, dans la définition linéaire que Freud donnait du rapport du signifiant et du signifié, est ce qui est omis. En d'autres termes, dans tout acte de langage la dimension diachronique est essentielle, mais il y a une synchronie impliquée, évoquée par la possibilité permanente de substitution inhérente à chacun des termes du signifiant. En d'autres termes, ce sont les deux rapports ⁽⁶⁾ que je vais vous indiquer :

$$F (S \dots S') S$$

$$F \left(\frac{S'}{S} \right) S$$

[du lien]

l'un donnant le lien de la combinaison [] du signifiant, et l'autre l'image du rapport de substitution toujours implicite dans toute articulation signifiante.

Il n'est pas besoin d'avoir d'extraordinaires possibilités d'intuition pour s'apercevoir qu'il doit au moins y avoir quelque rapport entre ce que nous venons de voir se produire, et ce que Freud nous schématise de la formation du "famillionnaire", c'est à savoir sur deux lignes différentes : "j'étais assis ... etc..." d'une façon tout à fait "familiale", et en dessous "millionnaire" ⁽⁷⁾. Freud complète : qu'est-ce que cela peut

⁽⁶⁾ J. Lacan, *Écrits*, *op. cit.*, p.515.

⁽⁷⁾ Le schéma de Freud est reproduit à la note 19 de la 1ère séance.

[quelque chose est resté, le millionnaire]
[quelque chose s'est produit]

vouloir dire ? Cela peut vouloir dire qu'il y a quelque chose qui est tombé, qui est éludé, cela veut dire - pour autant qu'on peut <se> le permettre, ou que l'on peut le réaliser ou le réussir : un millionnaire - <que> quelque chose est tombé <et est resté> dans l'articulation du sens, [] <il s'est produit quelque chose> qui a comprimé, embouti l'un dans l'autre, le "familier" et le "millionnaire", pour produire le "famillionnaire".

Il y a donc là quelque chose qui est une sorte de cas particulier de la fonction de substitution; cas particulier dont il reste en quelque sorte des traces. La condensation, si vous voulez, est une forme particulière de ce qui peut se produire au niveau de la fonction de substitution.

Il serait bon que dès maintenant vous ayez à la pensée le long développement que j'ai fait autour d'une métaphore, celle autour de la gerbe de Booz :

"Sa gerbe n'était pas avare ni haineuse" ⁽⁸⁾ montrant comme quoi c'est le fait que sa gerbe remplace le terme Booz, qui constitue là, la métaphore, et que, grâce à cette métaphore, quelque chose autour de la figure de Booz surgit, qui est un sens, le sens de l'avènement à sa paternité, avec même tout ce qui autour peut rayonner et en rejailir du fait qu'il y vient - mais vous vous en souvenez bien - d'une façon invraisemblable, tardive, imprévue, providentielle, divine, <et> que c'est précisément cette métaphore qui est là pour montrer cet avènement d'un nouveau sens autour du personnage de Booz qui en paraissait exclu, forclos, et que c'est aussi dans un rapport de substitution essentiellement que nous devons [] voir le ressort créateur, la force créatrice, la force d'engendrement, c'est le cas de le dire, de la métaphore.

[le]

[que c'est]

Ceci est une fonction tout à fait générale, je dirais même que c'est par là, [] par cette possibilité de substitution que se conçoit l'engendrement même, si on peut dire, du monde, du sens, <et> que toute l'histoire de la langue, à savoir les changements de fonction grâce auxquels une langue se constitue, que c'est là et pas ailleurs que nous avons à <la> saisir. [] Si jamais il y avait la possibilité pour nous de donner une espèce de modèle ou d'exemple de ce qui est la genèse, l'apparition d'une langue dans ce monde inconstitué <tel qu'il> pourrait être avant qu'on parle, il nous <faudrait> supposer quelque chose d'irréductible et d'originel qui est assurément le minimum de chaînes signifiantes, mais un certain minimum sur lequel je n'insisterai pas aujourd'hui, encore qu'il conviendrait d'en parler. Mais je vous ai déjà donné suffisamment d'indications là-dessus, sur ce certain minimum, étant donné

[que]

[le]

[que le monde]
[faut]

⁽⁸⁾ J. Lacan, *Les Psychoses*, séance du 2 mai 1956.
J. Lacan, *Écrits*, *op. cit.*, p. 506 à 508.

que c'est par la voie de la métaphore, à savoir du jeu de la substitution d'un signifiant à un autre à une certaine place, que se crée non seulement la possibilité de surgissement de sens toujours nouveaux, allant toujours à ratifier, à compliquer et à approfondir, à donner son sens de profondeur à ce qui, dans le réel, n'est que pure opacité.

[r] Je vous laisse chercher un exemple de ceci pour vous [] illustrer ce qu'on peut appeler ce qui se passe dans l'évolution du sens, et combien toujours, plus ou moins, nous y retrouvons ce mécanisme de la substitution. Comme d'habitude dans ces cas-là, j'attends mes exemples du hasard.

[du mot]

Il n'a pas manqué bien entendu de m'être fourni dans mon entourage proche, par quelqu'un qui, en proie à une traduction, avait eu à chercher dans le dictionnaire le sens du mot "atterré", et qui était demeuré surpris à la pensée qu'il n'avait jamais bien compris le sens du mot "atterré", en s'apercevant que contrairement à ce que cette personne croyait, "atterré" n'a pas, originairement et dans beaucoup de ses emplois, le sens de frappé de terreur mais de mis à terre. Dans Bossuet, "atterré" veut littéralement dire mettre à terre, et dans d'autres textes un tout petit peu postérieurs, nous voyons se préciser cette espèce de poids de terreur. Quant à nous, nous dirions incontestablement que les puristes contaminent, dévient le sens du mot "atterré". Il n'en reste pas moins qu'ici les puristes ont tout à fait tort. Il n'y a aucune espèce de contamination, et même si tout d'un coup après vous avoir rappelé ce sens [] étymologique du mot "atterré", certains d'entre vous peuvent avoir l'illusion qu' "atterré" ce n'est évidemment pas autre chose que tourner vers la terre, que faire toucher terre, ou que mettre aussi bas que terre, consterner en d'autres termes, il n'en reste pas moins que l'usage courant du mot implique cet arrière-plan de terreur.

[mais]

[ce]
[qui]

Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire que si nous partons de quelque chose qui a un certain rapport avec le sens originaire, par pure convention, parce qu'il n'y a pas d'origine nulle part du mot "atterré", <et> que ce soit le mot "abattu" - pour autant qu'il évoque en effet ce que le mot "atterré" dans <son> sens prétendu pur pourrait nous évoquer - le mot "atterré" [] lui est substitué d'abord comme une métaphore, une métaphore qui n'a pas l'air d'en être une, parce que nous partons de cette hypothèse qu'originairement ils veulent dire la même chose : jeter à terre ou contre terre. C'est bien là ce que je vous prie de remarquer, c'est que ce n'est pas pour autant qu' "atterré" change en quoique ce soit le sens "d'abattu" qu'il va être fécond, générateur d'un nouveau sens, à savoir ce que veut dire quelqu'un d' "atterré". En effet c'est un nouveau sens, c'est une nuance, ce n'est pas la même chose qu' "abattu", et si impliquant de terreur que ce soit, ce n'est pas non plus

terrorisé, c'est quelque chose de nouveau. De cette nuance nouvelle de terreur que cela introduit dans le sens psychologique et déjà métaphorique qu'a le mot "abattu" - parce que psychologiquement nous ne pouvons pas dire tant qu'il n'y a pas de mots, et ces mots procèdent d'une métaphore, à savoir ce qui se passe quand un arbre est abattu, ou quand un lutteur est mis à terre, "atterré" deuxième métaphore.

[qu']

[que]

Mais remarquez que ce n'est pas du tout parce qu'originellement - c'est cela qui est l'intérêt de la chose - [] le /ter/ qui est dans "atterré" veut dire terreur, que la terreur est introduite. [] En d'autres termes la métaphore n'est pas une injection de sens - comme si c'était possible, comme si les sens étaient quelque part, ou que ce soit, dans un réservoir. Le mot "atterré" n'apporte pas le sens en tant qu'il a une signification, mais en tant que signifiant, c'est-à-dire qu'ayant le phonème /ter/ (9), il a le même phonème qui est dans "terreur". C'est par la voie signifiante, c'est par la voie de l'équivoque, c'est par la voie de l'homonymie, c'est-à-dire de la chose la plus non-sens qui soit, qu'il vient engendrer cette nuance de sens, qu'il va introduire, qu'il va injecter dans le sens déjà métaphorique de "abattu", cette nuance de terreur.

[ter]

En d'autres termes, c'est dans le rapport $\frac{S}{S'}$, c'est-à-dire d'un signifiant à un signifié, que va s'engendrer un certain rapport $\frac{S}{S'}$, c'est-à-dire signifiant sur signifié. Mais la distinction des deux est essentielle, c'est dans le rapport de signifiant à signifiant, dans quelque chose qui lie le signifiant d'ici au signifiant qui est là, c'est-à-dire homonymique de "terre" et de "terreur", que va pouvoir s'exercer l'action qui est d'engendrement de signification, à savoir nuancement par la terreur de ce qui déjà existait comme sens sur une base déjà métaphorique.

[quelque chose qui va vous montrer]

[Tout, pour]

[mais en même temps à]

[à]

Ceci donc nous exemplifie ce qui se passe au niveau de la métaphore. Je voudrais simplement vous indiquer [] comment ceci rejoint par une amorce de sentier, quelque chose qui va tout à fait nous intéresser du point de vue de ce que nous voyons se passer dans l'inconscient, [] autant au niveau des phénomènes de création de sens normal par la voie substitutive, par la voie métaphorique qui préside à l'évolution et à la création de la langue, <qu'au niveau de> la création et <de> l'évolution du sens comme tel, je veux dire du sens en tant qu'il est non seulement perçu, mais que le sujet s'y inclut, c'est-à-dire en tant que le sens enrichit notre vie.

(9) Il ne s'agit évidemment pas d'un phonème au sens strict d'unité minimale distinctive, et il aurait été préférable de dire : monosyllabe ou même : signifiant. Mais Lacan a préféré phonème...

[que]
[du crochet] [de]
[de la]

Je veux simplement vous faire remarquer ceci <que> je vous ai déjà indiqué : [] la fonction essentielle de signifiant <de> /ter/, c'est-à-dire [] quelque chose qu'il nous faut considérer comme purement signifiant, [] réserve homonymique avec laquelle travaille - que nous le voyons ou que nous ne le voyons pas - la métaphore.

Que se passe-t-il aussi ? Je ne sais pas si vous allez tout de suite bien le saisir, mais vous le saisirez mieux quand vous verrez le développement. Ce n'est qu'une amorce d'une voie essentielle. C'est que, dans toute la mesure où s'affirme, où se constitue la nuance de signification <de> "atterré", cette nuance, remarquez-le, implique une certaine domination et un certain apprivoisement de la terreur. Cette terreur-là est non seulement nommée, mais elle est tout de même atténuée, et c'est ce qui permet de <la> conserver d'ailleurs, pour que vous continuiez à maintenir dans votre esprit l'ambiguïté du mot "atterré". Après tout, vous vous dites qu' "atterré" a en effet bien rapport avec la terre, que la terreur n'y est pas complète, que l'abattement, au sens où il est pour vous sans ambiguïté, garde sa valeur prévalante, que ce n'est qu'une nuance, que, pour tout dire, la terreur est dans une demi-ombre à cette occasion.

[présentifié] <P. L.>

En d'autres termes, c'est dans toute la mesure où la terreur n'est pas remarquée en face, est prise par le biais intermédiaire de la dépression, que ce qui se passe est complètement oublié jusqu'au moment où, je vous l'ai rappelé, le modèle est tout à fait lui, en tant que tel, hors du circuit. Autrement dit, dans toute la mesure où la nuance <de> "atterré" s'est établie dans l'usage où elle est devenue sens et usage de sens, le signifiant, lui, est <dé-présentifié>, disons le mot : le signifiant est refoulé à proprement parler. Dans tous les cas, dès que s'est établi dans sa nuance actuelle l'usage du mot "atterré", le modèle, sauf recours au dictionnaire, au discours savant, n'est plus à votre disposition. A propos du mot "atterré" il est comme "terre", "terra", refoulé.

* détour <G. T.>

Je vais là un tout petit peu trop en avant, parce que c'est un mode de pensée auquel vous n'êtes pas encore très habitués, mais je crois que cela nous évitera un * retour. Vous allez voir à quel point ce que je vous appelle là l'amorce des choses, est confirmée par l'analyse des phénomènes.

[du] [séparer]

Revenons à notre "famillionnaire", au point donc de conjonction ou de condensation métaphorique où nous l'avons vu se former. A ce niveau-là, <séparons> la chose de son contexte, à savoir <le> fait que c'est Hirsch Hyacinthe, c'est-à-dire l'esprit de Henri Heine qui l'a engendré. Nous irons le chercher ultérieurement beaucoup plus loin dans sa genèse, dans les antécédents de Henri Heine avec la famille Rothschild, il faudrait même relire toute l'histoire de la famille

Rothschild pour être bien sûr de ne pas faire d'erreur, mais ce n'est pas là que nous en sommes.

Nous en sommes pour l'instant à "famillionnaire". Isolons-le un instant. Rétrécissons tant que le pouvons le champ de vision de la caméra autour de ce "famillionnaire". Après tout, il pourrait être né ailleurs que dans l'imagination de Henri Heine; peut-être que Henri Heine l'a fabriqué à un autre moment où il était devant son papier blanc et la plume en main; peut-être que c'est un soir d'une de ses déambulations parisiennes que nous évoquerons, que cela lui est venu comme ça. Il y a même toutes les chances pour que ce soit à un moment de fatigue, de crépuscule. Pour tout dire ce "famillionnaire" pourrait être aussi bien un lapsus, c'est même tout à fait concevable.

J'ai déjà fait état d'un lapsus que j'avais recueilli fleurissant sur la bouche d'un de mes patients. J'en ai d'autres, mais je reviens à celui-là parce qu'il faut toujours revenir sur les mêmes choses jusqu'à ce que ce soit bien usé, et après on passe à autre chose. C'est le patient qui, au cours du racontage de son histoire sur mon divan, ou de ses associations, évoquait le temps où, avec sa femme, qu'il avait fini par épouser devant monsieur le maire, il ne faisait que vivre "maritablement". Vous avez tous déjà vu que cela peut s'écrire "maritalement", ce qui veut dire qu'on n'est pas marié, et en-dessous quelque chose dans lequel se conjoint parfaitement la situation des mariés et des non mariés, "misérablement". Cela fait "maritablement". Ce n'est pas dit, c'est beaucoup mieux que dit.

Vous voyez là à quel point le message dépasse non pas celui que j'appellerais le messenger, car c'est vraiment le messenger des dieux qui parle par la bouche de cet innocent, mais dépasse le support de la parole. Le contexte, comme dirait Freud, exclut tout à fait que mon patient ait fait un mot d'esprit, et en effet vous ne le connaissiez pas si je n'en avais pas été à cette occasion l'Autre avec un grand A, c'est-à-dire l'auditeur, et l'auditeur non seulement attentif, mais l'auditeur entendant, au sens vrai du terme. Il n'en reste pas moins que mis à sa place, justement dans l'Autre, c'est un mot d'esprit particulièrement sensationnel et brillant.

Ce rapprochement entre le trait d'esprit et le lapsus, Freud nous en donne dans la *Psychopathologie de la vie quotidienne* d'innombrables exemples, et à l'occasion il le souligne lui-même, et justement montre qu'il s'agit de quelque chose qui est tellement voisin du mot d'esprit, qu'il est forcé lui-même de dire, et nous sommes forcés de l'en croire sur parole, que le contexte exclut que le ou [] la patiente ait fait cette création au titre du mot d'esprit.

[que]

[psychologie]

Quelque part dans la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Freud donne l'exemple de cette femme qui, parlant de la situation réciproque des hommes et des femmes, dit <que> pour qu'une femme intéresse les hommes, il faut qu'elle soit jolie, ce qui n'est pas donné à tout le monde, implique-t-elle dans sa phrase, mais pour un homme, il suffit qu'il ait ses cinq membres droits ⁽¹⁰⁾. Ce n'est pas toujours pleinement traduisible de telles expressions, je suis bien souvent obligé de faire une transposition complète, c'est-à-dire de recréer le mot en français. Là il faudrait presque employer le terme "tout raide". Le mot "droit" n'est pas d'un usage courant, tellement peu courant qu'il ne l'est pas non plus en allemand. Il faut que Freud fasse une <condensation> entre les quatre membres et les cinq <sens>, tout juste pour expliquer la genèse de la chose qui vous donne pourtant la tendance un tant soit peu grivoise qui n'est pas douteuse.

[membres]

(10) "Eine Dame äusserte einmal in einer Gesellschaft - man hört es den Worten an, dass sie im Eifer und unter dem Drucke allerlei geheimer Regungen zustande gekommen sind - : Ja, eine Frau muss schön sein, wenn sie den Männern gefallen soll. Da hat es ein Mann viel besser, wenn er nur seine fünf geraden Glieder hat, mehr braucht er nicht ! Dieses Beispiel gestattet uns einen guten Einblick in den intimen Mechanismus eines Versprechens durch Verdichtung oder einer Kontamination (vgl. S. 53). Es liegt nahe, anzunehmen, dass hier zwei sinnähnliche Redeweisen verschmolzen sind :

wenn er seine viergeraden Glieder hat
wenn er seine fünf Sinne beisammen hat.

Oder aber das Element gerade ist das Gemeinsame zweier
Redeintentionen gewesen, die gelautet haben :

wenn er nur seine geraden Glieder hat
alle fünf gerade sein lassen.

S. Freud, *Zur Psychopathologie des Alltagslebens*, 1901, p.71.
Traduction française de S. Jankélévitch, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, petite bibliothèque Payot, 1979, p.86-87, c'est à cette édition que nous nous référons par la suite.

Une dame déclare un jour, dans une réunion (et le ton de sa déclaration révèle chez elle un certain état d'excitation et l'influence de certaines tendances cachées) : Oui, pour plaire aux hommes, une femme doit être jolie; le cas de l'homme est beaucoup plus simple : il lui suffit d'avoir cinq membres droits ! Cet exemple nous révèle le mécanisme intime d'un lapsus par *condensation* ou par *contamination* (voir p.62). Il semblerait, à première vue, que cette phrase résulte de la fusion de deux propositions :

il lui suffit d'avoir *quatre membres droits*
il lui suffit d'avoir *cinq sens intacts*.

Ou bien, on peut admettre que l'élément droit est commun aux deux intentions verbales qui auraient été les suivantes :

il lui suffit d'avoir ses membres *droits*
et de les maintenir *droits* tous les *cinq*.

[que]

Ce que Freud en tout cas nous montre, c'est que le mot ne va pas tellement directement au but, pas plus en allemand qu'en français où on le traduit par cinq membres droits, et [] d'autre part, il donne ceci pour textuel, que le contexte exclut que la femme apparaisse aussi crue. C'est bel et bien un lapsus, mais vous voyez comme ça ressemble à un mot d'esprit.

Donc nous le voyons, cela peut être un mot d'esprit, cela peut être un lapsus, je dirais même plus, cela peut être purement et simplement une sottise, une naïveté linguistique. Après tout, quand je qualifie cela <de lapsus> chez mon patient qui était un homme particulièrement sympathique, ce n'était même pas chez lui véritablement un lapsus, le mot "maritalement" faisait bel et bien partie pour lui de son lexique; il ne croyait pas du tout dire quelque chose d'extraordinaire. Il y a des gens comme cela qui se promènent dans l'existence, qui ont des situations quelquefois très élevées, et qui sortent des mots dans ce genre. Un producteur de cinéma célèbre en produisait comme cela, paraît-il, au kilomètre toute la journée. Il disait par exemple en concluant quelques-unes de ses phrases impérieuses : "et puis c'est comme ça, c'est signé qua non". Ce n'était pas un lapsus, c'était simplement un fait d'ignorance et de sottise.

[des lapsus]

[au]

Je veux simplement vous montrer qu'il convient de nous arrêter un peu au niveau de cette formation, et puisque nous avons en somme parlé de lapsus - qui de tout cela est ce qui nous touche au plus près - voyons un peu ce qui se passe <à son niveau> []. De même que nous avons parlé de "maritalement", revenons sur le lapsus par lequel nous sommes passés à plusieurs reprises, pour souligner justement cette fonction essentielle du signifiant, le lapsus si je puis dire originel, à la base de la théorie freudienne, celui qui ré-inaugure la *Psychopathologie de la vie quotidienne* ⁽¹¹⁾,

(11) Il s'agit de l'article de Freud "Zum psychischen Mechanismus der Vergesslichkeit" ("sur le mécanisme psychique de l'oubli") publié dans le *Monatsschrift für Psychiatrie und Neurologie*, et qu'il a repris pour constituer le premier chapitre de la *Psychopathologie de la vie quotidienne* (1901), mais avec une représentation et une formulation un peu différente.

[d'] [la] [chose publiée] [en tirage premier] après avoir été <publié> ailleurs <une> première <fois>, qui est l'oubli du nom.

Au premier abord ce n'est pas la même chose un oubli et les choses dont je viens de vous parler, mais si ce que je suis en train de vous expliquer a sa portée, à savoir si c'est bel et bien le mécanisme, le métabolisme du signifiant qui est au principe et au ressort des formations de l'inconscient, nous devons les y retrouver toutes, et ce qui se distingue à l'extérieur doit retrouver son unité à l'intérieur. Alors maintenant au lieu d'avoir "famillionnaire", nous avons le contraire, nous avons quelque chose qui nous manque.

Qu'est-ce que nous montre l'analyse que fait Freud de l'oubli du nom, du nom propre, <du nom propre> étranger ?

[ceci ce]

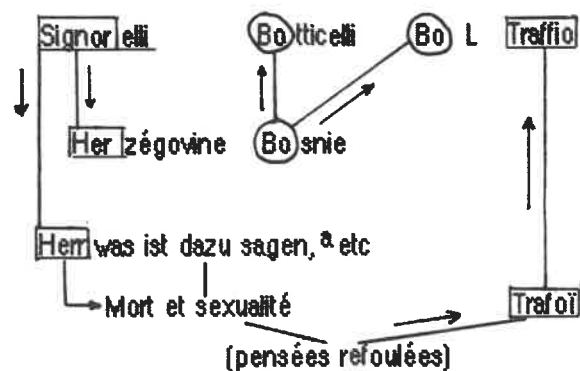
<Ce ne> sont <que> des amorces de choses sur lesquelles je reviendrai, et auxquelles je donnerai leur développement plus tard, mais je dois vous signaler au passage la particularité de ce cas tel que Freud nous le présente.

Le nom propre est un nom étranger. Nous lisons *La psychopathologie de la vie quotidienne* comme nous lisons le journal, et nous en savons tellement que nous pensons que cela ne mérite pas que nous nous arrêtions à des choses qui ont pourtant été les pas de Freud, or chacun de ces pas est porteur d'enseignement et riche de conséquences.

[donc à ce propos]

Je vous signale, [] parce que nous aurons à y revenir, qu'à propos d'un nom, et d'un nom propre, nous sommes au niveau du message. C'est quelque chose dont nous aurons à

Nous reproduisons ici le schéma fait par Freud dans l'article de 1898.



a -[Seigneur] que dire à cela, etc...

retrouver la portée par la suite. Je ne peux pas tout vous dire à la fois, comme les psychanalystes d'aujourd'hui qui sont si savants qu'ils disent tout à la fois, qui parlent du je et du moi comme de choses qui n'ont aucune complexité, et qui mélangent tout.

[qui]
[ils]

Ce qui est important, c'est que nous <nous> arrêtons à ce qui se passe. Que ce soit aussi un nom étranger, ceci est autre chose que le fait que ce soit un nom propre. C'est un nom étranger pour autant que ses éléments sont étrangers à la langue de Freud, à savoir que *Signor* n'est pas un mot de la langue allemande. Mais si Freud le signale, c'est bien justement que nous sommes là dans une autre dimension que celle du nom propre comme tel, [] /₁/ <qui s'il> n'était absolument pas propre et particulier, n'aurait pas de patrie /₁ si l'on peut dire/. [] <Les noms propres> sont tous plus ou moins rattachés à des signes cabalistiques, et Freud nous souligne que ce n'est pas sans importance. Il ne nous dit pas pourquoi, mais le fait qu'il l'a isolé dans un chapitre initial, prouve qu'il pense que c'est un point particulièrement sensible de la réalité qu'il aborde.

[et]

[c'est]

[de]

Il y a autre chose que Freud met aussi en valeur [] tout de suite et sur laquelle nous sommes habitués à ne pas nous arrêter, c'est que ce qui lui a paru remarquable dans l'oubli des noms tels qu'il commence par les évoquer pour aborder *La Psychopathologie de la vie quotidienne*, c'est que cet oubli n'est pas un oubli absolu, un trou, une béance, <mais> qu'il se présente autre chose à la place, d'autres noms. C'est là que débute ce qui est le commencement de toute science, c'est-à-dire l'étonnement. On ne saurait vraiment s'étonner que de ce que l'on a déjà commencé un tant soit peu <à> recevoir, sinon on ne s'y arrête pas du tout parce qu'on ne voit rien. Mais Freud précisément prévenu par son expérience de névrosé, voit là quelque chose, voit que dans le fait qu'il se produit des substitutions, quelque chose mérite qu'on s'y arrête.

[où]

Là il faut que je précipite un peu mon pas, et que je vous fasse remarquer toute l'économie de l'analyse qui va être faite de cet oubli de nom, de ce lapsus au sens <que> nous donnerions au mot lapsus : que le nom est tombé (12).

Tout va se centrer autour de ce qu'on peut appeler une approximation métonymique. Pourquoi ? Parce que ce qui va

(12) *Lapsus, us* : erreur, faute, méprise. Vient du verbe *labor, eris, labi, lapsus sum* qui signifie : 1 tomber en glissant - 2 couler, s'échapper - 3 se tromper.

[Signorelli]

d'abord resurgir, ce sont donc ces noms de remplacement : [], *Botticelli*, < *Boltraffio* >.

Comment Freud nous montre-t-il qu'il les comprend d'une façon métonymique ? Nous allons le saisir en ceci, et c'est pour cela que je fais ce détour par l'analyse d'un oubli, c'est que la présence de ces noms, leur surgissement à la place du *Signorelli* oublié, se situe au niveau d'une formation, elle, non plus de substitution, mais de combinaison. Il n'y a aucun rapport perceptible dans l'analyse que Freud ferait du cas entre *Signorelli*, *Boltraffio* et *Botticelli*, <sinon> des rapports indirects liés uniquement à des phénomènes de signifiant. *Botticelli* nous dit-il <d'abord>, [] je me tiens [] à ce qu'il nous dit, <et> je dois dire que c'est une des démonstrations les plus claires que Freud ait jamais donnée des mécanismes d'analyse d'un phénomène de formation et de déformation, lié à l'inconscient. Cela ne laisse absolument rien à désirer comme clarté. Je suis forcé pour la clarté de mon exposé, de vous le présenter d'une façon indirecte en disant [] ce que Freud dit. Ce que Freud dit s'impose dans sa rigueur, en tout cas ce qu'il dit est de cet ordre, c'est à savoir que *Botticelli* est là parce que "elli" est le reste dans sa dernière moitié [] de *Signorelli*, décompleté par le fait que le *Signor* est oublié. "Bo" est le reste, le décompleté de *Bosnie Herzégovine*, pour autant que le "her" est refoulé. De même pour *Boltraffio*, c'est le même refoulement du "her", <ce> qui explique que *Boltraffio* associe le "bo" <de Bosnie> [] *Herzégovine* <à> *Trafal* [] localité immédiatement antécédente <aux> aventures de ce voyage, celle où il a appris le suicide de l'un de ses patients pour raison d'impuissance sexuelle, c'est-à-dire le même terme que celui qu'il a évoqué dans la conversation [] immédiatement <précédente> avec la personne qui est dans le train entre Raguse et l'*Herzégovine*, et qui lui évoque ces turcs, ces musulmans qui sont des gens si sympathiques qui, lorsque le médecin n'a pas réussi à les guérir, leur disent : "*Herr* (monsieur), nous savons que vous avez fait tout ce que vous avez pu, mais néanmoins etc..." (13). Le *Herr* porte le poids propre, l'accent significatif, à savoir ce quelque chose qui est à la limite du dicible, ce *Herr* absolu qui est la mort, cette mort comme dit la Rochefoucault, "qu'on ne saurait <pas> plus <que> le soleil regarder en face" (14), et qu'effectivement Freud, pas plus que d'autres ne peut [] regarder en face. <Que la mort> lui soit présentifiée par sa fonction de médecin d'une part <et> par une certaine liaison aussi manifestement présente, elle <a> d'autre part [] un accent tout personnel. Cette liaison à

[que]

[et] [d'abord]

[c'est]

[c']

[et "elli"]

[de]

[au] [qui est une]
[des]

[qui]

[qui précédait]

[comme]

[qu'elle]

[à]

[plus]

[Alors]

(13) S. Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, op. cit., p. 7.
"Seigneur (Herr), n'en parlons pas. Je sais que s'il était possible de sauver le malade, tu le sauverais".

(14) La Rochefoucault, "Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement".

ce moment-là, d'une façon indubitable dans le texte, justement entre la mort et quelque chose qui a un rapport très étroit avec la puissance sexuelle n'est très probablement pas uniquement dans l'objet, c'est-à-dire dans ce que lui présentifie le suicide de son patient.

[à propos]
 [qui sont]
 [qui est derrière cela.]
 [très]
 [que comme "ersatz"]
 [à savoir "elli"]

Cela va certainement plus loin. Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela signifie que tout ce que nous trouvons sont les ruines métonymiques [] d'une pure et simple combinaison de signifiants. *Bosnie*, *Herzégovine*, sont les ruines métonymiques de l'objet dont il s'agit, qui est derrière les différents éléments particuliers [] venus jouer là, et dans un passé immédiat, <en arrière plan>, le *Herr* absolu, la mort. C'est pour autant que le *Herr* absolu passe ailleurs, s'efface, recule, est repoussé, est à [] proprement parler *unterdrückt*, qu'il y a deux mots avec lesquels Freud joue d'une façon ambiguë; cet *unterdrückt* je vous l'ai déjà traduit comme "tombé dans les dessous" (15). Pour autant que le *Herr*, ici au niveau de l'objet métonymique a filé par là - et pour une très bonne raison, c'est qu'il risquait d'être un peu trop présent à la suite de ces conversations - [] nous retrouvons <comme "ersatz"> les débris, les ruines de l'objet métonymique, à savoir ce "bo" qui vient là se composer avec "elli", l'autre ruine du nom qui est à ce moment-là refoulé [] pour ne pas apparaître dans l'autre nom de substitution qui est donné.

Ceci c'est la trace, c'est l'indice que nous avons du niveau métonymique qui nous permet de retrouver la chaîne du phénomène dans le discours, dans ce qui peut être encore présentifié dans ce point où, dans l'analyse, est situé ce que nous appelons l'association libre, pour autant que cette association libre nous permet de pister le phénomène inconscient. Mais ce n'est pas tout, il n'en reste pas moins que ni le *Signorelli*, ni le *Signar*, n'ont jamais été là où nous trouvons les traces, les fragments de l'objet métonymique brisé. Puisqu'il est métonymique il est déjà brisé, tout ce qui se passe dans l'ordre du langage est toujours déjà accompli. Si l'objet métonymique se brise déjà si bien, c'est parce que déjà, en tant qu'objet métonymique, il n'est qu'un fragment de la réalité qu'il représente.

Si le *Signar*, lui, n'est pas évocable, si c'est lui qui fait que Freud ne peut pas retrouver le nom de *Signorelli*, c'est qu'il est dans le coup. Il est dans le coup bien évidemment d'une façon indirecte, parce que pour Freud le *Herr* qui a été effectivement prononcé dans un moment particulièrement significatif de la fonction qu'il peut prendre comme *Herr*

(15) *unterdrückt* : habituellement traduit par : réprimé, supprimé :
 La Transa = passé sous silence

[c'est que le]

absolu, comme représentant de cette mort qui est à cette occasion *unterdrückt*, <ce> *Herr* peut simplement se traduire par *Signor*.

C'est ici que nous retrouvons le niveau substitutif, car la substitution est l'articulation, le moyen signifiant où s'instaure l'acte de la métaphore. Mais cela ne veut pas dire que la substitution soit la métaphore. Si je vous apprends ici à procéder dans tous ces chemins d'une façon articulée, ce n'est pas précisément pour que vous vous livriez tout le temps à des abus de langage. Je vous dis que la métaphore se produit dans le niveau de la substitution, cela veut dire que la substitution est une possibilité d'articulation du signifiant, et que la métaphore s'y exerce avec sa fonction de création de signifié à cette place où la substitution peut se produire; ce sont deux choses différentes, de même, la métonymie et la combinaison sont deux choses différentes.

Je vous le précise au passage, parce que c'est dans ces non-distinctions que s'introduit ce qu'on appelle un abus de langage, qui est typiquement caractérisé par ceci que, dans ce qu'on peut définir en termes logico-mathématiques comme un ensemble ou un sous-ensemble, quand il n'y a qu'un seul élément, il ne faut pas confondre l'ensemble en question, ou le sous-ensemble, avec cet élément particulier.

Ceci peut servir aux personnes qui ont fait la critique des mes histoires des < α β γ δ >.

Revenons donc à ce qui se passe au niveau de *Signor* et de *Herr* simplement. Quelque chose d'aussi simple que cela, c'est évidemment ce qui se passe dans toute traduction : la liaison substitutive dont il s'agit est une substitution qu'on appelle hétéronymie. La traduction d'un terme dans une langue étrangère, sur le plan de l'acte substitutif, dans la comparaison nécessitée par l'existence, au niveau du phénomène de langage, de plusieurs systèmes linguistiques, s'appelle substitution hétéronyme.

Vous allez me dire que cette substitution hétéronyme n'est pas une métaphore. Je suis d'accord, je n'ai besoin que d'une chose, c'est qu'elle soit une substitution. Je ne fais que suivre ce que vous êtes forcés d'admettre en lisant le texte. En d'autres termes, je veux vous faire tirer de votre savoir précisément ceci, que vous le sachiez. Bien plus, je n'innove pas, tout ceci vous devez l'admettre, si vous admettez le texte de Freud.

Donc si *Signor* est impliqué dans le coup, c'est bien qu'il y a quelque chose qui le lie à ce dont le phénomène de la décomposition métonymique vous est un signe au point où il se

produit, et qui tient à ceci que le *Signor* est un substitut de *Herr*.

Je n'en ai pas besoin de plus pour vous dire que si le *Herr* a filé par <ici>, le *Signor*, comme la direction des flèches l'indique, a filé par là (schéma en note ¹⁶). Non seulement il a filé par là, mais nous pouvons admettre jusqu'à ce que j'y sois revenu, que c'est là qu'il se met à tourner, c'est-à-dire qu'il est renvoyé comme une balle entre le code et le message, qu'il tourne en rond dans ce qu'on peut appeler - rappelez-vous ce que je vous ai laissé entrevoir autrefois comme possibilité du mécanisme de l'oubli, et du même coup de la remémoration analytique - [] quelque chose que nous devons concevoir comme extrêmement <apparenté à la> mémoire d'une machine, <à> ce qui est dans la mémoire d'une machine, c'est-à-dire [] ce qui tourne en rond jusqu'à ce que ça reparaisse, jusqu'à ce qu'on ait besoin, et qui est forcé de tourner en rond pour constituer une mémoire. On ne peut pas réaliser autrement la mémoire d'une machine, c'est quelque chose dont nous trouvons très curieusement l'application dans ce fait que, si *Signor* nous pouvons le concevoir comme tournant indéfiniment jusqu'à ce qu'il soit retrouvé entre le code et le message, vous voyez là du même coup la nuance que nous pouvons établir entre l'*unterdrückt* d'une part, et le <*verdrängt*> (17) de l'autre. Car si l'*unterdrückt* ici n'a besoin de se faire qu'une fois pour toutes, et dans des conditions auxquelles l'être ne peut pas descendre, c'est-à-dire au niveau de sa condition mortelle, d'un autre côté il est clair que c'est d'autre chose qu'il s'agit, c'est-à-dire que si ceci est maintenu dans le circuit sans pouvoir y rentrer pendant un certain temps, il faut bien que nous admettions ce que Freud admet.

[comme étant]

[parentées]

[de]

[de]

[fordren]

(16)

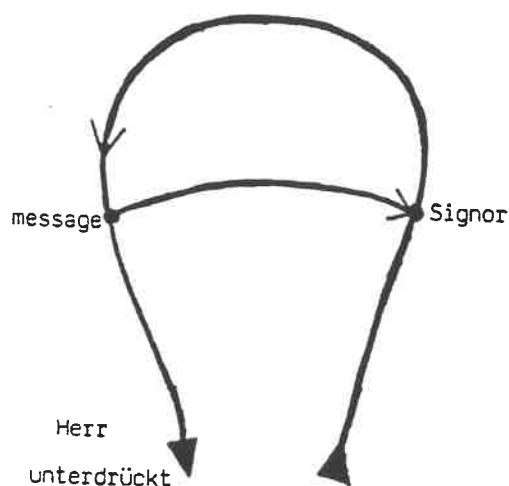


Schéma de P. Lemoine

(17) *verdrängt* : trad. refoulé.

l'existence d'une force spéciale qui l'y contient et qui l'y maintient, c'est-à-dire à proprement parler d'une *Verdrängung* ⁽¹⁸⁾.

[que]

[ils]

Néanmoins après avoir indiqué là où je veux en venir sur ce point précis et particulier, je vous indique que, bien qu'en effet il n'y ait là que substitution, il y a aussi métaphore. Chaque fois qu'il y a substitution, il y a effet ou induction métaphorique. Ce n'est pas tout à fait la même chose pour quelqu'un qui est de langue allemande, de dire *Signor* ou de dire *Herr*. Je dirais même plus, c'est tout à fait différent <quand> nos patients qui sont bilingues ou qui simplement savent une langue étrangère, et qu'ayant à un moment donné quelque chose à dire, [] nous le disent dans une autre langue. Ça leur est toujours, soyez-en certains, beaucoup plus commode; ce n'est jamais sans raison qu'un patient passe d'un registre dans un autre. S'il est vraiment polyglotte ça a un sens, s'il connaît imparfaitement la langue à laquelle il se réfère, ça n'a naturellement pas le même sens, s'il est bilingue de naissance ça n'a pas non plus le même sens. Mais dans tous les cas ça en a un, et en tout cas ici provisoirement dans la substitution de *Signor* à *Herr*, il n'y avait pas métaphore, mais simplement substitution hétéronyme.

[à savoir]
[c'est-à-dire que]

[r]

Je reviens là-dessus pour vous dire que dans cette occasion *Signor* au contraire, pour tout le contexte auquel il s'attache, c'est <aussi> *Signarelli*, c'est-à-dire précisément la fresque d'Orvieto []. Comme Freud le dit lui-même, <cette> évocation des choses dernières, historiquement, représente précisément la plus belle des élaborations qui soit de cette réalité impossible à affronter, qu'est la mort. C'est très précisément en nous racontant mille fictions - en tenant fiction ici dans le sens le plus véridique - sur le sujet des fins dernières, que nous métaphorisons, que nous apprivoisons, que nous faisons rentrer dans ce langage cette confrontation à la mort.

Il est donc bien clair que le *Signor* ici, en tant qu'il est attaché au contexte de *Signarelli*, est ce quelque chose qui représente bien une métaphore.

Voici donc ce à quoi nous arrivons. Nous arrivons à ceci que nous approchons de quelque chose qui nous permet de réappliquer point par point, puisque nous leur trouvons une topique commune, le phénomène du *Witz*. La production positive du "famillionnaire" au point où il s'est produit, est un phénomène de lapsus, de trou.

(18) *Verdrängung*: trad. refoulement.

[en]

Je pourrais [] prendre un autre <exemple> et vous refaire la démonstration, je pourrais vous donner comme devoir de vous référer à l'exemple suivant donné par Freud (19) à propos de la phrase latine évoquée par un de ses interlocuteurs :

[et]

exoriare ex nostris ossibus (20) - en rangeant un peu les mots parce que le *ex* est entre *nostris* et *ossibus* - <qui> laissant tomber le second mot indispensable à la scansion, *aliquis*, <fait qu> il ne peut pas <le> faire surgir [].

[c'est pourquoi]

[aliquis]

[au]

Vous ne pourriez vraiment le comprendre qu'à le reporter à cette même grille, à cette même ossature, avec ses deux niveaux : son niveau combinatoire avec ce point élu où se produit l'objet métonymique comme tel, et <son> niveau substitutif avec ce point élu où il se produit à la rencontre des deux chaînes, <celle> du discours d'une part, et d'autre part <celle> de la chaîne signifiante à l'état pur, au niveau élémentaire et qui constitue le message.

Nous l'avons donc vu, le *Signar* est refoulé ici dans le circuit message-code, le *Herr* est *unterdrückt* au niveau du discours, car c'est le discours qui a précédé, qui a capté ce *Herr*, et ce que vous retrouvez, ce qui vous permet de vous remettre sur les traces du signifiant perdu, ce sont les restes métonymiques de l'objet.

Voilà ce que nous livre l'analyse de l'exemple de l'oubli du nom dans Freud. Dès lors va nous apparaître plus clairement ce que nous pouvons penser du "famillionnaire".

[a]

[celui de]

Le "famillionnaire" est quelque chose qui, nous l'avons vu, <a> en lui-même [] quelque chose d'ambigu et tout à fait du même ordre que [] la production d'un symptôme. S'il est reportable, superposable à ce qui se passe dans l'économie signifiante de la production d'un symptôme de langage - l'oubli d'un nom - nous devons trouver à son niveau ce qui complète, ce que je vous ai fait entendre tout à l'heure de sa double fonction, sa fonction de visée du côté du sens, <et> sa fonction néologique bouleversante, troublante, du côté de quelque chose que l'on peut appeler une dissolution de l'objet; à savoir, non plus : "il m'a admis à ses côtés comme un égal, d'une façon tout à fait famillionnaire", mais ce quelque chose d'où surgit ce que nous pouvons appeler "le famillionnaire", pour autant que, personnage fantastique et dérisoire, il s'apparente

(19) S. Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, op. cit., p.14.

(20) *exoriare aliquis nostris ex ossibus ull'or!* (Virgile - Eneïde)
Puisse un vengeur naître de mes cendres.

Lacan, rapportant un exemple de Freud d'oubli d'un mot (*aliquis*), en oublie un autre (*ull'or*).

[qui] [d'] [qui] à une de ces créations, comme une certaine poésie fantastique [] nous permet <de l'> imaginer, quelque chose d'intermédiaire entre le fou-millionnaire et le mille-pattes. <Ce> serait quand même aussi une sorte de type humain tel qu'il s'en imagine qui passe, vit et croît dans les interstices des choses, un <ectoplasme> ou quelque chose d'analogue, mais sans même aller aussi loin, passe dans la langue à la façon dont depuis quelque temps une "respectueuse" veut dire une putain.

[melkosem]

[sont quelque chose qui a]

[ils] [quelque chose]

[que]

[dans] [dont]

Ces sortes de créations <ont leur> valeur propre en <nous> introduisant dans quelque chose jusqu'alors d'inexploré. Elles font surgir ce [] que nous pourrions appeler un être verbal, mais un être verbal c'est aussi bien un être tout court, et qui tend de plus en plus à s'incarner. Aussi bien le "famillionnaire" est quelque chose qui joue, me semble-t-il, ou qui a joué assez de rôles, non pas simplement dans l'imagination des poètes, mais dans l'histoire. Je n'ai pas besoin de vous évoquer que bien des choses iraient encore plus près <de> ce "famillionnaire". Gide dans *Prométhée mal enchaîné*, fait tourner toute son histoire autour de ce qui n'en est pas véritablement le dieu, mais la machine, le banquier, Zeus qu'il appelle le "Miglionnaire" [] - je vous montrerai dans Freud quelle est la fonction essentielle de la création du mot d'esprit - sans qu'on sache s'il faut prononcer le "Miglionnaire" de Gide à l'italienne ou à la française, je crois pour ma part qu'il doit être prononcé à l'italienne.

[même]

[et]

Bref, si nous nous penchons sur "famillionnaire" nous voyons alors dans la direction que je vous indique, qui n'est pas atteinte au niveau du texte de Heine à ce moment-là, que Heine ne lui donne pas du tout sa liberté, son indépendance à l'état de substantif. Si même tout à l'heure je l'ai traduit par "tout à fait famillionnairement", c'est bien pour vous indiquer que nous restons là au niveau de l'adverbe. Puisque on peut jouer sur les mots, solliciter la langue de la manière d'être, [] en coupant les choses entre les deux, vous voyez toute la différence qu'il y a entre la manière d'être et ce que j'étais en train de vous indiquer comme direction, à savoir une manière d'être (21).

Nous ne sommes pas allés jusque-là, mais vous voyez que les deux sont continus. Heine reste au niveau de la manière d'être, et lui-même a pris soin en traduisant son propre terme, de le traduire justement, non pas d'une façon "tout à fait

(21) L'adverbe détermine effectivement une façon d'être ou une manière d'être, dans ce cas-là l'accent porte sur la manière et "famillionnaire" ajoute alors une détermination au "il m'a traité". Mais si l'accent porte sur le mot être, le "famillionnaire" devient une nouvelle sorte d'être, un être verbal, une création poétique et il peut s'entendre comme un substantif.

famillionnaire", mais comme je l'ai fait tout à l'heure, "tout à fait famillionnairement".

[quelque chose d']

[le texte de]
[baron Christophe
Oroticobellino]

Qu'est-ce que ce "tout à fait famillionnairement" supporte ? Quelque chose qui est, sans que nous aboutissions d'aucune façon à cet être de poésie, [] extraordinairement riche, fourmillant, pullulant à la façon dont justement les choses se passent au niveau de la décomposition métonymique. Ici la création d'Henri Heine mérite d'être remise dans son texte, dans le texte des *Bains de Lucques*, dans [] cette familiarité effective dans laquelle vit ce Hirsch Hyacinthe avec le <marquis Cristoforo di Gumpelino>, devenu un homme fort à la mode qui se répand en toutes sortes de courtoisies et d'assiduités auprès des belles dames, et à laquelle s'ajoute la familiarité fabuleuse, étonnante de Hirsch Hyacinthe accroché à ses trousses. La fonction de parasite, de serviteur, de domestique, de commissionnaire de ce personnage, nous évoque tout d'un coup une autre décomposition possible du mot "famillionnaire", sans compter que derrière <cela> je ne veux pas faire allusion à la fonction désolante et déchirante des femmes dans la vie de ce banquier caricatural que nous sort à cette occasion Heine, mais assurément le côté affamant de succès, la faim qui n'est plus le <auri> *sacra fames* (22), mais la faim de satisfaire quelque chose qui, jusqu'au moment d'accession aux plus hautes sphères de sa vie, lui a été refusé.

[baron Christian]

Cela nous permettrait de tracer encore d'une autre façon la décomposition possible, la signification possible de ce mot fat-millionnaire. Le "fat-millionnaire" c'est à la fois Hirsch Hyacinthe et le <marquis Cristoforo di Gumpelino> et c'est bien autre chose, parce que derrière cela, il y a toutes les relations de la vie de Henri Heine et aussi ses relations avec les Rothschild, singulièrement "famillionnaires" (23).

[comme]

[le]

L'important c'est que vous voyiez dans ce mot d'esprit lui-même, ces deux versants de la création métaphorique, dans un sens, dans le sens du sens, dans le sens où ce mot porte, émeut, est riche de signification psychologique, et sur le moment fait mouche et nous retient par son talent à la limite de la création poétique, et [] d'autre part dans une sorte d'envers qui n'est pas, lui, forcément tout de suite aperçu, <ce> mot, par la vertu de combinaisons que nous pourrions étendre ici indéfiniment, fourmille de tout ce qui autour d'un objet pullule de besoins dans cette occasion.

J'ai fait allusion à *fames*. Il y aurait aussi *fama*, à savoir le besoin d'éclat et de renommée qui talonne le personnage du

(22) trad. : le maudît appétit de l'or.

(23) S. Freud, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, op. cit., chapitre IV.

[qu'il]

maître de Hirsch Hyacinthe. Il y aurait aussi l'infamie foncière de cette familiarité servile qui aboutit dans la scène de ces *Bains de Lucques*, au fait que Hirsch Hyacinthe donne précisément à son maître une de ces purges dont il a le secret, et <qui le> plonge dans les affres de la colique au moment précis où enfin il reçoit le billet de la dame aimée, qui lui permettrait dans une autre circonstance, de parvenir au comble de ses vœux.

[quelque chose]

[est]

[que]

[mette]

[que]

[au niveau]

[l'autre]
[en elle-même]

[relation de]

Cette énorme scène bouffonne donne, si on peut dire, les dessous de cette familiarité infâme, et est quelque chose qui donne vraiment son poids, son sens, ses attaches, son endroit et son envers, son côté métaphorique et son côté métonymique, à cette formation du mot d'esprit, et qui n'en est pourtant pas l'essence; car maintenant que nous en avons vu les deux faces, les tenants et les aboutissants, la création de sens de "famillionnaire" qui implique aussi un déchet, [] quelque chose qui est refoulé. C'est forcément quelque chose qui est du côté de Henri Heine, [] qui va se mettre, comme le *Signar* de tout à l'heure à tourner entre le code et le message. Quand d'autre part nous avons aussi du côté de la chose métonymique toutes ces chutes de sens, qui sont toutes les étincelles, toutes les éclaboussures qui se produisent autour de la création du mot "famillionnaire", et qui constituent son rayonnement, son poids - ce qui en fait pour nous la valeur littéraire - il n'en reste pas moins que la seule chose qui importe est le centre du phénomène, à savoir ce qui s'est produit au niveau de la création signifiante. [] Ce qui fait que cela est un trait d'esprit justement - et non pas tout ce qui est là qui se produit autour - qui nous <met> sur la voie de sa fonction en tant que centre de gravité de tout ce phénomène, [] ce qui fait son accent et son poids, doit être recherché au centre même du phénomène, c'est-à-dire au niveau de la conjonction des signifiants d'une part, <et> d'autre part - je vous l'ai déjà indiqué - <au niveau> de la sanction qui est donnée par l'Autre à cette création elle-même, par ceci que c'est <l'Autre> qui donne à cette création signifiante valeur de signifiant, [] valeur de signifiant par rapport au phénomène de la création signifiante.

C'est en cela qu'est la distinction du trait d'esprit par rapport à ce qui est pur et simple phénomène, [] symptôme par exemple, c'est dans le passage à la fonction seconde que gît le trait d'esprit lui-même. Mais d'autre part, s'il n'y avait pas tout cela que je viens de vous dire aujourd'hui - c'est-à-dire ce qui se passe au niveau de la conjonction signifiante qui est son phénomène essentiel, et de ce qu'elle développe comme tel, pour autant qu'elle participe des dimensions essentielles du signifiant, à savoir la métaphore et la métonymie - il n'y aurait aucune sanction possible, aucune autre distinction possible du

Les Formations de l'Inconscient - Séance du 13-11-57

[par rapport]

trait d'esprit; par exemple, par rapport au comique il n'y en aurait aucune de possible, ou par rapport à la plaisanterie, ou [] à un phénomène brut de rire.

[et que] [Le fait que le S, quelque chose qui est au niveau si élevé de l'élaboration signifiante, Freud l'a arrêté pour y voir]

Pour comprendre ce dont il s'agit dans le trait d'esprit en tant que phénomène de signifiant, il faut que nous ayons isolé ses faces, ses particularités, ses attaches, ses tenants et ses aboutissements au niveau du signifiant []. <Le fait que le *Signar*, au niveau si élevé de l'élaboration signifiante, ait été arrêté par Freud comme> un exemple particulier des formations de l'inconscient, c'est aussi cela qui nous retient, c'est aussi cela dont vous devez commencer d'entrevoir l'importance, quand je vous ai montré à ce propos comment il nous permet d'avancer d'une façon rigoureuse dans un phénomène lui-même psychopathologique comme tel, à savoir le lapsus.

SEANCE II DU 13 NOVEMBRE 1957

Repères bibliographiques essentiels :

- **Freud**: "Le mot d'esprit dans ses rapports avec l'Inconscient" (p.13, 22)
"Psychopathologie de la vie quotidienne" (p.11, 12, 13, 15, 20)
- **A. Gide**: "Prométhée mal enchaîné" (p.21)
- **Henri Heine**: "Les bains de Lucques" (p.22, 23)

Autoréférences:

- "Les structures freudiennes dans les psychoses", séminaire 1955/1956

Index des noms:

Freud, (p.1, 2, 3, 5,10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 24); **A. Gide**, (p.21); **H. Heine**, (p.2, 3, 9, 10, 21, 22, 23); **Hirsch Hyacinthe**, (p.1, 2, 9, 22, 23); **R. Jakobson**, (p.5); **La Rochefoucauld**, (p.15); **Rothschild**, (p.2, 9, 10, 22).

LES FORMATIONS DE L'INCONSCIENT

Jacques Lacan

Séance III
du
Mercredi 20 novembre 1957

Séance transcrite en 1990

[celui qu'a emboîté]
[en même temps]
[à]

Nous voici donc entrés par la porte du trait d'esprit, dont nous avons la dernière fois commencé d'analyser l'exemple princeps, <emprunté par> Freud <à Heine> sous la forme du mot d'esprit "famillionnaire" imputé [] à Hirsch Hyacinthe, c'est-à-dire [] cette création poétique pleine de signification. Aussi bien n'est-ce pas par hasard que c'est sur ce fond de création poétique que Freud se trouve avoir choisi son exemple princeps, et que nous avons nous-mêmes trouvé, comme il arrive d'ailleurs à l'accoutumée, que cet exemple princeps se trouvait être particulièrement apte à représenter, à démontrer ce que nous voulons ici démontrer.

[ce]

Sans doute vous l'avez vu, ceci nous entraîne, dans l'analyse du phénomène psychologique dont il est question à propos du trait d'esprit, au niveau d'une articulation signifiante qui sans doute si cela vous intéresse, du moins je l'espère pour une grande part d'entre vous, n'est pas moins l'objet, vous l'imaginez facilement, de quelque chose qui peut bien paraître déroutant. Je veux dire que sans aucun doute ce quelque chose qui surprend, dérouté l'esprit, est aussi bien le nerf de cette reprise que je veux faire ici avec vous de l'expérience analytique, et concerne la place, et je dirais presque jusqu'à un certain point l'existence du sujet, comme quelqu'un m'en posait la question - et qui était certes loin d'être quelqu'un de peu averti, ni de peu averti de la question, ni de peu averti non plus de ce que je tente d'y apporter - quelqu'un m'a posé la question : mais alors que devient <le> sujet ? Où est-il ?

La réponse est facile quand il s'agit de philosophes. Puisque c'était un philosophe qui me posait cette question à la Société de Philosophie (1) où je parlais, j'étais tenté de répondre : mais sur ce point je pourrais volontiers vous retourner votre question, et vous dire que précisément je laisse la parole aux philosophes. Il ne s'agit pas après tout que tout le travail me soit réservé.

[quelque chose] [doive]
[atterrés]

Cette question de l'élaboration de la notion du sujet demande assurément à être révisée à partir de l'expérience freudienne. Si quelque chose doit y être modifié, ce n'est pas non plus <ce> qui <doit> nous surprendre. En d'autres termes, si Freud a apporté quelque chose d'essentiel, est-ce bien ce à quoi nous pouvions nous attendre, que de voir les esprits, et particulièrement ceux des psychanalystes, <adhérer>, je dirais d'autant plus fortement, à une notion du sujet, celle qui

(1) Il s'agit de la séance du 23 février 1957 à la Société Française de Philosophie où Lacan a fait une communication intitulée "la psychanalyse et son enseignement", publiée dans le *Bulletin de la Société Française de Philosophie*, T. XLIX, p.65 à 105 et dans les *Écrits* p.437. Cette communication de Lacan avait été suivie d'une discussion avec MM. Alquié, Berger, Hyppolite, Lagache Merleau-Ponty, Wahl, parue dans la revue *Ornicar ?*, n°32, Noverin, 1985, p.7-22.

[telle]

s'incarne dans <cette> façon de penser simplement le moi, qui n'est qu'un retour à ce que nous pourrions appeler les confusions grammaticales sur la question du sujet, <à> l'identification du moi avec un pouvoir de synthèse qu'assurément aucune donnée dans l'expérience ne permet de soutenir ! On peut même dire qu'il n'y a pas eu besoin d'arriver à l'expérience freudienne, il n'y a pas besoin d'y recourir pour <qu'> une simple inspection sincère de ce qu'est notre vie à chacun, nous permette d'entrevoir que cette soit-disant puissance de synthèse est plus que tenue en échec, et qu'à vrai dire, sauf fiction, il n'y a vraiment rien qui soit d'expérience plus commune que ce que nous pourrions appeler non seulement l'incohérence de nos motifs, mais je dirais même plus, le sentiment de leur profonde immotivation, de leur aliénation fondamentale. [] Si Freud nous apporte une notion d'un sujet qui fonctionne au-delà, [] ce sujet en nous si difficile à saisir, [] il nous en montre les ressorts et l'action <et> c'est là quelque chose qui assurément depuis toujours aurait dû retenir l'attention. Que ce sujet, en tant qu'il introduit une unité cachée, une unité secrète dans ce qui nous apparaît au niveau de l'expérience la plus commune, notre profonde division, notre profond morcellement, notre profonde aliénation par rapport à nos propres motifs, que ce sujet soit autre, <voilà la question>.

[Que]

[que]

[qu']

Est-il simplement une espèce de double, de sujet mauvais moi, comme l'ont dit certains - <d'>autant qu'il recèle en effet bien de surprenantes tendances - ou simplement autre moi, ou, comme on pourrait croire encore que je <le> dis, plus vrai moi ? Est-ce bien de cela <qu'>il s'agit ? Est-ce simplement une doublure, purement et simplement un autre que nous pouvons concevoir structuré comme le moi de l'expérience ? Voilà la question, voilà aussi pourquoi nous l'abordons cette année au niveau et sous le titre des formations de l'inconscient. Assurément la question est déjà présente <et> offre une réponse. Il n'est pas structuré de la même façon : dans ce moi de l'expérience, quelque chose en lui se présente qui a ses lois propres. Il y a pour tout dire une organisation de ses formations qui non seulement a un style, mais une structure particulière. Cette structure, Freud l'aborde et la * démontre au niveau des névroses, au niveau des symptômes, au niveau des rêves, au niveau des actes manqués, au niveau du trait d'esprit. Il la reconnaît unique et homogène, tout le nerf de ce qu'il nous expose au niveau du trait d'esprit, et c'est bien pour cela que je l'ai choisi comme porte d'entrée, repose sur ceci <et> c'est son argument fondamental pour faire du trait d'esprit une manifestation de l'inconscient.

[dont]

* démontre P. L.

[qu'il]

[qu'il est]

C'est vous dire <que le trait d'esprit> [] est structuré, [] organisé selon les mêmes lois que celles que nous avons trouvées dans le rêve. Ces lois, il les rappelle, il les énumère, il

[il y reconnaît aussi]

les articule, il les reconnaît dans la structure du trait d'esprit. Ce sont les lois de la condensation, ce sont les lois du déplacement, essentiellement et avant tout. Quelque chose d'autre y adhère : [] ce que j'ai appelé dans la fin de mon article, pour traduire < *Die Rücksicht auf Darstellbarkeit* > : égards aux nécessités de la mise en scène ⁽²⁾. Il l'amène aussi comme un tiers-élément.

[les] [structurés selon] [ses]

Mais peu importe d'ailleurs de les nommer, le nerf de ce qu'il apporte, la clef de son analyse est cette reconnaissance de lois structurales communes. A ceci se reconnaît qu'un processus, comme il s'exprime, a été attiré dans l'inconscient. C'est ce qui est structuré selon <des> lois, [] <des> types, c'est de cela qu'il s'agit quand il s'agit de l'inconscient.

Que se passe-t-il ? Il se passe - au niveau de ce que je vous enseigne <et> que nous sommes en état maintenant, c'est-à-dire après Freud, de reconnaître - cet événement d'autant plus démonstratif qu'il a vraiment tout pour surprendre : que ces lois, cette structure de l'inconscient, soit strictement identifiable, recouvre, et je dirais même plus, recouvre d'une façon exhaustive, ce que l'analyse linguistique nous permet de repérer comme étant les modes de formations essentiels du sens, en tant que ce sens est engendré par les combinaisons du signifiant.

[et]

Le terme de signifiant prend un sens plein à partir d'un certain moment de l'évolution de la linguistique, celui où est isolée la notion d'élément signifiant, très liée dans l'histoire concrète au dégagement de la notion de phonème. Bien entendu uniquement localisée à cette notion, la notion de signifiant, pour autant qu'elle nous permet de prendre le langage au niveau d'un certain registre élémentaire, nous pouvons la définir doublement comme d'une part chaîne diachronique et <d'autre part> comme possibilité à l'intérieur de cette chaîne, possibilité permanente, de substitution dans le sens synchronique. Cette prise à un niveau fondamental, élémentaire, des fonctions du signifiant, est la reconnaissance au niveau de cette fonction d'une puissance originale qui est précisément celle où nous pouvons localiser un certain engendrement de quelque chose qui s'appelle le sens. <Ce> quelque chose qui en soi est très riche d'implications psychologiques, et qui reçoit une sorte de complémentation - sans même avoir besoin de pousser plus loin soi-même sa voie, sa recherche, de creuser plus loin son sillon dans ce que Freud lui-même nous a déjà préparé à ce point de jonction du

(2) J. Lacan, "L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud" in *Écrits*, op. cit., p.511, où Lacan traduit cette phrase par "égards aux moyens de la mise en scène". S. Freud, *L'interprétation des rêves*, Puf, 1967, p.291, "la prise en compte de la figurabilité". Consulter aussi sur ce sujet l'article de D. Amoux in *Littoral*, n°2.

[c'est de] champ de la linguistique avec le champ propre de l'analyse - [] nous montre que ces effets psychologiques, que ces effets d'engendrement du sens ne sont rien d'autre <et> ne se recouvrent exactement qu'avec ce que Freud nous a montré comme étant les formations de l'inconscient.

Autrement dit, nous pouvons saisir ce quelque chose qui reste jusque là élié dans ce qu'on peut appeler la place de l'homme, c'est très précisément ceci : le rapport étroit qu'il y a entre le fait que pour lui existent des objets d'une hétérogénéité, d'une diversité, d'une variabilité vraiment surprenantes par rapport aux <données> biologiques, car ce que nous pouvons attendre comme étant le correspondant de son existence <d> organisme vivant, ce quelque chose de singulier <qui> présente un certain style, une certaine diversité surabondante, luxuriante <est> en même temps <une> insaisissabilité [] du monde des objets humains. [] quelque chose qui se trouve, dans cette conjoncture, devoir être étroitement et indissolublement <lié> à la soumission, à la subduction de l'être humain par le phénomène du langage.

Bien sûr ceci n'avait pas manqué d'apparaître, mais jusqu'à un certain point et, d'une certaine façon, masqué; masqué pour autant que ce qui est saisissable au niveau du discours, et du discours concret, se présente toujours, par rapport à cet engendrement du sens, dans une position d'ambiguïté. Ce langage en effet <est> tourné déjà vers les objets qui incluent en eux-mêmes quelque chose de la création qu'ils ont reçue du langage même, [] quelque chose qui déjà a pu faire l'objet précisément de toute une tradition, voire d'une rhétorique philosophique, celle qui se pose la question dans le sens le plus général de la critique du jugement : qu'est-ce que vaut ce langage ? Qu'est-ce que représentent ces connexions par rapport aux connexions auxquelles elles paraissent aboutir ? <Ça> se pose même pour refléter <ce que> sont les connexions du réel.

C'est bien là tout ce à quoi aboutit en effet une tradition de critique, une tradition philosophique dont nous pouvons définir la pointe et le sommet par Kant, et déjà, d'une certaine façon, qu'on puisse interpréter, penser la critique de Kant comme la plus profonde mise en cause de toute espèce de réel - pour autant qu'il est soumis aux catégories à priori non seulement de l'esthétique, mais aussi de la logique - c'est bien quelque chose qui représente un point pivot au niveau duquel la méditation humaine repart pour retrouver ce quelque chose qui n'était point aperçu dans cette façon de poser la question au niveau du discours, au niveau du discours logique, au niveau de la correspondance <dans> une certaine syntaxe du cercle intentionnel en tant qu'il se ferme dans toute phrase, de

[objets] <P. L.>

[r]

[que]

[et]

[comme telle, comme objet biologique]

[c'est]

[relaté]

[étant]

[et]

[Qu'elle]

[qui]

[entre]

le reprendre en dessous et en travers de ce livre de la critique du discours logique, de reprendre l'action de la parole dans cette chaîne créatrice où elle est toujours susceptible d'engendrer de nouveaux sens, par la voie de la métaphore de la façon la plus évidente, par la voie de la métonymie d'une façon qui, elle, est restée - je vous expliquerai pourquoi quand il en sera temps - jusqu'à une époque toute récente toujours profondément masquée.

Cette introduction est déjà assez difficile pour que je revienne à mon exemple "famillionnaire", et que nous nous efforcions ici de le compléter.

[la]

[qui]

[d']

[Mois qui]

[précisément d'engendrement d']
[au] [la] [d']
* co-lapsus

[que]

[qu'elle]

[de manière]

[est]

[animateur]

Nous en sommes arrivés à <cette> notion qu'au cours d'un discours précisément intentionnel où le sujet se présente comme voulant dire quelque chose, quelque chose <d'autre> se produit qui dépasse son vouloir, quelque chose [] se présente comme un accident, comme un paradoxe, comme un scandale. Cette néoformation se présente avec des traits non pas du tout négatifs <comme le serait> une sorte d'achoppement <ou> d'acte manqué, comme elle pourrait l'être après tout; je vous en ai montré des équivalents, des choses qui y ressemblent singulièrement dans l'ordre du pur et simple lapsus. [] Au contraire <elle> se trouve, dans les conditions où cet accident se produit, être enregistrée, être valorisée au rang de phénomène significatif, <engendrant précisément> un sens <à son> niveau de [] néoformation signifiante, [] une sorte de * <collapsus> de signifiants qui se trouvent là, comme dit Freud, comprimés l'un avec l'autre, emboutis l'un dans l'autre < *zusammengedrängt* > et [] cette signification créée [] je vous en ai montré les nuances et l'énigme, entre quoi et quoi ? entre <cette> évocation de manière d'être proprement métaphorique : "il me traitait d'une façon tout à fait famillionnaire" ; et <cette> évocation [] d'espèce d'être, d'être verbal tout près de prendre cette animation singulière dont j'ai essayé déjà d'agiter devant vous le fantôme avec "le famillionnaire"; "le famillionnaire" en tant qu'il <fait> son entrée dans le monde, comme représentatif de quelque chose qui pour nous est très susceptible de prendre une réalité et un poids infiniment plus consistants que ceux plus effacés du millionnaire, mais dont je vous ai montré aussi combien il a quelque chose dans l'existence d'assez <évocateur> pour représenter vraiment un personnage caractéristique d'une époque historique.

Et je vous ai indiqué qu'il n'y avait pas que Heine à l'avoir inventé, je vous ai parlé du *Prométhée mal enchaîné* de Gide et de son "milionnaire". Il serait plein d'intérêt de nous arrêter un instant à la création gidiennne du *Prométhée mal enchaîné*. Le millionnaire du *Prométhée mal enchaîné*, c'est Zeus le banquier, et rien n'est plus surprenant que l'élaboration

[c'est le] [dont il s'agit]
[sont là pour se recouper]
[pourtant]

de ce personnage. Je ne sais pas pourquoi <ce texte>, dans le souvenir que nous laisse l'oeuvre de Gide, <a été> éclipsé, peut-être par l'éclat inouï de *Paludes* dont il est [] une sorte de correspondance et de double <il s'agit pourtant du> même personnage [] dans les deux <et> il y a beaucoup de traits qui <se recouper> : le millionnaire dans tous les cas est quelqu'un qui se trouve avoir des comportements singuliers avec ses semblables, puisque c'est là que nous voyons sortir l'idée de l'acte gratuit. Zeus le banquier, dans l'incapacité où il est d'avoir avec n'importe quel autre un véritable et authentique échange - pour autant qu'il est ici identifié, si on peut dire, à la puissance absolue, à ce côté pur signifiant qu'il y a dans l'argent, mettant en cause si l'on peut dire, l'existence de toute espèce d'échange significatif possible - ne trouve rien d'autre pour sortir de sa solitude que de procéder de la façon suivante comme s'exprime Gide : de sortir dans la rue, avec, d'une main, une enveloppe portant ce qui à l'époque avait sa valeur, un billet de cinq cent francs, et, dans l'autre main, une gifle si l'on peut s'exprimer ainsi; de laisser tomber l'enveloppe, et au sujet qui la lui ramasse obligeamment, de lui proposer d'écrire un nom sur l'enveloppe, moyennant quoi il lui donne une gifle, et, ça n'est pas pour rien qu'il est Zeus, une gifle formidable qui le laisse étourdi et blessé; puis de s'esquiver et d'envoyer le contenu de l'enveloppe à la personne dont le nom a été écrit par celui qu'il vient de si rudement traiter.

Ainsi se trouve-t-il dans une posture de n'avoir lui-même rien choisi, d'avoir compensé si l'on peut dire un maléfice gratuit par un don qui ne doit à lui-même absolument rien, tant son choix est de restaurer, si l'on peut dire, par son action, le circuit de l'échange, lequel ne peut s'introduire lui-même d'aucune façon et sous aucun biais, d'y participer de cette façon par effraction si l'on peut dire, d'engendrer une sorte de dette à laquelle il ne participe en rien et dont toute la suite d'ailleurs va se développer dans <le> roman par le fait que les deux personnages n'arriveront jamais non plus eux-mêmes à rejoindre [], ce qu'ils se doivent l'un à l'autre : l'un en deviendra presque borgne et l'autre en mourra. C'est toute l'histoire du roman, et il semble qu'à un certain degré c'est une histoire profondément instructive et morale, utilisable au niveau de ce que nous essayons de montrer.

Voici donc notre Henri Heine qui se trouve en posture d'avoir créé ce personnage comme fond, mais dans ce personnage, d'avoir fait surgir avec ce signifiant du "famillionnaire", la double dimension de la création métaphorique, et <par ailleurs> une sorte d'objet métonymique

[la suite du]
[si on peut dire]

[d'autre part]

nouveau, "le famillionnaire" dont nous pouvons en somme situer la position ici <γ> et ici <β> (3).

[c'est]

[Coupelle]

[le fait]

[prend ici toute son importance]

Je vous ai montré la dernière fois que pour concevoir l'existence de la création signifiante qui s'appelle "le famillionnaire", nous pouvions ici retrouver - encore qu'ici bien entendu l'attention ne soit pas attirée de ce côté - tous les débris, tous les déchets ordinaires à la réflexion d'une création métaphorique sur un objet; [] à savoir tous les dessous signifiants, toutes les parcelles signifiantes dans lesquelles nous pouvons briser le terme famillionnaire, la *fames*, la *fama*, l'infamie, enfin tout ce que vous voudrez, le *famulus*, tout ce que Hirsch Hyacinthe est effectivement pour son patron caricatural, Christian <Gumpel>. Et ici à cette place, nous devons systématiquement chercher chaque fois que nous avons affaire à une formation de l'inconscient comme telle, ce que j'ai appelé les débris de l'objet métonymique qui assurément, pour des raisons qui sont tout à fait claires à l'expérience, se révèlent naturellement particulièrement importantes quand la création métaphorique, si l'on peut dire, n'est pas réussie, je veux dire quand elle n'a abouti à rien comme dans le cas que je vous ai montré, de l'oubli d'un nom. Quand le nom *Signorelli* est oublié, pour retrouver la trace de ce creux, de ce trou que nous trouvons au niveau de la métaphore, les débris métonymiques prennent là toute leur importance. <C'est-à-dire> qu'au niveau de la disparition du terme *Herr*, c'est quelque chose qui fait partie de tout le contexte métonymique dans lequel ce *Herr* s'est isolé, à savoir le contexte Bosnie-Herzégovine, qui nous permet de le restituer, [].

[dans le cas de l'oubli du nom]

Mais revenons à notre "famillionnaire". Notre "famillionnaire" s'est donc produit au niveau du message. Je vous ai fait remarquer que là, nous devons nous trouver au niveau du "famillionnaire" avec les correspondances métonymiques de la formation paradoxale qui s'est produite au niveau de l'oubli du nom. Dans le cas *Signorelli* nous devons aussi trouver quelque chose qui réponde à l'escamotage ou la disparition du *Signor* []. Nous devons le trouver aussi au niveau du trait d'esprit.

C'est là que nous en sommes restés. Comment pouvons-nous concevoir, réfléchir sur ce qui se passe au niveau du "famillionnaire", pour autant que la métaphore ici spirituelle est réussie ? Il doit y avoir jusqu'à un certain point quelque chose qui corresponde, qui marque en quelque sorte le résidu, disons le déchet de la création métaphorique.

(3) Cf. schéma n°1, p.24, de la séance du 6 novembre 1957.

[c'est]

Un enfant le dirait tout de suite. Si nous ne sommes pas fascinés par le côté entificateur qui toujours nous fait manier le phénomène de langage comme s'il s'agissait d'un objet, nous apprendrons tout simplement à dire des choses évidentes à la façon dont les mathématiciens procèdent quand ils manient leurs petits symboles en x, a et b, c'est-à-dire sans penser à rien, sans penser à ce qu'ils signifient puisque [] justement ce que nous cherchons, c'est ce qui se passe au niveau du signifiant. Pour savoir ce que cela signifie, ne cherchons pas ce que cela signifie; il est tout à fait clair que ce qui est rejeté, ce qui marque au niveau de la métaphore le reste, ce qui sort, ce qui reste comme résidu de la création métaphorique, c'est le mot "familier".

[c'est le mot familier]

Si le mot "familier" n'est pas venu, et si "famillionnaire" est venu à sa place, le mot "familier" nous devons le considérer comme étant passé quelque part, comme ayant le même sort que celui que je vous désignais la dernière fois comme étant réservé au *Signor de Signorelli*, c'est-à-dire allant poursuivre son petit circuit circulaire quelque part dans la mémoire inconsciente. [].

[tel que]

Nous ne serons pas du tout étonnés qu'il en soit ainsi, pour la simple raison que ce mot "familier" est justement ce qui dans l'occasion correspond bien effectivement au mécanisme de refoulement au sens le plus habituel, au sens de celui dont nous avons l'expérience au niveau de quelque chose qui correspond à une expérience passée, à une expérience disons personnelle, à une expérience historique antérieure, et remontant fort loin où bien entendu ce ne serait plus l'être à ce moment <-là de> Hirsch Hyacinthe lui-même, mais celui de son créateur, à savoir Henri Heine.

[de]

Si dans la création poétique de Henri Heine le mot "famillionnaire" a fleuri d'une façon heureuse, peu nous importe de savoir dans quelles circonstances il l'a trouvé. Il l'a peut-être trouvé au cours d'une de ses promenades, dans une nuit parisienne qu'il devait achever, solitaire, après les rencontres qu'il avait dans les années [] 1830 environ, avec le baron James Rothschild qui le traitait comme un égal, et d'une façon tout à fait "famillionnaire". C'est peut-être à ce moment-là qu'il l'a inventé, plutôt que de le faire tomber de sa plume quand il était à sa table. Mais peu importe, il a fait cette réussite aussi heureuse, c'est bien.

Ici je ne vais pas plus loin que Freud. Passé le tiers du livre environ, après l'analyse de "famillionnaire", vous voyez Freud reprendre l'exemple au niveau de ce qu'il appelle les

[identifier] [d']
[c'est]

tendances de l'esprit (4), et identifier dans cette création, dans la formation de ce trait d'esprit, [] <l'>ingénieuse invention, cette création de Heine, <à> quelque chose qui a son répondant dans son passé, dans ses relations personnelles de famille. Il lui est bien familier, "famillionnaire", parce que ce n'est rien d'autre, derrière Salomon Rothschild, qui est celui qu'il a mis en cause dans sa fiction, qu'un autre "famillionnaire" qui est de sa famille, le nommé Salomon Heine, son oncle, lequel a joué dans sa vie le rôle le plus opprimant, ceci tout au long de son existence, le traitant extrêmement mal, ne lui refusant pas simplement ce qu'il pouvait attendre de lui sur quelque plan concret que ce soit, mais bien plus : se trouvant être en posture d'être l'homme qui a refusé, qui a fait obstacle dans la vie de Heine à la réalisation de son amour majeur, de l'amour qu'il avait pour sa cousine qu'il n'a très précisément pas pu épouser pour cette raison essentiellement "famillionnaire" que l'oncle était un millionnaire et que lui ne l'était pas. Donc, en somme, Heine a toujours considéré comme une trahison ce qui n'a été que la conséquence de cette impasse familiale si profondément marquée de millionarité.

Disons que ce "familier" qui se trouve être là ce qui a la fonction signifiante majeure dans le refoulement corrélatif de la création spirituelle, c'est le signifiant qui, dans le cas de Heine poète, artiste du langage, nous montre d'une façon évidente la sous-jacence d'une signification personnelle par rapport à la création ici spirituelle ou poétique. Cette sous-jacence est liée au mot, et non pas à tout ce que peut avoir de confusément accumulée la signification permanente dans la vie de Heine d'une insatisfaction et d'une position très singulièrement mise en porte à faux vis-à-vis des femmes en général. Si ce quelque chose intervient ici, c'est par le signifiant "familier" comme tel. Il n'y a aucun autre moyen dans l'exemple indiqué, de rejoindre l'action, l'incidence de l'inconscient, si ce n'est en montrant ici la signification étroitement liée à la présence du terme signifiant "familier" comme tel.

Bien entendu de telles remarques sont faites pour nous montrer que lorsque nous sommes entrés dans cette voie de lier à la combinaison signifiante toute l'économie de ce qui est enregistré dans l'inconscient, ceci bien entendu nous mène loin, et dans une régression que nous pouvons considérer, non pas comme *ad infinitum*, mais jusqu'à l'origine du langage. Il faut que nous considérons toutes les significations humaines comme ayant été à quelque moment métaphoriquement engendrées par des conjonctions signifiantes; et je dois dire que des considérations comme celles-là ne sont certainement

(4) Il s'agit du chapitre IV intitulé "Les mobiles de l'esprit", et non du chapitre II intitulé "Les tendances de l'esprit", S. Freud in *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, op. cit..

pas dépourvues d'intérêt. Nous avons toujours beaucoup à apprendre de l'examen de cette histoire du signifiant.

[passe]

Cette remarque que je vous fais incidemment est faite simplement pour vous en donner ici une illustration pendant que j'y <pense>, à propos de cette identification du terme famille comme étant ce qui est au niveau de la formation métaphorique refoulée, car après tout, sauf à avoir lu Freud ou à avoir simplement un tout petit peu d'homogénéité entre la façon dont vous pensez pendant que vous êtes en analyse et la façon dont vous lisez un texte, vous ne pensez pas à famille dans le terme de "famillionnaire" comme tel. Dans le terme de "atterré" dont je vous faisais l'analyse la dernière fois, plus la réalisation du terme "atterré" est faite, plus elle va dans le sens de terreur, et plus la terre est évitée, qui pourtant est l'élément actif dans l'introduction signifiante du terme métaphorique "atterré".

[mais]

[vous vous remettez]

[si]

[d'avoir]

[aussi non moins]

[véritablement]

De même ici, plus vous allez loin dans le sens de famillionnaire, plus vous pensez au "famillionnaire", c'est-à-dire au millionnaire devenu transcendant si l'on peut dire, devenu quelque chose qui existe dans l'être, et non plus purement et simplement cette sorte de signe - <et> plus la "famille" elle-même tend à être refoulée, comme terme agissant dans la création du mot "famillionnaire", éludée. Mais <remettez-vous> un instant [] à vous intéresser à ce terme de famille ⁽⁵⁾, comme je l'ai fait au niveau du signifiant, c'est-à-dire en ouvrant le dictionnaire Littré dont monsieur Chassé ⁽⁶⁾ nous dit que c'était là que Mallarmé prenait toutes ses idées, le plus fort c'est qu'il a raison, mais [] raison dans un certain contexte, je dirais même qu'il y est pris <autant> que ses interlocuteurs; il a le sentiment qu'il enfonce là une porte. Bien sûr il enfonce cette porte parce qu'elle n'est pas ouverte. Si en effet chacun pensait à ce qu'est la poésie, il n'y aurait véritablement rien de surprenant à s'apercevoir que Mallarmé devait s'intéresser vivement au signifiant. Simplement comme personne n'a jamais véritablement même abordé ce qu'est [] la poésie, c'est-à-dire qu'on balance entre je ne sais quelle théorie vague et vaseuse sur la comparaison, ou au contraire la référence à je ne sais quels termes musicaux, c'est là que l'on veut expliquer l'absence prétendue de sens dans Mallarmé, sans s'apercevoir du tout qu'il doit y avoir une façon de définir la poésie en fonction des rapports au signifiant, qu'il y a une formule peut-être un peu plus rigoureuse, et qu'à partir du moment où l'on

⁽⁵⁾ Lacan s'y est déjà intéressé en 1938 dans son texte sur *Les complexes familiaux*, Navarin, 1984.

⁽⁶⁾ Charles Chassé a écrit un certain nombre d'articles critiques sur l'oeuvre de Mallarmé dont la liste figure p.1364 des *Oeuvres complètes de Mallarmé*, La Pléiade, 1945.

donne cette formule, il est beaucoup moins surprenant que dans ses sonnets les plus obscurs, Mallarmé soit mis en cause.

Ceci dit, je pense que personne ne fera un jour la découverte que je prenais aussi toutes mes idées dans le dictionnaire Littré ! Ce n'est pas parce que je l'ouvre que c'est là la question. Je l'ouvre donc et je peux vous informer de ceci ; [] je suppose que certains d'entre vous peuvent <le savoir>, mais <ceci> a tout de même son intérêt, c'est que le terme "familial" en 1881 est un néologisme. Une consultation attentive de quelques bons auteurs qui se sont penchés sur ce problème depuis, m'a permis de dater en 1865 l'apparition du mot "familial". Cela veut dire qu'on n'avait pas l'adjectif "familial" avant cette année-là. Pourquoi ne l'avait-on pas ? Voilà une chose fort intéressante. En fin de compte la définition qu'en donne Littré est quelque chose qui se rapporte à la famille, au niveau, dit-il, de la science politique. Pour tout dire, le mot "familial" est beaucoup plus lié à un contexte comme celui, par exemple, d'allocations familiales, qu'à n'importe quoi <d'autre>. C'est pour autant que la famille a été, à un moment donné prise /₁ comme objet/ qu'on a pu l'aborder /₁/ au niveau d'une réalité politique intéressante, - c'est-à-dire pour autant précisément qu'elle n'était plus tout à fait dans le même rapport, dans la même fonction structurante avec le sujet qu'elle <l'>avait toujours été jusqu'à une certaine époque, c'est-à-dire en quelque sorte incluse, prise dans les bases et les fondements mêmes du discours du sujet, sans même qu'on songe à l'isoler pour autant - qu'elle a été tirée du niveau d'objet résistant <jusqu'à celui> d'objet devenu propos d'un maniement technique particulier <et> qu'une chose aussi simple que l'adjectif corrélatif au terme famille, vient au jour. Ce en quoi vous ne pouvez pas manquer de vous apercevoir que ce n'est peut-être pas non plus quelque chose d'indifférent au niveau de l'usage même du signifiant famille.

Quoiqu'il en soit, une telle remarque est faite aussi pour nous faire <entrevoir> que nous ne devons pas considérer ce que je viens de vous dire de la mise dans le circuit du refoulé [] du terme famille au [] temps de Henri Heine, comme ayant absolument une valeur identique à celle qu'il peut avoir dans notre temps, puisque du seul fait que le terme "familial" non seulement n'est pas usable dans le même contexte, mais même n'existe pas au temps de Heine, suffit à changer, si l'on peut dire, l'axe de la fonction signifiante liée au terme famille. C'est une nuance que l'on peut considérer à cette occasion comme non négligeable.

C'est grâce d'ailleurs à une série de négligences de cette espèce, que nous pouvons nous imaginer que nous comprenons les textes antiques comme les comprenaient les contemporains. Néanmoins tout nous annonce qu'il y a toutes

[que]
[qui]

[connaître]

[considérer]

[niveau du]

[et]

les chances pour qu'une lecture naïve d'Homère ne corresponde absolument en rien au sens véritable d'Homère, et que ce n'est certainement pas pour rien que des gens se consacrent à une exhaustion attentive du vocabulaire homérique comme tel, dans l'espoir de remettre approximativement en place la dimension de signification dont il s'agit dans ces poèmes. Mais le fait qu'ils conservent leur sens, malgré que selon toute probabilité une bonne partie de ce qu'on appelle improprement le monde mental, le monde des significations des héros homériques nous échappe complètement, et très probablement doit nous échapper d'une façon plus ou moins définitive, c'est tout de même [] ce plan de la distance du signifiant au signifié qui nous permet de comprendre qu'[] une concaténation particulièrement bien faite, c'est cela qui caractérise précisément la poésie; ces signifiants auxquels nous <pouvons> encore et probablement indéfiniment jusqu'à la fin des siècles donner des sens plausibles.

[sur]

[à]

[puissions]

Nous voici donc <revenus> à notre "famillionnaire", et je crois avoir fait à peu près le tour de ce qu'on peut dire du phénomène de la création du trait d'esprit dans son registre et dans son ordre propre. Ceci peut-être va nous permettre de serrer de plus près la formule que nous pouvons donner de l'oubli dont je vous ai parlé la semaine dernière.

[Autre]

[Autre]

[autre]

Qu'est-ce que l'oubli du nom ? Dans cette occasion c'est que le sujet a posé devant l'<autre>, et à l'<autre> lui-même en tant qu'<Autre>, la question : qui a peint la fresque d'Orvieto ? Et il ne trouve rien.

[qu'à le]

[que]

Je veux vous faire remarquer à cette occasion l'importance <de ce> souci que j'ai de vous donner une formulation correcte; sous prétexte que l'analyse découvre que s'il n'évoque pas le nom du peintre d'Orvieto, c'est parce que *Signar* manque, [] vous pouvez penser que c'est *Signar* qui est oublié; ce n'est pas vrai. D'abord parce que ce n'est pas *Signar* qu'il cherche, c'est *Signarelli* qui est oublié, et *Signar* est le déchet signifiant, refoulé, de quelque chose qui se passe à la place où l'on ne retrouve pas *Signarelli* .

[n'y]

Entendez bien le caractère tout à fait rigoureux de ce que je vous dis. Ce n'est absolument pas la même chose de se rappeler *Signarelli* ou *Signar* . Quand vous avez fait avec *Signarelli* l'unité que cela comporte, c'est-à-dire que vous en avez fait le nom propre d'un auteur, la désignation d'un nom particulier, vous <ne> pensez plus au *Signar* . Si le *Signar* a été dégagé du *Signarelli* , isolé dans le *Signarelli* , c'est par rapport à l'action de décomposition propre à la métaphore, et pour autant que *Signarelli* a été pris dans le jeu métaphorique

qui a abouti à l'oubli du nom, celui que nous permet de reconstituer l'analyse.

Ce que l'analyse nous permet de reconstituer, c'est la correspondance de *Signar* avec *Herr* dans une création métaphorique qui vise le sens qu'il y a au-delà de *Herr*, le sens qu'a pris *Herr* dans la conversation avec le personnage qui accompagne à ce moment-là Freud dans son petit voyage vers les Bouches de Cattaro, et qui fait que *Herr* est devenu le symbole de ce devant quoi échoue sa maîtrise de médecin, <symbole> du maître absolu, c'est-à-dire le mal qu'il ne guérit pas, le personnage qui se suicide malgré ses soins, et pour tout dire la mort et l'impuissance qui le menacent lui, personnellement, Freud. C'est dans la création métaphorique que s'est produit ce brisement de *Signarelli*, qui a permis au *Signar* qu'on retrouve en effet comme élément, de passer quelque part. Il ne faut pas dire que c'est *Signar* qui est oublié, c'est *Signarelli* qui est oublié, et *Signar* est quelque chose que nous trouvons au niveau du déchet métaphorique en tant que le refoulé est ce déchet signifiant. *Signar* est refoulé, mais il n'est pas oublié, il n'a pas à être oublié puisqu'il n'existait pas avant. S'il a pu si facilement se fragmenter d'ailleurs, et se détacher de *Signarelli*, c'est parce que *Signarelli* est justement un mot d'un langage étranger à Freud. [] Il est tout à fait frappant <et> remarquable - expérience que vous pouvez facilement faire, pour peu que vous ayez l'expérience d'une langue étrangère - que vous discerniez beaucoup plus facilement les éléments composants du signifiant dans une langue étrangère, que dans la vôtre propre. Si vous commencez d'apprendre une langue, vous [] apercevrez entre les mots <des> éléments de composition, de relations de composition que vous omettez tout à fait dans votre propre langue. Dans votre langue vous ne pensez pas les mots en les décomposant en radical et suffixe, alors que vous le faites de la façon la plus spontanée quand vous apprenez une langue étrangère. C'est pour cela qu'un mot étranger est plus facilement fragmentable et usable dans ses éléments et ses décompositions signifiantes, que ne l'est n'importe quel mot de votre propre langue. Ce n'est là qu'un élément adjuvant du processus qui peut aussi se produire avec les mots de votre propre langue, mais si Freud a commencé par cet examen de l'oubli d'un nom étranger, c'est parce qu'il est particulièrement accessible et démonstratif.

[et qu']

[d']

[vous]

Alors, qu'y a-t-il au niveau de la place où vous ne trouvez pas le nom de *Signarelli* ? Cela veut dire précisément qu'il y a eu tentative, à cette place, d'une création métaphorique. L'oubli du nom, ce qui se présente comme oubli du nom, c'est ce qui s'apprécie à la place de "famillionnaire". Il n'y aurait rien eu du tout si Henri Heine avait dit : "il m'a reçu tout à fait comme un égal, tout à fait".

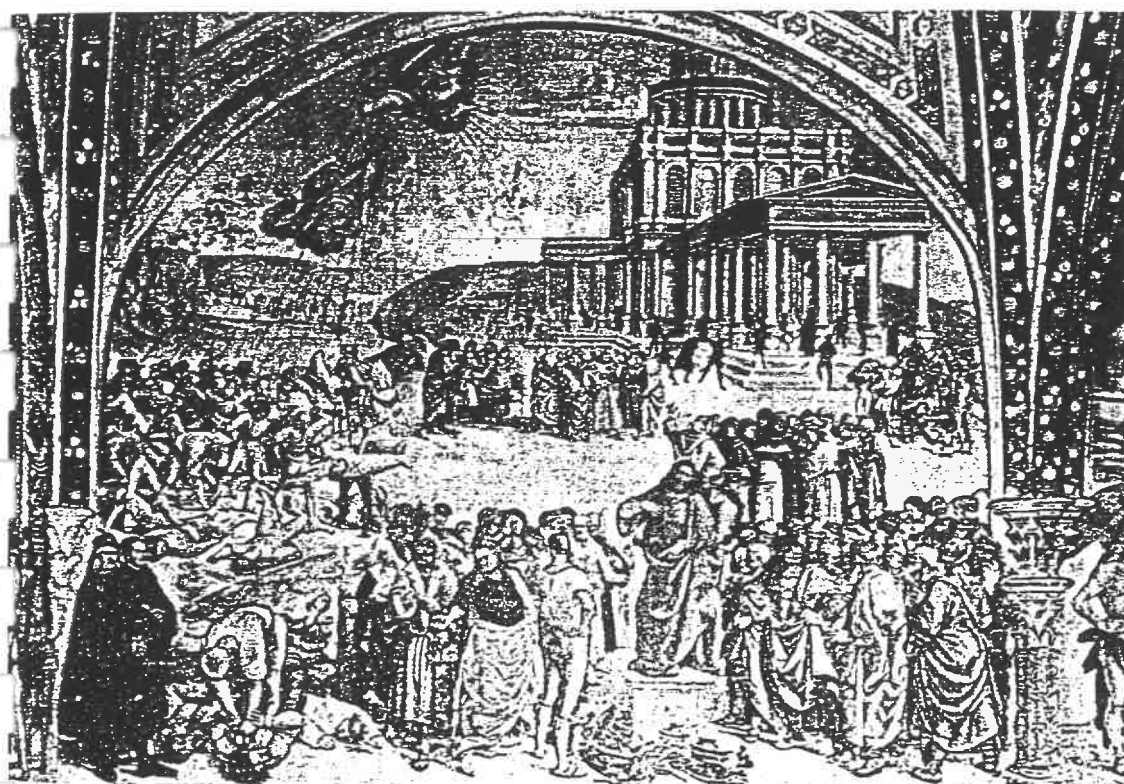


Reproduction de deux des fresques du Jugement Dernier qui recouvrent les murs et le plafond de la chapelle San Brizio de la Cathédrale d'Orvieto, peintes par Luca Signorelli entre 1500 et 1504.

Ci-contre : *Les Tourments des Damnés.*

Ci-dessous : *Les Actions de l'Antéchrist.*

Dans le coin en bas à gauche : portraits de Luca Signorelli et de Fra Angelico, qui étaient restés dans le souvenir de Freud. (cf. la note n°7)



C'est exactement ce qui se passe au niveau où Freud cherche son nom de *Signorelli*, c'est quelque chose qui ne sort pas, qui n'est pas créé, c'est là qu'il cherche *Signorelli*, il le cherche là, indûment. Pourquoi ? Parce qu'au niveau où il doit chercher *Signorelli*, du fait de la conversation antécédente, est attendue et appelée une métaphore qui concerne ce quelque chose qui est destiné à faire médiation entre ce dont il s'agit dans le cours de la conversation que Freud a à ce moment-là, et ce qu'il en refuse, à savoir la mort. C'est justement ce dont il s'agit quand il tourne sa pensée vers la fresque d'Orvieto, à savoir ce que lui-même appelle les choses dernières, l'élaboration si l'on peut dire eschatologique qui est la seule façon dont il peut aborder cette sorte de terme abhorrique, ce terme impensable, si l'on peut dire, de ses pensées, ce quelque chose <à> quoi il doit tout de même bien s'arrêter. La mort existe qui limite son être d'homme, qui limite aussi son action de médecin, et qui donne aussi une borne absolument irréfutable à toutes ses pensées.

[en]

C'est pour autant qu'aucune métaphore ne lui vient dans la voie de l'élaboration de ces choses comme étant les choses dernières, que Freud se refuse à toute eschatologie, si ce n'est sous la forme d'une admiration pour la fresque peinte d'Orvieto, que rien ne vient, et qu'à la place où il en cherche l'auteur - car en fin de compte c'est de l'auteur qu'il s'agit, de nommer l'auteur - il ne se produit rien. <Car> aucune métaphore ne réussit, aucun équivalent n'est donnable à ce moment-là au *Signorelli*, parce que le *Signorelli* a pris une nécessité, <il> est appelé [] dans une bien autre forme signifiante que celle de son simple nom qui à ce moment-là est tout sollicité d'entrer en jeu à la façon dont, dans "atterré", le radical "ter" joue sa fonction, c'est-à-dire qu'il se brise et qu'il s'élide. L'existence quelque part du terme *Signar* est la conséquence de la métaphore non réussie que Freud appelle à ce moment-là à son aide. c'est pour cela que vous voyez les mêmes effets que je vous ai marqués comme devant exister au niveau de l'objet métonymique, à savoir [] de l'objet dont il s'agit, de l'objet représenté, <la peinture des> choses dernières, <et> Freud le <dit> : "Non seulement je ne retrouvais pas le nom de *Signorelli*, mais je ne me suis jamais si bien souvenu, je n'ai jamais à ce moment-là si bien visualisé la fresque d'Orvieto, moi, dit-il, qui ne suis pas" - et on le sait par toutes sortes d'autres traits, par la forme de ses rêves en particulier - "moi qui ne suis pas tellement imaginaire" (7).

[parce qu']

[à ce moment-là.]

[à ce moment-là.]

[peint sur les]

[tire]

(7) C'est dans l'article de 1898 déjà cité : "Sur le mécanisme psychique de l'oubli", que Freud fait cette remarque soulignée ici par Lacan. Freud écrit : "Je forçai ma mémoire, je fis défiler devant mon souvenir tous les détails de la journée passée à Orvieto, j'acquis la conviction que pas la moindre chose ne s'en était effacée ni obscurcie. Au contraire, je pus me représenter les peintures avec des sensations plus vives que je ne le suis habituellement; et avec une particulière acuité se tenait devant mes

Si Freud a pu faire toutes ces trouvailles, c'est très probablement dans le sens où il était beaucoup plus ouvert, beaucoup plus perméable au jeu symbolique qu'au jeu imaginaire. Et il note lui-même cette intensification de l'image au niveau du souvenir, cette réminiscence plus intense de l'objet dont il s'agit, à savoir de la peinture, et jusqu'au visage de Signorelli lui-même qui est là dans la posture où apparaissent dans les tableaux de cette époque les donateurs, quelquefois l'auteur. Il y a Signorelli dans le tableau, et Freud le visualise. Il n'y a donc pas une sorte d'oubli pur et simple, massif si on peut dire, de l'objet; au contraire il y a une relation entre la reviviscence, l'intensification de certains de ses éléments, et la perte d'autres éléments, d'éléments signifiants au niveau symbolique, et nous trouvons à ce moment-là le signe de ce qui se passe au niveau de l'objet métonymique.

En même temps [] nous pouvons donc formuler ce qui se passe dans [] l'oubli du nom, à peu près comme ceci :

[cette formule de]

$$* \frac{X}{\text{Signor}} \frac{S}{S'} \frac{S'}{s''} \frac{\text{Signor}}{\text{Herr}}$$

P. L.

$$\frac{X}{\text{Signor}} \quad \frac{\text{Signor}}{\text{Herr}} \quad *$$

(8)

Nous retrouvons là la formule de la métaphore en tant qu'elle s'exerce par un mécanisme de substitution d'un signifiant S à un autre signifiant S'.

Que se passe-t-il comme conséquence de cette substitution du signifiant S à un autre signifiant S' ? Il se produit []/1 un changement de sens/ au niveau de S' []/1/, à savoir que le sens de S', disons [] s', devient le nouveau sens que nous appellerons s, pour autant qu'il correspond à ce grand S.

[ceci qu'] [de] [il se produit]

[à savoir vous pouvez croire qu'il s'agit là de cette topologie] [que] [qu']

[S et s]

Mais à la vérité, pour ne pas laisser subsister d'ambiguïté dans votre esprit, [], <le> petit s est le sens de grand S et [] il faut que le S soit entré en relation avec S' pour que le petit s puisse produire, à ce titre seulement, ce que j'appelle s". C'est la création de ce sens qui est la fin, le fonctionnement de la métaphore. La métaphore est toujours réussie pour autant que ceci étant exécuté, que le sens étant réalisé, que le sens étant entré en fonction dans le sujet, <S' et S> exactement comme dans une formule de multiplication, de fraction, se simplifient et s'annulent.

yeux l'autoportrait du peintre - le visage grave, les mains croisées -, que celui-ci a placé dans le coin d'une peinture à côté du portrait de celui qui l'avait précédé dans ce travail, *Fra Angelico da Fiesole*; mais le nom de l'artiste, qui m'est habituellement si familier se cachait obstinément".
Résultats, Idées, Problèmes, Tome I, *op. cit.*, p. 101.

(8) Cette formule de la métaphore est similaire à celle que Lacan commente dans "D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose", in *Écrits*, p. 557.

[d'une part]

[mais]

[est]

[pour avoir]

[Si vous voulez bien comprendre]

[c'est]

[vous]

[retrouvons]

[est]

[et]

[qui]

[et]

[qu']

[de]

[qu'il tient comme]

[comme]

[comme]

C'est pour autant que "atterré" finit par signifier ce qu'il est vraiment pour nous dans la pratique, à savoir plus ou moins touché de terreur, que le "ter" qui a servi d'intermédiaire entre "atterré" et "abattu" [] - ce qui à proprement parler est la distinction la plus absolue, il n'y a aucune raison pour qu' "atterré" remplace "abattu" - [] que le "ter" qui <a> ici [] servi à titre homonymique à apporter cette terreur, que le "ter" dans les deux cas peut se simplifier. C'est un phénomène du même ordre qui se produit au niveau de l'oubli du nom.

<Comprenez bien> que ce dont il s'agit, ce n'est pas d'une perte du nom de *Signorelli*, <mais> d'un X que je vous introduis ici parce que nous allons apprendre à le reconnaître et à <nous> en servir; cet X c'est cet appel de la création significative dont nous retrouverons la place dans l'économie d'autres formations inconscientes. Pour vous le dire tout de suite, c'est ce qui se passe au niveau de ce qu'on appelle le désir du rêve. Je vous montrerai comment nous le <retrouverons>, mais là nous le voyons d'une façon simple à la place où Freud devrait retrouver *Signorelli*, il ne trouve rien, non pas simplement parce que *Signorelli* <a> disparu, mais parce qu'à ce niveau-là il faut qu'il crée quelque chose qui satisfasse à ce qui est la question pour lui, à savoir les choses dernières. [] Pour autant que cet X est présent, quelque chose qui est la formation métaphorique [] tend à se produire. [] Nous pouvons le voir à ceci que le terme *Signar* apparaît au niveau de deux termes signifiants opposés, de deux fois la valeur S', et que c'est à ce titre qu'il subit le refoulement en tant que *Signar*. [] Au niveau du X rien ne s'est produit, et c'est pour cela qu'il ne trouve pas le nom, et que le *Herr* joue le rôle, <tient> la place <de l'>objet métonymique, [] objet qui ne peut pas être nommé, [] objet qui n'est nommé que par quelque chose qui est dans ses connexions. La mort c'est le *Herr* absolu. Mais quand on parle du *Herr* on ne parle pas de la mort parce qu'on ne peut pas parler de la mort, parce que la mort est très précisément à la fois la limite, et probablement aussi l'origine d'où part toute parole.

Voilà donc à quoi nous mène la comparaison, la mise en relation terme à terme de la formation du trait d'esprit avec cette formation inconsciente dont vous voyez maintenant mieux apparaître la forme en tant qu'elle est apparemment négative. Elle n'est pas négative. Oublier un nom, ce n'est pas simplement une négation, c'est un manque, mais un manque - nous avons toujours tendance à aller trop vite - de ce nom. Ce n'est pas parce que ce nom n'est pas attrapé que c'est le manque, c'est le manque de ce nom qui fait que, cherchant le nom, ce manque <vient> à la place où ce nom devrait exercer <sa> fonction, <et> où il ne peut plus l'exercer car un nouveau sens est requis, qui exige une nouvelle création métaphorique. C'est pour cela que le *Signorelli* n'est pas retrouvé, mais que par contre les fragments sont trouvés quelque part là où ils

doivent être retrouvés dans l'analyse, là où ils jouent la fonction du deuxième terme de la métaphore, à savoir du terme élidé dans la métaphore ⁽⁹⁾.

[ceci] [un] [que] Ceci peut vous paraître chinois, mais qu'importe si simplement vous vous laissez conduire comme il apparaît. [] Tout chinois /₁/ que cela puisse vous sembler/ dans <ce> cas particulier /₁/ <c'est> tout à fait riche de conséquences en ceci: c'est que si vous vous en souvenez quand il faudra vous en souvenir, cela vous permettra d'éclairer ce qui se passe dans l'analyse de telle ou telle formation inconsciente, de vous en rendre compte d'une façon satisfaisante, et par contre de vous apercevoir <aussi> qu'en l'«éludant», qu'en n'en tenant pas compte, vous êtes amenés à ce qu'on appelle les entifications ou des identifications tout à fait grossières, sommaires, sinon génératrices d'erreurs, du moins venant confluer <et> <tendre> à soutenir les erreurs d'identifications verbales qui jouent un rôle si important dans la construction d'une certaine psychologie de la mollesse précisément.

[sur] Revenons encore à notre trait d'esprit, et à ce qu'il faut en penser. Je voudrais vous introduire à une autre sorte de distinction qui revient en quelque sorte sur ce par quoi j'ai commencé, à savoir [] la question du sujet. La question du sujet, qu'est-ce que cela veut dire ? Si ce que je vous ai dit tout à l'heure est vrai, si c'est pour autant que toujours la pensée se ramène à faire du sujet celui qui se désigne comme tel dans le discours, je vous ferais remarquer que ce qui <le> distingue, que ce qui l'isole, que ce qui l'oppose, c'est quelque chose que nous pourrions définir comme l'opposition de ce que j'appellerai le dire du présent avec le présent du dire.

["her"] Ceci a l'air d'un jeu de mots, ce n'est pas du tout un jeu de mots. Dire du présent, cela veut dire que ce qui se dit "je" dans le discours, avec d'ailleurs en commun une série d'autres particules - avec <elles> nous pourrions mettre "ici", "maintenant", et autres mots tabous dans notre vocabulaire psychanalytique - est-ce quelque chose qui sert à repérer dans le discours la présence du parleur, mais qui le repère dans son actualité de parleur. Il suffit d'avoir la moindre épreuve ou expérience du langage, pour voir que bien entendu le présent du langage, à savoir ce qu'il y a présentement dans le discours, est une chose complètement différente de ce repérage du présent dans le discours. Ce qui se passe au niveau du message, c'est cela le présent du discours. Cela peut être lu dans toutes sortes de modes, dans toutes sortes de registres, cela n'a aucune relation de principe avec le présent

⁽⁹⁾ Lacan reprendra l'exemple *Signorelli* sept ans plus tard et de façon quelque peu différente dans le séminaire *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, séance du 6 janvier 1965.

[ici]

[dans]

en tant qu'il est désigné dans le discours comme présent de celui qui le supporte, à savoir quelque chose de tout à fait variable et pour lequel d'ailleurs les mots n'ont vraiment qu'une valeur de particule. "Je", n'a pas plus de valeur [] que [] "ici" ou "maintenant", la preuve en est que lorsque vous me parlez d' "ici" ou "maintenant", et que c'est vous mon interlocuteur qui en parlez, vous ne parlez pas du même "ici" ou "maintenant", vous parlez de l' "ici" ou "maintenant" dont je parle, moi. En tout cas votre "je" n'est certainement pas le même que le mien. Ce sont des mots très simples destinés à fixer quelque part le "je" dans le discours ⁽¹⁰⁾.

[de la dimension que]

Mais le présent du discours lui-même, c'est quelque chose de tout à fait autre, et je vais tout de suite vous en donner une illustration au niveau du trait d'esprit, le plus court que je connaisse, qui va d'ailleurs nous introduire en même temps à une autre dimension <que> la dimension métaphorique, <car> il y en a une autre. Si la dimension métaphorique est celle qui correspond à la condensation, je vous ai <aussi> parlé tout à l'heure du déplacement, <et> il doit bien être quelque part, il est dans la dimension métonymique. Si je ne l'ai pas encore abordée, c'est parce qu'elle est beaucoup plus difficile à saisir, mais justement ce trait d'esprit nous sera particulièrement favorable à nous la faire sentir, et je vais l'introduire aujourd'hui.

La dimension métonymique, pour autant qu'elle peut entrer dans le trait d'esprit, est celle qui est de contexte et d'emploi de combinaisons dans la chaîne, de combinaisons horizontales. C'est donc quelque chose qui va s'exercer en associant les éléments déjà conservés dans le trésor, si l'on peut dire, des métonymies. C'est pour autant qu'un mot peut être lié de façon différente dans deux contextes différents, ce qui lui donnera deux sens complètement différents, qu'en étant repris d'une certaine façon, nous nous exerçons à proprement parler dans le sens métonymique.

[y]

Je vous en donnerai l'exemple princeps lui aussi la prochaine fois, sous la forme de ce trait d'esprit que je peux vous annoncer pour que vous <le> méditez avant que j'en

(10) Les déictiques "je, tu, ici, maintenant" sont les mots qui, à l'intérieur de l'énoncé, désignent les éléments constitutifs de l'énonciation (locuteur ou destinataire, allocutaire ou destinataire, lieu et temps de l'énonciation) sans qu'il soit toujours possible de leur attribuer un référent précis.

Dans son étude sur les embrayeurs (shifter), Jakobson, prenant comme exemple le pronom personnel "Je" et utilisant la classification de Pierce, lui donne une structure double de "symbole-index": symbole, comme tout autre mot de la langue, en tant qu'il "est associé à l'objet représenté par une règle conventionnelle"; index en tant qu'il "est dans une relation existentielle avec l'objet qu'il représente". *Essais de linguistique générale*, Ed. de Minuit, 1963, p.178-80.

parle. C'est celui qui se passe quand Henri Heine est avec le poète Frédéric Soulié dans un salon, et quand celui-ci lui dit, encore à propos d'un personnage cousu d'or qui tenait beaucoup de place à l'époque comme vous le voyez, et dont il dit parce qu'il est très entouré - c'est Soulié qui parle - "vous voyez mon cher ami le culte du veau d'or n'est pas terminé". "Oh ! répond Henri Heine après avoir regardé le personnage, pour un veau il me paraît avoir un peu passé l'âge" (11).

Voilà l'exemple du mot d'esprit métonymique. J'y insisterai, je le décortiquerai la prochaine fois.

C'est pour autant que là le mot veau est pris dans deux contextes métonymiques différents, et uniquement à ce titre, que c'est un trait d'esprit, car cela n'ajoute véritablement rien à la signification du trait d'esprit que de lui donner son sens, à savoir <que> ce personnage est un bétail. C'est drôle de dire cela, mais c'est un trait d'esprit pour autant que d'une réplique à l'autre, "veau" a été pris dans deux contextes différents et exercé comme tel.

Si vous n'en êtes pas convaincus, nous y reviendrons la prochaine fois, ceci pour revenir au trait d'esprit par lequel je veux une fois encore vous faire sentir ce dont il s'agit quand je dis que le trait d'esprit s'exerce au niveau du <jeu> du signifiant, et qu'on peut le démontrer dans une forme ultra courte.

[Je]

[en puissance]

Une jeune fille [] à laquelle nous pourrions donner toutes les qualités de la véritable éducation, celle qui consiste à ne pas employer les gros mots, mais à les connaître, à sa première surprise-partie est invitée par un godelureau qui lui dit au bout d'un moment d'ennui et de silence, dans une danse au reste imparfaite ! "vous avez vu mademoiselle que je suis comte". - "At", répond-elle simplement.

Ceci n'est pas une histoire, je pense que vous l'avez lue dans les petits recueils spéciaux, et que vous avez pu la recueillir de la bouche de son auteur qui était assez content je dois dire. Mais elle n'en présente pas moins des caractères particulièrement exemplaires, car ce que vous voyez là, c'est justement l'incarnation par essence de ce que j'ai appelé le présent du discours. Il n'y a pas de "je", le "je" ne se somme pas. Il n'y a rien de plus exemplaire du présent du dire en tant qu'opposé au dire du présent, que l'exclamation pure et simple; l'exclamation c'est le type même de la présence du discours en tant que celui qui le tient efface tout à fait son présent; son présent est, si je puis dire, tout entier rappelé dans le présent du discours.

(11) S. Freud, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, op. cit., p.75.

Néanmoins, à ce niveau de création, le sujet fait preuve de cette présence d'esprit, car une chose comme celle-là n'est pas préméditée, ça vient comme ça, et c'est à cela que l'on reconnaît qu'une personne a de l'esprit. Elle ajoute cette simple modification au code qui consiste à y ajouter ce petit "t" qui prend toute sa valeur du contexte, si j'ose m'exprimer ainsi, à savoir que le comte ne la contente pas, à ceci près que le comte, s'il est comme je le dis, aussi peu contentant, peut ne s'apercevoir de rien. Le mot d'esprit est complètement gratuit. Néanmoins vous voyez là le mécanisme élémentaire du trait d'esprit, à savoir que la légère transgression du code est prise par elle-même en tant que nouvelle valeur permettant d'engendrer instantanément le sens dont on a besoin.

Ce sens quel est-il ? Il peut vous paraître qu'il n'est pas douteux, mais après tout la jeune fille bien élevée n'a pas dit à son comte qu'il était ce qu'il était moins un "t", elle ne lui a rien dit de pareil. Le sens qui est à créer est justement ceci qui se situe quelque part en suspens entre le moi et l'Autre *. C'est une indication qu'il y a quelque chose qui, au moins pour l'instant, laisse à désirer. D'autre part vous voyez bien que ce texte n'est nullement transposable : si le personnage avait dit qu'il était marquis, la création n'était pas possible.

* autre

Il est bien évident que selon la bonne vieille formule qui faisait la joie de nos pères au siècle dernier : "comment vas-tu ?" demandait-on, et on répondait "et toile à matelas", il valait mieux ne pas répondre et toile à édredon. Vous me direz que c'était un temps où l'on avait des plaisirs simples.

Ce "at", vous le saisissez là sous la forme la plus courte, sous une forme incontestablement phonématique, puisque c'est la plus courte composition que l'on puisse donner à un phonème. Il faut qu'il y ait deux traits distinctifs, la plus courte formule du phonème étant celle-ci : C V; une consonne, mais une consonne appuyée sur une voyelle, ou une voyelle appuyée sur une consonne, mais une consonne appuyée sur une voyelle <est> la formule classique. Ici c'est une consonne appuyée sur une voyelle, et ceci suffit amplement à constituer son message ayant valeur de message, pour autant que référence paradoxale à l'actuel emploi des mots et dirigeant comme tel la pensée de l'<autre> vers quelque chose qui est essentiellement saisie instantanée du sens.

[étant]

[Autre]

C'est cela qui s'appelle être spirituel, c'est cela aussi qui, pour vous, amorce l'élément proprement combinatoire sur lequel s'appuie toute métaphore, car si je vous ai aussi aujourd'hui beaucoup parlé de la métaphore, c'est sur le plan, une fois de plus, du repérage du mécanisme substitutif qui est un mécanisme à quatre termes, les quatre termes qui sont dans la formule que je vous ai donnée dans "l'instance de la lettre".

[de l'établissement]

et dont vous voyez quelquefois si singulièrement ce qui est l'opération, au moins dans la forme, l'opération essentielle de l'intelligence, c'est-à-dire formuler le corrélatif <en l'établissant> avec <I'X> d'une proportion.

Quand vous faites des tests d'intelligence, ce n'est pas autre chose que cela. Seulement, ça ne suffit quand même pas à dire que l'homme se distingue des animaux par son intelligence d'une façon toute brute. Il se distingue peut-être de l'animal par son intelligence, mais peut-être dans ce fait qu'il se distingue par son intelligence, l'introduction essentielle de formulations signifiantes y est primordiale.

[qu]

En d'autres termes d'ailleurs, pour mieux encore formuler les choses, pour mettre à sa place la question de la prétendue intelligence des hommes, [] il faudrait commencer à se demander intelligence de quoi ? Qu'y a-t-il à comprendre ? Est ce qu'avec le réel c'est tellement de comprendre qu'il s'agit ? Si c'est purement et simplement d'un rapport au réel qu'il s'agit, notre discours doit arriver sûrement à le resituer dans son existence de réel, c'est-à-dire ne doit aboutir à proprement parler à rien. C'est ce que fait d'ailleurs en général le discours. Si nous aboutissons à autre chose, si on peut même parler d'une histoire ayant une fin dans un certain savoir, c'est pour autant que le discours y a apporté une transformation essentielle. C'est bien de cela qu'il s'agit, et peut-être tout simplement de ces quatre petits termes liés d'une certaine façon, qui s'appellent rapports de proportion. Ces rapports de proportion, nous avons une fois de plus tendance à les entifier, c'est-à-dire à croire que nous les prenons dans les objets; mais où sont dans les objets ces rapports de proportion, si nous ne les introduisons pas à l'aide de nos petits signifiants ? Il reste que pour que tout jeu métaphorique soit possible, [] il faut qu'il se fonde sur quelque chose où il y ait quelque chose à substituer, sur ce qui est la base, c'est-à-dire la chaîne signifiante, la chaîne signifiante en tant que base, en tant que principe de la combinaison, en tant que lieu de la métonymie. C'est ce que nous essayerons d'aborder la prochaine fois.

SEANCE III DU 20 NOVEMBRE 1957

Repères bibliographiques essentiels :

- **Freud**: "Zum psychischen Mechanismus der Vergesslichkeit" 1898, trad. franc. "Sur le mécanisme psychique de l'oubli", dans *Résultats, idées, problèmes*, Paris, Puf, 1984.
- **A. Gide**: "Prométhée mal enchainé", dans *Romans*, bibliothèque de la Pléiade, Gallimard.
"Paludes", dans *Romans*, bibliothèque de la Pléiade, Gallimard.

Autoréférences :

- "La psychanalyse et son enseignement", *Bulletin de la société française de philosophie*, T. XLIX, p.65 à 105, et dans les *Ecrits*, p.437, Paris, Seuil, 1966.
- "L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud", dans les *Ecrits*, p.511, Paris, Seuil, 1966.

Index des noms:

S. Freud; Heine; Hirsch Hyacinthe; Kant; Zeus; Gide; C. Gumpel; Signorelli; Bosnie-Herzégovine; James Rothschild; Salomon de Rothschild; Salomon Heine; C. Chassé; Mallarmé; Homère; Orviéto; Bouches de Cattaro; Jakobson; Frédéric Soulié.

LES FORMATIONS DE L'INCONSCIENT

Jacques Lacan

Séance IV
du
Mercredi 27 novembre 1957

Séance transcrite en 1990

Nous avons laissé les choses la dernière fois au point où, dans l'analyse du trait d'esprit - pour autant que d'un premier abord je vous avais montré un de ses aspects, une de ses formes dans ce que j'appelle ici la fonction métaphorique - nous allions en prendre un deuxième aspect qui est celui ici introduit sous le registre de la fonction métonymique.

En somme vous pourriez vous étonner de cette façon de procéder qui est de partir de l'exemple pour développer successivement des rapports fonctionnels qui semblent de ce fait ne pas être reliés à ce dont il s'agit, d'abord tout au moins par un rapport général. Ceci tient à une nécessité propre de ce dont il s'agit, dont vous verrez que nous aurons l'occasion en outre de montrer l'élément sensible.

Disons que, concernant tout ce qui est de l'ordre de l'inconscient en tant qu'il est structuré par le langage (1), nous nous trouvons devant ce phénomène que ce n'est pas simplement le genre ou la classe particulière, mais <que c'est> même l'exemple particulier qui nous permet de saisir les propriétés les plus significatives.

[qui]

<P. L.>

Il y a là une sorte d'inversion de notre perspective analytique habituelle, j'entends analytique non pas au sens psychanalytique, mais au sens de l'analyse des fonctions mentales. Il y a là si je puis dire, quelque chose qui pourrait s'appeler échec du concept, au sens abstrait du terme, ou plus exactement nécessité de passer par une autre forme que celle de la saisie conceptuelle. C'est à cela que je faisais allusion un jour en parlant du maniérisme, et je dirais que ce trait [] est bien tout à fait dirigé vers notre champ, le terrain sur lequel nous nous déplaçons, c'est, plutôt par l'usage <de la pointe>, du *concepto* (2) que nous sommes dans ce champ, obligés de

(1) Et pourtant, un an et demi avant, Lacan disait : "Si je dis que tout ce qui appartient à la communication analytique a structure de langage, cela ne veut justement pas dire que l'inconscient s'exprime dans le discours. La *Traumdeutung*, la *Psychopathologie* de la vie quotidienne et le *Not d'esprit* le rendent transparent - rien n'est explicable des détours de Freud si ce n'est que le phénomène analytique comme tel, quel qu'il soit, est, non pas un langage au sens où ça voudrait dire que c'est un discours - je n'ai jamais dit que c'était un discours -, mais structuré comme un langage. C'est en ce sens qu'on peut dire qu'il est une variété phénoménale, et la plus révélatrice, des rapports de l'homme au domaine du langage. Tout phénomène analytique, de la découvert analytique, de ce à quoi nous avons affaire dans le symptôme et dans la névrose, est structuré comme un langage." Séance du 14 mars 1956, *Les Psychoses*. Et il dira beaucoup plus tard : "Je dis "comme" pour ne pas dire, j'y reviens toujours, que l'inconscient est structuré "par" un langage". Séance du 16 janvier 1973, *Encore*.

(2) Cette référence au *concepto* espagnol, ou *concetto* italien renvoie, dans ces deux langues, à un courant littéraire du 16^e siècle caractérisé par un raffinement excessif dans le jeu des idées.

procéder; ceci en raison précisément du domaine où se déplacent les structurations dont il s'agit.

[ce qui] Le terme prélogique est tout à fait de nature à engendrer une confusion, et je vous conseillerai de le rayer d'avance de vos catégories, étant donné ce qu'on en a fait, c'est-à-dire une propriété psychologique. Il s'agit plutôt de propriétés structurales du langage en tant qu'elles sont antécédentes à toute question que nous pouvons poser au langage sur la légitimité de ce que lui, langage, nous propose comme visée. Comme vous le savez, ce n'est rien d'autre que <cet> en-soi <qui> a fait l'objet de l'interrogation anxieuse des philosophes, grâce à quoi nous sommes arrivés à une sorte de compromis qui est à peu près ceci : que si le langage nous montre que nous ne pouvons guère en dire trop, si ce n'est qu'il est être de langage, assurément c'est pour autant dans cette visée que va se réaliser pour nous un pour-nous qui s'appellera objectivité.

C'est sans doute une façon rapide de résumer pour vous toute l'aventure qui va de la logique formelle à la logique transcendantale. Mais c'est simplement pour situer, pour vous dire dès à présent que c'est dans un autre champ que nous nous plaçons, et pour vous indiquer que Freud ne nous dit pas, lorsqu'il nous parle de l'inconscient, que cet inconscient est structuré d'une certaine façon. Il nous le dit d'une façon qui à la fois est discours et verbal, pour autant que les lois qu'il avance, les lois de composition, d'articulation de cet inconscient, reflètent, recourent exactement certaines des lois de composition les plus fondamentales du discours, <et> que d'autre part dans ce mode d'articulation de l'inconscient, toutes sortes d'éléments nous manquent qui sont aussi ceux qui dans notre discours commun sont impliqués : le lien de causalité nous dira-t-il à propos du rêve, la négation, et tout de suite après pour se reprendre et nous montrer qu'elle s'exprime de quelque façon que ce soit dans le rêve ⁽³⁾. C'est cela, c'est ce champ déjà exploré en tant qu'il est déjà cerné, défini, circonscrit, voire même labouré par Freud. C'est là que nous essayons de revenir pour essayer de formuler, allons plus loin, de formaliser de plus près ce que nous avons appelé à l'instant ces lois structurantes primordiales du langage, pour autant que, s'il y a quelque chose que l'expérience freudienne nous apporte, c'est que nous sommes par ces lois structurantes, déterminés à ce qu'on appelle, à tort ou à raison, la condition de signifié, [] l'image la plus profonde de nous-mêmes, disons simplement ce quelque chose en nous au-delà de nos prises autoconceptuelles, cette idée que nous pouvons nous faire de nous-mêmes, sur laquelle nous nous appuyons, à laquelle

⁽³⁾ S. Freud, *Traumdeutung*, section III du chapitre VI, "les procédés de figuration du rêve".

[pressons] [et] nous nous raccrochons tant bien que mal, <à> laquelle nous <nous> <empressons> quelquefois un peu trop prématurément de faire un sort, ce terme de synthèse, de totalité de la personne. Tous termes, ne l'oublions pas, qui sont précisément par l'expérience freudienne, objets de contestation.

En effet Freud nous apprend - et je dois tout de même ici le remettre en frontispice signé - quelque chose que nous pouvons appeler la distance, voire la béance qui existe de la structuration du désir à la structuration de nos besoins; car si précisément l'expérience freudienne vient enfin se référer à une métapsychologie des besoins, assurément il n'y a rien d'évident, ceci peut même être dit d'une façon tout à fait inattendue par rapport à une première évidence.

[et] C'est bien en fonction de ce cheminement, de détours auxquels l'expérience, telle qu'elle a été instituée et définie par Freud, nous force - et qui nous montre à quel point la structure des désirs est déterminée par autre chose que les besoins - <que nous voyons> combien les besoins ne nous parviennent en quelque sorte que réfractés, brisés, morcelés, structurés précisément par tous ces mécanismes qui s'appellent condensation, qui s'appellent déplacement, qui s'appellent selon les formes, les manifestations de la vie psychique où ils se reflètent, qui supposent différents autres intermédiaires et mécanismes, et où nous reconnaissons précisément un certain nombre de lois qui sont celles auxquelles nous allons aboutir après cette année de séminaire - [] que nous appellerons les lois du signifiant.

[et d'ailleurs élucidés au niveau des procédés] Ces lois sont ici les lois dominantes, et dans le trait d'esprit nous <en> apprenons un certain usage : jeu de l'esprit avec le point d'interrogation que nécessite ici l'introduction du terme comme tel. Qu'est-ce que l'esprit ? qu'est-ce que c'est qu' *ingenium* ? Qu'est-ce que c'est qu' *ingenio* en espagnol, puisque j'ai fait la référence au *concepto* ? Qu'est-ce que c'est que ce je-ne-sais-quoi qui est autre chose que la fonction du jugement, et qui ici intervient ? Nous ne pourrions le situer que quand nous aurons poursuivi <et élucidé> les procédés à proprement parler. [] De quoi s'agit-il ? Quels sont ces procédés ? Quelle est leur visée fondamentale ?

[qui en est] [et] Déjà nous avons vu, à propos de l'ambiguïté d'un trait d'esprit avec le lapsus, ce qui <en> sort d'ambiguïté fondamentale [] en quelque sorte constitutive, qui fait que ce qui se produit [] peut être selon les cas, tourné vers une sorte d'accident psychologique, de lapsus devant lequel nous resterions perplexes sans l'analyse freudienne, au contraire <être> repris, réassumé par une certaine audition de l'autre, par une façon de l'homologuer au niveau d'une valeur signifiante

[une] [qui] [qui] propre, celle <que> précisément, dans l'occasion, [] a pris le terme néologique, paradoxal, scandaleux <de> "famillionnaire". <Cette> fonction signifiante propre [] est de désigner quelque chose qui n'est pas seulement ceci ou cela, mais une sorte d'au-delà d'un certain rapport qui ici échoue, et cet au-delà n'est pas uniquement lié aux impasses du rapport du sujet avec le protecteur millionnaire, mais avec ce quelque chose qui est ici signifié de fondamental. Comme quoi quelque chose dans les rapports humains <constamment> introduit ce mode d'impasse essentielle qui fait ou qui repose sur ceci : que nul désir en somme ne peut par l'autre être reçu, être admis, sinon par toutes sortes de truchements qui le réfractent, qui en font autre chose que ce qu'il est, qui en font un objet d'échange, et pour tout dire, qui soumettent d'ores et déjà, à l'origine, le processus de la demande à une sorte de nécessité du refus.

[constants]

Je m'explique, et en quelque sorte puisque nous parlons du trait d'esprit, je me permettrai, pour introduire le niveau véritable où se pose cette question de la traduction de la demande en quelque chose qui porte effet, de l'introduire par une histoire, sinon spirituelle elle-même, <mais> dont je dirais que la perspective, le registre est loin de devoir se limiter au petit rire spasmodique.

C'est l'histoire que sans doute vous connaissez tous, l'histoire dite du masochiste et du sadique : "Fais-moi mal", dit le premier au second, lequel répond sévèrement : "Non".

Je vois que cela ne vous fait pas rire. Peu importe, quelques-uns rient tout de même. Cette histoire d'ailleurs en fin de compte n'est pas pour vous faire rire; je vous prie simplement de remarquer que dans cette histoire quelque chose nous est suggéré qui se développe à un niveau qui n'a plus rien de spirituel, qui est très exactement celui-ci : qu'y a-t-il de mieux fait pour s'entendre, que le masochiste et le sadique? Oui. Mais vous le voyez par cette histoire, à condition qu'ils ne parlent pas.

[a parlé] <P. L.>

[s']

Ce n'est pas par méchanceté que le sadique répond "non", c'est en fonction de sa vertu de sadique <qu>'il répond, et il est forcé de répondre dès qu'on <est passé> au niveau de la parole. C'est donc pour autant que nous sommes passés au niveau de la parole que ce quelque chose qui doit aboutir, à condition de ne rien dire, à la plus profonde entente, arrive à précisément ce que j'ai appelé tout à l'heure la dialectique du refus, la dialectique du refus pour autant qu'elle est essentielle à soutenir dans son essence de demande, ce qui se manifeste par la voie de la parole.

En d'autres termes, si vous le voyez, c'est ici que se manifeste - je ne dirais pas dans le cercle du discours, mais en

[où de la part du sujet est lancé ce quelque chose]

quelque sorte sur le point de branchement de l'aiguillage, <ce quelque chose lancé de la part du sujet> qui se boucle sur soi et qui est une phrase articulée, un anneau du discours. Si c'est ici que nous situons, dans ce point <grand> delta ⁽⁴⁾ le besoin, le besoin rencontre par une sorte de nécessité de l'autre cette sorte de réponse que nous appelons pour l'instant refus, c'est-à-dire trahit cette symétrie essentielle entre ces deux éléments du circuit, la boucle fermée, la boucle ouverte qui fait <court-> circuiter directement <le> besoin vers l'objet de son désir, c'est-à-dire suivant ce trajet <β→β>; ce qui se présente ici <β> comme demande, aboutit ici <β> au non.

[de son]

[que pour]

[ces]

Sans doute ceci mérite-t-il que nous entrons de plus près dans ce quelque chose qui ici ne se présente que comme une sorte de paradoxe que notre schéma simplement sert à situer. C'est bien ici que nous reprenons la chaîne de nos propositions sur les différentes phases du trait d'esprit, et qu'aujourd'hui j'introduis ce que nous avons appelé une de <ses> manifestations métonymiques. J'en ai fixé tout de suite pour vous l'idée, l'exemple, sous cette forme dont vous pouvez voir toute la différence par rapport à ce qui est l'histoire du "famillionnaire".

[forme]

C'est l'histoire du dialogue d'Henri Heine avec le poète Frédéric Soulié, à peu près son contemporain, dialogue rapporté dans le livre de Kuno Fischer qui, je pense, était assez connu à l'époque. "Regardez, dit Frédéric Soulié à celui qui n'était que de peu son aîné, et dont il était l'admirateur, regardez comment le XIXème siècle adore le veau d'or", ceci à propos de l'attroupement qui se <formait> autour d'un vieux monsieur chargé sans doute en effet de tous les reflets de sa puissance financière. A quoi Henri Heine, d'un oeil dédaigneux, regardant l'objet sur lequel on attire son attention, répond : "Oui, mais celui-là me semble en avoir passé l'âge" ⁽⁵⁾.

[que]

[d'autre part]

[n']

Que signifie ce mot d'esprit ? Où en est le sel et le ressort ? Vous savez que Freud nous a tout de suite mis d'emblée à propos du mot d'esprit sur ce plan : nous chercherons le trait d'esprit là où il est, à savoir dans son texte. Rien n'est plus saisissant de la part de cet homme auquel on a attribué tous les au-delà, si on peut dire, de l'hypothèse psychologique, que la façon dont au contraire c'est toujours du point opposé, de la matérialité du signifiant qu'il part, le traitant comme un donné existant pour lui-même, et [], nous [] en avons manifestement l'exemple [] dans son analyse du trait d'esprit. Non seulement c'est de la technique à chaque fois

(4) Cf. schéma p.24 de la séance du 6 novembre 1957.

(5) S. Freud, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, op. cit., p.75.

qu'il part, mais c'est à ces éléments techniques qu'il se confie pour en trouver le ressort.

Que fait-il aussitôt ? Ce qu'il appelle tentative de réduction. C'est ainsi qu'au niveau du trait d'esprit "famillionnaire" il nous montre qu'à le traduire dans ce qu'on peut appeler son sens développé, tout ce qui est du trait d'esprit s'évanouit, montrant ainsi en quelque sorte que c'est dans le rapport d'ambiguïté fondamentale propre à la métaphore, c'est-à-dire <f S S> que la fonction prend un S'

signifiant en tant qu'il est substitué à un autre, latent, dans la chaîne. [] C'est dans ce rapport d'ambiguïté sur une sorte de similarité ou de simultanéité positionnelle que gît ce dont il s'agit. Si nous <le> décomposons [] et si nous le lisons à la suite, c'est-à-dire si nous disons : familier autant qu'on peut l'être avec <un millionnaire>, tout ce qui est du trait d'esprit disparaît. Ainsi Freud a-t-il abordé le trait d'esprit au niveau d'une de ces manifestations métaphoriques.

Ici il se trouve devant quelque chose dont on peut pressentir la différence, mais /₁/ - car Freud n'est pas quelqu'un à nous ménager les détours de son approche par rapport au phénomène - /₁ un instant/ il hésite à qualifier [] cette nouvelle variété, d'esprit de la pensée < *Gedankenwitz* >, comme opposée à l'esprit des mots < *Wortwitz* >. Mais bien vite il s'aperçoit que cette distinction est tout à fait insuffisante, qu'assurément ici c'est à ce qu'on appellerait la forme, nommément à l'articulation signifiante, qu'il convient de se fier. [] C'est de nouveau à la réduction technique qu'il va essayer de soumettre l'exemple en question, pour lui faire répondre de ce qui [] est sous-jacent à cette forme contestable donnée par le consentement subjectif que c'est là le trait d'esprit. Et nous allons voir que là il rencontre quelque chose qui est différent.

D'abord, lui semble-t-il, il doit bien y avoir quelque chose qui est de l'ordre métaphorique. Je vous le répète, il nous fait suivre toutes les approches de sa pensée, <et> c'est pour cela qu'il s'arrête un instant à la <protase>, C'est-à-dire à ce qu' [] apporte le personnage qui parle à Henri Heine nommément Frédéric Soulié. D'ailleurs il ne fait là que suivre Kuno Fischer qui en effet reste à ce niveau. Il y a dans ce veau d'or quelque chose de métaphorique, assurément le veau d'or a une sorte de double valeur : il est d'une part le symbole de <idolâtrie>, et d'autre part le symbole du règne, du pouvoir de l'argent.

Est-ce à dire que ce monsieur reçoit tous les hommages sans doute parce qu'il est riche ? Ne trouvons-nous pas là quelque chose qui en quelque sorte réduit et fait disparaître ce qui est le ressort de ce dont il s'agit ? Mais Freud s'avise

[que c'est dans le fait qu'un signifiant F S S,
c'est-à-dire] S'

[que]

[ce dont il s'agit]

[famillionnaire] <l. a.>

[qui de]
<l. a.>

[et]

[y]

[prothèse]

[a]

[intrigue] <P. L.>

rapidement qu'après tout ce n'est là que quelque chose de tout à fait fallacieux. Ceci, dans le détail d'ailleurs, mérite bien plus qu'on regarde de près pour trouver la richesse de cet exemple.

Il est bien certain qu'il y a, déjà impliqué dans ces données premières de la mise en jeu du veau d'or, quelque chose qui est la matière. <Le veau d'or est quelque chose qui en lui-même a le plus grand rapport avec cette relation du signifiant à l'image, qui est le versant effectivement sur lequel s'installe l'idolâtrie. > Mais, sans approfondir de toutes les façons comment s'institue l'usage verbal d'un terme incontestablement métaphorique, il faut voir qu'en fin de compte, par rapport à la perspective de la reconnaissance de celui qui s'annonce comme "Je suis ce que je suis", nommément le Dieu des juifs, [] quelque chose de particulièrement exigeant se refuse à tout ce qui se pose comme l'origine même du signifiant, la nomination par excellence de toute hypostase imagée. Car bien entendu nous [] en sommes plus loin que l'idolâtrie qui est purement et simplement l'adoration d'une statue. C'est bien aussi quelque chose qui cherche son au-delà, et c'est précisément pour autant que ce mode de chercher cet au-delà essentiel est refusé dans une certaine perspective, que <ce> veau d'or prend sa valeur, et ce n'est que par quelque chose qui est déjà un glissement que ce veau d'or prend usage métaphorique. [] Dans la perspective religieuse de ce qu'on peut appeler dans l'idolâtrie une régression topique, une substitution de l'imaginaire au symbolique, prend ici secondairement valeur métaphorique pour exprimer quelque chose d'autre, quelque chose qui aussi peut se référer au niveau du signifiant, à savoir ce que d'autres ou moi ont appelé la valeur fétiche de l'or. [] quelque chose aussi qui nous fait toucher à une certaine concaténation signifiante. Ce n'est pas pour rien que je l'évoque ici, puisque c'est précisément cette fonction fétiche que nous allons tout de suite être amenés à toucher. Ce n'est concevable, ce n'est référable que dans la dimension justement de la métonymie.

Nous voilà donc sur quelque chose déjà chargé de toutes les intrications, de tous les emmêlements <des> fonctions symboliques <et> imaginaires à propos du veau d'or, et est-ce là que gît ou non - car ici, Freud le remarque, ce n'est pas du tout le lieu où il <le> situe - le mot d'esprit.

Le mot d'esprit, comme il s'en avise, est dans la riposte de Henri Heine. Et la riposte de Henri Heine consiste précisément à annuler si on peut dire, à subvertir toutes les références où ce veau d'or <et> son expression métaphorique se <soutiennent> pour en faire quelque chose d'autre qui est purement et simplement là pour désigner celui qui est ramené tout d'un coup à sa qualité, et ce n'est pas par hasard, <qu'> à

[Sans approfondir de toutes les façons comment s'institue l'usage verbal d'un terme incontestablement métaphorique, il faut voir que si déjà le veau d'or est quelque chose qui en lui-même a le plus grand rapport avec cette relation du signifiant à l'image, qui est le versant effectivement sur lequel s'installe l'idolâtrie, en fin de compte c'est bien par rapport à une perspective qui exige si l'on peut dire dans la reconnaissance de celui qui s'annonce comme "Je suis ce que je suis" [que]

[n']

[se]

[que ce qu'il y a]

[à savoir]

[de la]

[se]

[est]

[soutient]

[où sans doute]

[qu'il]

[de dire]

partir d'un certain moment il mérite d'être le veau qui vaut tant la livre, si je puis m'exprimer ainsi. Ce veau est pris pour ce qu'il est tout d'un coup, un être vivant, et pour tout dire, quelqu'un <que Heine> réduit ici sur le marché institué par ce règne de l'or, à n'être que lui-même, que vendu comme un bétail, une tête de veau, et à propos de celle-ci, <il dit> - assurément il n'est plus dans les limites de la définition que donnait Littré, à savoir ce veau dans sa première année, que je crois même un puriste de boucherie définirait comme celui qui n'a pas encore cessé de téter sa mère, purisme dont je me suis laissé dire qu'il n'était respecté qu'en France - "Pour un veau, il en a passé l'âge" ! Que ce veau ne soit pas ici un veau, c'est un veau un peu âgé, il n'y a aucune espèce de façon de la réduire, ceci reste un trait d'esprit, avec l'arrière-plan du veau d'or ou pas.

Donc Freud ici saisit une différence de l'inalysable à l'analysable, et pourtant tous les deux sont des traits d'esprit. Qu'est-ce donc à dire ? sinon que sans doute c'est à deux dimensions différentes de quelque chose qui est ce que nous essayons de serrer de près, que l'expérience du trait d'esprit se réfère, et que ce qui se présente comme étant en quelque sorte, comme Freud nous le dit lui-même, quelque chose qui paraît escamotage, tour de passe-passe, faute de pensée <Denkfehler>, c'est le trait commun de toute une autre catégorie de l'esprit, en somme comme on dirait vulgairement, prendre un mot dans un autre sens que celui dans lequel il nous est apporté.

[d']

C'est le même trait qui est donné aussi dans une autre histoire, celle qui se rapporte à ce premier vol de l'aigle dont on a fait un mot à propos d'une opération assez large qui fut celle de la confiscation des biens des [] Orléans par Napoléon III quand il monta sur le trône. "C'est le premier vol de l'aigle" dit-il. Chacun de se ravir sur cette ambiguïté. Nul besoin d'insister ⁽⁶⁾.

Voilà encore quelque chose dont à vrai dire, nulle question ici de parler d'esprit de la pensée, c'est bien en effet un esprit des mots, mais tout à fait de la même catégorie que celui qui nous est ici présenté /₁/ d'un mot /₁ pris/ en apparence dans un autre sens.

Il est amusant d'ailleurs à l'occasion de sonder les sous-jacences de tels mots, et si Freud prend soin, puisque le mot nous est rapporté en français, de souligner pour ceux qui ne connaissent pas la langue française, l'ambiguïté du "vol" comme action, mode moteur des oiseaux, avec le "vol" au sens

⁽⁶⁾ S. Freud, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, op. cit., p.67.

de soustraction, de rapt, de viol de la propriété, il serait bon de rappeler à ce propos que ce qu'ici Freud élide, je ne dis pas ignore, c'est que l'un des sens a été historiquement emprunté à l'autre, et que c'est d'un usage de "vol" que le terme de volerie, vers le XIIIème ou le XIVème siècle, est passé, du fait que le faucon vole la caille à l'usage de cette faute contre l'une des lois essentielles de la propriété qui s'appelle le vol.

[volare]

Ce n'est pas un accident en français, je ne dis pas que cela se produise dans toutes les langues, mais cela s'était déjà produit en latin où < *involare* > avait pris le même sens à partir de la même origine, montrant d'ailleurs ici à cette occasion quelque chose qui n'est pas non plus sans rapport avec ce dans quoi nous nous déplaçons, à savoir ce que j'appellerais les modes d'expression euphémiques de ce qui dans la parole doit finalement représenter le viol de la parole précisément, ou le viol du contrat. Dans l'occasion, ce n'est pas pour rien que le mot < viol > est ici emprunté à un tout autre registre, à savoir au registre d'un rapt qui n'a rien à faire avec ce que nous appelons proprement et juridiquement le vol.

[vol]

[métonymique]

Mais restons-en là et reprenons ce pour quoi ici j'introduis le terme de < métonymie >, et je crois justement devoir au-delà de ces ambiguïtés elles-mêmes si fuyantes du sens, chercher comme référence autre chose pour définir ce second registre dans lequel se situe le trait d'esprit; cet autre chose qui va nous permettre < d'en > unifier le ressort, le mécanisme avec sa première espèce, de trouver le facteur commun, le ressort commun dont tout dans Freud nous indique la voie, sans tout à fait bien entendu en achever la formule.

[dans]

A quoi cela servirait-il que je vous parle de Freud, si précisément nous n'essayons pas de tirer le maximum de profit de ce qu'il nous apporte ? A nous de pousser un peu plus loin, je veux dire de donner cette formalisation nécessaire dont l'expérience nous dira si c'est une formalisation qui convient, si c'est une formalisation conforme, si c'est bien dans cette direction-là que s'organisent les phénomènes. Question de toutes façons riche de conséquences, car assurément pour toute notre façon de traiter, au sens le plus large, c'est-à-dire non pas simplement de traiter la thérapeutique mais de concevoir les modes de l'inconscient, le fait qu'il y ait une certaine structure, et que cette structure soit la structure signifiante en tant qu'elle reprend, qu'elle tranche, qu'elle impose sa grille à tout ce qui est le besoin humain, est tout de même quelque chose d'absolument décisif et essentiel que nous voyons là donc, au pied de la métonymie.

Cette métonymie, je l'ai déjà plusieurs fois introduite, et nommément dans cet article qui s'appelle "L'instance de la lettre dans l'inconscient". Je vous en ai donné un exemple,

[vous] exprès pris au niveau vulgaire, de cette expérience qui peut [] ressortir de vos souvenirs de vos études secondaires, à savoir de votre grammaire. La métonymie est ce qu'on appelait à ce moment-là <une figure> dans cette espèce de perspective d'une sorte de Quintilien sous-estimé, car il est bien clair que ce n'est pas l'étude des figures rhétoriques qui a pu vous étouffer; on n'en a jamais jusqu'ici fait grand état.

[à ce propos]

[prises de]

Au point où nous en sommes de notre conception des formes du discours cette métonymie, j'en ai pris cet exemple : trente voiles au lieu de trente navires, marquant [] que ces trente voiles ne sont purement et simplement ce qu'on vous dit à ce propos, à savoir <prendre> la partie pour le tout, à savoir référence au réel, car assurément il y a bien plus de trente voiles. Il est rare que les navires n'aient qu'une seule voile, mais puisqu'il y a là un arrière-plan littéraire, vous savez qu'on trouve ces trente voiles dans un certain monologue du Cid ⁽⁷⁾. C'est simplement un point de référence ou d'annonce pour l'avenir.

Nous voici avec ces trente voiles et nous ne savons qu'en faire, parce qu'après tout, ou bien elles sont trente et il n'y a pas trente navires, ou bien il y a trente navires et elles sont plus de trente. Or cela veut dire trente navires, et il est bien certain qu'en indiquant que c'est dans la correspondance mot pour mot de ce dont il s'agit, qu'il faut chercher la direction de ce qu'on appelle ici la fonction métonymique, je ne fais là simplement que proposer devant vous une sorte d'aspect problématique de la chose. Mais il convient que nous entrions plus dans le vif de la différence qu'il y a avec la métaphore, car après tout vous pourriez me dire que c'est une métaphore.

Pourquoi ça n'en est pas une ? C'est bien là la question. D'ailleurs il y a déjà un certain temps que j'apprends périodiquement qu'un certain nombre d'entre vous, au détours de leur vie quotidienne, sont tout d'un coup frappés par la rencontre de quelque chose dont ils ne savent plus du tout comment le classer, dans la métaphore ou dans la métonymie. Cela entraîne des désordres démesurés dans leur organisme, et une sorte de tangage quelquefois un peu trop fort, avec en somme cette métaphore de bâbord et cette métonymie de tribord dont certains ont éprouvé quelques vertiges.

Essayons donc de serrer de plus près ce dont il s'agit, car après tout on m'a aussi dit à propos de Booz, que "sa gerbe n'était pas avare ni haineuse" pourrait bien être une métonymie. Je crois avoir bien montré dans mon article ce

⁽⁷⁾ Corneille, *Le Cid*, acte IV, scène III :
"Cette obscure clarté qui tombe des étoiles
Enfin avec le flux nous fit voir trente voiles".

qu'était cette gerbe, et combien cette gerbe est bien autre chose qu'un élément de sa possession, c'est quelque chose qui en tant que cela se substitue au père précisément, fait surgir toute la dimension de fécondité biologique qui était ici sous-jacente à l'esprit du poème, et que ce n'est pas pour rien qu'à l'horizon, et même plus qu'à l'horizon, au firmament, va surgir aussi le fil aigu de la faucille céleste qui évoque les arrière-plans de la castration.

Revenons donc à nos trente voiles, et demandons-nous en fin de compte pour qu'une bonne fois ce soit ici affirmé, ce que signifie ce que j'appelle fonction ou référence métonymique.

Je crois en avoir suffisamment dit, ce qui n'est pas sans laisser quelques énigmes, que c'était essentiellement dans la substitution <qu'est le> ressort structural de la métaphore, dans cette fonction apportée à un signifiant S, en tant que ce signifiant est substitué à un autre <S'> dans une chaîne signifiante. $\langle / \frac{S}{S'} \rangle$.

[du] <P. L.>
<P. L.>

[continuité]

La métonymie est ceci, fonction que prend un signifiant, et également S en tant que ce signifiant est dans la <contiguïté> de la chaîne signifiante en rapport avec un autre signifiant :

$$/ S (S \dots S')$$

[et c'est pour ceci que les]
[pour autant que]

La fonction donnée à cette voile, en tant que dans une chaîne signifiante et non pas dans une substitution signifiante, est en rapport avec le navire. J'ai donc transféré <ceci> de la façon la plus claire, <dans des> représentations d'apparence formelles, <mais> ces formules peuvent naturellement prêter à exigence supplémentaire de votre part. Quelqu'un me rappelait récemment que j'avais dit un jour que ce que je cherchais à faire à votre usage ici, pour cerner les choses dont il s'agit dans notre propos, c'était de forger une logique en caoutchouc. C'est moi qui l'ai dit. C'est bien en effet de quelque chose comme cela qu'il s'agit, c'est d'une structuration topique qui quelquefois forcément laisse des béances parce qu'elle est constituée par des ambiguïtés. Mais laissez-moi vous dire en passant que nous n'y échapperons pas, si toutefois nous parvenons à pousser assez loin cette structuration topique, nous n'échapperons pas à un reste d'exigence supplémentaire, si tant est que votre idéal soit dans cette occasion celui d'une certaine formalisation univoque, car certaines ambiguïtés sont irréductibles au niveau de la structure du langage telle que nous essayons de la définir.

Laissez-moi également vous dire en passant que la notion de métalangage est très souvent employée de la façon

[qu']

la plus inadéquate, pour autant qu'elle méconnaît ceci : que, ou le métalangage a des exigences formelles qui sont telles qu'elles déplacent tout le phénomène de structuration où il doit se situer; ou bien le métalangage lui-même doit conserver des ambiguïtés du langage. Autrement dit, [] il n'y a pas de métalangage ⁽⁸⁾, il y a des formalisations, soit au niveau de la logique, soit au niveau de cette structure signifiante dont j'essaie de vous dégager le niveau autonome. Il n'y a pas de métalangage au sens où il voudrait dire par exemple mathématisation complète du phénomène du langage, et ceci précisément parce qu'il n'y a pas moyen ici de formaliser au-delà de ce qui est donné comme structure primitive du langage.

[que le fait]

Néanmoins cette formalisation est non seulement exigible, mais elle est nécessaire. Elle est nécessaire par exemple ici, parce qu'après tout vous devez voir que cette notion de substitution d'un signifiant à un autre, c'est une substitution dans quelque chose dont la place doit déjà être définie; c'est une substitution positionnelle, et la position elle-même exige la chaîne signifiante, à savoir une succession combinatoire - je ne dis pas qu'elle en exige tous les traits, je veux dire [] que cette succession combinatoire est caractérisée par des éléments que j'appellerais par exemple intransitivité, alternance, répétition.

Si nous nous portons à ce niveau originel minimal de la constitution d'une chaîne signifiante, nous serons portés loin de notre sujet d'aujourd'hui. Il y a des exigences minimales, et je ne vous dis pas que je prétends en avoir fait jusqu'ici tout à fait le tour. Je vous en ai tout de même déjà donné assez pour vous proposer quelque chose qui permette de supporter, si on peut dire, une certaine réflexion et de partir à ce propos de cette particularité de l'exemple qui, dans ce domaine, est quelque chose dont nous devons tirer, pour des raisons sans doute absolument essentielle, tous nos enseignements.

⁽⁸⁾ C'est une des premières occurrences de : "il n'y a pas de métalangage". Dans : "d'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose", texte rédigé au même moment que ce séminaire [décembre 57, janvier 58], Lacan, à propos de "la question du métalangage", écrit : "... l'impropriété de cette notion si elle visait à définir des éléments différenciés dans le langage". *Écrits*, op. cit., p.538. Antérieurement, dans son séminaire du 9 mai 1956, Lacan disait : "tout langage implique un métalangage, il est déjà métalangage de son registre propre. C'est parce que tout langage est virtuellement à traduire qu'il implique métaphore et métalangage, le langage portant du langage"; et un peu plus loin il ajoute : "les mathématiques au contraire (du verbalisme) utilisent un langage de pur signifiant, un métalangage par excellence. Elles réduisent le langage à sa fonction systématique sur quoi un autre système de langage est construit, saisissant le premier dans son articulation", *Les psychoses*, Ed. Le Seuil, op. cit., p.258.

[que]

[la vie] <P. L.>

C'est bien ainsi que nous allons une fois de plus procéder, et remarquez à propos de cet exemple, que même si ceci a l'air d'un jeu de mots, ces voiles, étant donné la fonction qu'elles jouent à cette occasion, nous voilent <les navires> tout autant qu'elles nous <les> désignent; [] ces voiles sont là quelque chose qui n'entre pas avec leur plein droit de voiles, qui n'entrent pas à toutes voiles dans l'usage que nous en faisons. Ces voiles ne mollissent guère; ces voiles sont quelque chose de réduit dans leur portée et dans leur signe, ce quelque chose qu'on peut retrouver, non pas seulement dans les trente voiles, mais dans le village de trente âmes où il va apparaît très vite que ces âmes sont là pour des ombres de ce qu'elles représentent, qu'elles sont plus légères même que le terme suggérant une trop grande présence d'habitants, que ces âmes selon un titre de roman célèbre, peuvent être aussi bien des âmes mortes, bien plus encore que des êtres, des âmes qui ne sont pas là. De même que "trente feux" est aussi un usage du terme, et assurément représente une certaine dégradation, ou minimisation du sens. Je veux dire que ces feux sont aussi bien des feux éteints, que ce sont des feux à propos desquels vous direz certainement qu'il n'y a pas de fumée sans feu, et que ce n'est pas pour rien que ces feux sont dans un usage qui dit métonymiquement [] ce à quoi ils viennent suppléer.

[à]

Sans aucun doute vous direz que là c'est à une référence de sens qu'en fin de compte je m'en remets pour faire la différence. Je ne le crois pas, et je vous ferai remarquer que ce dont je suis parti, c'est que la métonymie est la structure fondamentale dans laquelle peut se produire ce quelque chose de nouveau et de créatif qui est la métaphore; que même si quelque chose d'origine métonymique est placé en position de substitution, comme c'est le cas dans les trente voiles, c'est quelque chose d'autre dans sa nature que la métaphore; que pour tout dire il n'y aurait pas de métaphore s'il n'y avait pas de métonymie.

[l'arrive à]

Je veux dire que la chaîne par rapport à laquelle, et dans laquelle sont définies les places, les positions où se produit le phénomène de la métaphore, est à ce propos dans une sorte de glissement ou d'équivoque. Il n'y aurait pas de métaphore s'il n'y avait pas de métonymie, me venait en écho, et non pas du tout par hasard, parce que cela a le plus grand rapport avec l'exclamation, l'invocation comique que <Jarry va> à mettre dans la bouche du père <Ubu> : il n'y aurait pas de métaphore s'il n'y avait pas de métonymie; de même : "vive la Pologne,

parce que sans la Pologne, disait aussi le Père <Ubu>, il n'y aurait pas de Polonais" (9).

Pourquoi ceci est-il un trait d'esprit ? C'est précisément au vif de notre sujet. C'est un trait d'esprit, et c'est drôle précisément en tant que cela est la référence comme telle à la fonction métonymique, car on ferait fausse route si on croyait qu'il y avait là une drôlerie concernant par exemple le rôle que les Polonais ont pu jouer dans les malheurs de la Pologne qui ne sont que trop connus. La chose est aussi drôle si je dis : vive la France monsieur, car sans la France il n'y aurait pas de Français ! de même si je dis vive le christianisme, parce que sans le christianisme il n'y aurait pas de chrétiens ! Et même vive le Christ ! C'est toujours aussi drôle, et on peut légitimement se demander pourquoi. Je vous souligne qu'ici la dimension métonymique n'est absolument pas méconnaissable, que tout espèce de rapport de dérivation, d'usage du suffixe <par affixe> ou <désinence> dans les langues flexionnelles, est proprement l'utilisation à des fins significatives de la dimension de la chaîne.

[à fixe] <l. a.> [désignance] <l. a.>

Ici il n'y a aucune espèce de mot, et je dirais même que toutes les références le recourent. L'expérience de l'aphasique par exemple, nous montre précisément qu'il y a deux cas d'aphasie (10), et que très précisément quand nous sommes au niveau des troubles qu'on peut appeler troubles de la <contiguïté>, c'est-à-dire de la chaîne, c'est [] ceux <-là> qui ont le plus grand mal [] à distinguer [] le rapport du mot à l'adjectif, de "bienfait" avec "bien-faisant", ou avec "bien-faire" et avec "bienfaisance"; c'est dans l'ordre métonymique que se produit quelque chose. C'est précisément cet éclair qui à cette occasion, nous fait considérer comme quelque chose non seulement de comique, mais même d'assez bouffon, cette référence.

[continuité] [bien précisément]
[du sujet] [c'est]
[l'autre] <P. L.>

Je vous fais remarquer qu'il est important ici en effet, de s'appliquer à ce qu'on peut appeler propriété de la chaîne signifiante, et de saisir - j'ai essayé de trouver quelques termes de référence qui vous permettent de la saisir - au point où nous allons le pouvoir, ce que je veux désigner par cet effet de la chaîne signifiante, effet essentiel inhérent à sa nature de chaîne signifiante concernant ce qu'on peut appeler le sens.

[analogique] <P. L.>

N'oubliez pas que l'année dernière, c'est dans une référence <analogue> qui pouvait vous paraître métaphorique,

(9) "S'il n'y avait pas de Pologne, il n'y aurait pas de Polonais !". Derniers mots d'*Ubu-Fix* d'A. Jarry, repris par Lacan dans "Kant avec Sade" in *Œuvres*, op. cit.

(10) R. Jakobson : "Deux aspects du langage et deux types d'aphasie", in *Essais de linguistique générale*, Ed. de Minuit, coll. Points, 1963.

[périodition] <P. L.>

mais dont j'ai bien souligné qu'elle ne l'était pas, qu'elle prétendait devoir être prise au pied de la lettre de la chaîne métonymique, que j'ai placé, indiqué, situé ce qui est l'essence de toute espèce de déplacement fétichiste du désir, autrement dit de fixation du désir quelque part avant, après ou à côté, de toutes façons à la porte de son objet naturel, autrement dit de l'institution de phénomène absolument fondamental qu'on peut appeler la radicale <perversion> des désirs humains.

Ici je voudrais indiquer une autre dimension, celle que j'appellerais dans la chaîne métonymique, le glissement du sens. Et déjà je vous ai indiqué le rapport de ceci avec sa technique, l'usage, le procédé littéraire que l'on a coutume de désigner sous le terme de réalisme.

Il n'est pas conçu dans ce domaine que l'on puisse aller à toutes sortes d'expériences, je me suis soumis à celle de prendre un roman de l'époque réaliste, de le relire pour en quelque sorte voir les traits qui pourraient vous faire saisir ce quelque chose d'original dont la référence à la dimension du sens peut être reliée à l'usage métonymique comme tel de la chaîne signifiante, et aussi bien me suis-je référé à un roman, au hasard, parmi les romans de l'époque réaliste, à savoir un roman de Maupassant, *Bel Ami*.

[et]

[qui]
[d'où]

D'abord c'est une lecture très agréable. Faites-la une fois. [] Y étant entré, j'ai été bien surpris dans cette espèce d'y trouver ce quelque chose exactement que je cherche ici à désigner de glissement. [] Du haut de la rue Notre-Dame-de-Lorette, [] nous voyons partir Georges Duroy

"Quand la caissière lui eut rendu la monnaie de sa pièce de cent sous, Georges Duroy sortit du restaurant.

"Comme il portait beau, par nature et par pose d'ancien sous-officier, il cambra sa taille, frisa sa moustache d'un geste militaire et familier, et jeta sur les dîneurs attardés un regard rapide et circulaire, un de ces regards de joli garçon, qui s'étendent comme des coups d'épervier".

Le roman commence ainsi. Ça n'a l'air de rien, mais ensuite ça s'en va de moment en moment, de rencontre en rencontre, et vous assistez de la façon la plus claire, la plus évidente à cette sorte de glissement. Si nous survolons toute la marche du roman, nous voyons ce quelque chose qui fait qu'un être assez élémentaire je dirais, au point où il en est réduit au début du roman - car cette pièce de cent sous est la dernière qu'il a sur lui - réduit à des besoins tout à fait directs, des préoccupations immédiates de l'amour et de la faim, est progressivement pris par la suite des hasards, bons ou mauvais, mais bons en général - car il est non seulement joli garçon, mais encore il a de la chance - est pris dans un cercle

[trouver]

[ni]

de systèmes, de manifestations de l'échange, de la subversion métonymique de ces données primitives qui, dès qu'elles sont satisfaites, sont aliénées pour lui dans une série de situations. Or jamais il ne s'agit de quoi que ce soit où il puisse <s'y> <retrouver> ni se reposer, et qui le porte de succès en succès à une à peu près totale aliénation de ce qui est sa propre personne.

Ceci n'est rien, c'est dans le détail, je veux dire dans la façon dont on vise à ne jamais aller au-delà de ce qui se passe dans la suite des événements et de leur notation en termes aussi concrets qu'il est possible. Le romancier à tout instant nous montre une sorte de diplopie qui constamment nous met, non seulement le sujet du roman, mais tout ce qui l'entoure, dans une position toujours double à l'endroit de ce qui peut être l'objet, fût-ce le plus immédiat.

[commence d'être]

Je prends l'exemple de ce repas au restaurant, qui <est> un des premiers moments de l'élévation à la fortune de ce personnage :

"Les huîtres d'Ostende furent apportées, mignonnes et grasses, semblables à de petites oreilles enfermées en des coquilles, et fondant entre le palais et la langue ainsi que des bonbons salés (11).

"Puis, après le potage, on servit une truite rose comme de la chair de jeune fille; et les convives commencèrent à causer...

"Ce fut le moment des sous-entendus adroits, des voiles levés par des mots, comme on lève des jupes, le moment des ruses de langage, des audaces habiles et déguisées, de toutes les hypocrisies impudiques, de la phrase qui montre des images dévêtues avec des expressions couvertes, qui fait passer dans l'oeil et dans l'esprit la vision rapide de tout ce qu'on ne peut pas dire, et permet aux gens du monde une sorte d'amour subtil et mystérieux, une sorte de contact impur dépensé par l'évocation simultanée, troublante et sensuelle comme une étreinte, de toutes les choses secrètes, honteuses et désirées de l'enlacement. On avait apporté le rôti, des perdreaux..."

Je peux vous faire remarquer que ce rôti, les perdreaux, la terrine de volaille, et tout le reste,

"Ils avaient mangé de tout cela sans y goûter, sans s'en douter, uniquement préoccupés de ce qu'ils disaient, plongés dans un bain d'amour".

(11) Lacan évoquera à plusieurs reprises ce passage particulier de *Bel-Ami*, par exemple dans son article "Faison d'un échec", (1967), in *Scilicet*, n°1, Ed. Le Seuil, 1968, p.43, et dans "Radiophonies", (1970), in *Scilicet*, n°2/2, Ed. Le Seuil, p.71.

[qu'il]
[ni] [ni] [ni]

Cet alibi perpétuel qui fait que vous ne savez pas après tout si c'est la chair de jeune fille ou la truite qui est sur la table et ceci dans une perspective qui est celle de la description réaliste, comme on dit dont il s'agit, est une chose qui se dispense, non seulement de toute référence abyssale à quelque sens <qui> soit, trans-sens de quelque façon que ce soit [] poétique, [] moral, <ou> autre. <C'>est quelque chose qui suffisamment, me semble-t-il, éclaire ce que j'indique quand je dis que c'est dans une perspective de perpétuel glissement du sens que tout discours qui vise à apporter la réalité, est forcé de se tenir, et que ce qui fait son mérite, ce qui fait qu'il n'y a pas de réalisme littéraire, c'est précisément que dans cet effort de serrer de près la réalité en l'énonçant dans le discours, le discours ne réussit à rien d'autre qu'à montrer ce que l'introduction du discours ajoute de désorganisant, de pervers à cette réalité.

[Fainoent]

Si quelque chose ici vous paraît encore rester dans un mode trop impressionniste, je voudrais essayer de faire tout de même l'expérience auprès de vous de quelque chose d'autre. Vous le voyez, nous essayons de nous tenir, non pas au niveau où le discours répond du réel, où simplement il prétend le connoter, le suivre par rapport à ce réel, mais à une fonction d'<annaliste> avec deux n. Voyez ce que cela donne. J'ai pris un auteur sans doute méritoire, qui s'appelait Félix <Fénéon> (12), et dont je n'ai pas le temps de vous faire ici la présentation, et sa série de Nouvelles en trois lignes qu'il donnait au *Matin*. Sans aucun doute ce n'est pas pour rien qu'elles ont été recueillies; sans doute [] y manifeste-t-il un particulier talent. Tâchons de voir lequel.

Ce sont des nouvelles en trois lignes que l'on peut prendre au hasard d'abord, après nous en prendrons peut-être de plus significatives.

"Pour avoir un peu lapidé les gendarmes, trois dames pieuses... sont mises à l'amende par les juges de Toulens-Comblebourg".

"Paul, instituteur à l'Île Saint-Denis, sonnait pour la rentrée des écoliers, la cloche..."

"A Clichy un élégant jeune homme s'est jeté sous un fiacre caoutchouté, puis, indemne, sous un camion qui le broya".

(12) Félix Fénéon, 1861-1947. Écrivain, critique littéraire et artistique. Il dirigea et fonda la *Revue Blanche* et la *Revue Indépendante*. Joan Ungersma Malpevin vient de publier un *Félix Fénéon*, Ed. Gallimard, 1989.

"Une jeune femme était assise par terre à Choisy-le-Roi. Seul mot d'identité que son amnésie lui permit de dire : modèle".

"Le cadavre du sexagénaire..., se balançait à un arbre à Arcueil avec cette pancarte : "trop vieux pour travailler" "

"Au sujet du mystère de Luzarches, le juge d'instruction du Puy a interrogé la détenue... Mais elle est folle".

"Derrière un cercueil, Mangin de Verdun-Chevigny. Il n'atteignit pas ce jour-là le cimetière, la mort le surprit en route."

"Le valet... installa à Neuilly chez son maître absent une femme amusante, puis disparut emportant tout, sauf elle".

"Feignant de chercher dans ce magot des pièces rares, deux escroqueuses en ont pris pour mille francs de vulgaire. Mademoiselle... Ivry".

"Plage... Finistère, deux baigneuses se noyaient. Un baigneur s'élança, de sorte que Monsieur Etienné dut sauver trois personnes".

Qu'est-ce qui fait rire ? Voilà vraiment des faits connotés avec une rigueur impersonnelle dont je dirais que tout l'art consiste simplement à leur extrême réduction. Ceci est dit avec le moins de mots possible.

S'il y a quelque chose de comique, par exemple pour prendre celui qui est au haut de la page, ce qui se passe quand nous entendons :

"Derrière un cercueil, Mangin de Verdun-Chevigny. Il n'atteignit pas ce jour-là le cimetière, la mort le surprit en route".

[diverse que l']

C'est quelque chose qui ne touche absolument en rien ce cheminement qui est le nôtre à tous, vers le cimetière, quelle que soit la méthode <avec laquelle> on puisse effectuer ce cheminement. Il n'y a absolument rien de semblable, et je dirais jusqu'à un certain point que ceci n'apparaîtrait pas si les choses étaient dites plus longuement, je veux dire si tout cela était noyé dans un flot de paroles.

Ce que j'ai appelé ici glissement du sens, à savoir ce quelque chose qui fait que nous ne savons littéralement pas où nous arrêter à aucun moment de cette phrase telle que nous la recevons dans sa rigueur pour lui donner son centre de gravité, son point d'équilibre, c'est tout l'art de cette rédaction de ces nouvelles en trois lignes. C'est précisément ce que j'appellerais ici leur décentrement. Il n'y a là aucune moralité, un soigneux effacement de tout ce qui peut avoir un caractère

SOLLÉ (Frédéric), romancier et auteur dramatique français, né à Foix en 1809, mort à Bièvres en 1847. Ses premiers essais poétiques (*Amours français*, 1824) passèrent inaperçus. Il dut accepter de diriger une entreprise de menuiserie mécanique. Il échoua au théâtre avec sa tragédie *Christine* (1829), sa comédie *Nobles et Bourgeois* (1830), son drame *Clotilde* (1832). Il publia, la même année, un roman du genre horrible et frénétique : *Les Deux cadavres*. Sa réputation enfin s'établit avec *les Mémoires du diable* (1837-1838), dont l'effet fut prodigieux. Dès lors, il marcha de succès en succès, jusqu'à un dernier triomphe plus éclatant : *la Closerie des genêts* (1846), qualifié de chef-d'œuvre du drame, pièce pleine de passion et d'imagination, qu'il avait tiré de deux de ses romans : *la Lionne* et *la Comtesse de Mourion* (1846-1847). Mais il avait prouvé, d'autre part, par *le Lion amoureux* (1839) -- une fine étude de sentiment -- qu'il eût été capable, s'il en avait eu la patience et le scrupule, de porter dans ses compositions l'empreinte d'un bon écrivain. Nous ajouterons à ses ouvrages deux romans historiques très mouvementés : *le Comte de Toulouse* (1834), et *le Vicomte de Dixiers* (1834); puis *Diane de Chirry*, drame en prose; *la Confession générale* (1840-1846); et, parmi des publications posthumes, une autre pièce en trois actes et en prose : *Horace de Bligny* (1844).



P. Soullé.

Larousse du XX^{ème} siècle, en six volumes,
publié sous la direction de Paul Auge.
Ed. : Librairie Larousse, Paris, 1933.

exemplaire, ce qu'on appellera dans cette occasion, l'art de détachement de ce style.

Néanmoins ce qui est raconté est tout de même bien quelque chose, une suite d'événements, et je dirais même plus, c'est l'autre mérite dont il s'agit, c'est de nous en donner des coordonnées tout à fait rigoureuses.

[que je vise]

[bande] <P. L.>

C'est donc bien là ce quelque chose que je vise, [], que j'essaye de vous faire sentir en vous montrant dans quelle mesure le discours dans sa dimension horizontale, dans sa dimension de chaîne, est proprement le lieu patinoire qui est tout autant utile à étudier que les figures du patinage, sur lequel se passe ce glissement de sens à la <pente> légère sans doute, infime, qui peut peut-être, tellement elle est réduite, nous paraître nulle, mais qui de toutes façons se présente et s'annonce dans l'ordre du trait d'esprit comme ce que nous pourrions appeler une dimension dérisoire, dégradante, désorganisant.

C'est dans cette dimension que le style du trait d'esprit qui est celui du vol de l'aigle, se situe et se place, à la rencontre du discours avec la chaîne signifiante qui ici se trouve être au niveau du "famillionnaire", au rendez-vous en γ , et qui se produit ici simplement un peu plus loin.

Ici Frédéric Soulié a apporté quelque chose qui évidemment va vers le "je", puisque la perspective /₁ c'est le mot d'esprit/ c'est Henri Heine /₁/ et il l'appelle en témoignage. Il y a toujours au début du trait d'esprit cette perspective, cet appel à l'autre comme lieu de la vérification.

[dans]

"Aussi vrai", commençait Hirsch Hyacinthe, "aussi vrai que Dieu me doit tous les bonheurs" - Et /₁/ ici [] cette référence <à> /₁ Dieu / peut aussi être ironique, elle est fondamentale ici. Soulié invoque Henri Heine beaucoup plus prestigieux que lui - sans vous faire l'histoire de Frédéric Soulié pourtant l'article que lui consacre le Larousse est bien joli. Soulié lui dit : "ne voyez-vous pas, mon cher maître", - quelque chose comme cela - "n'est-ce pas bien amusant de voir ce XIXème siècle...". Ici c'est l'appel, l'invocation, le tirage du côté du "je" de Henri Heine de celui qui est le point pivot présent dans cette affaire. "... de voir ce XIXème siècle adorer encore le veau d'or ?".

Nous sommes donc passés par ici <A, β >, puis nous sommes revenus ici <A> à propos du veau d'or, au lieu des emplois et de la métonymie, car en fin de compte ce veau d'or est une métaphore, mais usée, passée dans le langage. Nous en avons montré tout à l'heure incidemment les sources, les

[alpha]

origines, le mode de production, mais en fin de compte c'est un lieu commun. Et il envoie son lieu commun ici, au lieu du message, par le chemin <A → γ> classique (13).

[il]

[s'] [n'] [pas eu]

[c'est bien que]

[pour nous]

Ici nous avons donc deux personnages, et vous savez bien que ces deux personnages peuvent aussi bien n'en être qu'un seul, puisque l'autre, du seul fait qu' [] existe la dimension de la parole, est chez chacun, et aussi bien, comme Freud le remarque, [] il [] y avait déjà [] présent dans l'esprit de Soulié, ce quelque chose qui en somme lui fait qualifier de veau d'or le personnage, [] ce n'est plus un usage qui [], nous paraît admis, mais je l'ai trouvé dans Littré. Littré donc nous dit qu'on appelle un veau d'or, un monsieur qui est cousu d'or et qui à cause de cela, est l'objet de l'admiration universelle. Il n'y a pas d'ambiguïté, et en allemand non plus.

[alpha]

[et]

[c'est que]

A ce moment-là, c'est-à-dire entre γ et <A>, renvoi du message au code, c'est-à-dire ici sur la ligne de la chaîne signifiante, et en quelque sorte métonymiquement, le terme est repris dans quelque chose qui n'est pas le plan dans lequel il a été envoyé, est repris d'une façon qui assurément laisse ici apercevoir pleinement le sens de chute du sens, de réduction du sens, de dévalorisation du sens. [] Pour tout dire - c'est ceci dont il s'agit, et ceci qu'à la fin de cette leçon d'aujourd'hui je veux introduire - [] la métonymie est à proprement parler le lieu où nous devons situer ce quelque chose de primordial, ce quelque chose de primordial et d'essentiel dans le langage humain en tant que nous allons en prendre ici à l'opposé, la dimension du sens *, c'est-à-dire dans la diversité de ces objets déjà constitués par le langage où s'introduit le champ magnétique du besoin de chacun, avec ses contradictions. La réponse <de Heine> [] introduit [] quelque chose d'autre qui est ceci qui va peut-être pouvoir paraître paradoxal, qui est la dimension de la valeur. [] Cette dimension de la valeur est proprement quelque chose qui a <aussi> sa dimension <de> sens. [] Elle se repose et s'impose comme étant en contraste, comme étant un autre versant, comme étant un autre registre.

* à l'opposé de la dimension du sens P. L.

[que j'ai tout à l'heure] [ce]

[du] [par rapport à elle]

Si certains d'entre vous sont assez familiers, je ne dis pas du *Capital* tout entier - qui a lu *Le Capital* ! - mais du premier livre du *Capital* que tout le monde en général a lu, je vous prie de vous reporter à la page où Marx, au niveau de la formulation de ce qu'on appelle la théorie de la forme particulière de la valeur de la marchandise, dans une note se révèle être un précurseur du stade du miroir (14). A cette page

(13) Se reporter au schéma n°1, p.24 de la séance du 06.11.57.

(14) K. Marx, *Le Capital*, tome I : Le procès de la production du capital, Paris, Ed. Alfred Costes, 1946.

La note de la page 28 indique : "A certains égards il en va de l'homme comme de la marchandise. Comme il ne vient pas au monde avec un

[#]
 [mais dans]
 [qu'il est]
 [qu']
 [deux]

Marx fait cette remarque surabondante dans ce prodigieux premier livre - qui montre, lui, chose rare, quelqu'un qui tient un discours philosophique articulé - et [] fait cette proposition qu'avant toute espèce d'étude des rapports quantitatifs de la valeur, il convient de poser que rien ne peut s'instaurer, sinon sous la forme d'abord de l'institution de cette sorte d'équivalence fondamentale, qui n'est pas simplement dans tant d'aunes de toiles égales <à> la moitié du nombre de vêtements ⁽¹⁵⁾, <mais> qu'il y a déjà quelque chose qui doit se structurer dans l'équivalence toile-vêtement, à savoir que des vêtements peuvent représenter la valeur de la toile, c'est-à-dire que ce n'est donc pas en tant que vêtement <qui est> quelque chose que vous pouvez porter. [] Il y a quelque chose de nécessaire au départ même de l'analyse, dans le fait que le vêtement peut devenir le signifiant de la valeur de la toile ⁽¹⁶⁾, qu'en d'autres termes, l'équivalence qui s'appelle valeur, tient proprement à l'abandon, de la part d'un ou deux des [] termes, d'une partie également très importante de leur sens.

[que]

C'est dans cette dimension que se situe l'effet de la ligne métonymique, ce qui nous permettra dans la suite de trouver à quoi sert cette mise en jeu de l'effet de sens dans les deux registres de la métaphore et de la métonymie; en quoi ils se rapportent, du fait <de> cette commune mise en jeu, à une dimension, <à> une perspective qui est celle, essentielle, qui

miroir naturel ni en philosophie fichtéen (Je suis moi), l'homme se mire d'abord dans un autre homme. Ce n'est qu'en se rapportant à un autre homme, à Paul, considéré comme son semblable, qu'un homme donné, Pierre, prend conscience de sa qualité d'homme. Aussi Paul lui apparaîtra-t-il, dans toute sa représentation corporelle, dans sa totalité, comme la forme où se manifeste le genre homme".

(15) L'exemple donné par Marx est énoncé ainsi :

"Prenons deux marchandises, par exemple un vêtement et dix aunes de toiles. Attribuons à la première une valeur double de celle de la seconde, soit : 10 aunes de toile = x, et un vêtement 2x.", *Ibid.*

(16) "Dans le rapport de valeur où le vêtement forme l'équivalent de la toile, la forme vêtement est donc prise comme forme valeur. La valeur de la marchandise toile a donc comme expression le corps de la valeur vêtement; la valeur d'une marchandise s'exprime par la valeur d'usage d'une autre. En tant que valeur d'usage, la toile est un objet que nos sens différencient du vêtement; en tant que valeur, elle ressemble au vêtement dont elle prend par suite l'apparence. Elle acquiert ainsi une forme valeur différente de sa forme naturelle. Sa propriété d'être une valeur se manifeste dans l'équivalence qui existe entre elle et le vêtement, tout comme la nature moutonnaire du chrétien apparaît dans sa ressemblance avec l'agneau de Dieu. (...) en disant que la marchandise B est l'équivalent de la marchandise A, on exprime à proprement parler la valeur de la marchandise A. Paris vaut bien une messe !

Par l'intermédiaire du rapport de valeur, la forme naturelle de la marchandise B devient donc la forme de la valeur de la marchandise A; en d'autres termes, le corps de la marchandise B devient le miroir de la valeur de la marchandise A.", *Ibid.*

Les Formations de l'Inconscient - Séance du 27-11-57

[autre]

nous permet de rejoindre le plan de l'inconscient. C'est ce qui rend nécessaire que nous fassions appel précisément, et d'une façon centrée autour de cela, à la dimension de l'«Autre» en tant qu'il est le lieu, le récepteur, le point pivot nécessaire de cet exercice.

C'est ce que nous ferons la prochaine fois.

SEANCE IV DU 27 NOVEMBRE 1957

Repères bibliographiques essentiels :

- **Corneille**: "Le Cid".
- **Freud**: "Les procédés de figuration dans le rêve", dans *La Traumdeutung*, Paris, Puf, 1967.
Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten, 1905, trad. franc. de Marie Bonaparte et M. Nathan, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Paris, Idées Gallimard, 1979.
- **R. Jakobson**: "Deux aspects du langage et deux types d'aphasie", dans *Essais de linguistique générale*, Paris, Ed. de Minuit, 1963.
- **K. Marx**: "Le Capital".
- **Maupassant**: "Bel Ami".

Autoréférences :

- "Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique", dans les *Ecrits*, p.93, Paris, Seuil, 1966.

Index des noms:

Booz, (p.10); **S. Freud**, (p.2, 3, 5, 6, 7, 8, 9, 21); **K. Fischer**, (p.5, 6); **F. Fénéon**, (p.17); **H. Heine**, (p.5, 6, 7, 20, 21); **H. Hyacinthe**, (p.20); **A. Jarry**, (p.13); **K. Marx**, (p.21); **Maupassant**, (p.15); **Napoléon III**, (p.8); **F. Soulié**, (p.5, 6, 20, 21).

V

LES FORMATIONS DE L'INCONSCIENT

Jacques Lacan

Séance V
du
Mercredi 4 décembre 1957

Séance transcrite en 1991

[pathétique]

Arrivé à la partie <synthétique> de son ouvrage sur le mot d'esprit, la deuxième partie, Freud se pose la question de l'origine du plaisir, du plaisir que procure le mot d'esprit. Bien entendu il est de plus en plus nécessaire - je le rappelle à ceux d'entre vous qui s'en croiraient dispensés - que vous ayez au moins fait une lecture du texte du *Mot d'esprit*. C'est la seule façon que vous ayez de connaître cet ouvrage, en dehors du cas, qui ne serait pas de votre gré je crois, que je vous lise ce texte moi-même ici. Je vais en extraire des morceaux, mais cela fait sensiblement baisser le niveau de l'attention. C'est le seul moyen de vous rendre compte que les formules que je vous apporte, ou que j'essaye de vous apporter, suivent fréquemment à la ligne, je veux dire au plus près, les questions que se pose Freud.

<l.a.>

Les questions que se pose Freud, il se les pose par une démarche souvent sinueuse, il se réfère à des thèmes diversement reçus, psychologiques et autres; ceux auxquels il se réfère implicitement par la façon dont il se sert des thèmes reçus, sont aussi importants, plus importants encore que ceux qui lui servent de référence. Ceux qui lui servent de référence sont ceux qu'il a en <commun> avec ses lecteurs. La façon dont il s'en sert fait apparaître - il faut vraiment n'avoir pas ouvert le texte pour ne pas s'en rendre compte - une dimension qui n'a jamais été jusqu'à lui, même suggérée. Cette dimension est précisément celle du rôle du signifiant.

Je voudrais aller droit au sujet de ce qui nous occupe aujourd'hui, à savoir quelle est, se demande Freud, la source du plaisir ?

[Elle est essentiellement ce que, dans un langage trop répandu de nos jours et dont se serviraient certains quand ils décriraient]

Quelle est la source du plaisir, nous dit-il ? <Certains répondraient sans doute trop facilement que> la source du plaisir du mot d'esprit est à chercher essentiellement dans son côté formel. Ce n'est heureusement pas comme cela que Freud s'exprime, il s'exprime d'une façon encore beaucoup plus précise : la source du plaisir dans le mot d'esprit, va-t-il jusqu'à dire, c'est simplement la plaisanterie ⁽¹⁾. C'est cela la véritable source propre.

Néanmoins bien entendu, le plaisir que nous prenons au cours de l'exercice du mot d'esprit, est centré ailleurs. Ne nous apercevons-nous pas de la direction de cette source, et tout au long de son analyse, de cette sorte d'ambiguïté qui est inhérente à l'exercice même du mot d'esprit, qui fait que nous ne nous apercevons pas d'où nous vient le plaisir, et <qu'>il faut

(1) S. Freud, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, op. cit., p.210. "Antérieurement à tout esprit il y eut quelque chose que l'on peut appeler "jeu" ou "plaisanterie"."

tout l'effort de son analyse pour nous l'avoir montré ? C'est un élément, une démarche absolument essentielle.

[pour ne pas dire émetteur, purement]

Conformément à un système de référence qui va apparaître de plus en plus marqué jusqu'à la fin de l'ouvrage, cette source primitive de plaisir, il l'a rapportée à une période ludique de l'activité infantile, à savoir que c'est quelque chose qui se rapporte à ce premier jeu avec les mots, qui en somme nous reporte directement à l'acquisition du langage en tant que pur signifiant, car c'est à proprement parler au jeu verbal, à l'exercice que nous dirions presque purement, [] émetteur de la forme verbale qu'il va rapporter, primitif et essentiel, <le> plaisir.

[d']

Est-ce donc purement et simplement [] une sorte de retour à un exercice du signifiant comme tel, à une période d'avant le contrôle, que la critique, que la raison va obliger progressivement par le fait de l'éducation de tous les apprentissages de la réalité, va forcer le sujet à apporter ce contrôle et cette critique à cet usage du signifiant ? Est-ce donc dans cette différence que va consister le principal ressort de l'exercice du plaisir dans le mot d'esprit ?

[résumait]

[de]

[donnait]

Assurément la chose paraît très simple, si c'est à tout ceci que se <résume> ce que nous apporte Freud. Bien entendu ceci est très loin d'être ce à quoi il se limite, il nous dit que là est la source du plaisir, mais il nous montre aussi dans quelle voie ce plaisir est utilisé. Ce plaisir sert en quelque sorte à une opération qui se réfère <à> la libération de ces voies anciennes en tant qu'elles sont encore là en puissance virtuelle, existant, soutenant en quelque sorte encore quelque chose, et par le fait de passer par ces voies, leur <donne> un privilège par rapport à celles qui ont été amenées au premier plan du contrôle de la pensée du sujet par son progrès vers l'état adulte. Faire retrouver ce privilège à ces voies, c'est quelque chose qui nous fait rentrer d'emblée - et c'est en ceci qu'intervient toute l'analyse antérieure qu'il a faite du ressort et du mécanisme du mot d'esprit - dans des voies structurantes qui sont celles mêmes de l'inconscient.

[et]

En d'autres termes, les deux faces du mot d'esprit - c'est lui-même qui s'exprime ainsi - sont d'une part cette face d'exercice du signifiant, avec cette liberté qui porte au maximum toute sa possibilité d'ambiguïté fondamentale, et même pour tout dire, son caractère primitif par rapport au sens, l'essentielle polyvalence qu'il a par rapport au sens, la fonction créatrice qu'il a par rapport au sens, l'accent d'arbitraire qu'il apporte dans le sens, c'est l'une des faces, <et> l'autre, c'est le fait que cet exercice par lui-même nous introduit, nous dirige, évoque tout ce qui est de l'ordre de l'inconscient. [] Ceci est suffisamment indiqué au regard de Freud par le fait que les

[les mêmes] structures que révèle le mot d'esprit, la façon dont fonctionne sa constitution, sa cristallisation, ne sont autres que <celles> qu'il a découvertes lui-même dans ses premières appréhensions de l'inconscient, à savoir au niveau du rêve, au niveau des actes manqués ou réussis, comme vous voudrez l'entendre, au niveau des symptômes même.

[quand] C'est à ceci que nous avons essayé de donner une formule plus serrée, plus précise, [] sous la forme, sous la rubrique de métaphore et de métonymie <que> nous retrouvons dans leurs formes les plus générales, dans les formes <qui sont> équivalentes pour tout exercice du langage, et [] que nous [] retrouverons <aussi> structurant [] l'inconscient; ces formes sont les formes les plus générales dans lesquelles [] la condensation, le déplacement <et> les autres mécanismes que Freud met en valeur dans les structures de l'inconscient, ne sont en quelque sorte que des applications.

[en] [de]

[qu'ils ont]
[aussi pour ce]
[dans]
[donc]

Cette commune mesure de l'inconscient - avec ce que nous lui conférons, non pas simplement par les voies des habitudes mentales, mais par ce qu'il y a effectivement de dynamique dans le rapport avec le désir - cette commune mesure de l'inconscient et de la structure de la parole en tant qu'elle est commandée par les lois du signifiant, c'est ceci que nous essayons d'approcher de plus en plus près, d'exemplarifier, de rendre exemplaire par notre recours à l'ouvrage de Freud sur le mot d'esprit. C'est ce que nous allons essayer de regarder de plus près aujourd'hui.

Si nous mettons l'accent sur ce qu'on pourrait appeler l'autonomie des lois du signifiant, si nous disons par rapport au mécanisme de la création du sens qu'elles sont premières, ceci ne nous dispense pas bien entendu de nous poser la question de comment nous devons concevoir, non seulement l'apparition du sens, mais pour parodier une formule qui a été assez maladroitement produite dans l'Ecole logico-positiviste, nous dirions le sens du sens, non pas que ceci ait un sens. Mais que voulons-nous dire quand il s'agit de sens ? Et aussi bien Freud, dans ce chapitre sur le mécanisme du plaisir, l'évoque, s'y réfère sans cesse, et n'est pas sans faire état de cette formule si souvent répandue à propos de l'exercice du mot d'esprit, sens dans le non-sens, comme l'ont dit depuis longtemps les auteurs, <dans cette> formule qui fait en quelque sorte état des deux faces apparentes du plaisir : la façon dont il frappe d'abord par le non-sens, dont d'autre part il nous attache et nous récompense par l'apparition de je ne sais quel sens secret, d'ailleurs toujours tellement difficile à définir, <que> nous <partions dans la> perspective <du> non-sens même, ou bien <dans le> passage frayé par <ce> non-sens qui à cet instant nous étourdit, nous sidère.

[par une sorte]

[partons de cette]
[dans ce] [un]

[si]

[aussi]

Ceci est plus près peut-être du mécanisme <du plaisir>, et Freud assurément est aussi beaucoup plus près de lui concéder plus de propriétés. C'est à savoir que le non-sens a le rôle là, un instant, de nous leurrer assez longtemps pour qu'un sens inaperçu jusque-là, ou d'ailleurs très vite [] passé, fugitif, un sens en éclair, de la même nature que la sidération qui nous a un instant retenus sur le non-sens, nous frappe à travers cette saisie du mot d'esprit.

En fait si l'on regarde les choses de plus près, on voit que Freud va jusqu'à répudier ce terme de non-sens, et c'est là aussi que je voudrais que nous nous arrêtons aujourd'hui, car aussi bien c'est bien le propos de ces approximations qui permettent précisément d'éviter le dernier terme, le dernier ressort du mécanisme en jeu, que de s'arrêter à des formules qui sans aucun doute ont leur apparence, leur séduction psychologique, mais qui ne sont pas à proprement parler celles qui conviennent.

[non]

[et qu']

[dont]

[d'une]

Je vais vous proposer de partir de quelque chose qui ne sera [] pas un recours à l'enfant dont sans aucun doute nous savons en effet qu'il peut prendre quelque plaisir à ces jeux verbaux. [] On peut se référer en effet à quelque chose de cet ordre pour donner sens et poids à une sorte de psychogénèse du mécanisme de l'esprit, mais [] après tout, si vous y pensez autrement que par une espèce de satisfaction, <de> routine qui est établie par le fait que se référer à quelque chose comme cette activité ludique primitive, lointaine, à laquelle après tout on peut accorder toutes les grâces, il n'est peut-être pas non plus quelque chose qui doive tellement nous satisfaire, puisqu'aussi bien il n'est pas sûr que le plaisir de l'esprit auquel l'enfant ne participe que de très loin, soit quelque chose qui doive être exhaustivement expliqué par un recours à la fantaisie.

Mais je voudrais arriver à quelque chose qui fasse le noeud entre cet usage du signifiant et ce que nous pouvons appeler une satisfaction ou un plaisir. C'est moi ici qui reviendrai à cette référence qui semble élémentaire, que si nous recourons à l'enfant il faut tout de même que nous n'oublions pas que le signifiant au début est fait pour servir à quelque chose, il est fait pour exprimer une demande.

Arrêtons-nous donc un instant au ressort de la demande. C'est ce quelque chose d'un besoin qui passe au moyen du signifiant <et> qui est adressé à l'autre. Déjà la dernière fois je vous ai fait remarquer que cette référence méritait que nous essayions d'en sonder les temps. Les temps en sont si peu sondés que j'y ai fait allusion quelque part dans l'un de mes articles. Un personnage éminemment représentatif de la

hiérarchie psychanalytique (2) a fait tout un article d'une douzaine de pages environ pour s'émerveiller des vertus de ce qu'il appelle le *warding*, mot qui en anglais correspond à ce que plus maladroitement en français, nous appelons "passage au verbal", ou "verbalisation". Il est évidemment plus élégant en anglais qu'il ne l'est en français. Il s'émerveille qu'une patiente singulièrement braquée par une intervention qu'il avait faite en lui disant quelque chose qui voulait dire à peu près : vous avez de singulières ou même de fortes < *demandes* > (3), ce qui en anglais a en plus un accent plus insistant encore qu'en français, en ait été littéralement bouleversée comme d'une accusation, comme d'une dénonciation, alors que, quand il avait repris le même terme quelques moments plus tard en se servant de < *need* >, c'est-à-dire besoin, il avait trouvé quelqu'un de tout docile à accepter son interprétation.

<P. L.>

<P. L.>

Le caractère de montagne qui est donné par l'auteur en question à cette découverte, nous montre bien à quel point l'art du *warding* est encore à l'intérieur de l'analyse, ou du moins d'un certain cercle de l'analyse, à l'état primitif. Car à la vérité tout est là : la demande est quelque chose qui par soi-même est si relative à l'autre, que du fait que ce soit l'autre qui l'accuse, il se trouve tout de suite en posture d'accuser le sujet lui-même, de le repousser, alors qu'en évoquant le besoin, il authentifie ce besoin, il l'assume, il l'homologue, il l'amène à lui, il commence déjà à le reconnaître, ce qui est une satisfaction essentielle.

[qu']

Le mécanisme de la demande naturellement est le fait que l'autre par nature s'y oppose, ou encore [] on pourrait dire que la demande par nature exige qu'on s'y oppose pour être soutenue comme demande, <elle> est liée justement à l'introduction, dans la communication, du langage, <elle> est illustrée à chaque instant par le mode sous lequel l'autre accède à la demande.

Réfléchissons bien. C'est dans la mesure où la dimension du langage vient là pour être remodelée, mais aussi <bouleverser en le complexifiant> à l'infini le système des besoins, que la demande est essentiellement quelque chose de sa nature qui se pose comme pouvant être exorbitante. Ce n'est pas pour rien que les enfants demandent la lune. Ils

[pour verser dans le complexe signifiant] <P. L.>

(2) Il s'agit d'Ernest Kris et de son article "Ego psychology and interpretation in psychoanalytic therapy" in *The psychoanalytic quarterly*, XX, n°1 January 1951, pages 15 à 29, et surtout les pages 27 et 28. Cette remarque à propos du *warding* est déjà citée par Lacan dans "Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse" in *Écrits*, op. cit., p. 295 et 296. C'est aussi dans ce même article d'Ernest Kris que se trouve la fameuse histoire de l'homme aux cervelles fraîches. L'article de Kris est reproduit en annexe de cette séance p.

(3) Trad. : exigence.

demandent la lune parce qu'il est de la nature d'un besoin qui s'exprime par l'intermédiaire du système signifiant, de demander la lune, aussi bien d'ailleurs que nous n'hésitons pas à la leur promettre, aussi bien d'ailleurs sommes-nous tout près de l'avoir. En fin de compte nous ne l'avons pas encore la lune, et ce qui est essentiel c'est tout de même de s'apercevoir de ceci, de le mettre en relief : après tout dans cette demande de satisfaction d'un besoin, qu'est-ce qui se passe purement et simplement ? Nous répondons à la demande, nous donnons à notre prochain ce qu'il nous demande. Par quel trou de souris faut-il qu'il passe ? Par quel réduction de ses prétentions faut-il qu'il se réduise lui-même pour que la demande soit entérinée ?

C'est ce que met suffisamment en valeur le phénomène du besoin quand il apparaît nu. Je dirais même que pour y accéder en tant que besoin, il faut que nous nous référions au-delà du sujet à je ne sais quel autre, qui s'appelle le Christ qui s'identifie au pauvre pour ceux qui pratiquent la charité chrétienne, mais même pour les autres, pour l'homme du désir, [] le Don Juan de Molière, il donne bien entendu au mendiant ce qu'il lui demande, et ce n'est pas pour rien qu'il ajoute "pour l'amour de l'humanité" (4). C'est à un autre au-delà de celui qui est en face de vous en fin de compte, que la réponse à la demande, l'accord de la demande est déferé, et l'histoire qui est une des histoires sur lesquelles Freud fait pivoter son analyse du mot d'esprit, l'histoire dite du saumon mayonnaise, est la plus belle histoire qui en donne ici l'illustration.

[pour]

[celui qui répond en quelque sorte déjà à quelque autre]

Un personnage s'indigne, après avoir à un quémendeur donné quelque argent dont il a besoin pour faire face à je ne sais quelles dettes, à ses échéances, de le voir donner à l'objet de la générosité, un emploi <autre> que <ce à quoi il était destiné par cet> esprit limité. C'est une véritable histoire drôle, quand le retrouvant le lendemain dans un restaurant en train de s'offrir, ce qui est considéré comme le signe de la dépense somptuaire, du saumon à la mayonnaise, avec ce petit accent viennois que peut donner le ton de l'histoire, il lui dit : "comment, est-ce pour cela que je t'ai donné de l'argent ? Pour t'offrir du saumon mayonnaise !". A quoi l'autre alors entre dans le mot d'esprit et répond : "Mais alors je ne comprends pas : quand je n'ai pas d'argent je ne peux pas avoir de saumon mayonnaise, quand j'en ai je ne peux pas non plus en prendre! Quand donc mangerai-je du saumon mayonnaise ?" (5).

Toute espèce d'exemple du mot d'esprit est encore plus significatif par le domaine même où il se déplace, est encore plus significatif par sa particularité qui semble être le quelque

(4) Molière, *Don Juan*, Acte III scène II.

(5) S. Freud, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, op. cit., p. 79.

[auquel]
[est]

chose de spécial dans l'histoire qui ne peut pas être généralisé. C'est par cette particularité que nous arrivons au plus vif ressort du domaine <où> nous nous plaçons, et la pertinence de cette histoire n'est pas moindre que celle de n'importe quelle autre histoire qui toujours nous met au coeur même du problème, au rapport entre le signifiant et le désir, et au fait que le désir <ait> profondément changé d'accent, <soit> subverti, rendu ambigu lui-même par son passage par les voies du signifiant.

Entendons bien ce que tout cela veut dire. C'est toujours au nom d'un certain registre qui fait intervenir l'autre au-delà de celui qui demande, que toute satisfaction est accordée, et ceci précisément pervertit profondément le système de la demande et de la réponse à la demande. Vêtir ce qui sont nus, nourrir ceux qui ont faim, visiter les malades, je n'ai pas besoin de vous rappeler les sept, huit ou neuf oeuvres de miséricorde. Il est assez frappant dans leurs termes mêmes que vêtir ceux qui sont nus, on pourrait dire si la demande était quelque chose qui devait être soutenue dans sa pointe directe, pourquoi pas habiller, je veux dire chez Christian Dior, ceux ou celles qui sont nus ? Cela arrive de temps en temps, mais en général, c'est qu'on a commencé par les déshabiller soi-même. De même nourrir ceux qui ont faim, pourquoi pas leur saouler la gueule ? Ça ne se fait pas, ça leur ferait mal, ils ont l'habitude de la sobriété, il ne faut pas les déranger. Quand à visiter les malades, je rappellerai le mot de Sacha Guitry : "faire une visite fait toujours plaisir, si ce n'est pas quand on arrive, c'est au moins quand on s'en va !"

[Le rapport de thématique]

[donc]

[d'autre que]

<Le support schématique> de la demande est au coeur de ce qui fait aujourd'hui notre propos. Essayons donc de schématiser ce qui se passe dans ce temps d'arrêt qui en quelque sorte décale, par une sorte de voie singulière en balonnette si on peut s'exprimer ainsi, la communication de la demande à son accès. Ce n'est [] pas à quelque chose <de> mythique, mais <à> quelque chose de profondément vrai, que je vous prie de vous reporter pour faire usage de ce petit schéma, et de la façon suivante : supposons la chose tout de même qui doit bien exister quelque part, ne serait-ce que dans notre schéma, une demande qui passe, car en fin de compte tout est là <et> si Freud a introduit une nouvelle dimension dans notre considération de l'homme, c'est que, je ne dirais pas que quelque chose passe quand même, mais que ce quelque chose qui est destiné à passer, le désir qui devrait passer, laisse quelque part, non seulement des traces, mais un circuit insistant.

[Mettons-nous]

Partons donc sur le schéma de quelque chose qui représenterait la demande qui passe. [] Puisqu'enfance il y a, nous pouvons très bien y faire réfugier la demande qui passe.

[II]
 [quelque chose se dessine qui part]

 [du stock] [du]

 [de] [monter] [sur]
 [si] [le]
 [qu'il] [et si]
 [jusqu'] <G. T.> [r']
 * croit

 [en]

 [autre]

Cet enfant qui articule quelque chose dont il n'est encore pour lui qu'articulation incertaine, mais articulation à laquelle il prend plaisir, à laquelle se réfère Freud, <cet enfant> dirige sa demande. Disons qu'elle part - heureusement elle n'est pas encore entrée en jeu - [] de ce point que nous appellerons <grand> delta ou grand D, demande, et ceci, qu'est-ce que cela nous décrit ? Cela nous décrit la fonction du besoin, quelque chose s'exprime qui part du sujet et qui termine la ligne de son besoin. C'est précisément ce qui termine la courbe de ce que nous avons isolé ici comme le discours, et ceci est fait à l'aide de la mobilisation de quelque chose qui est préexistant. Je n'ai pas inventé la ligne du discours, la mise en jeu du stock très réduit à ce moment [] <des> signifiants, pour autant que corrélativement il articule quelque chose.

Voyez les choses. Si vous voulez, <traçons> ensemble [] les deux plans ⁽⁶⁾ [] : l'intention si confuse que vous la supposiez <du> jeune sujet en tant qu'il dirige l'appel, <et> le signifiant [] aussi désordonné que vous puissiez en supposer l'usage, pour autant qu'il est mobilisé dans cet effort, dans cet appel <qui> progresse en même temps. <Ce> quelque chose a un sens d'accroissement que je vous ai déjà marqué, <d'>utilité pour comprendre l'effet rétroactif de la phrase qui se boucle <juste> à la fin du deuxième temps - remarquez que ces deux lignes ne se sont pas encore entrecroisées <en γ> - en d'autres termes que celui qui dit quelque chose, dit à la fois plus et moins que ce qu'il doit * dire. La référence ici au caractère tâtonnant du premier usage de la langue de l'enfant trouve son plein emploi.

Si en d'autre terme progresse parallèlement sur les deux lignes l'achèvement de ce quelque chose qui là s'appellera la demande, c'est <quand> même à la fin du second temps que le signifiant se bouclera sur quelque chose qui ici achève d'une façon aussi approximative que vous le voudrez, le sens de la demande, ce qui constitue le message, <et> le quelque chose que l'autre, disons la mère pour de temps en temps admettre l'existence de bonnes mères, évoque à proprement parler, <et> qui coexiste avec l'achèvement du message. L'un et l'autre se déterminent en même temps, l'un comme message, l'autre comme <Autre> ⁽⁷⁾, et dans un troisième temps, de cette double

(6) Il s'agit du schéma n°1 (p.24 de la séance du 6 novembre 1957) en train de se faire. Lacan propose de tracer en même temps les deux lignes : elles se croisent d'abord en A, "le deuxième temps" est en γ. Faites le vous-mêmes!

(7) Comment pouvoir déterminer à chaque occurrence de ce mot s'il s'agit de le transcrire avec un "A" majuscule ou "a" minuscule ? Lacan, depuis son séminaire de 1954-1955 sur *Le moi dans la théorie de Freud et dans la pratique de la psychanalyse*, a opéré la distinction entre l'"Autre", lieu de l'altérité radicale inhérente au langage et l'"autre", image du

courbe, nous verrons quelque chose qui ici s'achève, et aussi ici quelque chose dont nous allons au moins à titre hypothétique indiquer comment nous pouvons les nommer, les situer dans cette structuration de la demande qui est celle que nous essayons de mettre tout à fait à la base, au fondement de l'exercice premier du signifiant dans l'expression du désir.

Je vous demanderai, au moins provisoirement, d'admettre comme la référence la plus utile pour ce que nous allons essayer de développer ultérieurement, d'admettre dans le troisième temps ce cas idéal où la demande en quelque sorte rencontre exactement ce qui la prolonge, à savoir l'autre qui la reprend à propos de son message.

Je crois que ce que nous devons ici considérer, c'est quelque chose qui ne peut pas exactement se confondre ici avec la satisfaction, car il y a dans l'intervention, dans l'exercice même de tout signifiant à propos de la manifestation du besoin, ce quelque chose qui le transforme et qui déjà lui apporte de par l'appoint du signifiant, ce minimum de transformations, de métaphores pour tout dire, qui fait que ce qui est signifié est quelque chose d'au-delà du besoin brut, de remodelé par l'usage du signifiant.

C'est ici pour tout dire que commence à s'exercer, à intervenir, à entrer dans la création du signifié, quelque chose qui n'est pas pure et simple traduction du besoin, mais de reprise de réassomption, de remodelage du besoin, de création d'un désir qui <est> autre que le besoin, qui est un <besoin> plus [] un signifiant. Comme le disait Lénine : le socialisme est quelque chose qui probablement est très sympathique, mais la communauté parfaite a en plus l'<électrification>.

Ici il y a en plus le signifiant dans l'expression du besoin. Et de l'autre côté ici, dans le troisième temps, il y a assurément quelque chose qui correspond à cette apparition miraculeuse. Nous l'avons supposée miraculeuse, pleinement satisfaisante, [] satisfaction par l'autre de quelque chose, ce quelque chose qui est là créé. C'est ce quelque chose qui ici normalement aboutit à ce que Freud nous présente comme le plaisir de l'exercice du signifiant, pour tout dire l'exercice de la chaîne signifiante comme tel, dans ce cas idéal de réussite, dans le cas où l'autre vient ici dans le prolongement même de l'exercice du signifiant. Ce qui prolonge l'effort du signifiant

semblable. Il nous semble impossible, dans cette séance-là particulièrement, de pouvoir trancher à chaque fois avec sûreté, et de déterminer si Lacan met l'accent sur le versant symbolique ou le versant imaginaire du concept. Dans certains cas, il ne laisse aucune ambiguïté sur son intention, mais la plupart du temps, notre opération de transcription requiert une interprétation, et nous voulions le signaler.

[désir] <l. a.>

[qu']

[électrification]

[de la]

[limites]

comme tel, c'est cette résolution ici en un plaisir propre, authentique, le plaisir de cet usage du signifiant, vous le voyez sur ces quelques lignes [].

[autre]

Je vous prie un instant d'admettre à titre d'hypothèse à proprement parler, l'hypothèse qui restera sous-jacente à tout ce que nous allons essayer de concevoir comme ce qui se produit dans les cas communs, dans les cas d'exercice réel du signifiant. Pour l'usage de la demande c'est quelque chose qui sera sous-tendu par cette référence primitive à ce que nous pourrions appeler le plein succès, ou le premier succès, ou le succès mythique, ou la forme archaïque primordiale de l'exercice du signifiant. Ce passage plein, ce passage avec succès de la demande comme telle dans le réel, pour autant qu'il crée en même temps le message et l'«Autre», aboutit à ce remaniement du signifié d'une part, qui est introduit par l'usage du signifiant comme tel, et d'autre part prolonge directement l'exercice du signifiant dans un plaisir authentique. L'un et l'autre se balancent, il y a d'une part cet exercice que nous retrouvons en effet avec Freud tout à fait à l'origine du jeu verbal comme tel, qui est un plaisir original toujours prêt à surgir, et bien entendu combien toujours par tout ce que nous allons voir maintenant de ce qui se passe pour s'y opposer, combien masquée est d'autre part cette nouveauté qui apparaît non pas simplement dans la réponse à la demande, mais dans le fait que dans la demande verbale elle-même apparaît ce quelque chose d'original qui complexifie, qui transforme le besoin, qui le met sur le plan de ce que nous appellerons à partir de là le désir. Le désir «est» ce quelque chose qui est défini par un décalage essentiel par rapport à tout ce qui est de l'ordre purement et simplement de la «satisfaction» imaginaire du besoin, qui est ce quelque chose qui l'introduit par soi-même dans un ordre autre, dans l'ordre symbolique avec tout ce qu'il peut apporter ici de perturbation.

[étant]

[direction] «P. L.»

[y]
[incompréhensible]

Pour tout dire nous voyons ici surgir «quelque chose de nouveau» à propos de ce mythe premier auquel je vous prie de vous référer, parce qu'il faut que nous «nous» [] appuyions là-dessus dans toute la suite, faute de rendre «compréhensible», tout ce qui nous sera par Freud articulé à propos du mécanisme propre du plaisir du mot d'esprit. Je souligne que cette nouveauté qui apparaît dans le signifié par l'introduction du signifiant c'est ce quelque chose que nous retrouvons partout comme une dimension essentielle accentuée par Freud à tous les détours, dans ce qui était manifestation de l'inconscient.

Freud nous dit parfois que quelque chose nous apparaît au niveau des formations de l'inconscient, qui s'appelle surprise. C'est quelque chose qu'il convient de prendre, non pas comme un accident de cette découverte, mais comme une

dimension essentielle de son essence. Il y a quelque chose d'originaire, le phénomène de la surprise, qu'il se produise à l'intérieur d'une formation de l'inconscient pour autant qu'en elle-même elle choque le sujet par son caractère surprenant, mais aussi bien si au moment où pour le sujet vous en faites le dévoilement, vous <provoquez> chez lui ce sentiment de la surprise. Freud l'indique dans toutes sortes de points, soit dans l'analyse des rêves, soit dans la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, soit encore et à tout instant dans le texte du *Mot d'esprit*. Cette dimension de la surprise est elle-même consubstantielle à ce qu'il en est du désir, pour autant qu'il est passé au niveau de l'inconscient. Cette dimension, et ce que le désir emporte avec lui d'une condition d'émergence qui lui est propre en tant que désir, est proprement celle par laquelle il est même susceptible d'entrer dans l'inconscient, car tout désir n'est pas susceptible d'entrer dans l'inconscient. Seuls entrent dans l'inconscient ces désirs qui pour avoir été symbolisés, peuvent, en entrant dans l'inconscient, conserver sous leur forme symbolique, sous la forme de cette trace indestructible dont Freud reprend encore l'exemple dans le *witz*, des désirs qui ne s'usent pas, qui n'ont pas le caractère d'impermanence propre à toute insatisfaction, mais qui au contraire sont supportés par cette structure symbolique qui les maintient à un certain niveau de circulation du signifiant, celui que je vous ai désigné comme devant être dans ce schéma situé dans ce circuit entre le message et l'«Autre», c'est-à-dire occupant une fonction, une place qui, selon les cas, selon les incidences où il se produit, fait que ce sont par les mêmes voies que nous devons concevoir le circuit tournant de l'inconscient en tant qu'il est là toujours prêt à reparaitre.

[autre]

[en tant que c'est]
[qu'à] [vient de][dans]

[enfin]

[autre]

C'est dans l'action de la métaphore, [] pour autant que certains circuits originaux viennent frapper [] le circuit courant, banal, reçu, de la métonymie, que se produit le surgissement du sens nouveau en tant [] que dans le trait d'esprit c'est à ciel ouvert que se produit cette balle renvoyée entre message et «Autre», qui va produire l'effet original du trait d'esprit.

Rentrons maintenant dans plus de détails pour essayer de le saisir et de le concevoir.

Si nous ne sommes plus à ce niveau primordial, à ce niveau mythique de première instauration dans sa forme propre de la demande, comment les choses se font-elles ? Reportons-nous à ce thème absolument fondamental tout au long des histoires de traits d'esprit. On ne voit que cela, on ne voit que des quémandeurs à qui on accorde des choses, soit qu'on leur accorde ce qu'ils ne demandent pas, soit que leur ayant accordé ce qu'ils demandent, ils en fassent un autre usage, soit qu'ils se comportent vis-à-vis de celui qui le leur a accordé, avec une toute spéciale insolence, reproduisant si

l'on peut dire dans le rapport du demandeur au sollicité, cette dimension bénie de l'ingratitude. Sinon, il serait vraiment insupportable d'accéder à aucune demande, car observez - comme nous l'a fait remarquer avec beaucoup de pertinence notre ami Mannoni dans un excellent ouvrage ⁽⁸⁾ - que le mécanisme normal de la demande à laquelle on accède est de provoquer des demandes toujours renouvelées, car en fin de compte qu'est-ce que c'est que cette demande, pour autant qu'elle rencontre son auditeur, l'oreille à laquelle elle est destinée ?

[est]

Ici faisons un petit peu d'étymologie, quoique ce ne soit pas dans cet usage-là du signifiant que réside forcément la dimension essentielle à laquelle on doit se référer. Un peu d'étymologie est pourtant bien là pour nous éclairer.

[r]

Cette demande si marquée des thèmes de l'exigence dans la pratique concrète, dans l'usage, dans l'emploi du terme, et plus encore en anglo-saxon qu'en d'autres langues, mais aussi bien dans d'autres langues, originairement c'est *demandare*, c'est "se confier", c'est sur le plan d'une communauté de registre et de langage [] une remise de tout soi, de tous ses besoins à un autre. Le matériel signifiant de la demande est emprunté sans doute pour prendre un autre accent qui lui est tout spécialement imposé par l'exercice effectif de la demande.

[d']

Mais ici le fait de l'origine des matériaux employés métaphoriquement, vous le voyez par le progrès de la langue, est bien pour nous instruire de ce dont il s'agit dans ce fameux complexe de dépendance que j'évoquais tout à l'heure avec [] les termes de Mannoni. En effet quand celui qui demande peut penser qu'effectivement l'autre a vraiment <accédé> à une de ses demandes, il n'y a en effet plus de limite : il peut, il doit, il est normal qu'il lui confie tous ses besoins. Tout ce que j'évoquais à l'instant des bienfaits de l'ingratitude, met un terme aux choses, met un terme à ce qui ne saurait s'arrêter.

[selon]

[accepté]

Mais aussi bien le quémandeur n'a pas l'habitude de par l'expérience, de présenter ainsi sa demande toute nue; la demande n'a rien de confiant, il sait trop bien à quoi il a affaire dans l'esprit de l'autre, et c'est en cela qu'il déguise sa demande. C'est-à-dire qu'il demande quelque chose dont il a besoin au nom d'autre chose dont il a quelquefois besoin aussi, mais qui sera plus facilement admis comme prétexte à la demande; au besoin cette autre chose, s'il ne l'a pas il l'inventera purement et simplement, et surtout il tiendra compte dans la formulation de sa demande, de ce qui est le système

⁽⁸⁾ Il s'agit de *Psychologie de la colonisation*, Seuil, 1950, réédité aux Editions Universitaires sous le titre *Prospero et Caliban*, 1984.

[autre]

[jeu] [et là]
[autre]

de l'autre, celui auquel je faisais allusion tout à l'heure. Il s'adressera d'une certaine façon à la dame d'oeuvre, d'une autre façon au banquier, tous personnages qui se profilent d'une façon si amusante, d'une autre façon au marieur, d'une autre façon à ceux-ci ou à ceux-là, c'est-à-dire que non seulement son désir sera pris et remanié dans le système du signifiant, mais dans le système du signifiant tel qu'il est instauré, institué dans l'autre, c'est-à-dire selon le code de l'autre, et simplement sa demande commencera à se formuler à partir de l'«Autre» pour d'abord se réfléchir sur ce quelque chose qui depuis longtemps est passé à l'état actif dans son discours, sur le «"je"» ici [] qui profère la demande pour la réfléchir sur l'«Autre», et aller par ce circuit s'achever en message.

Qu'est-ce à dire ? Ceci c'est l'appel, l'intention, c'est le circuit du besoin secondaire dont vous voyez qu'il n'y a pas tellement besoin encore de lui donner trop l'accent de la raison, sinon celui du contrôle, contrôle par le système de l'autre qui bien entendu implique déjà toutes sortes de facteurs que nous sommes uniquement pour l'occasion fondés à qualifier de rationnels. Disons que s'il est rationnel d'en tenir compte, il n'est pas pour autant impliqué dans leur structure qu'ils soient effectivement rationnels.

[mais à quelque chose]
[autre]
[et] [d'en]
[avons]
[autre]
[autre] [autre]

Que se passe-t-il sur la chaîne du signifiant selon ces trois temps que nous voyons ici se décrire ? C'est quelque chose qui de nouveau mobilise tout l'appareil, toute la disposition, tout le matériel pour arriver ici <ψ> d'abord à quelque chose - qui ne passe pas d'emblée vers l'autre <A, mais> qui vient ici <β> se réfléchir à ce quelque chose - qui au deuxième temps a correspondu à l'appel à l'«Autre» - c'est-à-dire à cet objet pour autant qu'il est l'objet admissible par l'autre, qu'il est l'objet de ce que veut bien désirer l'autre, qu'il est l'objet métonymique <β>. [] C'est de se réfléchir sur cet objet, venir au troisième temps converger vers le message <ψ>, que nous nous trouvons donc ici, non pas dans cet heureux état de satisfaction que nous <avons> obtenu au bout des trois temps de la première mythique représentation de la demande et de son succès avec sa nouveauté surprenante, et son plaisir par lui-même satisfaisant; mais nous nous trouvons arrêtés sur un message qui porte en lui-même ce caractère d'ambiguïté d'être la rencontre d'une formulation aliénée dès son départ, en tant qu'elle part de l'«Autre», et de ce côté va aboutir à quelque chose qui est en quelque sorte désir de l'«Autre» en tant que c'est de l'«Autre» lui-même qu'a été évoqué l'appel, et d'autre part dans son appareil signifiant même d'introduire toutes sortes d'éléments conventionnels qui sont à proprement parler ce que nous appellerons le caractère de communauté, ou de déplacement à proprement parler des objets, pour autant

que les objets sont profondément remaniés par le monde de l'autre. Et nous avons vu que le discours entre ces deux points d'aboutissement de la flèche au troisième temps, est quelque chose de si frappant que c'est cela même qui peut aboutir à ce que nous appelons lapsus, trébuchement de paroles par les deux voies.

Il n'est pas certain que ce soit une signification univoque qui soit formée, elle est tellement peu univoque que le caractère fondamental de maladresse et de méconnaissance - <P.L.> < *missverständnis* > - du langage, en est une dimension essentielle. C'est sur l'ambiguïté de cette formation de message, que va travailler le mot d'esprit. C'est à partir de ce point, à des titres divers, que peut être formé le mot d'esprit. Je ne tracerai pas aujourd'hui encore la diversité des formes sous lesquelles ce message peut être repris tel qu'il est constitué sous sa forme ambiguë essentielle, sous sa forme ambiguë quant à <sa> structure <soumise> à un traitement qui a, selon ce [la] [pour suivre] que nous a dit Freud, le but de restaurer finalement le cheminement idéal qui doit aboutir à la surprise d'une nouveauté d'une part, et au plaisir du jeu du signifiant d'autre part. C'est l'objet du mot d'esprit.

L'objet du mot d'esprit est de nous réévoquer cette dimension par laquelle le désir sinon rattrape, du moins indique tout ce qu'il a perdu en cours de route dans ce chemin, à savoir ce qu'il a laissé /₁/ de déchets/ au niveau de la chaîne métonymique d'une part, /₁/, et d'autre part ce qu'il ne réalise pas pleinement au niveau de la métaphore, si nous appelons [autre] métaphore naturelle ce qui s'est passé tout à l'heure dans cette pure et simple idéale transition du désir en tant qu'il se forme dans le sujet vers l'«Autre» qui le reprend et qui y accède.

Nous nous trouvons ici à un stade plus évolué, au stade où déjà sont intervenues dans la psychologie du sujet ces deux choses qui s'appellent le "je" d'une part, et d'autre part l'objet profondément transformé qu'est l'objet métonymique. Nous nous trouvons devant la métaphore, non pas naturelle, mais l'exercice courant de la métaphore, qu'elle réussisse ou qu'elle échoue, dans cette ambiguïté du message dont il s'agit ou non maintenant de faire un sort dans les conditions qui restent à l'état naturel. Nous avons toute une partie de ce désir qui va continuer de circuler sous la forme de déchets du signifiant dans l'inconscient. Dans le cas du trait d'esprit, par une sorte de forçage, d'ombre heureuse de succès étonnants et purement véhiculés par le signifiant, de reflets de la satisfaction ancienne, quelque chose va passer qui a très exactement pour effet de reproduire ce plaisir premier de la demande satisfaite, en même temps qu'elle accède à une nouveauté originale. C'est ce quelque chose que le trait d'esprit, de par son essence, réalise, et réalise comment ?

Qu'avons-nous vu jusqu'ici ? Nous avons dit en somme que ce dont il s'agit pour cela, c'est que ce schéma peut nous servir à apercevoir ce quelque chose qui est l'achèvement de la courbe première de cette chaîne signifiante, et qui est aussi quelque chose qui prolonge ce qui passe du besoin intentionnel dans le discours. Comment cela ? Par le trait d'esprit. Mais comment le trait d'esprit va-t-il venir au jour ? Ici nous retrouvons les dimensions du sens et du non-sens, mais je crois que nous devons les serrer de plus près.

Si quelque chose a été visé de ce que je vous ai la dernière fois donné comme indication de la fonction métonymique, c'est à proprement parler ce qui dans le déroulement simple de la chaîne signifiante, se produit d'égalisation, de nivellement, d'équivalence, donc [] autant d'effacements <que de> réduction du sens.

[qu'une]

[d']

[que]

Ce n'est pas dire que ce soit le non-sens, c'est quelque chose qui du seul fait - [] j'avais pris la référence marxiste - que nous mettons en fonction deux objets de besoin, de façon telle que l'un devienne la mesure de la valeur de l'autre, efface de lui ce qui est précisément l'ordre du besoin, et de ce fait l'introduit dans l'ordre de la valeur du point de vue du sens et, par une espèce de néologisme qui présente aussi bien une ambiguïté, peut être appelé le dé-sens. Appelons-le aujourd'hui simplement le peu de sens, et aussi bien verrez-vous, une fois que vous aurez cette clef, la signification de la chaîne métonymique de ce peu de sens.

C'est là très précisément ce sur quoi la plupart des mots d'esprit jouent. Il convient que le mot d'esprit mette en valeur, fasse sortir le caractère non pas de non-sens, nous ne sommes pas dans le mot d'esprit de ces âmes nobles qui tout de suite après le grand désert de <la guerre> nous aurons révélé les grands mystères de l'absurdité générale, le discours de la belle âme, s'il n'a pas réussi à anoblir nos sentiments, a récemment <anobeli > sa dignité d'écrivain ⁽⁹⁾.

[laquelle]

[anobli]

Mais pour autant ce discours sur le non-sens n'en est pas moins le discours le plus vain que nous ayons jamais pu entendre. Il n'y a absolument pas jeu du non-sens, mais chaque fois que l'équivoque est introduite, qu'il s'agisse de l'histoire du veau, de ce veau sur lequel moi-même je m'amusais la dernière fois à en faire presque la réponse de Henri Heine, disons que ce veau après tout ne vaut guère à la date à laquelle on en parle, et aussi bien tout ce que vous pourrez trouver dans les jeux de mots, plus spécialement ceux

(9) Il s'agit d'Albert Camus qui a reçu cette année-là (1957) le prix Nobel de littérature.

qu'on appelle les jeux de mots de la pensée, consiste à jouer sur cette minceur des mots à soutenir un sens plein.

C'est ce peu de sens qui comme tel est repris, et par où quelque chose passe qui réduit à sa portée ce message en tant qu'il est à la fois réussite, échec, mais forme nécessaire de toute formulation de la demande, et qui vient interroger l'«Autre» à propos de ce peu de sens ici, et la dimension de l'«Autre» essentielle.

[autre]
[autre]

Ce pourquoi Freud s'arrête comme à quelque chose de tout à fait primordial, à la nature même du mot d'esprit, du trait d'esprit, c'est qu'il n'y a pas de trait d'esprit solitaire, le trait d'esprit est solidaire de quelque chose, quoique nous l'ayons nous-mêmes forgé, inventé, si tant est que nous inventions le trait d'esprit et que ce ne soit pas lui qui nous invente. Nous éprouvons le besoin de le proposer à l'autre, c'est l'autre qui est chargé de l'authentifier. Quel est cet autre ? Pourquoi cet autre ? Quel est ce besoin de l'autre ?

Je ne sais pas si aujourd'hui nous aurons assez de temps pour le définir, pour lui donner sa structure et ses limites, mais nous dirons simplement ceci au point où nous en sommes : que ce qui est communiqué dans le trait d'esprit à l'autre, c'est ce qui joue essentiellement d'une façon déjà singulièrement rusée et dont il convient de soutenir devant nos yeux le caractère dont il s'agit. Ce dont il s'agit toujours, c'est non pas de provoquer cette invocation pathétique de je ne sais quelle absurdité fondamentale à laquelle je faisais allusion tout à l'heure en me référant à l'oeuvre de l'une des Grandes-Têtes-Molles⁽¹⁰⁾ de cette époque, mais c'est ceci qu'il s'agit de suggérer, c'est cette dimension du peu de sens en interrogeant en quelque sorte la valeur comme telle, en la sommant si on peut dire de réaliser sa dimension de valeur, en la sommant de se dévoiler comme vraie valeur, ce qui est, remarquez-le bien, une ruse de langage, car plus elle se dévoilera comme vraie valeur, plus elle se dévoilera comme étant supportée par ce que j'appelle le peu de sens. Elle ne peut répondre que dans le sens du peu de sens, et c'est là qu'est la nature du message propre du trait d'esprit, c'est-à-dire ce en quoi ici au niveau du message je reprends avec l'autre ce chemin interrompu de la métonymie, et je lui porte cette interrogation : qu'est-ce que tout cela veut dire ?

Le trait d'esprit ne s'achève qu'au-delà de ceci, c'est-à-dire pour autant que l'autre accuse le coup, répond au trait

(10) Cette expression est de Lautréamont, in *Poésies*, Paris, Garnier-Flammarion, 1969, p.279.
Signalons que Camus, visé ici par Lacan, a réduit les *Poésies* au rang des "banalités laborieuses". Cf. *L'homme révolté*, Paris, Gallimard, 1951, p.107.

d'esprit, l'authentifie comme trait d'esprit, c'est-à-dire perçoit ce <qui se> véhicule comme tel de la question sur le peu de sens, ce qu'il y a là de demande de sens, c'est-à-dire d'évocation d'un sens au-delà de ce quelque chose qui est inachevé, qui dans tout cela est resté en route, marqué par le signe de l'autre marquant surtout de sa profonde ambiguïté toute formulation du désir, le liant comme tel [] à proprement parler aux nécessités et aux ambiguïtés du signifiant [], à l'homonymie [], entendez à l'homophonie. C'est pour autant que l'autre répond à cela, c'est-à-dire sur le circuit supérieur, celui qui va de A au message, <qu'il> authentifie - quoi ? Ce qu'il y a là-dedans dirons-nous de non-sens, là aussi j'insiste, je ne crois pas qu'il faille maintenir ce terme de non-sens qui n'a de sens que dans la perspective de la raison, de la critique, c'est-à-dire que ceci précisément dans ce circuit est évité.

Je vous propose la formule du pas de sens, du pas de sens comme on dit le pas de vis, le pas de quatre, le pas de <Suse>, le Pas de Calais. Ce pas de sens est à proprement parler ce qui est réalisé dans la métaphore, car dans la métaphore c'est l'intention du sujet, c'est le besoin du sujet qui, au-delà de l'usage métonymique, au-delà de ce qui se trouve dans la commune mesure, dans les valeurs reçues à se satisfaire, introduit justement ce pas de sens, ce quelque chose qui, reprenant un élément à la place où il est en lui substituant un autre, je dirais presque n'importe lequel, introduit cet au-delà toujours du besoin, par rapport à tout désir formulé, qui est à l'origine de la métaphore.

Qu'est-ce que fait là le trait d'esprit ? Il n'indique rien de plus que la dimension même, le "pas" comme tel à proprement parler, le "pas" si je puis dire dans sa forme, le "pas" vidé de toute espèce de besoin, qui ici exprimerait tout de même ce qui, dans le trait d'esprit, peut manifester ce qui en moi est latent de mon désir, et bien entendu quelque chose qui puisse trouver écho dans l'autre, mais pas forcément. L'important est que cette dimension du pas de sens soit reprise, authentifiée. C'est à cela que correspond un déplacement. Ce n'est pas au-delà de l'objet que se produit la nouveauté en même temps que le pas de sens, [] pour les deux sujets. Celui qui parle est celui qui parle à l'autre, qui le lui communique comme trait d'esprit, il a parcouru ce segment de la dimension métonymique, il a fait recevoir le peu de sens comme tel. L'autre a authentifié le pas de sens, et le plaisir s'achève pour le sujet. C'est pour autant qu'il est arrivé à surprendre l'autre avec son trait d'esprit que, lui, récolte le plaisir qui est bien le même plaisir primitif que le sujet mythique, archaïque, infantile, primordial que je vous évoquais tout à l'heure, avait recueilli du premier usage du signifiant.

[que dans ce]

[et]

[comme tel] [à proprement parler]

[suzé]

[en même temps que]

Je vous laisserai sur cette démarche. J'espère qu'elle ne vous a pas paru trop artificielle, ni trop pédante. Je m'excuse auprès de ceux à qui cette sorte de petit exercice de trapèze donne mal à la tête. Je crois quand même qu'il est nécessaire, non pas que je ne vous croie pas en esprit capables de saisir ces choses, mais je ne pense pas que ce que j'appelle votre bon sens soit quelque chose de tellement adultéré par les études médicales, psychologiques, analytiques et autres auxquelles vous vous êtes livrés, que vous ne puissiez me suivre dans ces chemins par de simples allusions. Néanmoins les lois de mon enseignement ne rendent pas non plus hors de saison que nous disjoignons du façon quelconque ces étapes, ces temps essentiels du progrès de la subjectivité dans le trait d'esprit.

Subjectivité. C'est là le mot auquel je viens maintenant, car jusqu'à présent, et aujourd'hui encore, en maniant avec vous les cheminements du signifiant, quelque chose au milieu de tout cela manque; manque non pas sans raison, vous le verrez, ce n'est pas pour rien qu'au milieu de tout cela nous ne voyons aujourd'hui apparaître que des sujets quasiment absents, des sortes de supports pour renvoyer la balle du signifiant. Et pourtant quoi de plus essentiel à la dimension du trait d'esprit, que la subjectivité ?

Quand je dis subjectivité, je dis que nulle part n'est saisissable l'objet du trait d'esprit, puisque même ce qu'il désigne au-delà de ce qu'il formule, son caractère d'allusion essentielle, d'allusion interne, est quelque chose qui ici ne fait allusion à rien, si ce n'est à la nécessité du pas de sens. Et pourtant dans cet absence totale d'objet, en fin de compte quelque chose soutient le trait d'esprit qui est le plus vécu du vécu, le plus assumé de l'assumé, ce quelque chose qui en fait à proprement parler une chose tellement subjective. Comme le dit quelque part Freud, cette "conditionnalité subjective" ⁽¹¹⁾ <est> essentielle, le mot souverain est là qui surgit entre les lignes. N'est trait d'esprit, dit-il avec ce caractère acéré des formules qu'on ne trouve presque dans aucun auteur littéraire, je n'ai jamais vu cela sous la plume de personne, "n'est trait d'esprit que ce que je reconnais moi-même comme trait d'esprit" ⁽¹²⁾, et pourtant j'ai besoin de l'autre, car tout son chapitre qui suit celui dont je viens de vous parler aujourd'hui, à savoir du mécanisme du plaisir, et qu'il appelle les motifs de l'esprit, les

(11) S. Freud, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, *op. cit.*, p.172.

(12) S. Freud, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, *op. cit.*, p.172.

"n'est trait d'esprit que ce que je reconnais comme tel".

Lacon commente ces deux expressions de Freud dans les *Écrits*, *op. cit.*, "Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse" (1953), p.270-271.

Les Formations de l'Inconscient - Séance du 4-12-57

tendances sociales mises en valeur par l'esprit - on l'a traduit en français par les mobiles, je n'ai jamais compris pourquoi on traduisait motif par mobile en français - a pour référence essentielle cet autre.

[de]

Il n'y a pas de plaisir du trait d'esprit sans cet autre, cet autre aussi en tant que sujet, sans ses rapports des deux sujets, [] celui qu'il appelle la première personne du trait d'esprit, celui qui l'a fait, et celui auquel dit-il, il est absolument nécessaire qu'on le communique. L'ordre de l'autre que ceci suggère, et pour tout dire dès maintenant le fait que cet autre est à proprement parler, et ceci avec des traits caractéristiques qui ne sont saisissables nulle part ailleurs avec un tel relief, [] à ce niveau-là cet autre, [] /₁/ [] que j'appelle /₁ici/ l'Autre avec un grand A, c'est ce que j'espère vous montrer la prochaine fois.

[soit]

[ce]

[qu']

SEANCE V DU 4 DECEMBRE 1957

Repères bibliographiques essentiels :

- **Molière**: "Don Juan".
- **O. Mannoni**: "Psychologie de la colonisation", Paris, Seuil, 1950, réédité aux Editions Universitaires sous le titre "Prospero et Caliban", Paris, 1984.
- **E. Kris**: "Ego psychology and interpretation in psychoanalytic therapy", dans *The psychoanalytic quarterly*, XX, n°1 - January 1951.
- **Freud**: *Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten*, 1905, trad. franc. de Marie Bonaparte et M. Nathan, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Paris, Idées Gallimard, 1979.

Autoréférences :

néant.

Index des noms:

Christian Dior, (p.7); **S. Freud**, (p.1, 2, 3, 4, 6, 7, 8, 10, 11, 14, 16, 18); **Sacha Guitry**, (p.7); **Henri Heine**, (p.15); **H. Hyacinthe**, (p.20); **Lénine**, (p.9); **O. Mannoni**, (p.12).

ANNEXE

"Ego psychology and interpretation in psychoanalytic therapy"
by Ernest Kris, in *The psychoanalytic quarterly*, XX, n°1, *January* 1951.

LES FORMATIONS DE L'INCONSCIENT

Jacques Lacan

Séance VI
du
Mercredi 11 décembre 1957

Séance transcrite en 1991

J'ai à vous dire aujourd'hui des choses très importantes. Nous avons laissé les choses la dernière fois sur la fonction du sujet dans le trait d'esprit. Je pense que le poids de mon sujet, sous prétexte qu'ici nous nous en servons, n'est pas pour autant devenu pour vous quelque chose avec lequel on s'essuie les pieds. Quand on se sert du mot sujet, cela comporte en général de vives réactions très personnelles, quelquefois émotives, chez ceux qui tiennent avant tout à l'objectivité.

D'autre part nous étions arrivés à cette sorte de point de concours qui est situé ici ⁽¹⁾ et que nous appelons A, autrement dit l'Autre en tant que lieu du code, lieu où parvient le message constitué par le mot d'esprit, par cette voie - qui dans notre schéma peut être franchie à ce niveau-là - du message à l'Autre et qui est la voie de la simple succession de la chaîne signifiante en tant que fondement de ce qui se produit au niveau du discours, c'est-à-dire par cette voie où, dans le texte de la phrase, se manifeste ce quelque chose d'essentiel qui émane, qui est ce que nous avons appelé le peu de sens. Cette homologation du peu de sens de la phrase, toujours plus ou moins manifeste dans le trait d'esprit, par l'Autre, c'est ce que nous avons indiqué la dernière fois et sans nous y arrêter nous contentant de dire que de l'Autre, ce qui est ici transmis est relancé dans un double <jaillissement> qui retourne au niveau du message, ce qui constitue le trait d'esprit, ceci pour autant que l'Autre a reçu ce qui se présente comme un peu de sens; il le transforme en ce que nous avons appelé nous-mêmes d'une façon équivoque, ambiguë, le pas de sens.

[agissement] <P. L.>

Ce que nous avons souligné par là ce n'est pas l'absence de sens ni le non-sens, mais quelque chose qui est un pas dans l'aperçu de ce que le sens montre de son procédé, de ce qu'il a toujours de métaphorique, d'allusif, de ce en quoi le besoin - à partir du moment où il est passé par la dialectique de la demande introduite par l'existence du signifiant - ce besoin n'est en quelque sorte jamais rejoint.

[jamais]

C'est par une série de "pas" semblables à ceux par lesquels Achille ne rejoint [] jamais la tortue, que tout ce qui est du langage procède et tend à recréer ce sens plein, ce sens ailleurs, ce sens pourtant jamais atteint. Voilà le schéma auquel nous sommes arrivés dans le dernier quart d'heure de notre discours de la dernière fois, qui paraît-il était un peu fatigué comme certains me l'ont dit. Mes phrases n'étaient pas terminées aux dires de quelques-uns, pourtant à la lecture de mon texte je n'ai pas trouvé qu'elles manquaient de queue; c'est parce que j'essaye de me propulser pas à pas dans quelque chose de difficilement communicable qu'il faut bien

(1) Cf. schéma p.24 de la séance du 6 novembre 1957.

que ces trébuchements se produisent, je m'excuse s'ils se renouvellent aujourd'hui.

Nous sommes au point où il nous faut nous interroger sur la fonction de cet Autre, pour tout dire sur l'essence de cet Autre dans ce franchissement que nous appelons - nous l'avons suffisamment indiqué sous le titre du pas de sens - ce pas de sens en tant qu'il est en quelque sorte le partiel regain de cette plénitude idéale de la demande purement et simplement réalisée, d'où nous sommes partis comme du point de départ de notre dialectique. Ce pas de sens par quelle transmutation, transsubstantiation, opération subtile de communion si l'on peut dire, peut-il être assumé par l'Autre ? quel est cet Autre ?

Pour tout dire voilà quelque chose qui nous est suffisamment indiqué par la problématique que Freud lui-même souligne quand il nous parle du mot d'esprit, avec ce pouvoir de suspension de la question qui fait qu'incontestablement plus je lis, et je ne m'en prive pas, les diverses tentatives qui ont été faites au cours des âges pour serrer de près cette question-mystère du mot d'esprit, je ne vois véritablement, à quelque auteur que je m'adresse, et même à remonter à la période féconde, à la période romantique, aucun auteur qui ait seulement rassemblé les éléments premiers, matériels de la question.

[que]

Une chose comme celle-ci par exemple, à laquelle Freud s'arrête, ici on peut dire doublement : [] d'une part, dit-il - avec ce ton souverain qui est le sien et qui tranche tellement sur l'ordinaire timidité rougissante des discours scientifiques - "n'est de l'esprit que ce que je reconnais comme tel", c'est ce qu'il appelle cette irréductible "conditionnalité subjective" (2) de l'esprit, et le sujet est bien là celui qui parle, dit Freud lui-même; et d'autre part, mettant en valeur <que>, en possession de quelque chose qui est à proprement parler de l'ordre de l'esprit, je n'ai qu'une hâte, <c'est si l'on peut dire, d'en faire l'épreuve sur l'autre>, je ne puis même recueillir pleinement le plaisir du mot d'esprit, de l'histoire, que si j'en ai fait [] l'épreuve sur l'autre, bien plus que si j'en ai en quelque sorte transmis le contexte. Il ne me serait pas difficile de faire apparaître cette perspective, cette sorte de jeu de glaces par lequel, quand je raconte une histoire, si j'y cherche vraiment l'achèvement, le repos, l'accord de mon plaisir dans le consentement de l'autre, il reste à l'horizon que cet autre

[si l'on peut dire]

[Autre]

[Autre]

(2) S. Freud, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, op. cit., p.172.
Dès 1953, Lacan avait souligné cette expression, cf. *Écrits*, op. cit., p.270.

[ces espèces de deux bouts]

racontera à son tour cette histoire et la transmettra à d'autres et ainsi de suite <jusqu'au bout> de la chaîne.

N'a d'esprit que ce que moi-même je ressens comme tel, mais d'autre part, il n'y a rien de suffisant dans mon propre consentement à cet endroit que le plaisir du trait d'esprit ne s'achève dans l'Autre et par l'Autre. Disons, si nous faisons très attention à ce que nous disons, je veux dire si nous ne voyons là nulle espèce de simplification qui pourrait être impliquée dans ce terme, que l'esprit doit être communiqué à condition que nous laissions à ce terme de communication une ouverture dont nous ne savons pas qui viendra la remplir. Nous nous trouvons donc, dans l'observation de Freud, devant ce quelque chose d'essentiel que nous connaissons déjà, à savoir la question de ce qu'est cet Autre qui est en quelque sorte le corrélatif du sujet; ici nous trouvons cette corrélation affirmée dans une exigence, dans un véritable besoin inscrit dans le phénomène, mais la forme de ce rapport du sujet à l'Autre nous la connaissons déjà, nous la connaissons déjà depuis qu'ici nous avons insisté sur le mode nécessaire sous lequel notre réflexion nous propose le terme de subjectivité.

[c'est]

[c']

[nous]

J'ai fait allusion à cette sorte d'objection qui pourrait venir à des esprits formés à une certaine discipline et essayant, sous prétexte que la psychanalyse se présente comme science, d'introduire l'exigence que nous ne parlions jamais que de choses objectivables, à savoir sur lesquelles puisse se faire l'accord de l'expérience, et qui par le seul fait de parler du sujet devient une chose subjective et qui n'est pas scientifique, impliquant par là dans la notion du sujet cette chose qui à un certain niveau y est, à savoir que <cet> en deçà de l'objet, qui permet en quelque sorte de lui mettre son support [] est au-delà aussi, bien que derrière l'objet, ce qui nous présente cette sorte d'inconnaissable substance ⁽³⁾, bref ce quelque chose de réfractaire à l'objectivation dont en quelque sorte votre éducation, votre formation psychologique <vous> apporte tout l'armement.

[du]

Naturellement ceci débouche sur des modes d'objection encore beaucoup plus vulgaires, je veux dire l'identification du terme <de> subjectif avec les effets déformants du sentiment sur l'expérience d'un autre, n'y introduisant d'ailleurs pas moins je ne sais quel mirage transparent qui le fonde dans cette sorte d'immanence de la conscience à soi où l'on se fie un peu trop vite pour y résumer le thème du *cogito* cartésien, bref toute une série de broussailles qui ne sont là que pour s'interposer entre nous et ce que nous désignons quand nous mettons en jeu la subjectivité dans notre expérience.

(3) P. Lemoine introduit ici, dans ses notes, le terme noumène.

[qui passe]

[Autre]

De notre expérience d'analyste elle est inéliminable et d'une façon qui passe par une voie [] tout à fait ailleurs que la voie où l'on pourrait lui dresser des obstacles. La subjectivité c'est pour l'analyste, pour celui qui procède par la voie d'un certain dialogue, ce qu'il doit faire entrer en ligne de compte dans ses calculs quand il a affaire à cet <autre> qui peut faire entrer dans les siens sa propre erreur, et non chercher à la provoquer comme telle. Voilà une formule que je vous propose et qui est assurément quelque chose de sensible, la moindre référence à la partie d'échecs ou même au jeu de pair et impair suffit à l'assurer.

[lutte] <P. L.>
[néanmoins assurément]

[de]

[coaptation]

[dont]

Disons qu'à en poser ainsi les termes, la subjectivité émerge ou semble émerger - j'ai déjà souligné tout cela ailleurs, il n'est pas utile que je le reprenne ici - à l'état duel, c'est-à-dire dès qu'il y a <ruse> ou camouflage dans la lutte ou la parade, [] encore <que> nous semblions en voir ici jouer en quelque sorte le reflet. J'ai illustré ceci par des termes que je n'ai pas besoin de reprendre, je pense, <comme> l'approche et les phénomènes d'érection fascinateur dans la lutte inter-animale voire de la parade inter-sexuelle. Nous y voyons assurément une sorte de <captation> naturelle <dans> précisément ce caractère de réciproque approche d'une conduite qui doit converger dans l'étreinte, donc au niveau moteur, au niveau qu'on appelle behavioriste, dans cet aspect tout à fait frappant de cet animal qui semble exécuter une danse.

[ceci]

[théologie]

[à]

C'est bien ce qui laisse aussi quelque chose d'ambigu à la notion d'inter-subjectivité dans ce cas. La fascination réciproque peut être conçue comme simplement soumise à la régulation d'un cycle isolable dans le processus instinctuel, [] qui après le stade apétitif permet d'achever la consommation de la fin instinctuelle qui est, à proprement parler recherchée. Nous pouvons le réduire à un mécanisme inné, à un mécanisme de relais inné qui, sans le problème de la fonction de cette captation imaginaire, finit par se réduire dans l'obscurité générale de toute la <téléologie> vivante et qui après être un instant surgi de l'opposition, si l'on peut dire, des deux sujets, peut, <après> un effort d'objectivation, de nouveau s'évanouir, s'effacer.

[quelconque]

[inspiré]

Il en est tout autrement dès que nous introduisons dans le problème les résistances [] sous une forme quelconque, d'une chaîne signifiante. La chaîne signifiante comme telle introduit en ceci une hétérogénéité essentielle - entendez hétérogénéité avec l'accent mis sur le *hétéros* qui signifie <opposé> en grec et dont en latin, <*ceterus*>, l'acception propre est celle du reste, du résidu. Il y a un reste dès que nous faisons entrer en jeu le signifiant, dès que c'est par l'intermédiaire d'une chaîne signifiante que l'un à l'autre

s'adressent et se rapportent; une subjectivité d'un autre ordre s'instaure qui se réfère au lieu de la vérité comme telle et qui rend ma conduite non plus leurrante mais provocatrice avec ce < *ceterus* > qui y est inclus c'est-à-dire ce < *ceterus* > qui même pour le mensonge doit faire appel à la vérité, et qui peut faire de la vérité elle-même quelque chose qui ne semble pas être du registre de la vérité. Souvenez-vous de cet exemple : pourquoi me dis-tu que tu vas à Cracovie quand tu vas vraiment à Cracovie (4). Ceci peut faire de la vérité elle-même le besoin du mensonge, qui bien plus loin encore fait dépendre la qualification de ma bonne foi au moment où j'abats les cartes, c'est-à-dire qui me met sous la coupe de l'appréciation de l'autre, pour autant qu'il pense surprendre mon jeu, alors que précisément je suis en train de le lui montrer, et qui soumet la discrimination de la bravade et de la tromperie à la merci de la mauvaise foi de l'autre.

[expérience de l']

[nous pourrions croire et nous ne manquerons pas de croire et]

* échouer P. L.
[me la dire] * livre

[il]

Ces dimensions essentielles sont < tirées > de < la > simple [] expérience quotidienne, mais encore qu'elles soient tissées dans notre expérience quotidienne, nous n'en sommes pas moins portés à les éluder, à les éluder, et pourquoi ? Pour la raison que tant que l'expérience analytique et la position freudienne ne nous auront pas montré cette hétéro-dimension du signifiant jouer à elle toute seule, tant que nous ne l'aurons pas touchée, réalisée cette hétéro-dimension < alors que > toute la pensée freudienne est imprégnée de cette croyance fondée sur quelque chose qui marque l'hétérogénéité de la fonction signifiante, à savoir ce caractère radical de la relation du sujet /₁/ en tant qu'il parle /₁ à l'Autre/. Elle a été masquée jusqu'à Freud par le fait que nous tenons pour admis en quelque sorte que le sujet parle, si l'on peut dire, selon sa conscience bonne ou mauvaise. Ce qui veut dire que nous pensons que le sujet ne parle jamais sans une certaine intention de signification, l'intention est derrière son mensonge ou sa sincérité peu importe, mais cette intention est dérisoire, c'est-à-dire que si elle est tenue pour *échouée, je veux dire qu'en croyant < mentir > le sujet dit la vérité, ou qu'il se *leurre même dans son effort vers l'aveu, il n'en reste pas moins que l'intention était jusqu'à présent confondue dans cette occasion avec la dimension de la conscience parce qu'< elle > nous semblait, cette conscience, inhérente à ce que le sujet avait à dire en tant que signification.

Le moins que jusqu'ici on ait tenu pour affirmable, c'est que le sujet avait à dire, toujours, une signification et de ce fait

(4) S. Freud, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, op. cit., p. 188.

"Où vas-tu ?" dit l'un. - "A Cracovie", dit l'autre. - "Vois quel menteur tu fais ! s'exclame l'autre. Tu dis que tu vas à Cracovie pour que je croie que tu vas à Lemberg. Mais je sais bien que tu vas vraiment à Cracovie. Pourquoi alors mentir ?"

la dimension de la conscience lui paraissait inhérente. Les obstacles, les objections aux thèmes de l'inconscient freudien trouvent là toujours leur dernier ressort. Comment prévoir des < *Traumgedanken* telles > que Freud nous les présente, à savoir ce quelque chose qui en somme pour l'appréhension, l'intuition courante se présente comme des pensées qui ne sont pas des pensées ? C'est pour cela qu'une véritable désexorcisation est nécessaire au niveau de ce thème de la pensée; assurément le thème du *cogito* cartésien garde toute sa force, mais sa nocivité, si je puis dire en cette occasion, tient à ce qu'il est toujours infléchi. Je veux dire que ce "je pense, donc je suis", il est difficile de le saisir à la pointe de son ressort et il n'est peut-être d'ailleurs qu'un trait d'esprit; mais laissons-le sur ce plan, nous n'en sommes pas à manifester les rapports de la philosophie avec le trait d'esprit. Le *cogito* cartésien est effectivement expérimenté dans la conscience de chacun de nous, non pas comme un "je pense, donc je suis" mais comme un "je suis comme je pense" et bien entendu ceci suppose derrière un "je pense comme je respire", naturellement.

Je crois qu'il suffit d'avoir la moindre expérience réfléchie de ce qui supporte l'activité mentale de ceux qui nous entourent et, puisque nous sommes des savants, parlons de ceux qui sont attelés aux grandes oeuvres scientifiques, pour que nous <puissions> très vite nous faire la notion que sans doute il n'y a en moyenne pas beaucoup plus de pensées en action dans l'ensemble de ce corps cogitant que dans celui de n'importe quelle industrieuse femme de ménage en proie aux nécessités les plus immédiates de l'existence. <Ce> terme, la dimension de la pensée, n'a absolument rien à faire en soi avec l'importance du discours véhiculé, bien plus, plus ce discours est cohérent et consistant, plus il semble prêter à toutes les formes de l'absence quant à ce qui peut être raisonnablement défini comme une question posée par le sujet à son existence en tant que sujet. En fin de compte nous revoici affrontés à ceci qu'en nous un sujet pense, pense selon les lois qui se trouvent être à proprement parler les mêmes que les lois de l'organisation de la chaîne signifiante, que ce signifiant en action qui s'appelle en nous l'inconscient ; <il est> désigné comme tel par Freud et tellement originalisé, séparé de tout ce qui est jeu de la tendance, que Freud sous mille formes nous répète qu'il s'agit d'une autre scène psychique. Le terme est répété à tout instant dans *La Traumdeutung* et à la vérité il est emprunté par Freud à <Fechner>, j'ai déjà souligné la singularité du contexte <fechnerien> qui est loin d'être quelque chose que nous puissions réduire à l'observation du parallélisme psychophysique et même aux étranges extrapolations auxquelles <Fechner> se livre du fait de son existence par lui affirmée du domaine de la conscience. Le fait que Freud emprunte à sa lecture approfondie de <Fechner> ce terme "d'autre scène psychique" est quelque chose qui

[Tra...gung tels] <P. L.>

[puissions]

[le]

[et]

[Freschner]
[freschnerien]

[Freschner]

[Freschner]

toujours est mis par lui en corrélation avec l'hétérogénéité stricte des lois concernant l'inconscient par rapport à tout ce qui peut se rapporter au domaine du préconscient, c'est-à-dire au domaine du compréhensible, au domaine de la signification.

<P. L.>

<P. L.>

Cet "autre" dont il s'agit et que Freud retrouve, qu'il appelle aussi référence de la scène psychique à propos du trait d'esprit, c'est celui dont nous avons à poser aujourd'hui la question, c'est celui que Freud nous ramène sans cesse à propos des voies et du procédé même du mot d'esprit. Il n'y a pas pour nous, dit-il, possibilité d'émergence de ce mot d'esprit sans une certaine surprise et en allemand - < *befremdet* > - c'est encore plus frappant, ce quelque chose qui rend le sujet en quelque sorte étranger au contenu immédiat de la phrase, ce quelque chose qui se présente à l'occasion par le moyen du non-sens apparent, du non-sens entendu par rapport à la signification dont on peut dire un instant "je ne comprends pas, je suis dérouté". Cette rupture <de> l'assentiment du sujet par rapport à ce qu'il assume, <c'est qu>il n'y a pas de contenu en quelque sorte véritable à cette phrase. Ceci est la première étape, nous dit Freud, de la préparation naturelle du mot d'esprit et c'est à l'intérieur de cela que va se produire ce quelque chose qui pour le sujet va constituer justement cette sorte de générateur de plaisir, de plaisirogène, qui est le caractère du mot d'esprit.

[vissé] l. a.

Que se passe-t-il à ce niveau ? Quel est en quelque sorte cet ordre de l'Autre qui est invoqué dans le sujet puisque aussi bien il y a quelque chose d'immédiat en lui que l'on tourne par le moyen du mot d'esprit ? La technique de ce mouvement tournant doit nous renseigner sur ce qui est <visé>, sur ce qui doit être atteint comme mode de l'Autre chez le sujet.

C'est à ceci que nous allons nous arrêter aujourd'hui et, pour l'introduire, - jusqu'ici je ne me suis jamais référé qu'aux histoires rapportées par Freud lui-même ou à peu de chose près - je vais l'introduire maintenant par une histoire qui n'est pas non plus spécialement choisie. Quand j'ai résolu d'aborder cette année devant vous la question du *Witz* ou du *Wit*, j'ai commencé une petite enquête. Il n'y a rien d'étonnant à ce que je l'ai commencée en interrogeant un poète, et un poète qui précisément introduit dans sa prose, comme aussi bien à l'occasion dans des formes plus poétiques, d'une façon toute particulière cette dimension d'un certain esprit spécialement danseur qui habite en quelque sorte son oeuvre et qu'il fait jouer même quand il parle à l'occasion - car il est aussi un mathématicien - de mathématiques, pour tout dire j'ai nommé ici Raymond Queneau.

[étant dit] <G. T.>

<Et tandis> que nous échangeons là-dessus nos premiers propos, il m'a raconté une histoire. Comme toujours, il n'y a pas

<P. L.>

qu'à l'intérieur de l'expérience analytique que les choses vous viennent comme une bague au doigt, j'avais passé toute une année à vous parler de la façon signifiante du cheval ⁽⁵⁾, dans le trait d'esprit voici ce cheval qui va rentrer d'une façon bien étrange dans notre champ d'attention. L'histoire que Queneau m'a racontée vous ne la connaissez pas, il l'a prise exactement comme exemple de ce qu'on peut appeler les histoires spirituelles longues opposées aux histoires courtes. C'est toute une première classification, à la vérité nous le verrons, /₁/, comme le dit quelque part Jean-Paul Richter, /₁ qui conditionne / le corps et l'âme de l'esprit <du *Witz*; classification > à laquelle on peut opposer la phrase du monologue d'Hamlet qui dit que si la concision est prodiguée par le mot d'esprit, <la prolixité> elle, n'est que son corps et que sa parure. Les deux choses sont vraies parce que les deux auteurs savaient de quoi ils parlaient. Vous allez voir en effet si ce terme d'histoire longue convient à l'histoire de Queneau, car le trait d'esprit passe quelque part. Voilà donc l'histoire, c'est une histoire d'examen, de baccalauréat si vous voulez; il y a le candidat, il y a l'examineur.

* Merignan P. L.

" - Parlez moi, dit l'examineur, de la bataille de * Marengo.

Le candidat s'arrête un instant, l'air rêveur.

- La bataille de Marengo... des morts, c'est affreux... des blessés, c'est épouvantable...

- Mais, dit l'examineur, ne pourriez-vous me dire sur cette bataille quelque chose de plus particulier ?

Le candidat réfléchit un instant puis répond :

- Un cheval dressé sur ses pattes de derrière et qui hennissait. L'examineur surpris veut le sonder un peu <plus> loin et lui dit,

- Monsieur, dans ces conditions voulez-vous me parler de la bataille de Fontenoy ?

- La bataille de Fontenoy... des morts partout... des blessés tant et plus, une horreur...

L'examineur intéressé dit :

- Mais monsieur pourriez-vous me dire quelque indication plus particulière sur cette bataille de Fontenoy ?

- Oué... dit le candidat, un cheval dressé sur ses pattes de derrière et qui hennissait.

L'examineur, pour manoeuvrer, demande au candidat de lui parler de la bataille de Trafalgar.

Il répond,

- Des morts, un charnier... des blessés par centaines...

- Mais enfin monsieur vous ne pouvez rien me dire de plus particulier sur cette bataille ?

- Un cheval...

- Pardon monsieur je dois vous faire observer que la bataille de Trafalgar est une bataille navale.

- Oué ! Oué ! dit le candidat, arrière cocotte."

(5) Allusion au séminaire de l'année précédente à propos du petit Hans.

Cette histoire a sa valeur à mes yeux parce qu'elle permet de décomposer, je crois, ce dont il s'agit dans le trait d'esprit. Je crois que tout le caractère à proprement parler spirituel de l'histoire est dans sa pointe. Cette histoire n'a aucune raison de finir, de s'achever, si elle est simplement constituée par l'espèce de jeu ou de joute dans laquelle s'opposent les deux interlocuteurs. Aussi loin que vous la poussiez d'ailleurs l'effet est produit immédiatement. C'est une histoire dont nous rions parce qu'elle est comique. Elle est comique, je ne veux même pas entrer plus loin dans ce comique, parce qu'à la vérité on a dit tellement de choses énormes /1/ et particulièrement obscures /1 sur le comique/ depuis que monsieur Bergson a fait un livre sur le rire dont on peut simplement dire que c'est lisible.

[ce] Le comique, en quoi cela consiste-t-il ? Limitons nous pour l'instant à dire que le comique est lié à une situation duelle. C'est en tant que le candidat est devant l'examineur que cette joute - ou bien évidemment les armes sont radicalement différentes - se poursuit <et que> quelque chose s'engendre qui tend à provoquer chez nous ce qu'on appelle un vif amusement.

[n'en] Est-ce à proprement parler l'ignorance du sujet qui nous fait rire ? Je n'en suis pas sûr. Bien évidemment le fait qu'il y apporte ces vérités premières sur ce qu'on peut appeler une bataille - et qu'on <ne> dira jamais, au moins quand on passe un examen d'histoire - est quelque chose qui mérite bien qu'on s'y arrête un instant. Mais nous ne pouvons même pas nous y engager, car à la vérité cela nous porterait sur des questions portant sur la nature du comique, et je ne sais pas si nous aurons l'occasion d'y entrer, si ce n'est pour compléter l'examen du livre de Freud, qui effectivement se termine par un chapitre sur le comique, dans lequel il est frappant de voir tout d'un coup Freud être à cent pieds au-dessous de sa perspicacité habituelle. [] Nous nous posons plutôt la question de savoir pourquoi Freud, pas plus que le plus mauvais auteur axé sur le comique le plus élémentaire, sur la notion du comique, a en quelque sorte <reculé>. Cela servira sans doute à avoir plus d'indulgence pour nos collègues psychanalystes qui eux aussi manquent de tout sens du comique, il semble que ce soit exclu de l'exercice de la profession.

[et]

[refusé]

[sur la guerre]
[avant cette histoire]
[d'] Il s'agit donc, semble-t-il, pour autant que nous participions à un effet vivement comique de quelque chose qui est bien plus la préparation <de la fin de cette histoire> et que c'est sur cela que doit être porté le coup final, ce qui est [], à proprement parler spirituel. Je vous prie <de> bien [] observer ceci que, même si vous n'êtes pas tellement sensibles, tel ou tel d'entre vous, à ce qui constitue l'esprit de cette histoire, l'esprit tout de même est recelé, gît dans un point à savoir cette

subite sortie des limites de l'épure, à savoir quand le candidat fait quelque chose qui est à proprement parler presque invraisemblable - si nous nous sommes mis à l'instant dans la ligne qui situerait cette histoire dans une espèce de réalité vécue quelconque. Ceci pour le sujet paraît tout d'un coup s'étendre, s'étirer avec des rennes sur cette sorte d'image qui là prend presque toute sa valeur quasi phobique, <intense>, en tout cas homogène nous semble-t-il, dans un éclair à ce qui peut être <rapporté à> toutes sortes d'expériences infantiles qui font précisément de la phobie <ces> excès de la vie imaginée, /₁ ces mêmes choses/ où nous pénétrons d'ailleurs si difficilement /₁/. Il n'est pas rare après tout que nous voyions rapporté dans toute l'anamnèse de la vie d'un sujet l'attrait à proprement parler du grand cheval, du même cheval qui descend des tapisseries, debout, l'entrée de ce cheval dans un dortoir où le sujet est là avec cinquante camarades.

[instant] <P. L.>

[apporté de] <P. L.>

[jusqu'à toutes sortes d']

[du]

Cette subite émergence du fantasme, <du> signifiant [] cheval est ce quelque chose qui fait de cette histoire, l'histoire, appelez-la comme vous voudrez cocasse ou poétique, assurément en tout cas méritant en l'occasion le titre de spirituelle, si simplement comme dit Freud cette souveraineté en la matière est la vôtre, du même coup on peut bien la qualifier d'histoire drôle, qu'elle converge par son contenu à quelque chose qui est apparenté à une forme constatée, repérée au niveau des phénomènes de l'inconscient, n'est, dès lors, pas pour nous surprendre. C'est ce qui fait le prix d'ailleurs de cette histoire, c'est que son aspect soit aussi net, mais est-ce à dire que cela suffise à en faire un trait d'esprit ?

[d']

Voici en quelque sorte décomposés ces deux temps que j'appellerais sa préparation et sa pointe finale. Allons-nous nous en tenir là ? Nous pourrions nous en tenir là, au niveau de ce qu'on peut appeler [] analyse freudienne, je ne pense pas que n'importe quelle autre histoire ferait plus de difficulté pour mettre en valeur ces deux temps, ces deux aspects du phénomène, mais là ils sont particulièrement dégagés. En fin de compte, je crois que ce qui fait le caractère non pas simplement poétique ou cocasse de la chose mais proprement spirituel, est quelque chose qui suit précisément ce chemin rétrograde ou rétroactif de ce qu'ici nous désignons dans notre schéma par le pas de sens. C'est que toute fuyante, insaisissable, que soit la pointe de cette histoire, elle se dirige tout de même vers quelque chose. C'est un peu forcer les choses sans doute que de l'articuler, mais pour en montrer la direction, il faudra bien tout de même l'articuler.

[que]

C'est [] cette particularité à laquelle le sujet revient avec quelque chose qui pourrait, dans un autre contexte, n'être plus de l'esprit mais de l'humour, à savoir ce cheval dressé sur ses pattes de derrière et qui hennissait, <qui> est peut-être bien là

[mais c']

[histoire]

en effet le vrai sel de l'histoire. Effectivement, de tout ce que nous avons intégré d'«Histoire» dans notre expérience, dans notre formation, dans notre culture, disons bien que c'est là l'image la plus essentielle et que nous ne pouvons pas faire trois pas dans un musée, voir des tableaux de batailles sans voir ce cheval debout sur ses pattes de derrière et qui hennissait.

[histoire]

[Echnos] [Echnos]

«G. T.»

[en]

[histoire]

[histoire]

[histoire]

[histoire]

[histoire]

Depuis qu'il est entré dans l'histoire de la guerre avec, comme vous le savez, un certain éclat, c'est une date dans l'«Histoire» effectivement que le moment où il y a eu des gens debout sur ce cheval ou chevauchant cet animal qu'on nous représente debout sur ses pattes de derrière et hennissant. Ceci a comporté véritablement à l'époque - c'est-à-dire quelque part entre «Cnossos» II et «Cnossos» III lors de l'arrivée des Achéens sur des chevaux - un progrès énorme, c'est-à-dire que ces gens avaient tout d'un coup par rapport au cheval attelé à des chars une supériorité tactique extraordinaire jusqu'à la guerre de 1914 où ce cheval disparaît derrière d'autres instruments qui l'ont rendu pratiquement hors d'usage. Donc de l'époque «achéenne» à la guerre de 1914, ce cheval est effectivement quelque chose d'absolument essentiel à ces rapports ou à ce commerce interhumain qui s'appelle la guerre, et le fait qu'il [] soit aussi l'image centrale de certaines conceptions de l'«Histoire» que nous pouvons précisément appeler l'Histoire - bataille, est quelque chose que nous sommes précisément déjà assez bien portés, pour autant que cette période est révolue, à percevoir comme un phénomène à proprement parler dont le caractère signifiant a été décanté à mesure que progressait l'«Histoire».

En fin de compte, toute une «Histoire» se résume à cette image qui nous apparaît futile à la lumière de cette histoire, et l'indication de sens est bien quelque chose qui comporte qu'après tout il n'y a pas tellement besoin de se tourmenter à propos de la bataille ni de Marignan ni de Fontenoy, peut-être un peu plus justement à propos de la bataille de Trafalgar. Bien entendu tout ceci n'est pas dans l'«Histoire», il ne s'agit pas de nous enseigner à ce propos une sagesse quelconque concernant l'enseignement de l'«Histoire», mais l'histoire pointe, se dirige vers, elle n'enseigne pas, elle indique dans quel sens ce pas de sens, dans l'occasion, est dans le sens d'une réduction de la valeur, d'une désensorcellement de quelque chose de fascinant. Dans quel sens cette histoire agit et dans quel sens elle nous satisfait ? Elle nous fait plaisir précisément à propos de cette marge d'introduction du signifiant dans nos significations qui fait que nous en restons serfs d'un certain point «de vue» que quelque chose nous échappe après tout au-delà de ce que cette chaîne du signifiant tient pour nous de liaison avec ce quelque chose qui peut aussi bien être «ce qui est» dit tout à fait au début de l'histoire à savoir «des morts ! des

blessés !", et le fait même que cette sorte de monodie répétée puisse nous faire rire, indique aussi assez bien à quel point nous est refusé l'accès de la réalité, pour autant que nous la pénétrons par un certain biais qui est à proprement parler le biais du signifiant.

[repère]

[exige] <P. L.>

Cette histoire doit nous servir simplement à cette occasion de <repère>. Freud souligne qu'il y a toujours en jeu, dès qu'il s'agit de la transmission du mot d'esprit, de la satisfaction qu'il peut apporter, trois personnes. Le comique peut se contenter d'un jeu à deux. Dans le mot d'esprit il y en a trois, cet Autre qui est le deuxième est situé en des endroits différents. Il est tantôt ici le second dans l'histoire, sans que l'on sache et sans que l'on ait même besoin de savoir si c'est l'écolier ou l'examineur, il est aussi bien vous pendant que je vous le raconte, c'est-à-dire que pendant cette première partie vous vous laissez un peu mener en bateau, je veux dire dans une direction qui <excite> vos sympathies diverses soit pour le candidat, soit pour l'examineur, qui d'une certaine façon vous fascine ou vous met dans une attitude d'opposition par rapport à quelque chose auquel vous voyez que dans cette histoire ici, ce n'est pas tellement notre opposition qui est recherchée, simplement une certaine captivation dans ce jeu où le candidat en fin de compte, tout de suite est aux prises avec l'examineur, et où celui-ci va surprendre le candidat.

[qu']

[déjà]

[s'oppose]

[ce]

Et bien entendu, c'est ébauché dans d'autres histoires autrement tendancieuses, dans des histoires de type grivois ou sexuel. Vous verrez qu'il ne s'agit pas tellement de détourner ce qu'il y a en vous de résistance ou de répugnance dans un certain sens, <mais> au contraire de commencer à le mettre en action. En effet, bien loin d'éteindre ce qui en vous peut faire objection, une bonne histoire [] vous indique que si elle va être grivoise, déjà quelque chose dans son début vous indiquera que nous allons être sur ce terrain-là. Vous vous préparez soit à consentir, soit à résister, mais assurément quelque chose en vous <se pose> sur le plan duel, se laisse prendre à ce côté de prestige et de parade qui annonce le registre et l'ordre de l'histoire. Néanmoins quelque chose surviendra d'inattendu, <et> qui est toujours sur le plan du langage. Bien entendu dans cette histoire le côté jeu de mots à proprement parler est poussé beaucoup plus loin, il presque ici tellement décomposé que nous voyons d'une part un signifiant pur, le cheval dans l'occasion, et d'autre part nous voyons aussi, sous la forme d'un cliché, qu'il est beaucoup plus difficile de retrouver ici l'élément à proprement parler jeu de signifiants, mais néanmoins il est évident qu'il n'y a rien d'autre que cela dans cette histoire.

C'est au-delà, c'est pour autant que quelque chose vous surprend qui sera l'équivoque fondamentale, la façon dont

dans l'histoire il y a passage d'un sens à un autre par l'intermédiaire d'un support signifiant - les exemples que j'ai donnés antérieurement sont là suffisamment pour l'indiquer - que ce trou fera atteindre l'étape où c'est comme mot d'esprit que vous frappe ce qui vous est communiqué, et vous êtes toujours frappé ailleurs que dans l'endroit où d'abord a été en quelque sorte attirée, leurrée votre attention, votre assentiment, votre opposition, quels que soient les effets, que ce soient des effets de non sens, des effets de comique, des effets de participation grivoise à quelque chose de sexuellement excitant. Disons que ce n'est jamais qu'une préparation, que quelque chose par où on peut dire que ce qu'il y a d'imaginaire, de réfléchi, d'à proprement parler sympathisant dans la communication, la mise en jeu d'une certaine tendance où le sujet <et> sa seconde personne <peuvent> se répartir en deux rôles opposés.

[est]

[peut]

Ceci n'est que le support, la préparation de l'histoire, de même tout ce qui attire l'attention du sujet, tout ce qui est éveillé au niveau de la conscience n'est que la base destinée à permettre à quelque chose de passer sur un autre plan, plan qui se présente lui-même à proprement parler toujours comme plus ou moins énigmatique, surprenant pour tout dire, et c'est en cela que nous nous trouvons sur cet autre plan, au niveau de l'inconscient.

Donc nous semble-t-il, nous pouvons nous poser le problème puisqu'il s'agit toujours de quelque chose qui est purement lié au mécanisme comme tel du langage, sur ce plan où l'Autre cherche et est cherché, où l'Autre est rejoint, où l'Autre est visé, où l'Autre est atteint dans le trait d'esprit. Comment pouvons-nous définir cet Autre ? Après tout, si nous nous arrêtons un instant à ce schéma, nous allons nous en servir pour dire des vérités premières et des choses très simples. Ce schéma ne comporte, même une fois <qu'on l'a fait, que> quelque chose qui est une grille ou une trame où doivent se repérer essentiellement les éléments signifiants comme tels. Quand nous prenons les divers modes ou les diverses formes dans lesquelles peut se <classifier> le trait d'esprit, nous nous trouvons amenés à des classifications comme celle-ci : le jeu de mots, le calembour à proprement parler, le jeu de mots par transposition ou déplacement de sens, le trait d'esprit par transposition ou déplacement de sens, le trait d'esprit par ce qu'on appelle la petite modification dans un mot qui suffit à éclairer quelque chose et à faire surgir une dimension inattendue. Enfin quels que soient les éléments classificatoires <que> nous y introduisons, nous avons tendu avec Freud à les réduire à des termes qui s'inscrivent dans le registre du signifiant.

[que l'on a fait]

[placifier]

[M]
[mesure]

[l'égal]
[pour]

Est-ce à dire qu'en fin de compte une machine située quelque part en A ou en <ψ> - c'est-à-dire recevant des deux côtés par exemple la <possibilité> de décomposer les voies d'accès par où se forme le terme familionnaire dans le premier exemple que nous avons pris, ou au contraire dans l'autre exemple, celui du veau d'or, le passage du veau d'or au veau de boucherie - est en quelque sorte capable d'authentifier, d'entériner comme tel, si nous la supposons suffisamment complexe pour faire l'analyse exhaustive, complète des éléments du signifiant, si elle est capable d'accuser le coup et de dire ceci est un trait d'esprit, c'est-à-dire que <d>une certaine façon <l'écart> du message par rapport au code est juste ce qui convient pour que nous soyons dans les limites au moins possibles de quelque chose qui s'appelle un trait d'esprit. Bien entendu cette imagination n'est là que produite d'une façon purement humoristique, il n'en est pas question, la chose va de soi.

[peu près en masse]

[existant] <P. L.>

Qu'est-ce à dire ? est-ce que cela suffit à ce que nous disions qu'il faut en somme que nous ayons en face de nous un homme ? Bien sûr, cela peut aller de soi et nous en serons très contents. Si nous nous disons cela, cela correspond à <ce qui se passe dans> l'expérience, mais justement parce que, pour nous, le terme de l'inconscient avec son énigme <existe en> l'homme, c'est justement la sorte de réponse qu'il nous faut décomposer. Nous commencerons par dire qu'il nous faut en face de nous un sujet réel. Ceci indique que, puisque c'est dans cette direction de sens que gît le rôle du trait d'esprit, ce sens, nous l'avons déjà indiqué et affirmé, ne peut être conçu que par rapport à l'inter-action d'un signifiant et d'un besoin. Autrement dit, pour une machine l'absence de cette dimension du besoin est ce qui fait objection et obstacle à ce que d'aucune façon elle entérine le mot d'esprit.

Nous voyons donc bien, que c'est <à> situer au niveau de la question, mais pouvons-nous dire pour autant que ce quelqu'un de réel doit avoir avec nous des besoins homogènes ? Ce n'est pas quelque chose qui est forcément indiqué dès le départ de notre démarche, puisqu'en somme dans le trait d'esprit ce besoin ne sera nulle part désigné et que ce que le trait d'esprit désigne, ce vers quoi il porte, est quelque chose qui est une distance précisément entre le besoin et ce quelque chose qui est mis en jeu dans un certain discours et qui, de ce fait même, nous met à une distance d'une série infinie de réactions par rapport à ce qui est à proprement parler le besoin.

Voilà donc une première définition, il faut que ce sujet soit un sujet réel, dieu, animal ou homme, pour tout dire nous n'en savons rien, et ce que je dis est tellement vrai que toutes les histoires de surnaturel qui n'existent pas non plus pour rien

dans le folklore humain, ne laissent pas du tout exclu que l'on puisse faire de l'esprit avec une fée ou avec un diable, avec quelqu'un qui est en quelque sorte posé comme ayant des rapports tout à fait différents dans son réel que ceux que précisent les besoins humains. Assurément vous me direz que ces êtres, plus ou moins tissés d'images humaines, je n'en disconviens pas. C'est même bien de cela qu'il s'agit car en [d']
somme nous nous trouvons entre ces deux termes, d'abord [] avoir affaire à un sujet réel, c'est-à-dire à un vivant, d'autre part d'être un vivant qui entend le langage et même bien plus, qui possède un stock de ce qui s'échange verbalement, des usages, des emplois, des locutions, des termes, sans quoi bien entendu il ne serait pas question que nous entrions avec lui d'aucune façon en communication par le langage.

Qu'est-ce que le trait d'esprit nous suggère et nous fait en quelque sorte toucher ? C'est que ce sont les images telles qu'elles sont dans l'économie humaine, c'est-à-dire avec cet état de déconnexion, avec cette apparence liberté qui permet entre elles toutes ces coalescences, ces échanges, ces condensations, ces déplacements. Cette jonglerie que nous voyons au principe de tant de manifestations <fait> à la fois la richesse et l'hétérogénéité du monde humain par rapport au réel biologique que nous [] prenons dans la perspective analytique très souvent comme système de référence. [] Dans cette liberté des images il y a quelque chose, que nous [] voulions <ou non> le considérer comme primitif, c'est-à-dire comme conditionné par une certaine * lésion première de l'inter-relation de l'homme et de son entourage, cette chose que nous avons tenté de désigner dans la prématuration de la naissance, dans ce rapport essentiel qui fait que c'est à travers l'image de l'<autre> que l'homme trouve l'unification même de ses mouvements les plus élémentaires - que ce soit <de> là ou que ce soit <d'>ailleurs que cela parte - ce qu'il y a de certain, c'est que ces images dans leur état d'anarchie caractéristique dans l'ordre humain, dans l'espèce humaine, sont agies, sont prises, sont utilisées par le maniement signifiant et que c'est à ce titre qu'elles passent dans ce qui est jeu dans le trait d'esprit.

Ce qui est en jeu dans le trait d'esprit ce sont ces images en tant qu'elles sont devenues des éléments signifiants plus ou moins usuels, plus ou moins entérinés dans ce que j'ai appelé le trésor métonymique, dans ce que l'autre est supposé connaître de la multiplicité de leurs combinaisons possibles, d'ailleurs tout à fait abrégées, élidées, purifiées disons même quant à la signification. C'est de toutes les implications métaphoriques qui sont en quelque sorte d'ores et déjà empilées et comprimées dans le langage qu'il s'agit. C'est du langage pour tout ce qu'il porte en lui dans ses temps de création significative, mais à l'état non actif, latent, c'est cela qui

[qui font]
[lui]
[que]
[ne]
* liaison

[Autre]

va être recherché, c'est cela que j'invoque dans le trait d'esprit, que je cherche à éveiller dans l'«autre», dont je confie en quelque sorte à l'«autre» le support, et pour tout dire je ne m'adresse là lui que pour autant que ce que je fais entrer en jeu dans mon trait d'esprit est quelque chose que je suppose déjà «déposé» en lui.

Ce trésor métonymique «est là» quand, pour prendre un des exemples «de» Freud, «chez» un homme d'esprit célèbre de la société de Vienne à propos d'un mauvais écrivain qui inonde les journaux de Vienne de ses productions sur les histoires de Napoléon et de des descendants, le personnage dont Freud nous parle a une particularité physique, celle d'être roux. On peut traduire le mot allemand «*roter Fadian*» en français en disant que ce personnage dit des fadaises et qu'il est roux, «ce rouquin filandreuX - a-t-on traduit «en français» - qui s'étire tout au long des histoires des napoléonides» et Freud de s'arrêter et de dire : nous voyons la décomposition possible en deux plans, [] d'une part ce qui fait le sel de cette histoire, c'est la référence au fil rouge qui traverse tout le journal, métaphore elle-même poétique (6). Comme vous le savez, Goethe a emprunté [] ce fil rouge qui permet de reconnaître le moindre petit bout de cordage, fût-il dérobé et surtout s'il est dérobé, des vaisseaux de sa majesté britannique au temps où la marine à voiles faisait un grand usage de cordages, et qui fait que grâce à ce fil rouge quelque chose authentifie absolument une certaine espèce de matériel à une certaine appartenance (7). C'est bien de même cette métaphore, plus célèbre pour les sujets germanophones qu'elle ne peut l'être pour nous-mêmes - mais je suppose qu'assez d'entre vous ont /₁ en fait/ au moins par cette citation eu /₁/ vent, peut-être même sans le savoir, de ce passage des *Affinités «électives»* de Goethe - qui fait que vous comprenez ce dont il s'agit, que dans le jeu entre ce fil rouge et ce personnage filandreuX qui dit des fadeurs est logée cette réplique plus ou moins dans le style de l'époque. Cela peut faire beaucoup rire à un certain moment dans un certain contexte, et c'est là que je vais en venir d'ailleurs, dans un certain contexte que l'on peut appeler à tort ou à raison culturel, qui fait qu'une chose passe pour une pointe réussie, pour un trait d'esprit.

Ce que Freud à l'occasion nous dit, c'est qu'à l'abri du trait d'esprit quelque chose s'est satisfait qui est cette tendance agressive du sujet qui ne se manifesterait pas autrement. Il ne se serait pas permis de parler aussi grossièrement d'un

(6) Le «d'autre part» qui ne vient pas chez Lacan, est chez Freud «un jugement péjoratif sur l'auteur».

(7) S. Freud, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, op. cit., p.35 à 39, et p.168-169.

[Autre]

[Autre]

[repose]

[il l'a]

[que prend] [à propos]

[dans la traduction française]

[c'est]

[à]

[actives]

[Autre]

[dessert]

[histoire]

[histoire]

confrère en littérature si à l'abri du trait d'esprit la chose n'était pas possible. Bien sûr ce n'est qu'une des faces de la question, mais il est clair qu'il y a une très grande différence entre le fait de proférer purement et simplement une injure et le fait de s'exprimer dans ce registre; s'exprimer dans ce registre c'est faire appel chez l'«autre» à toutes sortes de choses qui sont supposées être pour lui de son usage, de son code le plus courant. C'est exprès pour vous donner la perspective, que j'ai pris cet exemple emprunté à un moment spécial de l'histoire de la société de Vienne. C'est pour autant que ce fil rouge est quelque chose qui est immédiatement accessible à tout le monde, et je dirais jusqu'à une certaine façon, flatte en chacun ce quelque chose qui est là comme un symbole commun, un «tessère» de reconnaissance, tout le monde sait de quoi il s'agit; et en évoquant ce fil rouge, quelque chose d'autre est indiqué dans la direction du mot d'esprit qui met en cause pas simplement le personnage, mais aussi bien une certaine valeur très particulière et très questionnable qui peut être définie en ceci : les gens qui sont essayistes ou qui prennent l'«Histoire» sous un certain angle anecdotique, ce sont les mêmes aussi qui ont l'habitude d'y mettre comme thème de fond quelque chose où n'apparaît que trop l'insuffisance de l'auteur, la pauvreté de ses catégories voire la fatigue de sa plume, bref un certain style de production à la limite de l'«Histoire», et précisément de cette production qui encombre les revues. C'est quelque chose qui est assez caractérisé, assez indiqué dans ce mot d'esprit pour nous montrer les mêmes caractères de direction, de sens qui n'achève pas son terme, mais qui est précisément ce qui pourtant est visé dans le mot d'esprit, qui lui donne sa portée et sa valeur.

Nous voici donc en position de dire, à l'opposé de ce fait que le vivant doit être le vivant réel, «que» cet Autre est essentiellement un lieu symbolique, il est justement celui du trésor, disons de ces phrases ou voire même de ces idées reçues sans lesquelles le trait d'esprit ne peut pas prendre sa valeur et sa portée. Mais observons qu'en même temps, ce n'est pas en lui, quoique ce soit précisément accentué comme signification, que c'est visé; quelque chose au contraire se passe au niveau de ce trésor commun de catégories et que le caractère que nous pouvons appeler abstrait de ce trésor commun, je fais allusion très précisément à l'élément de transmission qui fait qu'il y a là quelque chose qui est supra-individuel d'une certaine façon, qui se relie, par une communauté absolument indésirable, avec tout ce qui sépareit depuis l'origine de la culture, le caractère singulièrement immortel, si on peut dire, de ce à quoi on s'adresse quand on vise le sujet au niveau des équivoques du signifiant. C'est

[Autre] quelque chose qui est vraiment l'autre terme, l'autre pôle entre lesquels se pose la question de savoir qui est l'«*otrà*»⁽⁸⁾.

[Autre]

[que]

[entre]

[Autre]

Cet «*otrà*» il nous faut bien sûr qu'il soit bien réel, que ce soit un être vivant, de chair, encore que ce ne soit tout de même pas sa chair que je provoque. [] D'autre part, il y a là quelque chose aussi de quasi anonyme dans ce à quoi je me réfère pour l'atteindre et pour susciter son plaisir en même temps que le mien. Quel est le ressort qui est là entre les deux, entre ce réel et [] ce symbolique, la fonction de l'Autre qui est à proprement parler mise en jeu ? Assurément il y en a assez pour nous dire que cet «*otrà*» c'est bien l'Autre comme lieu du signifiant, mais de ce lieu du signifiant je ne fais surgir qu'une direction de sens, qu'un pas de sens où est véritablement, et au dernier terme, le ressort de ce qui est actif. Je crois que nous pouvons dire qu'ici assurément le trait d'esprit se présente comme une auberge espagnole, ou plus exactement comme il faut y apporter son manger, on y trouve le vin; là c'est plutôt le contraire, c'est moi qui doit apporter le vin de la parole; car je ne le trouverai pas même si je consomme d'une façon plus ou moins bouffonne et comique mon adversaire, mais ce vin de la parole il est toujours présent, toujours là dans tout ce que je dis. Je veux dire que d'habitude le trait d'esprit est là, ambiant dans tout ce que je suis en train de raconter dès lors que je parle, et je parle forcément dans le double registre de la métonymie et de la métaphore. Ce peu de sens et ce pas de sens sont tout le temps en train de s'entrecroiser à la façon dont ces mille navettes, «à quoi» quelque part Freud fait la référence dans *La Traumdeutung*⁽⁹⁾, se croisent et se décroisent.

[dont]

Ce vin de la parole, je dirais que d'habitude il se répand dans le sable. Ce qui se passe dans cette communion toute spéciale entre le peu de sens et le pas de sens qui se produit

⁽⁸⁾ Nous avons déjà, lors de la séance du 4 décembre 1957, en note 7, souligné notre difficulté à transcrire l'autre avec un "A" majuscule ou un "a" minuscule. Notre impossibilité souvent réitérée de trancher avec sûreté sur l'une ou l'autre écriture nous oblige aujourd'hui à opter pour une autre solution. Il s'agit pour nous de transcrire, et par là même de proposer une graphie à l'oralité de l'enseignement de Lacan. Il va sans dire qu'écrire laisse choir ce que l'oral préserve, c'est-à-dire toute l'ambiguïté du signifiant. Pour maintenir notre projet de transcription, mais aussi pour laisser ouvert ce qui est à entendre dans ce qui est dit, nous avons opté, lorsque l'écriture du mot autre était indécidable, de l'écrire en alphabet phonétique : [otrà]

⁽⁹⁾ S. Freud, *Die Traumdeutung*, p.246 : "On se trouve au milieu d'une fabrique de pensées, où, comme pour le chef-d'oeuvre du tisserand, "A chaque poussée du pied on meut les fils par milliers, Les navettes vont et viennent, Les fils glissent invisibles, Chaque coup les lie par milliers"

[Goethe, *Faust*, I].

[Autre]
 [opposition] <P. L.>
 [indique] <P. L.> [Autre]

entre moi et l'<autre> à propos du trait d'esprit, c'est bien en effet quelque chose comme une communion et, concernant notre <position>, sans doute <est->elle plus spécifiquement humanisante qu'aucune autre, mais si elle est humanisante, c'est précisément que nous partons d'un niveau des deux côtés très inhumain, c'est cette communion où <j'invite> l'<otrà>.

Je vous dirais que j'ai d'autant plus besoin de son concours, que c'en est lui-même le vase ou le Graal, et c'est justement parce que ce Graal est vide - je veux dire que je ne m'adresse en lui à rien qui soit spécifié, je veux dire qui nous unisse à ce moment-là dans une communion qu'elle quelle soit vers un accord de désir ou de jugement quelconque - mais que c'est uniquement une forme et une forme constituée par quoi ? Constituée par la chose dont il s'agit toujours à propos du trait d'esprit et qui dans Freud s'appelle les inhibitions.

* solliciter [Autre]

[Autre]

Ce n'est pas pour rien que dans la préparation de mon trait d'esprit j'évoque quelque chose qui tend chez l'<autre> à le * solidifier dans une certaine direction. Ce n'est encore qu'une coque par rapport à quelque chose de plus profond qui est justement lié à ce stock des métonymies sans lequel assurément je ne peux, dans cet ordre, absolument rien communiquer à l'<autre>.

[Autre]

En d'autres termes pour que mon trait d'esprit fasse rire l'<autre>, il faut, comme quelque part le dit Bergson <qu'il soit de la paroisse> (10) (11).

(10) H. Bergson, *Le Fil*, chapitre premier : "Un homme, à qui l'on demandait pourquoi il ne pleurait pas à un sermon où tout le monde versait des larmes, répondit : "Je ne suis pas de la paroisse." ce que cet homme pensait des larmes serait bien plus vrai du rire".

(11) Nous suspendons le texte sur cette phrase, car la suite de la version source ne semble pas correspondre à cette séance, mais plutôt à la fin de celle du 21 mai 1958. (Peut-être une erreur de pagination de la sténotypiste ?)

Nous reproduisons les notes de Paul Lemoine in-extenso, qui terminent la séance présente.

"L'origine du mot paroisse : *parochia* : pas de la maison, pas de la terre, ayant leurs racines dans un autre monde, ce mot s'est métaphorié dans le pourvoyeur, fonctionnaire de l'Empire Romain. Cette limitation du champ où agit le trait d'esprit - tous les traits d'esprit ne nous atteignent pas également, celui du fil rouge vous a fait peu d'effet - et c'est pour autant que l'on est de la paroisse, que l'on est contentant de ce qui est à être véhiculé, qu'il s'agit. Cette direction de sens n'en atteint aucun si ce n'est cette distance entre ce qui est réalisé et un idéal plein-sens. La façon dont on atteint l'Autre est celui d'un certain cens (censure), filtre, ordre au niveau de ce qui ne peut être entendu. Le trait d'esprit nous le fait entendre en écho et se sert de cela même qui fait obstacle. Vase où quelque chose résiste, fait de la cristallisation imaginaire, le petit autre pour tout dire a participé au trait d'esprit, mais par ce qui se passe à l'intérieur de cette résistance va se faire entendre quelque chose qui va

SEANCE VI DU 11 DECEMBRE 1957

Repères bibliographiques essentiels :

- **Freud**: *Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten*, 1905, trad. franc. de Marie Bonaparte et M. Nathan, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Paris, Idées Gallimard, 1979.

La Traumdeutung, Paris, Puf, 1967.

- **Goethe**: "Les affinités électives".

Index des noms:

Achéen, (p.11); **Achille**, (p.1); **Bergson**, (p.9, 19); **Cnossos**, (p.11); **Fechner**, (p.6); **Fontenoy**, (p.8, 11); **S. Freud**, (p.2, 3, 5, 6, 7, 9, 10, 12, 13, 16, 18, 19); **Goethe**, (p.16); **Hamlet**, (p.8); **Marengo**, (p.10); **Marignan**, (p.11); **Napoléon**, (p.16); **Queneau**, (p.7, 8); **Richter**, (p.8); **Trafalgar**, (p.8, 11); **Vienne**, (p.16, 17).

LES FORMATIONS DE L'INCONSCIENT

Jacques Lacan

Séance VII
du
Mercredi 18 décembre 1957

Séance transcrite en 1992

* sollicite

[et]

La dernière fois je vous ai parlé du Graal. C'est vous le Graal, que je solidifie* par toutes sortes de mises en éveil de vos contradictions, aux fins de vous faire authentifier en esprit, si j'ose m'exprimer ainsi, que je vous envoie le message, [] dont l'essentiel consisterait dans ses défauts mêmes. Comme il convient toujours de revenir un peu sur ce qui est même le mieux compris, je vais tâcher en quelque sorte de matérialiser sur le tableau ce que je vous ai dit la dernière fois.

[autre]

[autre]

Ce que je vous ai dit la dernière fois concernait l'«Autre», ce sacré «Autre» qui en somme viendra compléter, combler d'une certaine façon dans la communication du *Witz*, ce quelque chose, cette béance qui constitue l'insolubilité du désir. D'une certaine façon le *Witz* restitue sa jouissance à la demande essentiellement insatisfaite, sous le double aspect identique d'ailleurs, de la surprise et du plaisir: le plaisir de la surprise et la surprise du plaisir.

J'ai insisté la dernière fois sur le procédé d'immobilisation de l'autre, de formation de ce que j'ai appelé le Graal vide, ce qui se représente dans Freud dans ce qu'il appelle la façade du mot d'esprit ⁽¹⁾, ce quelque chose qui détourne en quelque sorte l'attention de l'autre du chemin par où va passer le mot d'esprit, ce quelque chose qui en somme fixe l'inhibition quelque part, précisément pour laisser libre ailleurs le chemin par où va passer la parole spirituelle.

[autre]

[autre]

[désir] [du]

Voici donc à peu près comment les choses se schématiseraient: le chemin qui se trace de la parole, ici condensée en message <m>, qui s'adresse ici à l'«Autre», message dont l'achoppement, la béance, le défaut est authentifié par l'«Autre» comme mot d'esprit, mais par là restituant essentiellement au sujet lui-même, et constituant le complément indispensable pour le sujet du <plaisir> propre <au> mot d'esprit.

[et]

[autre]

[autre]

[autre]

[autre]

Voici donc le schéma qui nous sert habituellement: [] voici l'«Autre», en gamma le message, ici le je, ici l'objet métonymique. Mais si l'«Autre» nous est indispensable - ceci bien entendu ce sont des points franchis que nous allons supposer connus de vous - si l'«Autre» est indispensable au bouclage que constitue le discours en tant qu'il arrive au message en état de satisfaire, au moins symboliquement, le caractère fondamentalement insoluble de la demande comme telle, si donc ce circuit qui est l'authentification par l'«Autre» de cette allusion en somme au fait que rien de la demande, dès lors que l'homme est entré dans le monde symbolique <ne> peut être atteint, sinon par une sorte de succession infinie de pas de sens.

(1) S. Freud, *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*
op. cit., p. 172, p. 251

[dans]

[autre]

[autre]

que l'homme, nouvel Achille à la poursuite d'une autre tortue, est voué, par la prise <de> son désir dans le mécanisme du langage, à cette infinie approche jamais satisfaite, liée à l'intégration au mécanisme même du désir de quelque chose que nous appellerons simplement la discursivité. Donc, si cet <Autre> est là comme essentiel au dernier pas, symboliquement satisfaisant, constituant un moment instantané, le mot d'esprit quand il passe, il convient quand même que nous nous souvenions que cet <Autre>, lui aussi existe. Il existe à la manière de celui que nous appelons le sujet, qui est quelque part circulant comme le furet. Ne vous imaginez pas que le sujet soit au départ du besoin; le besoin, ce n'est pas encore le sujet. Où est-il? Peut-être en dirons-nous plus long aujourd'hui.

[autre].

[autre]

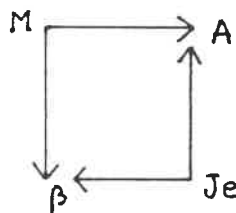
Le sujet, c'est tout le système, et peut-être quelque chose qui s'achève dans ce système. L'<Autre>, il est pareil, il est construit de la même façon, et c'est bien pour cela que l'<Autre> peut prendre le relais de mon discours. Je vais rencontrer quelques conditions spéciales qui ne doivent tout de même pas manquer, si mon schéma peut servir à quelque chose, d'y être représentables. Ces conditions sont celles que nous avons dites la dernière fois.

[Voici partant du je vers l'objet et vers l'autre, partant du message vers l'autre et vers l'objet, car bien entendu il y a un très grand rapport de symétrie entre ce message et ce je, et le même encore centrifuge, et le même centripète entre l'autre en tant que tel,]

Notons maintenant ce qui marque les vecteurs ou les directions sur ces segments. <Voici les vecteurs partant du "je" vers l'objet et vers l'Autre et ceux partant du message vers l'Autre et vers l'objet (2), ceci bien entendu dans un très grand rapport de symétrie et centrifuge, entre ce message et ce "je": de même, rapport symétrique et centripète, entre l'Autre en tant que tel>, en tant que lieu du trésor des métonymies, et puis cet objet métonymique lui-même en tant qu'il est constitué dans le système des métonymies.

Qu'est-ce que j'ai fait, vous ai-je expliqué la dernière fois, dans ce que je peux appeler la préparation du mot d'esprit? Cette préparation dont quelquefois la meilleure est celle de n'en pas faire; mais il est clair qu'il n'est pas mauvais d'en faire, nous n'avons qu'à nous souvenir de ce qui s'est passé quand je n'en ai pas fait, il est arrivé que quelquefois vous êtes restés le bec dans l'eau, pour des choses aussi simples que le "at" que je vous ai raconté un jour (3), qui semble avoir laissé certains

(2)



(3) cf. séance du 20 novembre 1957

déconcertés. Si j'avais fait une préparation sur les attitudes réciproques du petit comte et de la jeune fille bien élevée, vous auriez peut-être été émoustillés pour qu'à ce moment-là "at" ait plus facilement franchi quelque chose. Comme vous y mettiez beaucoup d'attention, une partie d'entre vous <a> mis un certain temps à comprendre. Par contre l'histoire du cheval de la dernière <fois> vous a beaucoup plus facilement fait rigoler, parce qu'elle comporte une longue préparation, et pendant que vous étiez en train de bien vous esbaudir sur les propos de l'examiné qui vous paraissaient marqués de la puissante insolence qui réside au fond de l'ignorance, vous vous êtes trouvés en somme assez prêts à voir entrer ce cheval volant qui termine l'histoire, qui lui donne vraiment son sel.

[ont]

[fous]

[c'est]

Ce que je produis <chez> l'autre avec cette préparation, c'est assurément quelque chose que nous appelons dans Freud *Hemmung*, inhibition, quelque chose qui est simplement cette opposition qui est la base fondamentale de la relation duelle à tout ce que je <posais> devant vous comme objet, <et que> vous <m'opposiez> comme objections. C'est bien naturel, vous vous mettez en état d'en supporter le choc, l'approche, la pression, quelque chose s'organise qu'on appelle habituellement défense, qui est la force la plus élémentaire. Et c'est bien ce dont il s'agit dans ces sortes de préludes qui peuvent aussi bien être faits de mille façons. Quelquefois le non-sens joue le rôle de ce prélude, il est provocation qui attire le regard mental dans une certaine direction. C'est un leurre, cette sorte de corrida, quelquefois c'est le comique, quelquefois c'est l'obscène. En fait, ce <dont> il s'agit <c'est> d'accommoder l'autre [] en quelque sorte en sens contraire <à> la métonymie de mon discours, <de le fixer> en tant que lui-même discourant sur un certain objet métonymique, <et> d'une certaine façon, nous dirons n'importe lequel - il n'est pas du tout obligé que cela ait le moindre rapport avec mes inhibitions propres. Peu importe, tout est bon pourvu qu'un certain objet à ce moment-là occupe l'autre. C'est cela que je vous ai expliqué la dernière fois en vous parlant de cette sorte de solidification imaginaire qui est la <condition> première pour le passage du mot d'esprit.

[opposer] [pouvais]

[à quoi] [c'est]

[une certaine fixation de l'autre]

[est]

[position] <P.L.>

[autre]

En somme ce que vous voyez, ceci c'est l'homologue au niveau de l'<Autre>, que nous prenons ici comme sujet. C'est pour cela que je vous fais un autre système que je dessine en bleu: c'est l'homologue de la ligne que nous appelons d'habitude β , β' , rapport du "je" à l'objet métonymique; ce que nous appellerons le premier sujet, et pour indiquer ici donc la superposition du système de l'autre sujet par rapport au système

du premier⁽⁴⁾.

[autre]
[il s'agit]

Vous voyez donc que ce dont il s'agit, pour que le relais soit donné de l'«Autre», /1/ qui authentifie le mot d'esprit comme tel /1 vers le message/, <c'est> que le relais soit pris dans son propre système de signifiant, c'est-à-dire que, si je puis dire, le problème soit renvoyé; c'est-à-dire que lui-même, dans son système, authentifie comme mot d'esprit le message.

[φ]
[insuffisant] [ψ]
[porté]

En d'autres termes mon <γ> α suppose inscrit un parallélisme <suffisant> avec un <γ> α'; ce qui est exactement <porter> sur le schéma cette nécessité inhérente au mot d'esprit qui lui donne cette sorte de perspective qui théoriquement se reproduit à l'infini, que la bonne histoire est faite pour être racontée, qu'elle n'est complète que quand elle est racontée et que lorsque les autres en ont ri, et que même le plaisir de la raconter inclut le fait que les autres à leur tour pourront sur d'autres la mettre à l'épreuve.

[Δ" ou de] [Δ""][Δ"]
[Δ] [Δ]

S'il n'y a aucun rapport nécessaire entre ce que je dois évoquer chez l'autre de captivation métonymique, pour laisser le passage libre à la parole spirituelle, il y a par contre nécessairement un rapport - ceci est rendu suffisamment évident par ce schéma - entre la chaîne signifiante telle qu'elle doit s'organiser chez l'autre <et> celle qui va ici de <β"> en <β"">, de même qu'ici cela va de <β> en <β">. Il doit y avoir un rapport, et c'est cela que j'ai exprimé la dernière fois en disant que l'autre doit être de la paroisse. Il ne doit pas simplement en gros comprendre le français, quoique ce soit déjà une première façon d'être de la paroisse, si je fais un mot d'esprit en français, il y a bien d'autres choses supposées connues auxquelles il doit participer, pour que tel ou tel mot d'esprit passe et réussisse.

[que]

Voilà donc en somme représentées sur le schéma deux conditions que nous pourrions à peu près écrire ainsi [] si vous voulez: quelque chose qui serait ici le β" β"", à savoir une certaine inhibition provoquée chez l'autre. Là je fais un signe fait de deux petites flèches en sens inverse l'une de l'autre, qui sont

(4) - Cette phrase est ambiguë, le premier sujet pouvant être aussi bien la ligne bleue qu'il vient de tracer que la ligne β → β' qu'il vient de nommer.

- cf. schéma 5 p. n°28 (Nous avons utilisé un système de transparent pour faciliter la lecture de la construction du graphe)

- Disant après:

"...avec un petit "je", parce que ça se retrouvera à un certain niveau, et à un niveau qui devrait fonctionner depuis longtemps, puisque c'est celui de mon graphe, qu'il y a plus de dix ans j'ai construit devant un auditoire d'ânes; ils ont pas encore trouvé où était le "je" sur ce graphe, alors il faudra bien que je leur explique..." (Lacan, le 20 novembre 1968)

[φ] [φ']
[φ]
[φ']
[autre]

égales et de sens opposé à ma métonymie «β" β'''», c'est-à-dire à <γ> α <β" β''' ↔ γ α>. Par contre, il y a une sorte de parallélisme entre <γ> α et <γ'> α', ce qui peut s'exprimer de cette façon-là, que <γ> α <α γ ↔ γ' α'> peut trouver son homologation. Nous avons exprimé cela en mettant un esprit rude⁽⁵⁾ entre parenthèses dans le α'<γ'>, c'est-à-dire que l'«Autre» l'homologue comme tel, l'homologue comme message, l'authentifie comme mot d'esprit.

Voilà qui au moins a l'avantage de fixer les idées, de vous visualiser, puisque c'est un des organes mentaux les plus familiers à l'intellectuel, de vous visualiser ce que je veux dire quand je vous ai parlé la dernière fois des deux conditions subjectives pour le succès du mot d'esprit, à savoir ce qu'il exige de l'autre imaginaire pour qu'à l'intérieur de cette coupe que présente l'autre imaginaire, l'Autre symbolique l'entende.

[que]

Je laisse aux esprits ingénieux de rapprocher ceci de ce que, chose curieuse, j'ai pu dire autrefois dans une métaphore, et je devais avoir bien une raison pour cela, pour me servir presque des mêmes schémas formels, quand autrefois je me suis servi de l'image du miroir concave à propos du narcissisme⁽⁶⁾. C'était alors surtout des images imaginaires <dont> je m'occupais, et des conditions d'apparition de l'unité imaginaire dans une certaine réflexion organique, à travers quelque chose dont les tendances formelles le font... Nous ne nous engagerons pas dans un rapprochement qui d'ailleurs de toutes façons ne saurait être que forcé, encore qu'il puisse être suggestif.

Nous allons faire maintenant un petit usage de plus de ce schéma, car quel que soit l'intérêt de ce que je vous rappelle ainsi, le sens de ce que j'ai dit la dernière fois, si cela ne devait pas nous porter plus loin, ce serait assez court.

[ceci]

[autre]
[φ]
[que]
[φ]
[φ']

Je voudrais qu'une fois au moins vous voyez bien [] que le schéma initial dont nous nous servons depuis le début de l'année se transforme donc en ceci - par le fait que nous développons la formule de l'«Autre» comme sujet - se transforme en ceci que nous avons <γ> α pour le sujet, ici β β', et au-delà se reproduit cette disposition qui fait β"β''' <car> l'autre, <qui> lui aussi a une relation <d'>objet métonymique, se trouve en posture de voir se reproduire à l'échelon suivant la nécessité du <γ> α qui devient ici <γ'> α', et ainsi de suite indéfiniment. La dernière boucle, celle par laquelle passe essentiellement <le> retour du

(5) Nous n'avons trouvé aucune trace de cela dans les schémas.

(6) cf. le séminaire de 1953-1954: *De la technique psychanalytique*

besoin vers quelque chose qui est cette satisfaction indéfiniment différée, est quelque chose qui doit faire en quelque sorte tout le circuit des autres, avant de revenir chez le sujet ici à son point terminal. Nous allons avoir d'ailleurs tout à l'heure à réutiliser ce schéma.

Pour l'instant arrêtons-nous à quelque chose qui est un cas particulier, et que Freud précisément envisage tout de suite après qu'il ait donné cette analyse des mécanismes du mot d'esprit, dont ceci n'est que le commentaire. Il parle de ce qu'il appelle les "mobiles sociaux" (7) du mot d'esprit, et de là il va au problème du comique.

[de l']

C'est ce que nous allons essayer d'aborder aujourd'hui, non pas de l'épuiser, car Freud dit expressément lui-même qu'il ne l'aborde que sous l'angle du mot d'esprit, qu'autrement il y a là un domaine infiniment trop vaste pour qu'il puisse même songer à s'y engager, au moins à partir de son expérience. Il est tout à fait frappant que pour s'introduire à l'analyse du comique, il mette au premier plan comme étant ce qui, dans le comique, est le plus proche du mot d'esprit, avec la sûreté <d'orientation et de touche qui est celle de Freud, ce qui est le plus proche du mot d'esprit et qu'il nous présente comme tel, c'est très précisément ce qui au premier abord pourrait paraître le plus éloigné du spirituel, c'est justement le naïf.

Le naïf, nous dit-il, est réalisé par quelque chose qui est fondé sur l'ignorance, et tout naturellement il en donne des exemples empruntés aux enfants. <C'est> la scène que je vous ai je crois déjà évoquée ici, des enfants qui à l'usage des adultes, ont monté toute une petite historiette fort jolie, et qui consiste en ce qu'un couple se sépare, le mari allant chercher fortune et revenant au bout de quelques années ayant réussi en effet à trouver la richesse, mais que la femme accueille en lui disant: "Tu vois, je me suis conduite magnifiquement, moi non plus je n'ai pas perdu mon temps pendant ton absence!", et elle ouvre le rideau sur une rangée de dix poupées(8). C'est toujours une petite scène de marionnettes, mais naturellement les enfants sont étonnés, peut-être simplement surpris, ils en savent peut-être plus long qu'on ne croit dans l'occasion, mais en tout cas ils sont surpris par le rire qui éclate chez les adultes qui sont venus assister à cette petite scène.

Voilà le type de la drôlerie, ou de la bonne histoire, ou du mot d'esprit naïf, tel que Freud nous le présente. Il nous le donne sous une forme encore plus proche techniquement de ce que

(7) S. Freud, *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, o.p.cit., p. 298

(8) S. Freud, *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, o.p.cit., p. 305

[poupidecine]
 [médecine] [medi]
 [poupi] [medicine]
 [poupicine]

nous appelons les procédés du langage, dans l'histoire de la petite fille qui propose pour son frère qui a un peu mal au ventre, une <Bubizin>. La petite fille a entendu parler pour elle d'une <Medizin>, et comme <Mädf> veut dire en allemand petite fille, et <Bubi> petit garçon, elle pense que s'il y a des <Medizin> pour les petites filles, il doit y avoir aussi des <Bubizin> pour les petits garçons (9). Voilà encore une chose qui, à condition qu'on en ait la clef, c'est-à-dire qu'on comprenne l'allemand, peut être transformée facilement en histoire drôle, ou peut-être présentée sur le plan du spirituel.

[c'est]

[chez l'autre]

[désir] <P.L.>

A la vérité, encore que bien entendu cette référence à l'enfant ne soit pas hors de saison, le trait, nous ne dirons même pas de l'ignorance, de ce quelque chose que Freud définit très spécialement en ceci qui en fait le caractère facilement supplétif dans le mécanisme du mot d'esprit, qui tient à ce qu'en somme il y a quelque chose, dit-il, qui nous plaît là-dedans, et qui est précisément ce qui joue le même rôle que ce que j'ai appelé tout à l'heure fascination ou captivation métonymique. [] Ce que nous sentons chez celui qui parle, et dont il s'agit, <c'est qu'il n'y a pas du tout d'inhibition, et c'est cela, cette absence d'inhibition [] qui nous permet à nous de faire passer chez l'autre, chez celui à qui nous le racontons, et qui lui-même est déjà fasciné par cette absence d'inhibition, de faire passer l'essentiel du mot d'esprit, à savoir cet au-delà qu'il évoque et qui, ici chez l'enfant, dans les cas que nous venons d'évoquer, ne consiste pas essentiellement dans leur drôlerie, mais dans l'évocation de ce temps de l'enfance où le rapport au langage est quelque chose de si proche, qu'il nous évoque par là directement ce rapport du langage au <plaisir> qui est ce qui dans le mot d'esprit, en constitue la satisfaction propre.

Nous allons prendre un autre exemple emprunté à l'adulte, et je crois déjà l'avoir cité à un moment donné. Un de mes patients qui ne se distinguait pas par ce qu'on appelle d'ordinaire les circonvolutions très poussées, et qui, racontant une de ses histoires un peu tristes comme il lui en arrivait assez souvent, expliquait qu'il avait donné rendez-vous à une petite femme rencontrée dans ses pérégrinations, et que la dite femme lui avait tout simplement, comme cela lui arrivait souvent, posé ce qu'on appelle un lapin. Il concluait l'histoire en disant: "J'ai bien compris, une fois de plus, que c'était là une femme de non recevoir". Il ne faisait pas un mot d'esprit, il disait quelque chose de fort innocent, qui pourtant a bien son caractère piquant et satisfait chez nous quelque chose qui va bien au-delà de l'appréhension comique du personnage dans sa déception, qui

(9) S. Freud, *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*
 o.p. cit., p. 303 et 304

[rien n'étant]

[lui-même]
[vous] [texte] <P.L.>

[que]

à l'occasion, si elle évoque chez nous, et c'est tout à fait douteux, un sentiment de supériorité, assurément est bien inférieure dans cette note puisque dans cette note je fais allusion à un des mécanismes qu'on a souvent promu, mis en avant, prétendument du mécanisme du comique, c'est à savoir celui qui consiste à nous sentir supérieur à l'autre. Ceci est tout à fait critiquable, [], encore que ce soit un fort grand esprit qui ait essayé d'ébaucher le mécanisme comique dans ce sens, à savoir Rops ⁽¹⁰⁾, il est tout à fait réfutable que ce soit là le plaisir essentiel du comique. S'il y a quelqu'un dans l'occasion qui garde toute sa supériorité, c'est bien notre personnage qui trouve dans cette occasion matière à motiver une déception qui est tout à fait bien loin d'entamer une confiance en lui-même inébranlable. Si quelque supériorité donc s'ébauche à propos de cette histoire, c'est bien plutôt une sorte de leurre, c'est-à-dire que pour un temps tout vous engageait un instant dans ce mirage que constitue la façon dont vous vous posez [], ou dont vous [] posez celui qui raconte l'histoire, par rapport au <thème> du désir et de la déception. Mais ce qui passe bien au-delà, c'est [] justement, derrière ce terme "femme de non recevoir", le caractère fondamentalement décevant en lui-même de toute approche, bien au-delà du fait que telle ou telle approche particulière soit satisfaite.

[qui le]

[qui]

En d'autres termes, ce qui nous amuse aussi là, c'est la satisfaction que trouve le sujet qui a laissé échapper ce mot innocent dans sa déception, à savoir qu'il la trouve suffisamment expliquée par une locution qu'il croit être la locution reçue, la métonymie toute faite pour de pareilles occasions. En d'autres termes <il la> retrouve dans le chapeau haut de forme sous la forme d'un lapin de peluche qu'il croit être le lapin bien vivant de l'explication valable, et qui, en fait, lui, est bel et bien imaginaire, ce lapin qui constitue cette déception même, <qu'il> sera toujours prêt à voir se reproduire, inébranlé et constant, sans autrement s'en affecter, chaque fois qu'il s'approchera de l'objet de son mirage.

[dans]
[pour] [qui] [toujours]
[autre][que toute la dialectique du mot
d'esprit naïf tient en ceci]

Ici donc, ce que vous voyez, c'est qu'en somme le trait d'esprit de l'ignorant ou du naïf, de celui <qui m'a donné> l'occasion <de> faire mon mot d'esprit, [] cette fois-ci est <tout> entier si on peut dire au niveau de l'<Autre>, je n'ai plus besoin de provoquer chez l'autre rien qui constitue cette coupe solide, elle m'est déjà toute donnée par celui qu'en élevant à la dignité d'histoire drôle, <ou plutôt> celui de la bouche duquel je recueille le mot précieux dont la communication va constituer un mot d'esprit, celui que j'élève en quelque sorte à la dignité du maître-sot par mon histoire. Le mécanisme en est en somme ceci, [], que toute la dialectique du mot d'esprit naïf tient dans la partie

(10) Nous donnons notre langue au chat sur l'exactitude de ce nom propre; D. Rops ne nous paraissant pas à sa place ici.

[et que]

bleue de ce schéma. [] Ce que chez l'autre il s'agit de provoquer dans l'ordre imaginaire, pour que le mot d'esprit dans sa forme ordinaire passe et soit reçu ici, est en quelque sorte tout constitué par sa naïveté, son ignorance, son infatuation elle-même, et il suffit simplement de l'aborder aujourd'hui pour <la> faire homologuer par le tiers, le grand Autre auquel je la communique comme telle, pour la faire passer au rang et au titre de mot d'esprit. Naturellement ici <y 'α>. Pourtant, par la promotion de l'autre imaginaire comme tel dans cette analyse des métonymies, dans la satisfaction qu'il trouve, pure et simple, dans le langage, et qui lui sert à ne même pas s'apercevoir à quel point son désir est leurré, ceci nous introduit, et c'est pourquoi Freud le met au joint du mot d'esprit et du comique, ceci nous introduit à la dimension du comique comme tel, et nous en fait poser la question.

[y]

[nous]

Ici nous ne sommes pas au bout de nos peines, car à la vérité sur ce sujet du comique on n'a pas manqué d'introduire quelques considérations, quelques théories toutes plus ou moins insatisfaisantes, et ce n'est certainement pas une question vaine que celle de [] poser, que celle de savoir pourquoi ces théories sont insatisfaisantes, et aussi pourquoi elles ont été promues.

<P.L.>

Assurément il faut là que nous franchissions toutes sortes de formes sous lesquelles ces théories se sont présentées, pour revenir dessus. Il n'y a pas moyen de les épeler; leur addition, leur succession, leur historique comme on dit, ne nous mènera je crois sur la trace de rien de fondamental. La question du comique est en tous cas, disons-le, éludée chaque fois qu'on <essaye> de l'aborder, je ne dis pas de la résoudre, sur le plan seulement psychologique. L'esprit, comme le comique, sont évidemment sur le plan psychologique faciles à réunir sous cette catégorie du risible ou de ce qui provoque le rire. Bien entendu vous ne pouvez pas manquer d'être frappés, que jusqu'à présent - tout en concluant le fait que le mot d'esprit est plus ou moins bien accueilli, encaissé par le fait que vous le sanctionnez d'un rire discret ou tout au moins d'un sourire - je n'ai pas abordé cette question du rire.

[raccord] <G.T.>

La question du rire est loin d'être résolue. Bien entendu tout un chacun s'accommode d'en faire une caractéristique essentielle de ce qui se passe dans le spirituel, et aussi bien dans le comique, mais quand il s'agit d'en faire en quelque sorte le <ressort> du caractère expressif, si on peut dire à cette occasion, du rire, quand il s'agit même simplement de connoter à quelle émotion pourrait répondre ce phénomène dont il est possible de dire, encore que ce ne soit pas absolument certain, qu'il soit le propre de l'homme, on commence à entrer dans des choses qui d'une façon générale sont extrêmement fâcheuses. Je veux dire que même ceux dont on sent bien qu'ils essayent

[qui] d'approcher, qu'«ils» frôlent d'une certaine façon analogique, métaphorique, un certain rapport du rire avec ce dont il s'agit dans l'appréhension qui lui correspond, le mieux qu'on puisse dire, c'est que ceux qui là-dessus ont dit les choses qui paraissent les plus tenables, les plus prudentes, ne font guère que noter ce quelque chose qui serait analogue dans le phénomène lui-même du rire, à savoir qu'il peut laisser quelque

[de] part <des> traces oscillatoires, au sens que c'est un mouvement spasmodique avec une certaine oscillation mentale qui serait celle du passage par exemple, dit Kant, de quelque chose qui est une tension à sa réduction, à un rien ⁽¹¹⁾: l'oscillation entre une tension éveillée et sa brusque chute devant un rien, une absence de quelque chose qui serait censée après son éveil de tension, devoir lui résister.

Voilà un exemple où le brusque passage d'un concept à sa contradiction, se fait jour chez un psychologue de l'un des derniers siècles, Léon Dumont ⁽¹²⁾, dont Dumas fait état dans son article sur la psychologie ⁽¹³⁾. C'est un article à la Dumas, très fin, très subtil, et pour lequel cet homme heureux ne s'est pas fatigué, mais qui vaut bien la peine d'être lu, car quand même sans se fatiguer, il apporte de très jolis éléments.

Bref, le rire bien entendu dépasse lui-même très largement la question aussi bien du spirituel que du comique. Il n'est pas rare de voir rappelé qu'il y a dans le rire quelque chose qui est par exemple la simple communication du rire, le rire du rire, le rire de quelque chose qui est lié au fait qu'il ne faut pas rire, le fou-rire des enfants dans certaines conditions est tout de même quelque chose qui mérite aussi de retenir l'attention. Il y a aussi un rire de l'angoisse, et même de la menace imminente, le rire

(11) J. Lacan fait ici référence au concept de rien chez Kant, qui se trouve exposé dans les dernières pages de "L'analytique transcendentale" dans *La Critique de la raison pure*. Lacan s'appuie d'autres fois sur ce concept de rien emprunté à Kant. Par exemple dans le séminaire *l'Identification*, séance du 28 février 1962, il parlera du rien comme *nihi privativum*, lui permettant ainsi de définir le sujet comme "ce réel négativé d'un possible qui n'est pas réel."

(12) Léon Dumont (1837-1877), avocat; on lui doit parmi ses nombreux articles *Des causes du rire*, 1862.

(13) Georges Dumas (1866-1946), médecin et psychologue, disciple de Fébot. "Il apporta à la psychologie normale les résultats féconds de l'étude de la pathologie mentale et de l'aliénation; il fut un des fondateurs de la psychopathologie. Son oeuvre essentielle est son *Traité de psychologie*, 1923-1930, complété par un *nouveau traité de psychologie* (1930)". In *Dictionnaire Encyclopédique*, Quillet, Paris, 1977. Dans le *Nouveau traité de psychologie*, livre III, chapitre 1, Dumas critique ce que dit Dumont à propos de l'agréable et du désagréable. Un article de G. Dumas, "Les contagions entre aliénés", est cité dans la bibliographie de la thèse de J. Lacan. - cf. aussi: E. Roudinesco, *La Bataille de Cent ans*, vol I, Ed. Ramsay, Paris, 1982.

gêné de la victime qui se sent menacée soudain de quelque chose qui dépasse tout à fait même les limites de son attente, le rire du désespoir. Il y a des rires même du deuil brusquement appris.

[pour]
<P.L.>

[une explication]
[hystérieopie]

Allons-nous traiter de toutes ces formes du rire? Ce n'est pas notre sujet, je veux simplement ponctuer ici, puisqu'aussi bien ce n'est pas mon objet de vous faire une théorie du rire, qu'en tous cas rien n'est plus éloigné de devoir vous satisfaire, que la théorie bergsonienne du mécanique surgissant au milieu de cette espèce de mythe de l'harmonie vitale, de ce quelque chose dont, pour les reprendre à cette occasion d'une façon particulièrement schématique, la prétendue éternelle nouveauté, création permanente de l'élan vital, <peut> être reprise là d'une façon particulièrement condensée dans ce discours sur le rire <où> Bergson montre assez, met assez en évidence le caractère à proprement parler <insane> (14). Car formuler à proprement parler qu'une des caractéristiques du mécanique en tant qu'opposé au vital (15), c'est son caractère répétitif - comme si la vie ne nous présentait aucun phénomène de répétition, comme si nous ne pissions pas tous les jours de la même façon, comme si nous ne nous endormions pas tous les jours de la même façon, comme si on réinventait l'amour chaque fois qu'on baise - il y a là véritablement quelque chose d'incroyable. Cette espèce d'explication par le mécanique est elle-même une explication qui tout au long du livre, se manifeste elle-même comme [] mécanique. Je veux dire que c'est l'explication elle-même qui retombe dans une lamentable <stéréotypie> qui laisse absolument échapper ce qui est essentiel dans le phénomène.

[Klaus]

Si c'était véritablement le mécanique qui fût à l'origine du rire, où irions-nous? Où se situeraient les si subtiles remarques de <Kleist> sur les marionnettes (16) qui vont tout à fait à l'encontre de ce prétendu caractère risible et déchu du mécanique? Car il souligne si finement que c'est un idéal de grâce qui est en réalité réalisé par ces petites machines qui, d'être simplement agitées par quelques bouts de fil, réalisent par elles-mêmes une espèce d'élégance du tracé de leurs

(14) trad. = insensé

(15) H. Bergson, *Le Rire*, chapitre 1:

"Les attitudes, gestes et mouvements du corps humain sont risibles dans l'exacte mesure où ce corps nous fait penser à une simple mécanique... du mécanique plaqué sur du vivant..."

(16) Heinrich von Kleist, "Über das Marionettentheater", 1810.

mouvements, lié à la constance du centre de gravité de leur courbe, pour peu simplement qu'elles soient un petit bien construites, je veux dire suivant les exemples stricts que constituent les caractéristiques des articulations humaines, et qu'en fin de compte souligne-t-il, que la grâce de nul danseur ne peut atteindre à ce qui peut être réalisé par une marionnette simplement agitée avec doigté.

Laissons de côté la théorie bergsonienne à cette occasion, pour simplement faire remarquer à quel point elle peut laisser complètement de côté ce qui est donné par les premières appréhensions, les plus élémentaires, du mécanisme du rire; je veux dire, avant même qu'il soit impliqué dans rien qui soit aussi élaboré que le rapport du spirituel ou le rapport du comique; je veux dire dans le fait que le rire touche à tout ce qui est imitation, doublage, phénomène de sosie, masque, et si nous regardons de plus près, non seulement au phénomène du masque, mais à celui du démasquage, et ceci selon des moments qui méritent qu'on s'y arrête.

Vous vous approchez d'un enfant avec la figure recouverte d'un masque, il rit d'une façon tendue, gênée. Vous vous approchez de lui un peu plus, quelque chose commence qui est une manifestation d'angoisse. Vous enlevez le masque, l'enfant rit. Mais si vous avez sous ce masque un autre masque, il ne rit pas du tout (17).

Je ne veux à qu'indiquer combien tout au moins ceci demande une étude qui ne peut être qu'une étude expérimentale, mais qui ne peut l'être que si nous commençons d'avoir une certaine idée du sens dans lequel elle doit être dirigée, et dont tout, en tous cas, dans ce phénomène comme dans d'autres que je pourrais ici mettre à l'appui de mon affirmation - ce n'est pas mon intention ici d'y mettre l'accent - dont tout nous montre qu'il y a en tous cas un rapport très intense, très serré entre les phénomènes du rire et la fonction chez l'homme de l'imaginaire, notamment le caractère captivant de l'image, captivant au-delà des mécanismes instinctuels qui en répondent, soit [] la lutte, soit [] la parade, [] la parade sexuelle ou [] la parade combative, et qui [] ajoutent chez l'homme cet accent supplémentaire qui fait que l'image de

[à] [â] [â]
[à] [y]

(17) Dans cette référence au masque en ce qui concerne la mécanique du rire, nous pouvons aussi penser aux travaux de RA. Spitz, publiés dans une première version, précisément cette même année de ce séminaire, 1957, et que nous connaissons maintenant sous le titre "*De la naissance à la parole*", Ed. Puf, Paris 1979. Les travaux expérimentaux de ce psychologue mirent en évidence que le sourire de l'enfant entre trois et six mois est obtenu non par imitation au sourire du visage de l'adulte, mais comme réponse à un indicateur *Gestalt*, ce que Spitz appelle une *Gestalt*-signe. Ceci a pu être justement démontré en remplaçant le visage par un masque auquel le bébé sourit comme si c'était le visage même. (cf. *De la naissance à la parole*, op. cit., p. 68 et 69)

l'autre est très profondément liée à cette tension dont je parlais tout à l'heure, cette tension toujours évoquée par l'objet auquel est portée attention; attention qui consiste à le mettre à une certaine distance du désir ou de l'hostilité, à ce quelque chose qui chez l'homme, est au fondement et à la base même de la formation du moi, de cette ambiguïté qui fait que son unité est hors de lui-même, que c'est par rapport à son semblable qu'il s'érige et trouve cette unité de défense qui est celle de son être en tant qu'être narcissique.

C'est dans ce champ-là que doit se situer le phénomène du rire, et pour vous indiquer ce que je veux dire, je dirai que c'est dans ce champ-là que se produisent des chutes de tension auxquelles les auteurs qui se sont intéressés plus spécialement à ce phénomène, attribuent le déclenchement occasionnel, instantané du rire. Si quelqu'un nous fait rire quand il tombe simplement par terre, c'est en fonction de l'image plus ou moins tendue, plus ou moins pompeuse à laquelle même nous ne faisons pas tellement attention auparavant, que ces phénomènes de stature et de prestige qui sont en quelque sorte la monnaie courante de notre expérience vécue, mais au point que nous n'en percevons même pas le relief. C'est pour autant, pour tout dire, que le personnage imaginaire continue sa démarche plus ou moins apprêtée, dans notre imagination, alors que ce qui le supporte de réel est là planté et répandu par terre, c'est dans cette mesure que le rire éclate, c'est toujours par quelque chose qui est une libération de l'image.

Entendez cette libération dans les deux sens ambigus du terme, que quelque chose est libéré de la contrainte de l'image, et que l'image aussi va se promener toute seule. Il y a quelque chose de comique dans le canard auquel vous avez coupé la tête et qui fait encore quelques pas dans la basse-cour. C'est encore quelque chose de cet ordre, et c'est bien pour cela aussi que le comique va entrer quelque part en connexion avec le risible, c'est au niveau de la direction je-objet $\beta\beta'$ ou $\beta''\beta'''$. C'est certainement dans la mesure où l'imaginaire est intéressé quelque part dans ce rapport au symbolique, que nous allons voir se retrouver à un niveau plus élevé qui nous intéresse infiniment plus que l'ensemble des phénomènes du plaisir, le rire en tant qu'il connote, qu'il accompagne le comique.

Pour introduire aujourd'hui la notion du comique, je voudrais partir d'un exemple. Quand Henri Heine dans l'histoire du veau d'or, rétorque à Soulié dans un mot qui est destiné à trouver la communication justement spirituelle, quand il parle du veau d'or à propos du banquier, c'est presque déjà un mot d'esprit, une métaphore tout au moins qui rencontre chez Henri Heine cette réponse: "pour un veau, il me semble avoir un peu passé l'âge". Observez que si Henri Heine avait dit cela au pied

de la lettre⁽¹⁸⁾, cela voudrait dire simplement qu'il n'aurait rien compris, qu'il serait comme mon ignorant de tout à l'heure, comme celui qui racontait "la femme de non recevoir". La rétorsion que lui fait Henri Heine serait comique, d'une certaine façon, et c'est ce qui constitue les dessous de ce mot d'esprit, elle est aussi un peu comme cela, je veux dire qu'elle renvoie un peu Soulié à son jardin, qu'elle le met dans ses petits souliers, si j'ose m'exprimer ainsi. Après tout Soulié n'a pas dit quelque chose de tellement drôle, et Henri Heine, en lui damant le pion, en montrant que ça peut s'arranger autrement, en dressant un autre objet métonymique que le premier veau, entre et joue sur le plan de l'opposition comique.

L'opposition comique en somme est liée à ceci qu'il est impossible de ne pas s'apercevoir d'abord d'une différence absolument essentielle, c'est que le comique, si nous le saisissons là à l'état fugitif, à l'occasion du trait d'esprit, dans un trait, dans un mot, dans une passe d'armes, c'est quand même quelque chose qui va bien au-delà, je veux dire qui met en cause, non pas purement et simplement notre rencontre, quelque chose en éclair dans lequel il n'y a pas besoin d'une très longue étreinte pour que ça passe avec un trait d'esprit. Je m'adresse à vous tous, quelque soit votre position actuelle, sans que je sache d'où vous venez, ni même qui vous êtes. Pour qu'il y ait entre nous des relations comiques, il faut quelque chose qui nous implique beaucoup plus chacun de l'un à l'autre personnellement, si bien que vous voyez là s'ébaucher dans la relation de Soulié et d'Henri Heine quelque chose qui intéresse un mécanisme de séduction. Il y a quelque chose qui est quand même un peu rebuté du côté de Soulié, par la réponse d'Henri Heine.

Bref, pour qu'il y ait possibilité de parler de relation du comique, il faut que nous placions cette relation de la demande à sa satisfaction, non plus dans un moment instantané, mais dans quelque chose qui lui donne sa stabilité et sa constance, sa voie dans son rapport à un autre déterminé. Car ce que nous avons analysé dans les sous-jacences du mot d'esprit comme étant cette structure essentielle de la demande en tant qu'elle est reprise par l'autre et doit être essentiellement insatisfaite, il y a quand même une solution qui est la solution fondamentale, celle que tous les êtres humains cherchent depuis le début de leur vie jusqu'à la fin de leur existence, puisque tout dépend de l'autre. En somme la solution c'est d'avoir un autre tout à soi, c'est ce qu'on appelle l'amour.

Dans cette dialectique du désir il s'agit d'avoir un autre tout à soi, le champ de la parole pleine tel qu'autrefois je vous l'ai évoqué, est désigné, défini sur ce schéma par les conditions

(18) cf. séances des 20 et 27 novembre 1957, et des 4 et 11 décembre 1957.

[d'autres]
<P.L.>

mêmes dans lesquelles nous venons de voir que peut et doit se réaliser quelque chose qui soit équivalent à la satisfaction du désir, l'indication qu'il ne peut justement être satisfait que dans l'au-delà de la parole. C'est le lien qui unit <l'Autre> avec ce je < β >, son objet métonymique < β '> et le message < γ >. C'est cela l'aire, et la superficie où doit se tenir le quelque chose qui soit parole pleine, c'est à savoir que le message essentiel, caractéristique qui la constitue, cette parole pleine, celle que je vous ai imagée par le "tu es mon maître", ou le "tu es ma femme", se dessine en effet ainsi: "tu, toi, l'autre, es ma femme" (19). C'est sous cette forme, vous disais-je, que l'homme donne l'exemple de la parole pleine dans laquelle il s'engage comme sujet, se fonde comme l'homme de celle à laquelle il parle et le lui annonce sous cette forme, et lui dit: "tu es ma femme".

[φ]

Je vous ai montré aussi le caractère étrangement paradoxal de ce "tu es ma femme". C'est que tout repose sur quelque chose qui doit fermer le circuit; c'est que la métonymie que cela comporte, le passage de l'autre à cet objet unique qui est constitué par la phrase, demande tout de même que la métonymie soit reçue, que quelque chose passe ensuite du < γ > à α , à savoir que le "tu" dont il s'agit ne réponde pas par exemple purement et simplement: "mais non, pas du tout". Même s'il ne répond pas "mais non, pas du tout", quelque chose d'autre se produit beaucoup plus communément, c'est qu'en raison même du fait que nulle préparation aussi habile que le mot d'esprit ne vient à faire confondre cette ligne β " β "', avec la métonymie < γ > α , c'est-à-dire que ces deux lignes restent parfaitement indépendantes, c'est à savoir que le sujet dont il s'agit conserve lui, bel et bien son système d'objets métonymiques. Nous verrons se produire la contradiction qui s'établit dans le cercle < β > β " β "' < β '>, à savoir que chacun comme on dit, ayant sa petite idée, cette parole fondatrice se heurtera à ce que j'appellerai, puisque nous sommes là en présence d'un carré, le problème non pas de la quadrature du cercle, mais de la circuilation des métonymies bel et bien distinctes, même dans le conjungo le plus idéal. "Il n'y a que de bons mariages, il n'y en a pas de délicieux" (20), a dit La Rochefoucauld.

[φ]

[β '']

Or, le problème de l'autre et de l'amour est au centre du comique. Pour le savoir il convient d'abord de se souvenir que si on veut se renseigner sur le comique, il ne serait peut-être pas

(19) Lacan a déjà usé de ces formules dans "Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse" in *Écrits*, p.298, dans la séance du 13.06.56 dans le séminaire intitulé *Les structures freudiennes dans les psychoses*, etc...

(20) "Il y a de bons mariages, mais il n'y en a point de délicieux".
La Rochefoucauld, *Reflexions ou sentences et maximes morales*.

mauvais, par exemple, de lire des comédies. La comédie a une histoire. la comédie a même une origine sur laquelle on s'est beaucoup penché, et l'origine de la comédie est liée de la façon la plus étroite au rapport qu'on peut appeler le rapport du soi au langage (21).

[ici] <P.L.>

[la forme] <P.L.>

Le soi dont nous parlons à l'occasion, qu'est-ce que c'est? Bien entendu ce n'est pas purement et simplement le besoin, radical, originel, ce besoin qui est à la racine de l'individualisation comme organisme; ce soi ne se saisit qu'au-delà de toute l'élaboration du désir dans le réseau du langage, ce soi c'est quelque chose qui ne se réalise en fin de compte qu'à la limite. <Si> le désir humain n'est pas pris d'abord dans ce système de langage qui l'atermoie indéfiniment, nulle place pour que ce soi se constitue et se nomme. Il est pourtant au-delà de toute cette élaboration du langage, ce qui représente la réalisation de ce besoin premier, <informe>, et qui chez l'homme tout au moins, n'a aucune chance même de se connaître. Nous ne savons pas ce qu'est le soi d'un animal, et il y a bien peu de chances pour que nous le sachions jamais; mais ce que nous savons, c'est que le soi de l'homme est entièrement engagé dans cette dialectique du langage <et> c'est lui qui véhicule et conserve l'existence première de la tendance.

*phase

D'où sort la comédie? On nous dit, de ce banquet, où l'homme en somme dit oui dans une espèce d'orgie - laissons à ce mot tout son vague - de ce même repas qui est constitué par les offrandes aux dieux, c'est-à-dire aux immortels du langage. Le fait qu'en fin de compte tout processus d'élaboration du désir dans le langage, se ramène et se rassemble dans la consommation d'un banquet, dans le fait qu'après tout ce détour c'est en fin de compte pour revenir à la jouissance, et à la plus élémentaire, voilà par quoi la comédie fait son entrée dans ce qu'on peut considérer avec Hegel, comme étant la face * esthétique de la religion.

[que]

Qu'est-ce que nous montre l'ancienne comédie? Il conviendrait que vous mettiez un peu, de temps en temps, votre nez dans Aristophane. C'est toujours le moment où le soi reprend à son profit, chausse les bottes, à son usage le plus élémentaire, du langage; c'est entendu dans *Les Nuées*, <où> Aristophane se moque d'Euripide et de Socrate, de Socrate particulièrement. Sous quelle forme nous le montre-t-il? Il nous le montre sous cette forme: [] toute cette belle dialectique va servir à un vieillard à essayer de satisfaire ses envies par toutes sortes de trucs, à échapper à ses créanciers, à trouver le moyen de se faire donner de l'argent, ou à un jeune homme également

(21) On peut être surpris de cette occurrence du "soi" qui n'est pas fréquente chez Lacan...

à échapper à ses engagements, à tous ses devoirs, à railler ses ascendants, etc...

[et]
[la façon dont]
[pour le]
[que]
[la.....]
[s'étonner]
[évolution] <G.T.>

Ce retour du besoin sous sa forme la plus élémentaire, ce surgissement au premier plan de ce qui est entré à l'origine dans la dialectique du langage, à savoir tout spécialement tous les besoins du sexe, et tous les besoins cachés en général, voilà ce que vous voyez sur la scène aristophanesque se produire au premier plan, et cela va loin. [] /1/Je recommande/1 tout spécialement / à votre attention les pièces concernant les femmes et, [] dans cette sorte de retour au caractère de besoin élémentaire qui est sous-jacent à tout le processus, quel rôle spécialement est ici donné aux femmes, pour autant que c'est par leur intermédiaire, que par exemple Aristophane nous invite, <à ce> moment de communication imaginaire que représente la comédie, à nous apercevoir de ce quelque chose qui ne peut s'apercevoir que rétroactivement. [] Si l'état existe, et la cité, c'est pour qu'on en profite, c'est pour qu'un repas de cocagne - auquel d'ailleurs personne ne croit - soit établi sur <l'agora>. C'est pour qu'en somme on revienne à <ces données> de bon-sens contrariées par l'<évolution> perverse de la cité soumise à tous les tiraillements d'un processus dialectique, pour qu'on revienne par l'intermédiaire des femmes, les seules qui sachent vraiment de quoi l'homme a besoin, on revienne par l'intermédiaire des femmes au bon-sens, et naturellement tout ceci prend les formes les plus exubérantes.

Ce n'est piquant que par ce que cela nous révèle de la violence de certaines images. Cela nous fait aussi même assez bien imaginer un monde où les femmes n'étaient peut-être pas tout à fait ce que nous imaginons à travers les auteurs qui nous font une Antiquité polissée. Les femmes, m'a-t-il semblé, devaient être - je parle des femmes réelles, pas de la Vénus de Milo - devaient avoir dans l'Antiquité beaucoup de poils et ne devaient pas sentir bon, si l'on en croit l'insistance qui est mise sur la fonction du rasoir et sur certains parfums.

Quoiqu'il en soit, dans ce crépuscule aristophanesque, spécialement celui qui concerne cette vaste insurrection des femmes, il y a quelques images qui sont fort belles et qui ne manquent pas de frapper, ne serait-ce <que> celle qui tout d'un coup s'exprime dans cette phrase d'une des femmes, devant ses compagnes qui sont toutes en train non seulement de s'être costumées en hommes mais de s'attacher des barbes du côté de la toute-puissance - il s'agit simplement de savoir de quelle barbe il s'agit - qui se met à rire tout d'un coup et qui leur dit: "comme c'est drôle, on dirait une assemblée de sèches grillées

avec des barbes!" (22).

Cette vision de pénombre est aussi quelque chose qui nous paraît assez de nature à nous suggérer tout <le> soubassement des rapports dans la société antique.

Vers quoi va évoluer cette comédie? Vers la nouvelle comédie, et la nouvelle comédie, qu'est-ce que c'est?

<P.L.>

[qui est]

[qui]

La nouvelle comédie est quelque chose qui nous montre les gens engagés en général de la façon la plus fascinée et la plus butée, sur quelque objet métonymique, tous les types humains s'y rencontrent là, quels qu'ils soient. Il y a <l'avare>, le luxurieux, les personnages qui sont les mêmes que ceux que l'on voit se retrouver dans la comédie italienne. Ce sont des personnages définis par un certain rapport avec un objet, et autour desquels pivote toute la nouvelle comédie, celle qui va de Ménandre (23), jusqu'à nos jours. Autour de <ce> quelque chose qui se substitue à cette éruption du sexe [], l'amour - alors là l'amour nommé comme tel, l'amour que nous appellerons l'amour naïf, l'amour ingénu, l'amour qui unit deux jeunes gens en général assez falots [] - forme le pivot de l'intrigue, et quand je dis pivot, c'est bien parce que l'amour joue ce rôle, non pas d'être en lui-même comique, mais d'être l'axe autour duquel tourne tout le comique de la situation, jusqu'à une époque qu'on peut très nettement caractériser par l'apparition du romantisme et que nous laisserons aujourd'hui de côté.

(22) Aristophane, *L'assemblée des femmes*, Ed. Hachette, Paris 1878, trad. C. Poyard: ...

Quatrième femme: ... "J'ai laissé croître les poils sous mes aisselles, plus touffus qu'un taillis..."

Cinquième femme: Moi de même, j'ai commencé par jeter mon rasoir afin de devenir toute velue, et de ne plus ressembler à une femme.

Praxagora: Avez-vous les barbes que nous devons toutes nous procurer pour les assemblées? ...

Hâtez-vous donc d'attacher vos barbes, vous toutes qui savez manier la parole. ...

Allons vite, mets ta barbe et deviens homme. Pour moi je vais en faire autant, dans le cas où j'aurais l'idée de monter à la tribune...

Deuxième femme: Ah! Grand dieu! Ma chère Praxagora, regarde donc, est-ce assez ridicule?

Praxagora: Comment, risible?

Deuxième femme: Nos barbes ressemblent à des sèches grillées."

(23) Ménandre: poète comique Grec, IV^e siècle avant J.C., contemporain et ami d'Epicure

L'amour est un sentiment comique. Le sommet de la comédie est parfaitement localisable, définissable, la comédie dans son sens propre, au sens où je le promets ici devant vous, trouve son sommet dans un chef-d'oeuvre unique, celui qui est en quelque sorte la charnière d'un passage de la présentation des rapports entre le soi et le langage, sous la forme d'une prise de possession par le soi du langage, à l'introduction de la dialectique comme telle des rapports de l'homme au langage qui se fait sous une forme aveugle, fermée. Dans le romantisme c'est très important, en ce sens que le romantisme sans le savoir, se trouve être une introduction confuse à cette dialectique du signifiant comme tel, dont en somme la psychanalyse se trouve être la forme articulée. Mais dans la ligne de la comédie, disons classique, le sommet est donné au moment où la comédie dont je parle, qui est de Molière et qui s'appelle *L'École des femmes*, pose le problème d'une façon absolument schématique, puisque d'amour il s'agit, mais que l'amour est là en tant qu'instrument de la satisfaction.

Molière nous propose le problème d'une façon qui donne sa grille, absolument, dans la limpidité comparable à un théorème d'Euclide. Un monsieur qui s'appelle Arnolphe, qui n'a même pas besoin pour que la chose soit rigoureuse d'être un monsieur avec une seule idée, il se trouve que c'est mieux comme cela, mais à la façon dont la métonymie sert dans le trait d'esprit à nous fasciner, <c>est un monsieur, qu'en effet dès le début nous voyons entrer avec ce que nous pourrions appeler l'obsession de n'être pas cornard. C'est sa passion principale, c'est une passion comme une autre, toutes les passions s'équivalent, toutes les passions sont également métonymiques. C'est le principe de la comédie de les poser comme telles, c'est-à-dire de centrer l'attention sur un soi qui croit entièrement à son objet métonymique. [] Il y croit, <mais> cela ne veut absolument pas dire qu'il y soit lié, car c'est aussi une des caractéristiques de la comédie, que le soi du sujet comique quel qu'il soit, en sort toujours absolument intact. Tout ce qui s'est passé pendant la comédie est passé sur lui comme l'eau sur les plumes d'un canard, quels que soient les paroxysmes auxquels il soit parvenu dans la comédie. *L'École des femmes* se termine par un "ouf!" d'Arnolphe⁽²⁴⁾, et pourtant Dieu sait par où il passe. C'est là que je veux essayer de vous rappeler brièvement ce dont il s'agit.

[ce qui veut dire d'ailleurs qu']

(24) *L'École des femmes* de Molière ne se termine pas par un "ouf!" d'Arnolphe, par contre, le dernier mot prononcé par Arnolphe à la dernière scène de l'acte V scène 8 est un "oh!".

Arnolphe a donc prononcé pour une petite fille:

"Je l'ai remarquée pour son air doux et posé.

Je l'aimais à l'âge de quatre ans".(25)

[dit-il] [ma]

[monogame] <P.L.>
[monogamie]

[dit-il]

Il a donc choisi sa petite bonne femme, et il a d'ores et déjà posé le "tu es ma femme". C'est même pour cela qu'il entre dans une telle agitation quand il voit que ce cher ange va lui être ravi. C'est qu'au point où il en est, <il dit> <qu'>elle est déjà <sa> femme, et il l'a déjà instaurée socialement comme telle, <celle> à laquelle il dit: "tu es ma femme". Et il a résolu élégamment la question. C'est un homme, lui dit son partenaire le nommé Chrysalde, qui a des lumières. C'est dit quelque part, et en effet il a tellement de lumières, qu'il s'est formulé ceci: il n'a pas besoin d'être le personnage <monomane> dont nous parlions au début. Otez-lui cette <monomanie>, c'est un éducateur. Toujours les vieillards se sont occupés de l'éducation des filles, et ont même pour cela posé des principes. Là il a trouvé un très heureux principe, il a lui-même dit qu'il ordonnait les soins par où elle devrait être conservée dans cet état d'être complètement idiote, []. Et vous ne sauriez croire, dit-il à son ami, jusqu'où cela va: ne voilà-t-il pas que l'autre jour elle m'a demandé si l'on ne faisait pas les enfants par l'oreille (26). C'est cela qui aurait dû lui mettre la puce à la même oreille, car si en effet la fille avait eu une conception physiologique plus saine des choses, peut-être aurait-elle été moins dangereuse.

"Tu es ma femme", parole pleine, est la métonymie. Tout ce qu'il fait lire à la petite Agnès, à savoir les devoirs du mariage, est bel et bien congrûment expliqué. Elle est complètement idiote, dit-il, et il croit pouvoir fonder là-dessus, comme tous les éducateurs, l'assurance de sa construction.

[phomane]

[d']

Qu'est-ce que nous montre tout le développement de l'histoire? Cela pourrait s'appeler "comment l'esprit vient aux filles" (27). L'esprit vient aux filles en ceci: la singularité du personnage d'Agnès semble avoir proposé une véritable énigme aux psychologues et aux critiques: est-ce une femme, une <nymphomane>, une coquette, une ceci, une cela? Absolument pas, c'est un être auquel on a appris à parler, et qui articule. Elle est prise au mot du personnage complètement falot d'ailleurs, qu'est le personnage du petit jeune homme, [] Horace

(25) Molière, *L'École des femmes*, Acte I scène 1:

"Un air doux et posé, parmi d'autres enfants,
M'inspira de l'amour pour elle dès quatre ans."

(26) Molière, *L'École des femmes*, op. cit., Acte I scène 1:

"Elle était fort en peine, et me vint demander
Avec une innocence à nulle autre pareille,
Si les enfants qu'on fait se faisaient par l'oreille."

(27) Il s'agit du titre d'un conte de La Fontaine.

qui entre en jeu dans la question, quand la scène majeure où Arnolphe va lui proposer de s'arracher la moitié des cheveux, elle lui répond tranquillement:

"Horace avec deux mots, en ferait plus que vous" (28)

[et]
[qui]
[est] <l.a.>

[explique qu'il]

Elle ponctue ce qui est ponctué tout au long de la pièce, c'est-à-dire que ce qui est venu à Agnès avec la rencontre du personnage en question, c'est précisément ceci, que le personnage dit des choses qui sont spirituelles /1 à entendre/ et douces /1/ à ravir. Ce qu'il dit, elle est bien incapable de nous le dire, et de se le dire à elle-même; mais c'est par la parole, c'est-à-dire par ce quelque chose qui rompt tout le système de la parole apprise, de la parole éducative, qu'elle est captivée. [] Cette sorte d'ignorance [] est une des dimensions que déjà Molière <a> simplement lié à ceci que précisément pour elle il n'y a rien d'autre que ce système de la parole. Quand Arnolphe lui <demande si Horace ne> lui a embrassé <que> les mains, les bras, elle demande: "y a-t-il autre chose?". Elle est très intéressée (29). C'est une déesse-raison cette Agnès; aussi bien le terme de raisonnement, raisonneuse, est-il ce qui vient à un moment donné suffoquer Arnolphe quand il essaye de lui reprocher son ingratitude, son manque de sentiment du devoir, la trahison qu'elle exerce à son égard. Elle lui répond avec une pertinence: "mais qu'est-ce que je vous dois? Si c'est uniquement de m'avoir rendue bête, vos frais vous seront remboursés". Et le mot raisonneur et raisonneuse est ce qui vient dans la bouche d'Arnolphe (30)

(28) Molière, *L'École des femmes*, op. cit., Acte V scène 5:
"Tenez, tous vos discours ne me touchent point l'âme.
Horace avec deux mots en ferait plus que vous."

(29) Molière, *L'École des femmes*, op. cit., Acte II scène 5 :

Arnolphe, *reprenant haleine*

Passé pour le ruban. Mais je voulais apprendre
S'il ne vous a rien fait que baiser les bras.

Agnès

Comment! Est-ce qu'on fait d'autres choses?

(30) Molière, *L'École des femmes*, op. cit., Acte V scène 4
Arnolphe

Voyez comme raisonne et répond la vilaine!
Peste! Une précieuse en dirait-elle plus?
Ah! Je l'ai mal connue, ou, ma foi, là-dessus
Une sotte ne sait plus que le plus habile homme.
Puisqu'en raisonnement votre esprit se consume,
La belle raisonneuse, est-ce qu'un si long temps
Je vous aurai pour lui nourrie à mes dépens?

Agnès

Non, il vous rendra tout jusques au dernier double.

En d'autres termes, nous nous trouvons au départ devant le raisonneur, en face de l'ingénue, et ce qui constitue le ressort comique, c'est que nous voyons surgir, dès que l'esprit est venu à la fille, la raisonneuse, en présence du personnage qui lui, devient l'ingénu, car à ce moment-là, dans des mots qui ne laissent aucune ambiguïté, il dit qu'il aime, et il le lui dit de toutes les façons, et il le lui dit au point que la culmination de sa déclaration consiste à lui dire à peu près ceci: tu feras très exactement tout ce que tu voudras, c'est-à-dire tu auras Horace si tu le veux également à l'occasion, c'est-à-dire que le personnage renverse jusqu'au principe de son système, c'est-à-dire qu'en fin de compte il préfère encore être cornard, ce qui était son départ principal dans toute l'affaire, plutôt que de perdre l'objet de son amour.

[parois] <G.T.> [parois] <G.T.>

[de l']

L'amour, c'est là le point auquel je dis que se situe le sommet de la comédie classique. L'amour est ici, et il est très curieux de voir à quel point nous ne le percevons plus qu'à travers toutes sortes de <paroles> qui l'étouffent, de <paroles> romantiques. L'amour est un ressort essentiellement comique. C'est précisément en ceci qu'Arnolphe est un véritable amoureux, beaucoup plus authentiquement amoureux que le dénommé Horace qui ici est vacillant perpétuellement. L'amour est comique précisément en ceci que c'est l'amour le plus authentiquement amour qui se déclare et qui se manifeste. Il faut tout ce changement de perspective qui s'est produit autour du terme [] amour, pour que nous <ne> puissions pas si facilement le concevoir. Car c'est un fait, plus la pièce est jouée, plus Arnolphe est joué dans sa note d'Arnolphe, et plus les gens sont fléchissants et se disent: ce Molière si noble et si profond, quand on vient d'en rire on devrait en pleurer; c'est-à-dire <que> tout le changement de perspective romantique <fait> que les gens ne trouvent presque plus compatible le comique avec l'expression authentique et absolument submergeante de l'amour comme tel.

[qu']
[ceci que grâce à]

Voici donc le schéma de l'histoire. [] Il faut tout de même que je donne ce qui la boucle. Ce qui la boucle, <c>est [] la sottise du personnage tiers, à savoir du personnage d'Horace qui à l'occasion se comporte tout à fait comme un bébé, allant jusqu'à remettre celle qu'il vient d'enlever entre les mains de son légitime possesseur, sans même avoir pu l'identifier jusque là comme le jaloux dont Agnès souffre la tyrannie, <et qui> est celui-là même auquel il se confie. Peu importe, ce personnage est tout à fait secondaire, il est là pourquoi? Pour que le problème soit posé en ces termes, à savoir qu' Arnolphe à tout instant est mis au fait, heure par heure, minute par minute de ce qui se passe dans la réalité, par celui-là même qui est son rival, et d'autre part d'une façon également entièrement authentique,

par sa pupille elle-même, la nommée Agnès qui ne lui dissimule rien. Effectivement comme il la souhaite, elle est complètement idiote, uniquement en ce sens qu'elle n'a absolument rien à cacher, qu'elle dit tout, qu'elle le dit simplement de la façon la plus pertinente, mais qu'à partir du moment où elle est dans le monde de la parole, ceci est ouvert <à ce> que - quelle que soit la puissance de la formation éducative - son désir est au-delà, son désir est du côté, pas simplement de l'Horace auquel nous ne doutons pas qu'elle fasse subir dans l'avenir tout le sort qu'Arnolphe redoutait tellement, mais, simplement du fait qu'elle est dans le domaine de la parole, elle sait que son désir est au-delà de cette parole. Elle est charmée par les mots, elle est charmée par l'esprit, c'est en tant que quelque chose est au-delà de cette actualité métonymique qu'on essaye de lui imposer, qu'elle s'échappe, que tout en disant toujours à Arnolphe la vérité, néanmoins tout ce qu'elle fait est tout à fait équivalent au fait de le tromper. Horace lui-même le perçoit, et quand il raconte l'histoire du grès et de la pierre, à savoir cette fille qui lui jette sa petite pierre par la fenêtre en lui disant: "Allez-vous en! Je ne veux plus entendre vos discours, et voici ma réponse" ⁽³⁴⁾, et qui a l'air de vouloir dire: voici la pierre que je vous jette, mais qui est aussi le véhicule d'une petite lettre, <c>est quelque chose qui en effet, Horace le souligne très bien, pour une fille qu'on a voulu jusque là maintenir dans la plus extrême ignorance, est une ambiguïté pas mal trouvée. C'est l'amorce de ces double-sens, de tout ce jeu dont on peut /1/ espérer au mieux /1/ à l'avenir /.

Voici donc ce point sur lequel je voulais vous laisser aujourd'hui. Le soi est par nature au-delà de cette prise du désir dans le langage. Le rapport à l'autre est essentiel, pour autant que le chemin du désir passe nécessairement par l'autre, non pas en tant que l'autre est l'objet unique, mais en tant que l'autre est le répondant du langage, et par lui-même le soumet à toute sa dialectique.

(34) Molière, *L'École des femmes*, op. cit., Acte III scène 4

"Retirez-vous, mon âme aux visites renonce;
Je sais tous vos discours, et voilà ma réponse",

"C'est ainsi que j'ai fait bâiller trois mois, à décrocher le lustre dont je croyais l'avoir une fois pour toutes éclairé, mon auditoire, à lui démontrer dans le *Witz* de Freud (le mot d'esprit, traduit-on) l'articulation même de l'inconscient. Ce n'était pas la verve qui me faisait défaut, qu'on m'en croie, ni, j'ose le dire, le talent."

J. Lacan

à l'Institut français de Naples,
le 14 décembre 1967.

La méprise du sujet supposé savoir.

SEANCE VII DU 18 DECEMBRE 1957

Repères bibliographiques essentiels :

- **Aristophane**: *Les Nuées*
L'assemblée des femmes.
- **Freud**: *Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten*, 1905, trad.
franc. de Marie Bonaparte et M. Nathan, *Le mot d'esprit et ses*
rapports avec l'inconscient, Paris, Idées Gallimard, 1979.
- **La Rochefoucauld**: *Réflexions ou sentences et maximes morales.*
- **Molière**: *L'Ecole des femmes.*

Autoréférences :

- "De la technique psychanalytique", séminaire 1953/1954
- "Les structures freudiennes dans les psychoses", séminaire 1955/1956
- "Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse" in *Écrits*.

Index des noms:

Aristophane, (p.16); **Bergson**, (p.10); **G. Dumas**, (p.10); **Léon Dumont**, (p.10); **Euripide**, (p.16); **S. Freud**, (p.1, 3, 5, 6, 8); **Hegel**, (p.16); **H. Heine**, (p.13, 14); **Kant**, (p.9); **Kleist**, (p.11); **La Rochefoucauld**, (p.15); **Ménandre**, (p.18); **Molière**, (p.18, 20, 21); **Rops**, (p.7); **Socrate**, (p.16); **Soulié**, (p.13, 14).

ANNEXE

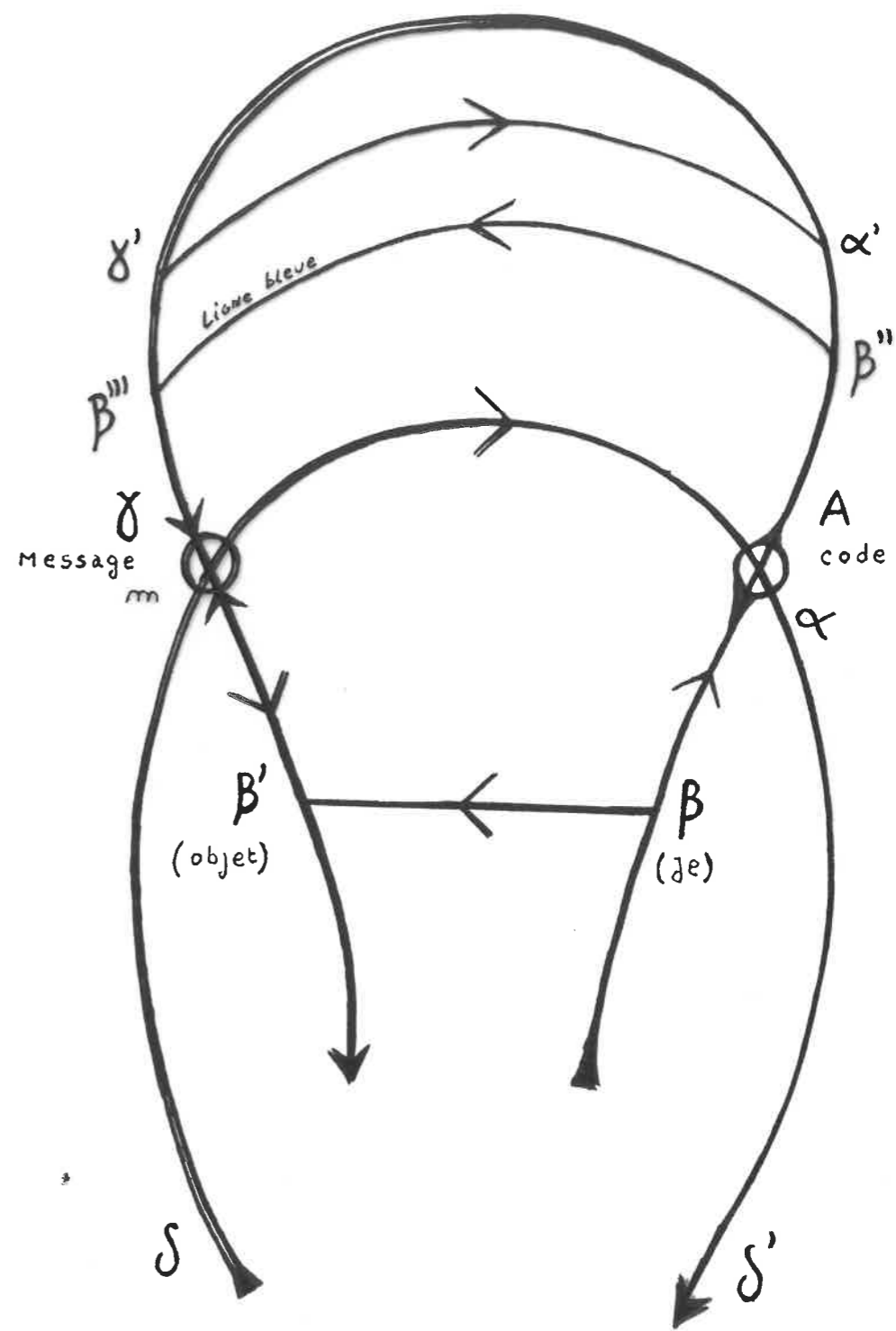
Le propos visé par le tableau comparatif de la page suivante est de permettre une lecture plus assurée du schéma que LACAN construit à partir de la première séance de ce séminaire sur les formations de l'inconscient en 1957.

Nous avons constaté, selon les versions dans lesquelles cette première étape du schéma apparaît, une ambiguïté déroutante quant à la position des lettres désignant les deux lignes de la chaîne signifiante et du discours intentionnel qui forment l'ossature de ce schéma.

Cette ambiguïté, voire même confusion, concernant la possibilité de lecture de ce schéma, semble avoir duré longtemps puisque 10 ans après, lorsque LACAN revient, le 27 novembre 1968, sur son premier tracé, le texte et les dessins de la version de la sténotypiste sont encore plus embrouillés qu'en 1957.

Il est à préciser que ces éclaircissements ne concernent que la première étape de l'élaboration du graphe qui est utilisé pendant les 6 premières séances du séminaire "Les Formations de l'Inconscient". Cette courte présentation comparative nous permet d'étayer nos choix de transcription et de vérifier leur cohérence.

Nous présentons donc ici les options des différentes versions avec lesquelles nous transcrivons. Nous y ajoutons le schéma établi par M. DARMON dans "Essais sur la topologie lacanienne", ed. de l'Ass. Freudienne et ce qui est repris par LACAN dans la séance du 27 novembre 1968 dans le séminaire "D'un Autre à l'autre", dans la version de la sténotypiste.



VIII

LES FORMATIONS DE L'INCONSCIENT

Jacques Lacan

Séance VIII
du
Mercredi 8 janvier 1958

Séance transcrite en 1992

Les Formations de l'Inconscient - Séance du 8-01-58

J'ai l'impression que le trimestre dernier - j'en ai eu des retentissements - je vous ai un peu essoufflés. Je ne m'en suis pas rendu compte, sinon je ne l'aurais pas fait. J'ai aussi l'impression de m'être répété, d'avoir piétiné. Cela n'a d'ailleurs pas empêché peut-être que certaines des choses que je voulais vous faire entendre, sont restées en chemin.

Cela vaut peut-être un petit retour en arrière, disons un regard sur la façon dont j'ai abordé les choses cette année. Ce que j'essaye de vous montrer à propos du trait d'esprit, dont j'ai dégagé un certain schéma dont l'utilité peut-être peut ne pas vous apparaître tout de suite, c'est son unité, comment les choses s'emboîtent, comment elles s'engrènent avec le schéma précédent.

En fin de compte il s'agit de quelque chose que vous devez percevoir comme une constante dans ce que je vous enseigne. Encore conviendrait-il que cette constante ne soit pas simplement quelque chose comme un petit drapeau à l'horizon, sur lequel vous vous orientiez. Il faut que vous compreniez où cela vous emmène, dans quels détours cela vous emmène. Cette constante - c'est la remarque que je crois absolument fondamentale pour comprendre ce qu'il y a dans Freud - <c'est> celle de l'importance du langage, nous l'avons dit d'abord, et ensuite de la parole. Et plus nous nous approchons de notre objet, plus nous nous apercevons où est [] l'importance du signifiant dans l'économie du désir, disons encore dans la formation [] du signifié.

Vous avez pu vous en apercevoir hier soir, à entendre ce que nous a apporté d'intéressant à notre séance scientifique, madame Pankow (1). Il se trouve qu'en Amérique les gens se soucient de la même chose que ce que je vous explique ici. Ils essayent d'introduire [] <comme> essentiel dans la détermination de ces troubles psychiques, de ces troubles économiques, le fait de la communication et de ce qu'ils appellent le message, à l'occasion. Vous avez pu entendre madame Pankow vous parler de quelqu'un qui est loin d'être né de la dernière pluie, à savoir monsieur Bateson (2),

(1) Gisela Pankow, psychothérapeute venant de Berlin, arrive en France en 1950 et s'intègre à la Société Française de Psychanalyse en 1956. Elle commence, cette année 1958, un séminaire sur la psychothérapie des psychoses. (Cf. E. Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France* - Tome 2 - p. 304).

Les "séances scientifiques" de la SFP devaient avoir lieu le mardi soir, veille du séminaire de Lacan.

(2) Bateson G. (1904-1980) ethologue et psychologue américain connu pour sa théorie du *double bind*, dilemme dans lequel se trouverait, d'après cet auteur, enfermé le schizophrène.

[différence de]

[l'information]

[P] <P.L.>

Les Formations de l'Inconscient - Séance du 8-01-58

anthropologue et ethnographe, qui a apporté quelque chose qui nous fait réfléchir un peu plus loin que le bout de notre nez, concernant l'action thérapeutique. Il essaye de formuler quelque chose qui est au principe de la genèse du trouble psychotique, dans quelque chose qui s'établit entre la mère et l'enfant, et qui n'est pas simplement l'effet de tension, de rétention, de détente, de ratification, de frustration, au sens élémentaire [] je <le> précise, de <la> relation inter-humaine, comme si c'était quelque chose qui se passait au bout d'un élastique, qui essaye de mettre dès le principe la notion de la communication en tant qu'elle est centrée, non pas simplement sur un contact, sur un rapport, sur un entourage, mais sur une signification; de la mettre au principe de ce qui s'est passé d'originellement <discordant>, déchirant dans ce qui lie l'enfant dans ses relations avec la mère, et quand il désigne, quand il dénote comme étant l'élément <discordant> essentiel de cette relation, le fait que la communication se soit présentée sous une forme de double relation, comme vous l'a très bien dit hier soir madame Pankow, en vous disant que dans le même message qui est celui où l'enfant a déchiffré le comportement de sa mère, dans le même message il y a deux éléments qui ne sont pas définis l'un par rapport à l'autre, en ce sens simplement que l'un se présente comme la défense du sujet par rapport à ce que veut dire l'autre, ce qui est la notion commune que nous avons dans ce qui se passe au niveau du mécanisme de [] défense que vous analysez. <Quand vous analysez la défense> vous pouvez <voir> ce que le sujet dit pour méconnaître qu'il y a quelque part <une> signification en lui. Il [] annonce à lui-même, de même <qu'à> vous [] la couleur à côté. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. <Dans le *double bind*> il s'agit de quelque chose qui concerne l'autre, et qui est reçu par l'autre de telle façon, que s'il répond sur un point, il sait de ce fait même qu'il va se trouver coincé dans l'autre. Comme nous l'a dit hier madame Pankow, si je réponds à la déclaration d'amour que me fait ma mère, je vais provoquer son retrait, et si je ne l'entends pas comme telle, c'est-à-dire si je ne lui réponds pas, je vais la perdre.

Vous voyez donc que nous voilà introduits dans cette dialectique du double sens, en ceci déjà qu'il intéresse un élément tiers. Ce n'est pas l'un derrière l'autre, c'est-à-dire quelque chose qui <serait> au-delà du sens, un sens qui aurait ce privilège d'être le plus authentique, <c'est> deux messages simultanés dans la même émission, si on peut dire, <deux> significations qui <créent> dans le sujet une position telle qu'il est en impasse. Ceci vous prouve que même en Amérique, on est en énorme progrès.

[que]

[discordant] <l.a.>

[discordant] <l.a.>

[la] <P.L.>

[dire] <P.L.>

[de]

[s'] [qu'il] [annonce]

<P.L.>

[est]

[ces]

[de]

[créé]

Les Formations de l'Inconscient - Séance du 8-01-58

[ilz]

Est-ce que cela veut dire que ce soit complètement suffisant? Madame Pankow, hier soir, a très bien souligné ce que cette tentative avait de au ras du sol, d'empirique. Bien entendu il ne s'agit pas du tout d'empirisme. Si en Amérique il n'y avait pas, à côté, des travaux qui sont très importants, qui sont faits sur le plan de ce qu'on appelle la stratégie des jeux⁽³⁾, <on> n'aurait même pas songé à introduire cela dans l'analyse, qui est tout de même là une reconstruction de quelque chose qui est supposé s'être passé à l'origine, qui détermine cette position profondément déchirée, en porte à faux, du sujet vis-à-vis de justement ce qu'a de constituant le message pour le sujet. Si cette position n'implique pas que le message est quelque chose de constituant pour le sujet, on voit mal comment on pourrait lui donner, à cette double relation primitive, des effets aussi grands.

Alors la question qui se pose est celle de savoir quelle sera la situation, quel sera le procès de la communication en tant qu'il n'arrive pas à être constituant pour le sujet. C'est un autre repère qu'il faut rechercher. Jusqu'à présent quand vous lisez et quand vous entendez ce que veut dire monsieur Bateson, vous voyez que tout en somme est centré sur le double message, sans doute, mais sur le double message en tant que double signification. C'est précisément là que le système pêche, et justement en quoi? En ceci: c'est qu'il n'y a que cette façon de concevoir les choses, de les présenter, qui néglige justement ce que le signifiant a de constituant dans la signification.

Hier soir j'avais pris une note au passage, qui me manque maintenant, que j'avais recueillie dans le propos même de madame Pankow, et qui se ramène à peu près à ceci: il n'y a pas, disait-elle, de parole qui fonderait la parole en tant qu'acte. Et ceci est bien dans la voie de ce que j'approche maintenant. Parmi ces paroles, il faut qu'il y en ait une qui fonde la parole en tant qu'acte dans le sujet. C'est dans ce sens qu'elle manifestait son exigence, son sentiment de l'insuffisance du système. C'est en cela que madame Pankow manifestait une exigence de stabilisation de tout le système, du fait qu'à l'intérieur de la parole il y ait quelque part quelque chose qui fonde la parole en tant que vraie. Elle s'adressait donc dans ce sens à un recours à la perspective de la personnalité. C'est bien ce qu'elle avait apporté hier, et c'est bien quelque chose qui tout au moins a le mérite de témoigner une certaine exigence correspondant à quelque chose qui,

(3) L'origine de la théorie des jeux se trouve dans l'oeuvre de John von Neumann et Oskar Morgenstern, *Theory of games and economic behaviour*, saluée comme événement scientifique majeur, inaugurant une nouvelle branche des mathématiques et dont la première édition date de 1944. Erik Porge, *Se compter trois* - ed. Eres, Toulouse 1989

Les Formations de l'Inconscient - Séance du 8-01-58

dans le système, nous laisse incertains, ne nous permet pas une déduction, une construction suffisante.

[que] [qu']
[des concerts]

Je ne crois absolument pas que ce soit ainsi que l'on puisse le formuler. Cette référence personaliste, <je> ne la crois <pas> psychologiquement fondée; [] en ce sens que nous ne pouvons pas ne pas pressentir [] dans cette impasse que créent les significations en tant qu'elle est supposée déclencher <un déconcert> profond du sujet lorsqu'il est un schizophrène - nous ne pouvons pas ne pas sentir qu'il y a quelque chose qui doit être au principe de ce déficit. Il n'est pas simplement l'expérience maintenue, prise, imprimée de ces impasses des significations, mais aussi quelque chose qui est le manque de quelque chose qui fonde la signification elle-même, et qui est le signifiant, et quelque chose de plus encore, qui est justement ce que aujourd'hui je vais aborder, c'est-à-dire quelque chose qui se fonde, non pas simplement comme personnalité, comme quelque chose qui fonde la parole en tant qu'acte, comme madame Pankow le disait hier soir, mais quelque chose qui se pose comme ce qui donne autorité à la loi. Nous appelons ici loi, justement ce qui s'articule proprement au niveau du signifiant, c'est-à-dire le texte de la loi.

[autre]
[autre] [autre]

Ce n'est pas pareil de dire qu'il y a une personne qui doit être là pour soutenir, si on peut dire, l'authenticité de la parole, et de dire qu'il y a quelque chose qui autorise le texte de la loi, parce que ce quelque chose qui autorise le texte de la loi est quelque chose qui se suffit d'être lui-même au niveau du signifiant, c'est-à-dire le nom du père, ce que j'appelle le nom du père, c'est-à-dire le père symbolique. C'est quelque chose qui subsiste au niveau du signifiant. C'est quelque chose qui dans l'<Autre>, en tant qu'il est le siège de la loi, représente cet <Autre> dans l'<Autre>, ce signifiant qui donne support à la loi, qui promulgue la loi.

[qui est là construit
sur le contenu] <P.L.>

C'est précisément ce qu'exprime le mythe nécessaire à la pensée de Freud, le mythe de l'Oedipe. Ce pour quoi - regardez-y de très près - il est nécessaire qu'il procure lui-même sous cette forme mythique, l'origine de la loi, c'est pour qu'il y ait quelque chose qui fasse que la loi est fondée dans le père. Il faut qu'il y ait le meurtre du père. Les deux choses sont étroitement liées, c'est-à-dire que le père en tant qu'il promulgue la loi, est le père mort, c'est-à-dire le symbole du père; le père mort c'est le nom du père. <Il faut, nous dit Freud, que le père ait été tué pour que soit fondée la loi.> Ceci est tout à fait essentiel. Je vais vous rappeler à l'occasion pourquoi.

Les Formations de l'Inconscient - Séance du 8-01-58

[autre] Autour de quoi ai-je centré tout ce que je vous ai appris il y a deux ans sur la psychose (4)? Autour de quelque chose que j'ai appelé la *Verwerfung* (5). J'ai essayé de vous la faire sentir comme quelque chose qui est autre que la *Verdrängung* (6), c'est-à-dire le fait que la chaîne signifiante continue, que vous le sachiez ou pas, à se dérouler, à s'ordonner dans l'«Autre», ce qui est essentiellement la découverte freudienne.

[mais] Mais je vous ai dit que la *Verwerfung* était quelque chose qui n'était pas simplement au-delà de votre accès, c'est-à-dire dans l'Autre en tant que refoulé et en tant que signifiant, c'est cela qui est *Verdrängung*, [] c'est la chaîne signifiante, la preuve en est qu'elle continue à agir sans que vous lui donniez la moindre signification. Elle détermine la moindre signification sans que vous la connaissiez comme chaîne signifiante.

[Verforfung] Je vous ai dit aussi qu'il y a autre chose qui dans cette occasion est < *Verworten* >(7). Il peut y avoir dans la chaîne des signifiants un signifiant ou une lettre qui manque, qui toujours manque dans la typographie, car il s'agit d'un espace typographique. L'espace du signifiant, l'espace de l'inconscient est un espace typographique. Il faut tâcher de définir l'espace typographique comme quelque chose se constituant dans une ligne, dans des petits carrés. Il y a des lois topologiques de l'espace typographique.

[de] Il y a quelque chose qui manque dans cette chaîne des signifiants. Vous devez comprendre l'importance du manque <du> signifiant particulier dont je viens de parler, qui est le nom du père en tant justement qu'il fonde comme tel le fait qu'il y a loi, c'est-à-dire articulation dans un certain ordre du signifiant - complexe d'Oedipe ou loi de l'Oedipe, ou loi d'interdiction de la mère, par exemple - le signifiant qui signifie qu'à l'intérieur <du> signifiant <ce> signifiant existe (8). C'est cela le nom du père. Et comme vous le voyez, à l'intérieur de l'«Autre» c'est un signifiant essentiel. C'est autour de cela que j'ai essayé de vous centrer ce qui se passe dans la psychose, à savoir comment le sujet doit suppléer au manque de <ce> signifiant [] essentiel qui est le nom du père, et c'est autour de cela que j'ai

[de ce] <P.L.>
[le] <P.L.>
[autre]
[à l']

(4) Cf. séminaire 55-56; *Les structures freudiennes dans les psychoses*.

(5) Trad. = forclusion.

(6) Trad. = refoulement.

(7) Trad. = forclos.

(8) Cette phrase nous semble reprendre ce que Lacan a dit quelques instants avant, à savoir que le nom du père "représente cet Autre dans l'Autre".

Les Formations de l'Inconscient - Séance du 8-01-58

essayé de vous ordonner tout ce que j'ai appelé la réaction en chaîne, ou la débandade qui se produit dans la psychose.

Que dois-je faire ici? Dois-je m'engager tout de suite dans ce rappel de ce que je vous ai dit à propos du Président Schreber? Ou bien faut-il que je vous montre d'une façon encore plus précise ce que j'articule, ce que je viens là simplement d'annoncer, en vous montrant dans le détail quel rapport vous <articuler> au niveau du schéma de cette année qui, à ma grande surprise, n'intéresse pas tout le monde, mais qui intéresse tout de même quelques-uns. []

[articulez]

niveau du schéma de cette année, d'essayer
vous articuler ce que je viens d'essayer de vous
indiquer)

N'oubliez pas que ce schéma a été construit ⁽⁹⁾ pour vous représenter ce qui se passe au niveau de quelque chose qui mérite le nom de technique, la technique du mot d'esprit, qui est quelque chose de particulier, de bien singulier puisque manifestement cela peut être fabriqué de la façon la plus inintentionnelle du monde par le sujet. [] Comme je vous l'ai montré, le mot d'esprit n'est quelquefois que l'envers d'un lapsus et [] l'expérience montre que beaucoup de mots d'esprit naissent de cette façon-là; on s'aperçoit après coup que l'on a eu de l'esprit. C'est parti tout seul. D'abord cela pourrait dans certains cas être pris pour exactement le contraire, <un> signe de naïveté, j'ai fait allusion la dernière fois au mot d'esprit naïf.

[que]

[dont]

[en] <l.a.>

Ce mot d'esprit avec son résultat qui est cette satisfaction qui lui est particulière, c'est autour de cela que j'ai essayé, le trimestre dernier, de vous organiser ce schéma, pour tâcher de repérer comment nous pourrions concevoir l'origine de cette satisfaction spéciale qu'il donne. Cela ne nous a fait remonter à rien d'autre qu'à la dialectique de la demande à partir de l'ego.

Rappelez-vous le schéma de ce que je pourrais appeler l'idéal primordial symbolique, qui est tout à fait inexistant au moment de la demande satisfaite en tant qu'il est représenté par la simultanéité de l'intention, pour autant qu'elle va se manifester en message, et de l'arrivée de ce message comme tel à l'Autre, je veux dire le fait que le signifiant, puisque cette chaîne est la chaîne signifiante, parvient dans l'Autre. Il voit comme tel s'il y a parfaite identité, simultanéité, superposition exacte entre la manifestation de l'intention, <en> tant qu'elle est celle de l'ego, et le fait que le signifiant est comme tel entériné dans l'Autre, ce quelque chose qui est au principe de la possibilité même de la satisfaction de la parole. Nous supposons donc - c'est cela que j'appelle le moment primordial idéal - que si ce moment existe, il doit être constitué par cette simultanéité, cette coextensivité exacte du désir en tant qu'il se manifeste, et du signifiant en tant qu'il le porte et le comporte. Si ce moment existe, la suite, c'est-à-dire quelque chose ici qui

[autre]

[autre]

[et] <l.a.>

[autre]

(9) Cf. séance VII du 18-12-1957, p.28 de notre transcription.

Les Formations de l'Inconscient - Séance du 8-01-58

[autre]
[autre]

Si ce moment existe, la suite, c'est-à-dire quelque chose ici qui va succéder au message, est quelque chose qui va succéder à son passage dans l'«Autre», qui va correspondre à ce qui est nécessaire, et à ce qui est réalisé dans l'«Autre» et dans le sujet pour qu'il y ait satisfaction. Ceci très précisément est le point de départ nécessaire pour que vous compreniez que cela n'arrive jamais. C'est à savoir qu'il est de la nature et de l'effet du signifiant que ce qui arrive ici, se présente comme signifié, c'est-à-dire comme quelque chose qui est fait de la transformation, de la réfraction de son désir par son passage par le signifiant, et pourquoi? Parce que c'est pour cela que ces deux lignes sont entrecroisées; c'est pour vous faire sentir le fait que le désir s'exprime et passe par le signifiant, c'est-à-dire qu'il croise la ligne signifiante, et qu'au niveau de ce croisement du désir avec la ligne signifiante, il rencontre quoi? Il rencontre l'«Autre».

[autre]

[autre]

[autre]
[autre]

Nous verrons tout à l'heure, puisqu'il faudra y revenir, ce que c'est dans ce schéma, que cet «Autre». Il rencontre l'«Autre», je ne vous ai pas dit comme personne, il rencontre l'«Autre» comme trésor du signifiant, comme siège du code. En d'autres termes, c'est là que se passe la réfraction du désir par le signifiant. Le désir arrive donc comme signifié autre que ce qu'il était au départ, et voilà pourquoi non pas votre fille est muette, mais pourquoi votre désir est toujours cocu.

[d']

C'est parce que dans l'intervalle, ce dont il s'agit vous montre que c'est plutôt vous qui l'êtes, cocu; vous-même êtes trahi en ceci que votre désir a couché avec le signifiant. C'est essentiel. Je ne sais pas comment il faut que j'articule mieux les choses, pour vous les faire comprendre. Ceci tient au fait que le désir en tant qu'émanation, pointe [] un moment de cet ego radical, du seul fait que c'est ce chemin-là. C'est là la signification du schéma. Il est là pour vous visualiser ce concept que le passage à travers la chaîne du signifiant introduit, dans la dialectique du désir, par soi-même, ce changement essentiel.

[autre]

Alors il est bien clair que pour la satisfaction du désir, tout dépend de ce qui se passe en ce point-là d'abord défini comme lieu du code, comme ce quelque chose d'essentiel qui déjà par lui-même dès l'origine, *ab origine*, du seul fait de sa structure de signifiant, apporte cette modification essentielle du désir au niveau de son franchissement de «la ligne du» signifiant. Là tout le reste est impliqué, puisqu'il n'y a pas seulement le code, il y a bien autre chose. Je me situe là au niveau le plus radical, mais bien entendu, il y a la loi, il y a les interdictions, il y a le surmoi, etc... Mais pour comprendre comment ils sont édifiés, ces divers niveaux, il faut comprendre que déjà au niveau le plus radical, en tant qu'il y a un «Autre»

Les Formations de l'Inconscient - Séance du 8-01-58

[autre]

dès que vous parlez à quelqu'un, qu'il y a un <Autre> autre en lui, en tant que sujet du code, déjà nous nous trouvons soumis à cette dialectique de cocufication du désir. Donc tout dépend, s'avère-t-il, de ce qui se passe à ce point de croisement, à ce niveau de franchissement.

Il s'avère que toute satisfaction possible du désir humain va donc dépendre de l'accord du système signifiant en tant qu'il est articulé dans la parole du sujet, et, monsieur de La Palice vous le dirait, du système du signifiant en tant que reposant dans le code, soit au niveau de l'<Autre> en tant que lieu <et> siège du code. Un petit enfant entendant cela serait convaincu, et je ne prétends pas que ce soit /1/ [] ce que je viens de vous expliquer <qui> nous fasse faire /1 un pas de plus/. Encore faut-il l'articuler.

C'est là que nous allons approcher, le joint que je veux vous faire entre ce schéma et ce que je vous ai annoncé tout à l'heure d'essentiel concernant la question importante du nom du père. Vous allez le voir se préparer, se dessiner, et non pas s'engendrer, ou surtout s'engendrer lui-même, mais le saut qu'il doit faire pour arriver, car tout ne se passe pas au niveau de la continuité, le propre du signifiant étant justement d'être discontinu.

Qu'est-ce que la technique du mot d'esprit nous apporte par l'expérience? C'est ce que j'ai essayé de vous faire sentir de toutes les manières, c'est quelque chose qui, tout en ne comportant aucune satisfaction particulière immédiate, consiste en ceci qu'il se passe quelque chose dans l'<Autre> qui est équivalent, qui représente, qui symbolise ce qu'on pourrait appeler la condition nécessaire à toute satisfaction, à savoir que vous êtes justement entendu au-delà de ce que vous dites, puisqu'en aucun cas ce que vous dites ne peut vraiment vous faire entendre.

[autre]

Le trait d'esprit comme tel, se développe dans la dimension de la métaphore, c'est-à-dire que c'est au-delà du signifiant, en tant que par lui vous cherchez à signifier quelque chose, que malgré tout vous signifiez toujours autre chose. C'est justement dans quelque chose qui va se présenter comme trébuchement du signifiant, que vous êtes satisfait, simplement de ceci qu'à ce signe l'autre reconnaît cette dimension au-delà où doit se signifier ce qui est en cause, et que vous ne pouvez pas comme tel signifier.

C'est cela, cette dimension que nous révèle le trait d'esprit, et elle est importante, elle fonde dans l'expérience ce schéma par la nécessité où nous avons été de le construire, de nous rendre compte de ce qui se passe dans le trait d'esprit, c'est à savoir que ce quelque chose qui supplée au point de

[des] <l.a.>

[autre]

[que]

Les Formations de l'Inconscient - Séance du 8-01-58

[autre]

nous donner une sorte de bonheur à l'échec de la communication du désir par la voie du signifiant, est quelque chose qui dans le trait d'esprit se réalise de la façon suivante: c'est que l'«Autre» entérine un message comme achoppé, comme échoué, et par cet achoppement même, reconnaissant la dimension au-delà dans laquelle se situe le vrai désir, c'est-à-dire ce qui n'arrive pas à cause du signifiant, à être signifié. Vous voyez que la dimension de l'«Autre» ici s'étend un tant soit peu, car il n'est plus seulement là le siège du code; là, il intervient comme sujet, entérinant un message dans le code, le compliquant, c'est-à-dire qu'il est déjà là au niveau de celui qui constitue la loi comme telle, puisqu'il est capable d'y ajouter ce trait, ce message comme supplémentaire, c'est-à-dire comme lui-même désignant l'au-delà du message.

[autre]

[autre]

C'est pour cela que j'ai commencé cette année, quand il s'est agi des formations de l'inconscient, à vous parler du trait d'esprit. Tâchons de voir de plus près dans une situation moins exceptionnelle que celle du trait d'esprit, cet «Autre» en tant que nous cherchons à découvrir dans sa dimension la nécessité de ce signifiant, en tant qu'il fonde le signifiant, c'est-à-dire en tant qu'il est le signifiant qui instaure la légitimité de la loi ou du code.

Pour reprendre notre dialectique du désir, nous n'allons pas tout le temps nous exprimer, quand nous nous adressons à l'autre, par la voie du trait d'esprit. Si nous pouvions le faire, nous serions plus heureux d'une certaine façon. C'est, pendant un court temps du discours que je vous adresse, ce que j'essaye de faire. Je n'y parviens pas toujours. C'est de votre faute ou c'est de la mienne, mais c'est absolument indiscernable à ce point de vue là. Mais enfin sur le plan terre à terre de ce qui se passe quand je m'adresse à l'autre, il y a une dimension qui nous permet de le fonder de la façon la plus élémentaire au niveau de la conjonction du «désir» et de ce signifiant de l'«Autre». C'est un mot qui est absolument merveilleux en français <par> toutes les équivoques qui permettent d'être faites, et <par> combien de calembours <dont> moi-même je rougis <de> faire usage ici, sinon de la façon la plus discrète. Dès que j'aurai dit ce mot, vous vous [] souviendrez tout de suite, à quelle sorte d'évocation je me rapporte, c'est le mot "tu".

<a.>

[autre]

[sur]

[sur]

[que]

[d'en]

[en]

[autre] [autre]

Ce "tu" est absolument essentiel dans ce que j'ai appelé à plusieurs reprises la parole pleine, la parole en tant qu'elle fonde quelque chose dans l'histoire, le "tu" de "tu es mon maître", ou "tu es ma femme". Ce "tu", c'est le signifiant de l'appel à l'«Autre», cet «Autre» dont je vous ai montré - et je le rappelle à ceux qui ont bien voulu suivre toute la chaîne de mes séminaires sur la psychose - l'usage que j'en ai fait, la démonstration que j'ai essayé de faire vivre devant vous autour

Les Formations de l'Inconscient - Séance du 8-01-58

de cette distance de "tu es celui qui me suivras", et de "tu es celui qui me suivra". En d'autres termes, ce que déjà à ce moment-là j'approchais pour vous, ce à quoi j'ai essayé de vous exercer, c'est précisément ce à quoi je vais faire allusion maintenant, et auquel j'avais déjà donné son nom.

Il y a là dans ces deux termes, avec leur différence, et plus dans l'un que dans l'autre, et même complètement dans l'un et pas du tout dans l'autre, un appel. Dans le "tu es celui qui me suivras", il y a quelque chose qui n'est pas dans le "tu es celui qui me suivra". Et ceci s'appelle l'invocation. Si je dis "tu es celui qui me suivras", je vous invoque. je vous décerne, je <te> décerne d'être celui qui me suivras, je suscite en toi le "oui" qui dit "je suis à toi, je me voue à toi", "je suis celui qui te suivra". Mais si je dis: "tu es celui qui me suivra", je ne fais rien de pareil, j'annonce, je constate, j'objective, et même à l'occasion je repousse. Cela peut vouloir dire: "tu es celui qui me suivra toujours, et j'en ai ma claque". C'est même de la façon la plus ordinaire, la plus conséquente dont cette phrase est prononcée, un refus. L'invocation est quelque chose qui exige bien entendu une tout autre dimension, à savoir justement que je fasse dépendre mon désir de ton être, en ce sens que je l'appelle à entrer dans la voie de ce désir quel qu'il puisse être, d'une façon inconditionnelle ⁽¹⁰⁾.

[qu'à ce niveau]

[couvert]

C'est ce processus de l'invocation, en ce sens qu'il veut dire que je fais appel à la voix, c'est-à-dire à ce qui supporte la parole, non pas à la parole mais au sujet, justement en tant qu'il la porte, et c'est pour cela <que> je suis au niveau que j'ai appelé tout à l'heure, en parlant avec madame Pankow, le niveau personaliste. C'est bien pourquoi les personalistes vous en mettent et vous en remettent du "tu, tu, tu" à longueur de journée. Monsieur Martin <Buber> ⁽¹¹⁾ par exemple, dont madame Pankow a prononcé le nom au passage, est en effet dans ce registre un nom éminent.

* penser <l.a.>

Bien entendu il y a là un niveau phénoménologique essentiel, et nous ne pouvons pas ne pas y passer *. Il ne faut pas non plus uniquement céder à son mirage, à savoir se prosterner, car c'est un peu là qu'effectivement nous rencontrons ce danger au niveau de cette attitude personaliste qui donne assez volontiers dans la prosternation mystique. Et pourquoi pas? Nous ne refusons aucune attitude à personne, nous demandons simplement le droit de les comprendre, ce qui ne nous est pas d'ailleurs refusé du côté personaliste, mais ce qui nous est refusé du côté scientiste;

(10) Cf. *Les structures freudiennes dans les psychoses* - séminaire 1955-56, séances du 13, 20 et 27 juin 1956

(11) M. Buber (1878-1965) a, entre autres, écrit le *Je et le Tu* - 1923

Les Formations de l'Inconscient - Séance du 8-01-58

parce que, si vous commencez à attacher une authenticité à la structure subjective de ce que vous dit le mystique, le scientifique considère aussi que vous tombez dans une complaisance ridicule.

Alors qu'il me semble que toute structure subjective, quelle qu'elle soit, dans la mesure où nous pouvons suivre ce qu'elle articule, est strictement équivalente du point de vue de l'analyse subjective, à tout autre, à savoir que seuls les crétins imbéciles du type de monsieur Blondel, le psychiatre (12), peuvent porter comme objection, au nom d'une prétendue conscience morbide, <'> ineffable, vécu de l'autre - <c'est> quelque chose qui se présente comme non pas ineffable, mais articulé - cela doit être comme tel refusé [] au nom de la confusion qui vient de ceci, qu'on croit que ce qui s'articule est justement ce qui est au-delà, alors qu'il n'en est rien. C'est ce qui est au-delà qui l'articule. En d'autres termes, il n'y a pas à parler d'ineffable quant à ce sujet, qu'il soit délirant ou <mystique>. Nous sommes au niveau de la structure subjective de quelque chose [] qui ne peut pas se présenter d'une autre façon que cela se présente, et qui comme tel par conséquent, se présente avec son entière valeur à son niveau de crédibilité. S'il y a de l'ineffable, soit dans le délirant, soit dans le mystique, par définition il n'en parle pas puisque c'est ineffable. Alors nous n'avons pas à juger ce qu'il articule, à savoir sa parole, sur ce dont il ne peut pas parler. S'il est supposable, et nous le supposons bien volontiers, qu'il y a de l'ineffable, jamais au nom de l'ineffable nous ne refusons de saisir ce qu'il démontre comme structure dans une parole, quelle qu'elle soit.

Nous pouvons nous y perdre, alors nous y renonçons; mais si nous ne nous y perdons pas, l'ordre qu'elle démontre et qu'elle dévoile est à prendre comme tel, et nous nous apercevons en général qu'il est infiniment plus fécond de la prendre comme telle et d'essayer d'y articuler l'ordre qu'elle pose, à condition d'avoir de justes repères, c'est à quoi nous nous efforçons ici. <Si> nous partons de l'idée qu'elle était essentiellement faite pour représenter le signifié, nous sommes noyés tout de suite, parce que nous retombons aux oppositions précédentes, à savoir que le signifié, nous ne le connaissons pas.

Ce "tu" dont il s'agit, c'est celui que nous invoquons, mais en l'invoquant c'est tout de même cette impénétrabilité personnelle, subjective, qui bien entendu sera intéressée, mais ce n'est pas à ce niveau-là que nous cherchons à l'atteindre.

(12) Charles Blondel (1876-1939), psychologue et médecin, a notamment écrit *La conscience morbide*, 1914.

[de]

[ceci]

[mythique] <P.L.>
[comme tel]

Les Formations de l'Inconscient - Séance du 8-01-58

[chez] Nous cherchons à lui donner ce qui est en cause dans toute invocation. Le mot invocation a un usage historique, c'est ce qui se produisait dans une certaine cérémonie <que> les anciens - qui avaient plus de sagesse que nous sur certains points - [] pratiquaient avant le combat. Cela consistait, dans cette cérémonie, à faire ce qu'il fallait, ils le savaient eux probablement, pour mettre de son côté les dieux des autres. C'est exactement ce que veut dire invocation, et c'est en cela que réside le rapport essentiel auquel je vous ramène maintenant, de cette étape seconde, nécessaire, de l'appel pour que le désir et la demande soient satisfaits. Il ne suffit pas simplement de lui dire: "tu, tu, tu", et d'obtenir une participation de la palpité (13), il s'agit justement de lui donner la même voix que nous désirons qu'il ait, d'évoquer cette voix qui est justement dans le trait d'esprit présente, au moins comme sa propre dimension. Le trait d'esprit est une provocation qui ne réussit pas <le> grand tour de force, <le> grand miracle de l'invocation. C'est au niveau de la parole, et en tant qu'il s'agit que cette voix s'articule conformément à notre désir, que l'invocation se place.

[au] [au] Nous retrouvons alors à ce niveau, ceci qui est que toute satisfaction de la demande, en tant qu'elle dépend de l'autre, va donc être suspendue à ce qui se passe ici, c'est-à-dire dans ce va-et-vient tournant du message au code <γ → A>, et du code au message <γ ← A>, qui permet /₁ /, à mon message, [autre] d'être authentifié /₁ par l'«Autre»/ dans le code. Nous revenons au point précédent, c'est-à-dire à ce qui constitue l'essence de l'intérêt que nous portons ensemble cette année au trait d'esprit.

Je vous ferai simplement remarquer au passage, que si vous aviez eu ce schéma, c'est-à-dire que si j'avais pu non pas vous le donner, mais vous le forger à ce moment-là, en d'autres termes, que si nous étions venus ensemble au même moment au même trait d'esprit, j'aurais pu sur ce schéma vous imaginer ce qui se passe essentiellement chez le Président Schreber, pour autant qu'il est devenu la proie, le sujet absolument dépendant de ses voix.

[soit] Si vous observez attentivement le schéma qui est derrière moi, et si vous supposez simplement qu'il <y ait> <Verwerfung> (14), tout ce qui peut dans l'«Autre» répondre de quelque façon que ce soit à ce niveau que j'appelle le niveau [verworfen]

(13) Toutes les versions consultées donnent ce "palpité" suivi d'un point d'interrogation. N'ayant pas trouvé d'homophonie valable, nous restons sur une interrogation.

(14) Trad. = forclusion

Les Formations de l'Inconscient - Séance du 8-01-58

[je le sais]
 [autre] [autre]
 [de]

[aprouve] <P.L.>

du nom du père, qui incarne, spécifie, particularise, [], mais particularise quoi? Ce que je viens de vous dessiner, qui doit dans l'«Autre» représenter l'«Autre» en tant que donnant portée à la loi. Si vous supposez que c'est absent [] - ce qui est la définition que je vous ai donnée de la *Verwerfung* du nom du père - vous vous apercevez que les deux liaisons que j'ai ici encadrées, à savoir aller et retour du message au code et du code au message, sont par là même détruites et impossibles, et que ceci vous permet de reporter sur ce schéma les deux types fondamentaux de phénomènes de voix qu'«il éprouve», en substitution de ce défaut, de ce manque en tant précisément qu'il a été une fois évoqué.

[tué] <l.a.> [et que]

[c'est]
 [que]
 [présente comme autonome]

C'est là le point <de> bascule, de virage qui précipite le sujet dans la psychose, et je laisse de côté pour l'instant en quoi et à quel moment, et pourquoi c'est à la suite, c'est dans le creux, c'est dans le vide fait par ceci que justement ce qui est appelé à un moment au niveau du «Tu es», et nom du père - [] ce nom du père /₁ est <le> garant / en tant qu'il est capable d'entériner le message, /₁ / - que se produit ce que vous pouvez alors voir sur ce schéma, [] à savoir que se produit comme autonome, et en raison de ce fait, [] la loi comme telle [].

[dans] [tiré]

Je commençais, cette année-là, mon discours sur la psychose à propos d'une phrase que je vous avais dite dans une de mes présentations de malades, et dans laquelle on saisissait très bien à quel moment la phrase marmonnée par la patiente: "je viens de chez le charcutier", basculait, par la suite de ces appositions qui n'étaient plus assumables par le sujet, avec le mot "truie", qui n'était plus, au-delà, par le sujet intégrable, et de son propre mouvement, par sa propre inertie de signifiant, basculait de l'autre côté - <tiret> de la réplique <de> l'autre (15). C'était là pure et simple phénoménologie élémentaire.

[autre]
 [autre]
 [ce]
 * cassés l.a.

Il s'agit de voir pourquoi - et d'ailleurs après tout on s'en passe - ce dont il s'agit par l'exclusion de ce qui se passe entre le message et l'«Autre», va avoir pour résultat les deux grandes catégories de voix et d'hallucinations qu'a Schreber; à savoir l'émission, ici au niveau de l'«Autre», des signifiants de la langue fondamentale, c'est-à-dire de <ceux> qui se présentent comme tels, donc comme des éléments tassés* et originaux du code, articulables uniquement les uns par rapport aux autres, car cette langue fondamentale est tellement organisée, que

(15) Cf.: *Les structures freudiennes dans les psychoses*, séance du 7-12-1955 et "D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose" in *Écrits*, p.534 et 535

Les Formations de l'Inconscient - Séance du 8-01-58

littéralement elle couvre le monde de son réseau de signifiants, sans que rien d'autre soit là sûr et certain, sinon qu'il s'agit de la signification essentielle totale. Chacun de ces mots a son poids propre, son accent, sa pesée de signifiant. Le sujet les articule les uns par rapport aux autres, chaque fois qu'ils sont isolés. La dimension proprement énigmatique de la signification, pour autant qu'elle est infiniment moins évidente que la certitude qu'elle comporte, est quelque chose de tout à fait frappant. En d'autres termes, l'«Autre» n'émet, si je puis dire, qu'au-delà du code «sans» aucune possibilité d'y intégrer ce quelque chose qui peut venir de par ici « $\gamma \rightarrow A$ », c'est-à-dire de l'endroit où le sujet articule son message.

Et d'un autre côté, surtout pour peu que vous remettiez ici les petites flèches, va venir ce quelque chose qui ne sera en aucun cas authentification du message, c'est-à-dire retour de l'«Autre» en tant que support du code sur le message, pour l'intégrer, l'authentifier dans le code avec quelque intention que ce soit, mais qui bien sûr viendra aussi de l'«Autre» comme tout message, puisqu'il n'y a pas moyen qu'un message ne parte, sinon de l'«Autre», même quand il part de nous en reflet de l'«Autre», puisqu'il est fait avec une langue qui est la langue de l'«Autre». Ce message donc partira de l'«Autre» ici, et quittera ce repère pour s'articuler dans cette sorte de propos: "et maintenant je veux vous donner, nommément je veux ceci pour moi"... "et maintenant cela doit pourtant..." (16).

Qu'est-ce qui manque à tout cela? La pensée principale qui s'exprime au niveau de la langue fondamentale, les voix elles-mêmes qui connaissent toute la théorie, les voix elles-mêmes qui disent aussi: "il nous manque la réflexion". Cela veut dire que de l'«Autre» partent en effet des messages, «une» autre catégorie de messages. C'est à proprement parler un message qui comme tel, n'est pas possible à entériner, un message qui se manifeste aussi dans la dimension pure et brisée du signifiant, quelque chose qui ne comporte sa signification qu'au-delà de soi-même, quelque chose qui du fait de ne pas pouvoir participer à cette authentification par le "tu", se présente comme quelque chose qui n'a pas d'autre objet que de présenter comme absente cette position du "tu" où la signification s'authentifie, car bien entendu le sujet s'efforce de compléter cette signification. Il les donne donc les compléments de ses phrases: "je ne veux pas maintenant...", disent les voix, ça se situe ailleurs. Il se dit ailleurs, que lui, Schreber, ne peut pas avouer qu'il est une «putain», "eine

(16) Lacan, "D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose" - op. cit., p. 537 à 540. Ce texte a été écrit par Lacan précisément au moment de ces séminaires: décembre 57 - janvier 58

<l.a.>

Hure" > (17).

Tout n'est pas prononcé, le message reste ici rompu en tant que c'est précisément qu'il ne peut pas /1 du tout / passer par la voix //, il ne peut arriver au niveau du message qu'en tant que message interrompu.

[autre]

[autre]

[autre] [autre]

[autre]

Je pense vous avoir suffisamment indiqué que la dimension essentielle qui se développe et qui s'impose dans l'<Autre>, en tant qu'il est le lieu de repos, le trésor du signifiant, comporte pour qu'il puisse exercer pleinement sa fonction d'<Autre>, ceci que dans le passage du signifiant, il y ait ce signifiant de l'<Autre>, en tant qu'<Autre>. Pourquoi? Je veux dire en tant que l'autre a justement lui aussi au-delà de lui cet <Autre>, en tant qu'il est capable de donner fondement à la loi. Mais c'est une dimension qui est de l'ordre du signifiant bien entendu, qui s'incarne dans des personnes qui, oui ou non, supporteront cette autorité. Mais le fait par exemple qu'à l'occasion les personnes manquent, qu'il y ait carence paternelle en ce sens par exemple que le père soit trop con, est quelque chose qui en soi-même n'est pas la chose essentielle. Ce qui est essentiel, c'est que le sujet, par quelque côté que ce soit, ait acquis la dimension du nom du père.

Bien entendu, ce qui se passe effectivement, ce que vous pouvez relever dans les biographies, c'est que le père, précisément, est souvent là pour faire la vaisselle dans la cuisine, avec le tablier de sa femme. Ce n'est pas du tout cela qui suffit à déterminer une schizophrénie.

Je vais vous poser le petit schéma par lequel je veux introduire pour la prochaine fois ceci: c'est ce qui va nous permettre de faire le joint entre cette distinction, qui peut vous paraître un peu scolastique, du nom du père et du père réel, du nom du père en tant qu'il peut à l'occasion manquer, et du père qui n'a pas l'air d'avoir tellement besoin d'être là pour qu'il ne manque pas. Je vais donc introduire ce qui fera l'objet de ma leçon de la prochaine fois, à savoir ce que j'intitule dès aujourd'hui la métaphore paternelle.

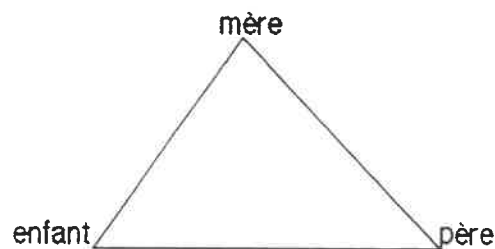
C'est à savoir que bien entendu un nom n'est jamais qu'un signifiant comme les autres. Il est bien important de l'avoir, mais cela ne veut pas dire pour autant qu'on y accède, pas plus qu'à la satisfaction du désir en principe cocu, dont je vous parlais tout à l'heure. C'est pourquoi dans l'acte, le fameux acte de la parole dont nous parlait hier madame Pankow, c'est dans cette dimension que nous appelons

(17) Ibid, p.583

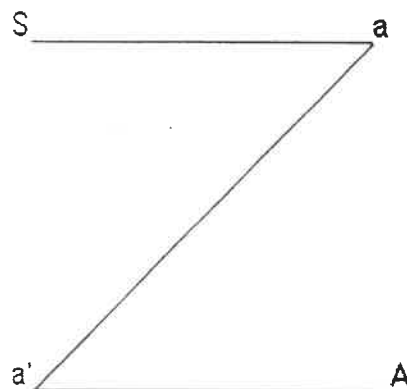
Les Formations de l'Inconscient - Séance du 8-01-58

métaphorique, que va se réaliser concrètement, psychologiquement l'évocation dont je parlais tout à l'heure.

En d'autres termes, le nom du père il faut l'avoir, mais il faut aussi savoir s'en servir, et c'est de cela, c'est par là que le sort et l'issue de toute l'affaire peuvent dépendre beaucoup <des> paroles réelles qui se passent autour du sujet, notamment dans son enfance. Mais l'essence de la métaphore paternelle que je vous annonce aujourd'hui - nous en parlerons la prochaine fois plus longuement - consiste en un triangle:



et nous avons le schéma:



et tout ce qui se réalise dans le S, dépend de ce qui se pose de signifiants dans le A. Le A, s'il est vraiment le lieu du signifiant, doit porter quelque reflet de ce signifiant essentiel que je vous représente là dans ce zigzag, et que j'ai appelé ailleurs, dans mon article sur l'instance de la lettre, le schéma L ⁽¹⁸⁾.

[au moins s'y distingue, qui]

Il faut que quelque chose [] distingue au moins ces quatre points cardinaux. Nous en avons trois qui sont donnés par les trois termes subjectifs du complexe d'Oedipe en tant

(18) Ce schéma figure dans les *Essais*, p. 53: "le séminaire sur la lettre volée", et p. 548, "D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose", et non dans l'article "L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud".

que signifiant, à chaque sommet du triangle et c'est là-dessus que je reviendrai la prochaine fois. Je vous prie pour l'instant, simplement histoire de vous mettre en appétit, d'admettre ce que je vous dis.

[ineffablement]

Le quatrième terme, c'est en effet le S. Mais comme c'est lui, et que lui, non seulement je vous l'accorde mais c'est de là qu'on part, il est en effet <ineffable et > stupide (19), il n'a pas son signifiant. Dans les trois sommets du triangle oedipien il est en dehors, il dépend de ce qui va se passer dans ce jeu, et il est le mort dans la partie. C'est même parce que la partie est structurée comme cela, je veux dire qu'elle ne se poursuit pas seulement comme partie particulière, mais comme partie s'instituant en règle, que le sujet va se trouver dépendre des trois pôles qui s'appellent l'idéal du moi, le surmoi et la réalité.

[végère]

Mais pour comprendre cette transformation de la première feuillade dans l'autre, il faut voir que tout mort qu'il soit, le sujet, puisque sujet il y a, en est dans cette partie pour ses frais, c'est-à-dire qu'à ce point inconstitué où il est, il va falloir qu'il y participe, sinon avec ses sous, il n'en a peut-être pas encore, du moins avec sa peau, avec ses images, avec tout ce qui s'ensuit, avec sa structure imaginaire. Et le quatrième terme, le S, va se représenter dans quelque chose qui s'oppose, dans le ternaire aux signifiants de l'Oedipe, c'est-à-dire dans quelque chose qui, pour que ça colle, doit être aussi ternaire, car bien entendu dans le stock et dans le bagage des images - ouvrez pour le savoir les livres de monsieur Jung et de son école - vous verrez, il y en a à n'en plus finir, ça bourgeonne et ça <végète> de partout, et il y a le serpent, le dragon, les langues, l'oeil flambant, la plante verte, le pot de fleurs, la concierge; tout cela ce sont des images véritablement toutes fondamentales, et incontestablement bourrées de signification. Seulement on n'a strictement rien à en faire, si vous vous baladez à ce niveau, sinon de vous perdre avec votre lumignon dans la forêt végétante des archétypes primitifs [].

[et]

Pour y comprendre quelque chose, il faut savoir que pour ce qui nous intéresse, à savoir la dialectique intersubjective, c'est pour autant qu'il y a trois images sélectionnées - j'articule un peu fort ma pensée pour prendre dans tout cela le rôle de guide - ce qui n'est très précisément pas difficile à comprendre, puisque nous avons quelque chose déjà d'absolument tout préparé, et tout préparé en quelque sorte à être non seulement l'homologue, mais à se confondre avec la base <mère-enfant > du triangle mère-père-enfant, c'est le rapport du corps morcelé du même coup enveloppé par pas mal de ces images dont

(19) "D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose" op. cit., p. 549.

[spéculative]

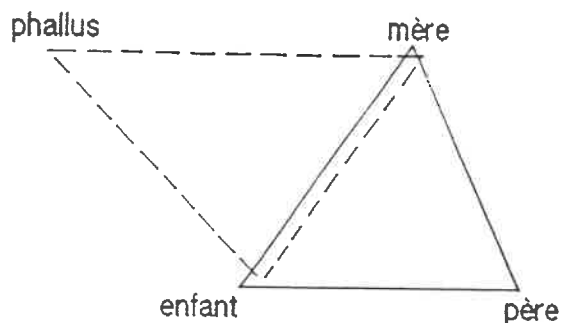
nous parlions tout à l'heure, avec la fonction unifiante de l'image totale du corps, autrement dit du rapport du moi et de l'image <spéculaire>. Cela nous donne déjà la base du triangle imaginaire.

[pour]

[dans ce dans quoi]

L'autre point, c'est là précisément que nous allons voir l'effet de la métaphore paternelle, l'autre point - je vous l'ai dit dans mon séminaire de l'année dernière sur la relation d'objet, mais vous allez le voir maintenant prendre sa place <là où> nous entrons cette année, c'est-à-dire [] les formations de l'inconscient - ce point, je pense que vous l'avez reconnu du seul fait de le voir ici en tiers avec la mère et l'enfant, mais vous le voyez dans une autre relation que d'ailleurs je ne vous ai pas du tout masquée l'année dernière puisque c'est là-dessus que nous avons terminé, à savoir dans la relation avec le nom du père, c'est-à-dire ce qui avait fait surgir la naissance du fantasme du [] cheval chez notre petit Hans, ce troisième point je le nomme enfin, je pense que vous l'avez tous sur les lèvres, ça n'est pas autre chose que le phallus, et c'est pourquoi le phallus occupe une place d'objet si centrale dans l'économie freudienne,

[petit]



[ce qui]

<ceci> à soi tout seul suffit à nous montrer que la psychanalyse d'aujourd'hui ⁽²⁰⁾ s'en éloigne de plus en plus, et que précisément ce phallus, en tant que fonction fondamentale à laquelle s'identifie imaginairement le sujet, est complètement éludé, pour être réduit à la notion d'objet partiel, qui n'est absolument pas dans l'économie de Freud sa fonction originale.

Ce phallus nous ramènera du même coup à ce quelque chose qui n'a pas été tout à fait compris, du moins à ce que j'ai cru entendre, à la fin de mon discours de la dernière fois, c'est-à-dire à la comédie.

(20) La psychanalyse d'aujourd'hui est aussi le titre d'un livre paru au P.U.F. que Lacan critique dans l'article: "La direction de la cure et les principes de son pouvoir", écrit cette même année.

Les Formations de l'Inconscient - Séance du 8-01-58

Je vous laisserai sur ce thème aujourd'hui. Je voulais simplement, pour terminer, vous montrer dans quelle direction et dans quelle voie ce discours complexe par lequel j'essaye de rassembler toutes les choses que nous avons dites, se raccorde et tient ensemble.

SEANCE VIII DU 8 JANVIER 1958

Autoréférences :

- "Les structures freudiennes dans les psychoses", séminaire 1955/1956
- "D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose" in *Ecrits*.
- "La relation d'objet et les structures freudiennes", séminaire 1956/1957.

Index des noms:

Bateson, (p.1, 3); **Blondel**, (p.11); **Buber**, (p.10); **S. Freud**, (p.14, 18); **Jung**, (p.17); **Pankow**, (p.1, 2, 3, 4, 10, 15).

LES FORMATIONS DE L'INCONSCIENT

Jacques Lacan

Séance IX
du
Mercredi 15 janvier 1958

LA METAPHORE PATERNELLE

Séance transcrite en 1992

Je vous ai annoncé que je vous parlerai aujourd'hui de ce à quoi, par exception, j'ai donné un titre qui s'appelle : la métaphore paternelle.

[à] Il n'y a pas très longtemps, un petit peu inquiet, j'imagine, de la tournure que j'allais donner aux choses, on m'a demandé : «De quoi comptez-vous nous parler < dans > la suite de l'année ?» Et j'ai répondu : «Je compte aborder des questions de structure.» Comme cela, je ne me suis pas compromis.

[la conscience] Néanmoins, c'est bien de ça pourtant que j'entends vous parler cette année, à propos des formations de < l'inconscient >, des questions de structure, c'est-à-dire, pour appeler les choses simplement, des questions qui essayent de mettre les choses en place, les choses dont vous parlez tous les jours et dans lesquelles également vous vous embrouillez tous les jours d'une façon qui finit par ne même plus vous gêner.

La métaphore paternelle, donc, c'est quelque chose qui va concerner l'examen de la fonction du père, si vous voulez, comme on dirait en termes de relation inter-humaine, et justement des complications que vous rencontrez, je veux dire tous les jours, dans la façon que vous pouvez avoir d'en faire usage, d'en faire usage comme d'un concept, de quelque chose même qui a pris une certaine tournure familière depuis le temps que vous en parlez. Et il s'agit de savoir justement si vous en parlez sous la forme d'un discours bien cohérent.

Cette fonction du père a sa place dans l'Histoire de l'analyse, même une place assez large. Elle est au cœur de la question, inutile de le dire, de l'Œdipe. Par conséquent, dans l'Histoire de l'analyse, c'est autour de la place donnée au complexe d'Œdipe que vous la voyez présentifiée. Freud l'a introduite tout au début. Le complexe d'Œdipe apparaît avec *la Science des rêves* (1). Ce que révèle là l'inconscient, au début, c'est d'abord et avant tout le complexe d'Œdipe, l'importance de la révélation de l'inconscient, c'est l'amnésie infantile portant sur quoi ? Sur le fait des désirs infantiles pour la mère et sur le fait que ces désirs sont refoulés, c'est-à-dire que non seulement ils ont été réprimés, mais qu'il a été oublié que ces désirs sont primordiaux, oublié non seulement qu'ils sont primordiaux mais qu'ils sont toujours là. Il ne faut pas oublier que c'est de là qu'est partie l'analyse et que c'est autour de cela que se sont posées un certain nombre de questions introduites par la clinique.

(1) S. Freud, *L'interprétation des rêves*, chapitre V à la section des rêves typiques, p. 226 à 229.

[des]

[s'est]

[sur laquelle l'œuvre de Freud avait
montré d'une façon patente la pensée de
son auteur en faisant du complexe d'Œdipe]

J'ai essayé de vous ordonner un certain nombre de directions <pour les> questions qui avaient été posées dans l'Histoire de l'analyse à propos de l'Œdipe. Les premières constituant une date, c'est quand la question <a été> soulevée de savoir si justement ce complexe d'Œdipe, qui avait d'abord été promu comme fondamental dans la névrose <et à propos de laquelle Freud avait montré de façon patente sa pensée, est quelque chose d'universel >, c'est-à-dire qui n'est pas seulement chez le névrosé mais aussi chez le normal, et pour une bonne raison c'est que ce complexe d'Œdipe, c'est lui justement qui, s'il pêche dans la névrose, il pêche en fonction du fait qu'il est essentiel dans une fonction de normalisation <et> que c'est un accident de l'Œdipe qui provoque la névrose.

<P.L.>

Cette première question, autour de laquelle je peux centrer un des pôles de l'Histoire de l'analyse concernant le complexe d'Œdipe, c'est celle-ci : y-a-t-il des névroses sans Œdipe ? Il semblait, en effet, que certaines observations se présentaient d'une façon telle que le conflit, le drame œdipien, n'avait pas joué le rôle essentiel, que, par exemple, le rapport exclusif de l'enfant à la mère était ce qui était donné dans l'analyse comme devant être admis par le fait de l'expérience, à savoir qu'il pouvait y avoir des sujets qui présentaient des névroses où on ne trouvait pas du tout d'Œdipe. Névrose sans Œdipe, c'est le titre d'un article de Charles <Odier> (2).

[de]

[à ce moment-là, à savoir le surmoi est]

Cette notion de la névrose sans Œdipe, vous savez que, dans l'histoire essentiellement corrélatrice aux questions posées sur le sujet, <c'est> ce qu'on a appelé le surmoi maternel; le surmoi est-il uniquement /₁/ d'origine paternelle / comme Freud, déjà au moment où cette question de la névrose sans Œdipe a été posée, l'avait formulée ? [] /₁/. On posait la question : est-ce que, vraiment, il est d'origine paternelle, est-ce qu'il n'y a pas, derrière le surmoi paternel, ce surmoi maternel encore plus exigeant, encore plus opprimant, encore plus ravageant, encore plus insistant, dans la névrose, que le surmoi paternel ? Je ne veux pas m'étendre là longuement, nous avons un long chemin à parcourir.

[donne ceci, c'est le centre de l'Œdipe]
<G.T.>

[Il y avait alors]

[sur]

[nous]

L'autre centre autour duquel <s'ordonne l'Œdipe>, je veux dire <autre que> les cas d'exception et le rapport entre le surmoi paternel et le surmoi maternel, <c'est> la question ouverte de savoir si tout un champ de notre pathologie, de la pathologie qui vient <sous> notre juridiction, qui [] est offerte à

(2) À propos de Charles Odier, on peut consulter l'*Histoire de la psychanalyse en France*, E. Roudinesco, vol. 1, p. 364 et suivantes - Ed. Ramsay, Paris, 1982.

<1.a> [qui retourne des]

[d'une]

[des exigences du passé temporel
de la pensée]

[et]

[champ]

[dans notre champ d'expérience]

[de]

[en]

[la névrose restée]

notre traitement, à nos soins, ne pouvait pas être référé - indépendamment de la question si le complexe d'Œdipe est là ou s'il manque chez un sujet - à ce que nous appellerons le champ précœdipien. S'il y a Œdipe, si cet Œdipe est considéré comme représentant une phase, s'il y a maturité à un certain moment essentiel d'évolution du sujet, il est toujours là, cet Œdipe. Ce que Freud avait lui-même avancé très vite dans les premiers moments de son œuvre, cinq ans après *la Science des rêves*, <je veux> dire tout ce <qu'on retrouve dans les> *Trois essais sur la sexualité* (3) était de nature à nous faire entendre que ce qui se passe avant l'Œdipe a aussi son importance.

Bien sûr, dans Freud, ça prend son importance, pour autant que ça prend son importance à travers l'Œdipe. Mais déjà, ou plus exactement jamais, jamais à cette époque-là, la notion de la rétroaction, <du *nachträglich* de> l'Œdipe, sur laquelle vous savez qu'ici j'attire tout le temps et d'une façon assez insistante votre attention, jamais n'a été mise en valeur. C'est quelque chose qui semble échapper à la pensée <de nos contemporains>. Du moment qu'il y avait des choses qui étaient avant l'Œdipe - [] si certaines parties de notre <expérience> se rapportaient spécialement à ce qui s'était passé [] dans ce champ <du> développement du sujet - il y avait donc bien une question qui se posait à propos des étapes précœdipiennes comme telles et de leurs relations avec quoi, vous le savez, <c'est>, d'une part la perversion, c'est l'état primaire, si je puis dire, l'état laissé en friche pour certains de la notion de la perversion. Dieu merci, nous n'en sommes plus tout à fait là, mais pendant un certain <temps> quand même, et au début c'était légitime puisque ce n'est qu'une approximation de la question, ça l'est moins maintenant. La perversion est-elle essentiellement considérée comme quelque chose dont l'étiologie, la cause, est d'être spécifiquement rapportée au champ précœdipien ? C'était en raison d'une fixation anormale que la perversion prenait son conditionnement, sa racine. C'est pour cela, d'ailleurs, que la perversion n'était donc que la névrose inversée (4), <ou> plus exactement la névrose ne s'étant pas inversée, la <perversion restait> patente; ce qui dans la névrose s'était inversé, dans la perversion se voyait au jour, l'inconscient était là à ciel ouvert; ce qui concernait la perversion n'avait pas été refoulé comme n'étant pas passé par l'Œdipe. C'est une conception à laquelle personne ne s'arrête plus. Cela ne veut pas dire pour autant que nous en soyons

(3) S. Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Ed. Gallimard, coll. Folio, 1962.

(4) S. Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, op. cit., 1^{ère} partie: les aberrations sexuelles (traduit par la Transa = les égarements sexuels), chapitre IV: la pulsion sexuelle chez les névrosés.

plus avancés, mais je vous signale, je pointe qu'autour, donc, de la question du champ précœdipien se placent d'une part, la question de la perversion, d'autre part, la question de la psychose.

Toutes les choses peuvent s'éclairer pour nous maintenant de diverses façons. Pour l'instant, il s'agit simplement de vous situer dans quelle zone, dans quel angle d'intérêt peuvent se poser les questions autour de l'Œdipe. Il s'agit toujours, < dans la > perversion < et > la psychose, < de > la fonction imaginaire. [] Même sans être spécialement introduit au maniement que nous en faisons ici pour tout un chacun, chacun verra qu'il s'agit des rapports imaginaires, précisément en ce sens < qu'en > ce qui concerne l'image tout spécialement, autant dans la perversion que dans la psychose - < mais > bien entendu sous des angles différents - autre chose est une invasion plus ou moins endophasique faite de paroles plus ou moins auditivées, autre chose < est le > caractère encombrant, parasitaire d'une image dans < la > perversion, sans aucun doute. Mais il s'agit bien là, < dans > un cas comme dans l'autre, de manifestations pathologiques dans lesquelles c'est par < l' > image qu'est profondément troublé le champ de la réalité.

Et ceci aussi nous est attesté par l'Histoire de l'analyse. C'est donc dans un certain rapport avec l'Œdipe comme tel - puisque c'est spécialement au champ précœdipien que l'expérience et le souci de la cohérence, la façon dont la théorie se fabrique, se tient debout - ce serait précisément en raison de cela qu'en somme le champ de la réalité [] est perturbé, dans certains cas profondément, par l'invasion de l'imaginaire; il semble que < ce > terme [] rend plus service que < fantasme >, car < celui-ci > serait inapproprié pour parler également des psychoses et des perversions. Vous avez en ce sens, dans le sens de l'exploration du champ précœdipien, toute une direction < de l' > analyse qui s'est engagée, au point même de dire que c'est dans ce sens-là que se sont faits tous les progrès essentiels depuis Freud. Et je vous signale que pour ce paradoxe, je veux dire /₁/ dans ce que nous abordons aujourd'hui, /₁/ le caractère / essentiel du paradoxe est constitué par < le > témoignage de l'œuvre de Mme Mélanie Klein. Dans < son > œuvre, comme dans toute production en paroles, il y a deux plans, il y a ce qu'elle dit, ce qu'elle formule dans son discours comme tel, < et > ce qu'elle veut dire, parce que, dans < le > sens séparant le veut et le dire, il y a son intention. Et puis il semble < que > nous ne serions pas analystes tel que j'essaie de faire entendre les choses ici, si nous ne savions pas qu'elle en dit quelquefois un petit peu plus au-delà. C'est même d'habitude en cela que consiste notre approche, c'est de voir ce qu'elle dit au-delà de ce qu'elle veut dire.

[de la fonction de] [sur] [dans laquelle]
[les rapports imaginaires]

[que]

[est]

[et de]
[une]
[d']

[pour le temps qu'il]

[c'est un] [qui là]
[fantasme] [il]

[d']

[un]

[une]

[leur]

[d'ailleurs] [sont] L'œuvre de Madame Mélanie Klein dit des choses qui ont [] toute leur importance, qui <ont> quelquefois d'ailleurs, rien que par leur texte, leurs contradictions internes de ce seul fait qu'elles peuvent être sujettes à certaines critiques qui ont déjà été faites. Puis il y a aussi ce qu'elle dit sans vouloir le dire, et une des choses les plus frappantes à cet endroit, c'est que cette femme, qui nous a apporté des vues si profondes, si éclairantes sur ce qui se passe non seulement dans le temps précœdipien, mais <chez les enfants qu'elle examine, qu'elle analyse à une étape présumée précœdipienne, dans toute la mesure où elle aborde chez ces enfants des thèmes qu'il est aussi bien en arrière, forcément, qu'au moment où elle les aborde, puis qu'ils sont souvent anté-verbaux ou préverbaux, presque à l'apparition de la parole, enfin peu après, je veux dire, dans une première approximation de la théorie, cette femme, il> est tout à fait frappant que ce soit dans la mesure même où elle remonte plus au temps de l'histoire prétendue précœdipienne qu'elle y voit toujours et tout le temps une permanence de la <relation> œdipienne.

[sur les enfants qu'elle examine, qu'elle analyse à une étape présumée précœdipienne, je veux dire par une première approximation de la théorie et dans toute la mesure où elle aborde chez ces enfants des thèmes qu'il est aussi bien en arrière, forcément, qu'au moment où elle les aborde, puis que c'est souvent en verbaux ou préverbaux dans l'histoire qu'elle les aborde, presque à l'apparition de la parole, enfin peu après] [rogation] <l.a.>

[dans l'] <G.T.> Si vous lisez cet article d'elle (5) concernant précisément l'Œdipe, vous verrez avec surprise qu'elle admet et <qu'> elle nous montre même, par des témoignages <sans> équivoque de son expérience, des dessins /1/ extrêmement précieux /1 d'un enfant/ où c'est justement à l'«étape dite» de la formation des mauvais objets, à l'étape où c'est à l'intérieur du corps de la mère qui semble, à l'entendre, jouer le rôle prédominant dans l'évolution <de la> première relation objectale chez l'enfant, où l'enfant est tout entier centré sur cet intérieur du corps de la mère, et même à une étape antérieure, à la phase dite paranoïde, à la phase très précise qui est liée à l'apparition du corps de la mère comme dans sa totalité, c'est à une phase déjà antérieure [], se fondant sur des dessins, sur des dires, sur toute une reconstruction de la psychologie de l'enfant à cette étape <que> Madame Mélanie Klein nous atteste, parmi les mauvais objets présents dans le corps de la mère, parmi lesquels, comme vous le savez, il y a tous les rivaux, les corps des frères, des sœurs, passés, présents et à venir, <qu'> il y a très précisément le père représenté sous la forme de son pénis.

[état dit] /1 d'un enfant/ où c'est justement à l'«étape dite» de la formation des mauvais objets, à l'étape où c'est à l'intérieur du corps de la mère qui semble, à l'entendre, jouer le rôle prédominant dans l'évolution <de la> première relation objectale chez l'enfant, où l'enfant est tout entier centré sur cet intérieur du corps de la mère, et même à une étape antérieure, à la phase dite paranoïde, à la phase très précise qui est liée à l'apparition du corps de la mère comme dans sa totalité, c'est à une phase déjà antérieure [], se fondant sur des dessins, sur des dires, sur toute une reconstruction de la psychologie de l'enfant à cette étape <que> Madame Mélanie Klein nous atteste, parmi les mauvais objets présents dans le corps de la mère, parmi lesquels, comme vous le savez, il y a tous les rivaux, les corps des frères, des sœurs, passés, présents et à venir, <qu'> il y a très précisément le père représenté sous la forme de son pénis.

<l.a.>

[que]

[où peuvent se rattacher les fonctions] C'est bien là quelque chose qui mérite de nous arrêter. Au moment des rapports de la fonction imaginaire dans les premières étapes [] proprement schizo-phréniques, psychotiques en général, <avec> l'Œdipe, [] il est curieux d'aboutir à cette contradiction, dans une intention qui est celle

[et] [c'est qu']

(5) Cet article, publié dans *Essais de psychanalyse*, Ed. Payot, Paris, 1978, est reproduit en annexe de cette séance.

de Madame Mélanie Klein d'aller d'abord explorer les états précœdipiens, <que> plus elle remonte, plus elle se trouve sur le plan imaginaire, plus elle constate la précocité, une précocité, si nous nous en tenons à une notion purement historique de l'Œdipe, bien difficile à expliquer, la précocité de l'apparition du terme ternaire paternel, ceci dès les premières phases imaginaires de l'enfant. C'est en cela que je dis que l'œuvre en dit plus qu'elle <ne> veut dire.

[n'en]

Voilà donc deux termes, deux pôles déjà définis de cette évolution de l'intérêt autour de l'Œdipe : ce qui concernait d'abord, nous l'avons dit, la question du surmoi et des névroses sans Œdipe, et ensuite ce qui centre la question de l'Œdipe autour de l'acquisition ou /1/ plus exactement /1 des perturbations / qui se produisent dans le champ de la réalité.

Troisième temps qui ne mérite pas moins de remarques et qui va ouvrir notre chapitre suivant, c'est le rapport du complexe d'Œdipe avec quelque chose qui n'est pas la même chose, avec la génitalisation, comme on s'exprime. Le complexe d'Œdipe - ne l'oublions pas au milieu de tellement d'explorations, de questions, de discussions, ceci est presque passé dans l'histoire au deuxième plan mais reste toujours implicite dans toutes les cliniques - le complexe d'Œdipe a une fonction normative, non pas simplement dans la structure morale du sujet ni dans ses rapports, mais dans <l'assomption > de son sexe, c'est-à-dire quelque chose qui, dans l'analyse, comme vous le savez, reste toujours dans une certaine ambiguïté. Il y a la fonction proprement génitale et cette fonction fait bien évidemment l'objet d'une maturation, d'une maturation comme telle. Elle est impliquée comme fondamentale dans l'analyse d'une première phase, première <assomption >, maturation qui est, elle, proprement organique <et> se produit dans l'enfance.

[son absorption] <l.a.>

[ascension de]

La question de la liaison de cette première poussée sexuelle à laquelle, vous le savez, on a cherché son support organique, j'entends anatomique, dans la double poussée, par exemple [] qui se produit au niveau des testicules dans la formation des spermatozoïdes, la question de la relation <entre> ceci et l'existence dans l'espèce humaine <du> complexe d'Œdipe est restée une question phylogénétique sur laquelle beaucoup d'obscurité plane, au point que personne ne se risquerait plus à faire des articles sur le même sujet. Mais enfin ça n'en a pas moins été dans l'Histoire de l'analyse.

[et]

[de]

[de quelque chose qui comporte]

[absorption] <l.a.>

La question, donc, de la génitalisation est double, elle est celle d'une part qui comporte [] une évolution, une maturation, et d'autre part comporte dans l'Œdipe quelque chose qui se réalise, qui est <l'assomption > par le sujet de son propre sexe, pour appeler les choses par leur nom, qui est du fait que

l'homme assume le type viril, que la femme assume un certain type féminin, se reconnaît comme femme, s'identifie à ses fonctions de femme. La virilité et la féminisation, voilà les deux termes qui sont essentiellement la fonction de l'Œdipe.

[au cours]

[il n'a pas d'Œdipe]

Je dois dire que nous nous trouvons ici au niveau où l'Œdipe est directement lié à la fonction de l'idéal du moi. Il n'y a pas d'autre sens. Voici donc les trois chapitres dans lesquels vous pourrez classer tout ce qui s'est produit comme discussions <autour> de l'Œdipe, et du même coup autour de la fonction du père, car c'est une seule et même chose. Il n'y a pas de question d'Œdipe s'il n'y a pas le père; [] inversement, parler d'Œdipe, c'est introduire comme essentielle la fonction du père.

Donc, pour ceux qui prennent des notes sur le sujet historique de l'évolution du complexe d'Œdipe, tout tourne autour de ces trois chapitres: l'Œdipe par rapport au surmoi, par rapport à la réalité, par rapport à l'idéal du moi, l'idéal du moi en toutes occasions portant la génitalisation en tant qu'elle est assumée, qu'elle devient élément de l'idéal du moi. La réalité, tête de chapitre, implique les rapports de l'Œdipe avec les affections qui comportent un bouleversement du rapport à la réalité, perversion et psychose.

[absorption]

Maintenant, essayons d'aller un peu plus loin. Il est clair qu'ici, dans le troisième chapitre - à savoir autour de ce qui concerne la fonction de l'Œdipe en tant qu'elle retentit directement sur cette <assomption> du sexe - <c'est> toute la question du complexe de castration dans ce qu'elle a de pas tellement élucidé, c'est là que nous allons nous avancer.

Quoi qu'il en soit donc, ces rapports massifs, globaux, soulignés par l'histoire, étant pour tout un chacun suffisamment présents, on va donc se demander : «Alors, et le père, qu'est-ce qu'il faisait, le père, pendant ce temps-là ? En quoi est-ce que le père est impliqué dans le coup ?» Il s'agit d'une observation réelle à propos de chaque sujet.

[d']

La question de l'absence ou de la présence du père, du caractère bénéfique ou maléfique du père, est, vous le savez, une question qui n'est certainement pas voilée. Nous avons même vu apparaître récemment le terme de carence paternelle, ce n'était pas s'attaquer à un mince sujet. La question de savoir ce qu'on a pu dire là-dessus et si ça tenait debout, est une autre question. Mais enfin, cette carence paternelle, qu'on l'appelle ainsi ou qu'on ne l'appelle pas ainsi, est en quelque sorte un sujet à l'ordre du jour, précisément et surtout dans une évolution <de l> analyse qui devient de plus en plus environnementaliste, comme on s'exprime élégamment. C'est-à-dire, il s'agit de quoi ?



Naturellement, tous les analystes ne tombent pas dans ce travers, Dieu merci ! Beaucoup d'analystes auxquels vous apporterez des renseignements biographiques aussi intéressants que de leur dire : «mais les parents ne s'entendaient pas, il y avait mésentente conjugale, ça explique tout !» vous répondront - même ceux avec qui nous ne sommes pas toujours d'accord - vous diront : «Et puis après ? Cela ne prouve absolument rien, nous ne devons nous attendre à aucune espèce d'effet particulier.» En quoi ils auront raison.

Ceci dit, quand on cherche, on s'intéresse à quoi concernant le père ? Quand on veut parler de carence paternelle ça se groupera sur le registre en quelque sorte biographique. Le père était-il là ou n'était-il pas là ? Est-ce qu'il voyageait, est-ce qu'il s'absentait ? Est-ce qu'il revenait souvent ? Questions qui représentent l'absence du père. Est-ce qu'un Œdipe peut se constituer de façon normale quand il n'y a pas de père, par exemple ? Ce sont des questions assurément qui sont en elles-mêmes très intéressantes, et je dirai plus, c'est par là que se sont introduits, en somme, les premiers paradoxes, ceux qui ont fait se poser les questions qui ont suivi. On s'est aperçu que ce n'était pas si simple, qu'un Œdipe pouvait très bien se constituer même quand le père n'était pas là.

Au début même, on croyait toujours que c'était par quelque excès, si l'on peut dire, présence par excès du père, qu'étaient engendrés tous les drames, au temps où l'image du père terrifique était considérée comme l'élément lésionnel dans la névrose. On s'est très vite aperçu que c'était encore plus grave quand il était trop gentil. On a fait ces <constats> avec lenteur, et [] je vous parle /1/ de la question /1 à peu près/ où les choses en sont maintenant, et c'est à l'intérieur de cela que je vais essayer de remettre un peu d'ordre pour voir où sont les paradoxes.

Nous en sommes maintenant à l'autre bout, à nous interroger sur les carences paternelles. Il y a ce qu'on appelle les pères faibles, les pères soumis, les pères matés, les pères châtrés par leur femme, enfin les pères infirmes, les pères aveugles, les pères bancroches, tout ce que vous voudrez.

Il faudrait quand même essayer de s'apercevoir de ce qui se dégage d'une telle situation. Nous essayons de trouver des formules minimales qui nous permettent de progresser. D'abord, la question de sa présence ou de son absence, je veux dire concrète. Si nous nous plaçons justement au niveau où se placent ces recherches, c'est-à-dire au niveau de la réalité, c'est ce qu'on appelle l'environnement, en tant qu'élément d'environnement [], on peut dire qu'il est tout à fait possible, concevable, réalisé, touchable par l'expérience, qu'il

[écoles]
[c'est à l'intérieur de cela, d'abord, que]

[on peut dire]

soit là même quand il n'est pas là. Ce qui, déjà, devrait nous inciter à une certaine prudence concernant la fonction du père, dans le maniement du point de vue purement et simplement environnementaliste. Les complexes d'Œdipe tout à fait normaux, normaux dans les deux sens, normaux en tant que normalisants d'une part et aussi normaux en tant qu'ils dénormalisent, je veux dire par leur effet névrosant, par exemple, s'établissent d'une façon exactement homogène aux autres cas, même dans les cas où le père n'est pas là; je veux dire <où> l'enfant a été laissé seul avec sa mère, première chose qui doit attirer notre attention.

En ce qui concerne la carence, je voudrais simplement vous faire remarquer que, quand le père est carent, et dans la mesure où on parle de carence, on ne sait jamais en quoi. Parce que si, dans certains cas, on dit qu'il est trop gentil, cela semblerait vouloir dire qu'il faut qu'il soit méchant. D'autre part, le fait que, manifestement, il puisse être trop méchant implique qu'il vaudrait peut-être mieux de temps en temps être gentil. En fin de compte, depuis longtemps on a fait le tour de ce petit manège. On a entrevu le problème de sa carence non pas d'une façon directe, concernant directement le sujet, l'enfant dont il s'agit, mais comme c'était évident depuis le premier abord, c'est en tant que membre du trio fondamental, ternaire, de la famille, c'est-à-dire en tant que tenant sa place dans la famille, qu'on pouvait commencer à dire des choses un peu plus efficaces concernant la carence.

Mais on n'est pas arrivé pour autant à les formuler mieux. Je ne veux pas m'étendre longuement là-dessus. Mais nous en avons déjà parlé l'année dernière, à propos du petit Hans, nous avons vu les difficultés que nous avons, du seul point de vue environnementaliste, à bien préciser en quoi était cette carence d'un personnage tout à fait loin d'être carent. Nous allons pouvoir aller plus loin, dans ce sens que le personnage était tout à fait loin d'être carent dans sa famille, il était là, près de sa femme, il tenait son rôle, il discutait, il se faisait un tant soi peu envoyer sur les roses par la femme, mais enfin il s'occupait beaucoup de l'enfant, il n'était pas absent, et tellement peu absent qu'il faisait même analyser son enfant. C'est le meilleur point de vue qu'on puisse attendre d'un père, dans ce sens-là tout au moins.

Je crois que cette question de la carence du père, nous allons y venir, nous y reviendrons, mais on entre ici dans un monde tellement mouvant qu'il faut essayer de faire la distinction qui nous permette de voir en quoi la recherche pêche. La recherche pêche non pas à cause de ce qu'elle trouve mais à cause de ce qu'elle cherche. Je crois que la faute d'orientation est celle-ci : c'est qu'on confond deux choses qui ont un rapport mais qui ne se confondent pas. C'est le rapport

[traité normativement] <P.L.>

/1 avec le père/ en tant que normatif /1/, en tant que normal. Bien entendu, le père peut être <très dénormatant> en tant que lui-même n'est pas normal, mais là c'est rejeter la question au niveau de la structure névrotique, psychotique, du père. Donc, la question du père normal est une question, la question de sa position normale dans la famille en est une autre.

[celle]

Et cette autre question ne se confond pas encore, c'est là le troisième point que je vous avance, qui est important, ne se confond pas avec une définition exacte de son rôle normatant, parce que je vous dis ceci : parler de sa carence dans la famille n'est pas parler de sa carence dans le complexe. Parce que, pour parler de sa carence dans le complexe, il faut introduire une autre dimension que la dimension réaliste, si je puis dire, [] qui est définie par le mode caractérologique, biographique ou autre, dans sa présence dans la famille. Voilà la direction où nous allons faire le pas suivant.

[dans laquelle]

Venons-en maintenant aux remarques, aux rappels qui peuvent nous permettre d'introduire plus correctement la question du rôle du père. Si c'est sa place dans le complexe <où> nous pouvons trouver la direction où nous avancer, la direction pour poser une formulation correcte, interrogeons maintenant le complexe et commençons par le rappeler par le commencement, par le b.a. ba.

[laisse]

Au début, vous l'ai-je dit : le père terrible. Tout de même, l'image résume quelque chose de beaucoup plus complexe, comme le nom l'indique. Le père intervient sur plusieurs plans. Il interdit la mère, d'abord. C'est là le fondement, le principe du complexe d'Œdipe, c'est là que le père est lié à la loi primordiale, loi d'interdiction de l'inceste. C'est le père, nous rappelle-t-on, qui est chargé de représenter cette interdiction. Il a quelquefois à la manifester d'une façon directe, l'enfant se <laissant> aller à ses expansions, à ses manifestations, à ses penchants. Mais c'est bien au-delà qu'il exerce ce rôle, c'est par toute sa présence, par les effets dans l'inconscient, qu'il exerce cette interdiction de la mère. Vous attendez que je dise sous menace de castration. C'est vrai, c'est vrai, il faut le dire, mais ce n'est pas si simple. C'est entendu, la castration entre dans un rôle évidemment manifeste et qui sera d'ailleurs de plus en plus confirmé. Le lien de la castration à la loi est essentiel, mais voyons comment ça nous est présenté cliniquement, comment d'abord le complexe d'Œdipe se présente à nous. Je suis obligé de vous le rappeler parce que cela doit évoquer en vous toutes sortes d'évocations textuelles.

/1 / Prenons d'abord le garçon. /1 Le rapport/ entre l'enfant, le garçon et le père, est commandé, c'est entendu, par la crainte de la castration. Cette crainte de la castration, quelle

[c'est en tant]
[que]
[pour autant qu'il]

est-elle ? Comment, par quel bout l'abordons-nous ? D'abord dans la première expérience du complexe d'Œdipe, sous la forme de quoi ? d'une rétorsion. Je veux dire que c'est à l'intérieur du rapport agressif en tant que cette agression part de l'enfant, du garçon - en tant que son objet privilégié, la mère, lui est interdite - [] que l'agression se dirige vers le père. [] L'enfant, donc, sur le plan imaginaire, dans le rapport duel, [] projette imaginairement dans le père les intentions agressives équivalentes ou renforcées par rapport aux siennes mais dont le départ est dans ses propres tendances agressives. Bref, la crainte éprouvée devant le père est nettement centrifuge, je veux dire qu'elle a son centre dans le sujet. Ceci est conforme à la fois à l'expérience <et> à l'Histoire de l'analyse. C'est sous cet angle que, très vite, l'expérience nous a appris que devait être mesurée l'incidence de la crainte éprouvée dans l'Œdipe à l'endroit du père.

[soit]

La castration, donc, pour autant que, d'une part elle <est> profondément liée à l'articulation symbolique de l'interdiction de l'inceste et d'autre part, et au premier plan dans toute notre expérience - bien plus encore naturellement chez ceux qui en sont les objets privilégiés, à savoir les névrosés - est quelque chose qui se manifeste sur le plan imaginaire. [] Elle a là un départ qui n'est pas un départ du type du commandement à savoir comme le dit la loi de <Manu> (6) : «Celui qui couchera avec sa mère se coupera les génitoires et les tenant dans sa main droite ou gauche - je ne me souviens plus très bien - s'en ira droit vers l'Ouest jusqu'à ce que la mort s'ensuive.» Ça, c'est la loi, mais cette loi n'est pas spécialement parvenue aux oreilles de nos névrosés comme telle. Elle est même en général plutôt laissée dans l'ombre.

[et où]

[Manou]

Il y a d'autres moyens d'en sortir d'ailleurs, mais je n'ai pas le temps de m'y étendre aujourd'hui. Donc, c'est lié à l'agression imaginaire du sujet, la façon dont la névrose s'incarne; cette menace castrative, elle est une rétorsion, pour autant que Jupiter est tout à fait capable de châtrer Chronos, que nos petits Jupiter craignent que Chronos commence lui-même par faire le travail.

Et puis il y a autre chose que nous apporte dès l'abord l'examen du complexe d'Œdipe, je veux dire la façon dont il est articulé, présenté par l'expérience, par la théorie, par Freud, c'est la délicate question de l'Œdipe inversé. Je ne sais pas si cela vous paraît aller de soi, mais lisez l'article de Freud ou n'importe quel article de n'importe quel auteur, chaque fois qu'est abordée la question de l'Œdipe on est toujours frappé

(6) Selon la mythologie de l'Inde, ancêtre éponyme de la race humaine, premier roi et législateur. Né du soleil, il aurait été le père des humains. Il laissa un code des lois : texte connu sous le nom de lois de Manu.

du rôle extrêmement mouvant, nuancé, déconcertant, que joue la fonction de l'Œdipe inversé. Cet Œdipe inversé n'est jamais absent de la fonction de l'Œdipe, je veux dire que la composante d'amour pour le père ne peut pas être éludée, c'est que c'est elle qui donne la fin du complexe d'Œdipe, le déclin du complexe d'Œdipe, que c'est dans une dialectique qui reste très ambiguë de l'amour et de l'identification, à savoir de l'identification comme prenant sa racine dans l'amour, tout en n'étant pas la même chose. Ce n'est pas la même chose, néanmoins, les deux termes sont étroitement liés et absolument indissociables.

Lisez l'article que Freud a écrit sur le déclin du complexe (7) dans l'explication qu'il donne de l'identification terminale qui en est sa solution. C'est pour autant que le père est aimé que le sujet s'identifie à lui et qu'il trouve la solution, le terme de l'Œdipe, dans cette composition du refoulement amnésique; et d'autre part cette acquisition en lui de ce terme idéal grâce à quoi il devient le père, il peut devenir lui aussi quelqu'un qui, je ne dis pas d'ores et déjà et immédiatement, est un petit mâle mais qui - si je puis dire - a déjà ses titres en poche, l'affaire en réserve. Quand le temps viendra, si les choses vont bien, si les petits cochons ne le mangent pas, au moment de la puberté, il a son pénis tout prêt avec son certificat : «papa est là pour me l'avoir, à la bonne date conféré.»

[parce]

[que]

[donnée]

Cela ne se passe pas comme ça. Si la névrose éclate <c'est> qu'il y a quelque chose justement de pas régulier sur le titre en question. Seulement, l'Œdipe inversé n'est pas non plus si simple. [] Si c'est par cette voie, et par cette voie de l'amour, que peut se produire la position à proprement parler d'inversion, c'est à savoir que le sujet se trouve aussi par la même voie, à l'occasion, <dotée> non pas d'une identification bénéfique, mais d'une brave et bonne petite position passivée sur le plan inconscient, qui fera aussi sa réapparition à la bonne date, c'est-à-dire qui le mettra dans cette espèce de bissectrice d'angle «squeeze-panique», qui fera qu'il se trouvera pris dans une position qu'il a découverte tout seul, qui est bien avantageuse.

[c'est]

[consiste]

C'est ce père qui est redoutable, qui a interdit tellement de choses mais qui est bien gentil <par> ailleurs, <il s'agit de> se mettre à la bonne place pour avoir ses faveurs, c'est-à-dire se faire aimer de lui, comme se faire aimer de lui consiste bien apparemment [] à passer d'abord au rang de femme et qu'on garde toujours son petit amour-propre viril - c'est ce que Freud

(7) «Der Untergang des Oedipuskomplexes». Cet article est paru en 1924 dans l'*Internationalen Zeitschrift für Psychoanalyse* traduit en français par: «la disparition du complexe d'Œdipe», daté de 1923 dans *La vie sexuelle*, Puf, 1969.

nous explique - se faire aimer du père comporte le danger de la castration, d'où cette forme d'homosexualité inconsciente qui met le sujet dans cette position essentiellement conflictuelle, aux retentissements multiples, qui est d'une part <le> retour toujours de la position homosexuelle à l'égard du père, et d'autre part [] sa suspension, c'est-à-dire [] son refoulement en raison de la menace de castration qu'elle comporte. Tout cela n'est pas simplet, simplet.

Or, [] ce que nous essayons de faire, c'est d'aborder quelque chose qui nous permette de le concevoir d'une façon plus rigoureuse, ce qui comportera que nous pourrions dans la suite à chaque observation et chaque cas particulier, mieux et plus rigoureusement poser nos questions.

Donc, <résumons>. Comme tout à l'heure, le résumé va consister à introduire un certain nombre de distinctions qui, je crois, sont le prélude du centrage du point qui ne va pas. Tout à l'heure déjà nous avons approché ceci, que c'était là, * autour de l'idéal du moi que la question n'avait pas été posée. Ici, tâchons aussi de faire la réduction que nous venons de rappeler et d'aborder. Je vous propose ceci : d'ores et déjà, je crois que ce n'est pas trop s'avancer de dire que le père arrive ici tout de même en position de gêneur et pas simplement encombrant par son volume, mais en position de gêneur parce qu'il interdit. Il interdit quoi ? Reprenons et distinguons : il interdit d'abord la satisfaction réelle de <la pulsion>. Si nous devons faire entrer en jeu l'apparition de <la pulsion> génitale, que ce ne soit pas là puisqu'elle paraît bien intervenir avant. Mais il est clair aussi que quelque chose s'articule autour du fait qu'il interdit au petit enfant de faire usage de son pénis au moment où ledit pénis commence à manifester ce que nous appellerons des vellétés. C'est le rapport d'interdit du père à l'endroit de <la pulsion> réelle.

Faisons tout de suite une remarque à ce niveau-là : pourquoi le père ? L'expérience prouve que la mère le fait aussi bien. Rappelez-vous l'observation du petit Hans, la mère lui dit : «Rentre ça, ça ne se fait pas.» Et même, c'est le plus souvent la mère qui dit : «Si tu continues à faire comme ça, on appellera le docteur qui te la coupera.»

Donc, signalons bien que ce qui se passe, c'est que le père, pour autant qu'il interdit au niveau de <la pulsion> réelle, n'est pas tellement essentiel. Alors, si vous vous souvenez de mon tableau de l'année dernière - vous voyez que ça finit toujours par servir - reprenons ce que je vous ai apporté, le

[du]

[de]

[de]

[c'est]

[résumé]

* pour l'identification <P.L.>

[l'impulsion] <P.L.>

[l'impulsion]

[l']

[l'impulsion]

[l'impulsion]

tableau à trois étages : castration, frustration, privation (8).

De quoi s'agit-il ? J'attire votre attention. Il s'agit donc de l'intervention réelle du père concernant quoi ? une menace imaginaire, car il est bien clair qu'il arrive assez rarement qu'on le lui coupe réellement. Donc, nous trouvons bien ce qui se passe justement au niveau de la menace de castration. Je vous fais remarquer que la castration est un acte symbolique, dont l'agent est quelqu'un de réel, le père ou la mère qui lui dit : «on va te le couper», et dont l'objet est un objet imaginaire. Si l'enfant se sent coupé, c'est qu'il l'imagine.

Or, je vous le fais remarquer, c'est paradoxal parce que vous pourriez me dire : «ça, c'est proprement le niveau de la castration, et vous dites que le père n'est pas tellement utile.» C'est bien ce que je dis, mais oui. D'autre part, qu'est-ce qu'il interdit, le père ? Eh bien, le point d'où nous sommes partis, à savoir : la mère, comme objet, elle est à lui, elle n'est pas à l'enfant. C'est sur ce plan que s'établit, à une étape au moins, chez le garçon comme chez la fille, cette rivalité avec le père qui engendre à elle seule une agression. C'est que le père frustre bel et bien l'enfant de la mère.

Voilà une autre étape, un autre étage si vous voulez, je vous fais remarquer qu'ici le père intervient alors comme ayant droit et pas comme personnage réel, à savoir que même s'il n'est pas là, s'il appelle la mère au téléphone, par exemple, le résultat est le même. C'est le père ici, en tant que symbolique, qui intervient dans une frustration, acte imaginaire concernant là un objet bien réel, qui est la mère, en tant que l'enfant en a besoin.

(8) Séminaire : *La relation d'objet et les structures freudiennes* (1956-57). Lacan, étudie les trois termes de référence du manque de l'objet, trace, le 12-12-56, ce tableau :

Agent	manque d'objet	objet
père réel	castration dette symbolique	imaginaire = phallus
mère symbolique père symbolique	frustration Dernier imaginaire	réel = sein, pénis
père imaginaire	privation trou réel	symbolique = enfant

Il reprend ce tableau dans les séances du 13 et 27 mars 57 et, le 3 avril 57, il l'écrit de la façon suivante :

Agent		objet
père réel	castration symbolique	phallus imaginaire
mère symbolique	frustration imaginaire	sein réel
père imaginaire	privation réelle	phallus symbolique

Puis il y a le troisième terme qui intervient dans cette articulation du complexe d'Œdipe, qui est le père en tant qu'il fait préférer à la mère, car cette dimension, vous êtes absolument forcés de la faire intervenir dans la fonction terminale, dans celle qui aboutit à la formation de l'idéal du moi. C'est pour autant que le père devient, par quelque côté que ce soit, le côté de la force ou de la faiblesse, un objet préférable à la mère que va pouvoir s'établir l'identification terminale. La question du complexe d'Œdipe inversé et de sa fonction s'établit à ce niveau. Je dirai plus, c'est même ici que se centre la question tout à fait importante de la différence de l'effet du complexe sur le garçon et sur la fille.

Il est bien évident qu'à ce niveau-là ça va tout seul pour ce qui est de la fille, et c'est pour cela qu'on dit que la fonction <du> complexe de castration est dissymétrique pour le garçon et pour la fille. <Pour la fille> c'est à l'entrée que cette question a de l'importance et qu'à la fin elle facilite la solution parce que le père n'a pas de peine à se faire préférer à la mère comme porteur de phallus. Pour le garçon, c'est une autre affaire, et vous le voyez c'est toujours là que reste ouverte la béance. C'est à savoir que, pour se faire préférer à la mère en tant que c'est par là que se produit l'issue du complexe d'Œdipe, eh bien, nous nous trouvons devant la même difficulté de l'instauration du complexe d'Œdipe inversé, et il nous semble bien donc que, pour le garçon, le complexe d'Œdipe doit être toujours et en tous cas tout ce qu'il y a de moins normativant, alors qu'il est tout de même impliqué qu'il l'est le plus puisque c'est par cette identification au père qu'en fin de compte nous est dit être assumée la virilité.

En fin de compte, le problème est de savoir comment ça se fait que ce père qui est essentiellement interdicteur n'aboutisse pas ici à ce qui est la conclusion très nette du troisième plan, à savoir que c'est en tant que se produit l'identification idéale que le père devient l'idéal du moi <et> que se produit quelque chose. Quelque chose qui est quoi ? <Quelque chose> qui, en tous cas, tend à être pour le garçon comme pour la fille... [] Pour la fille, /1/ ce qu'il y a de bien /1 c'est / qu'elle reconnaisse qu'elle n'a pas de phallus, au lieu que pour le garçon, ce serait une issue absolument désastreuse, et ça l'est quelquefois.

[Mais]

[(inscription de la formule au tableau)
... C'est-à-dire]

[Alors que]

En d'autres termes, ce que nous arrivons à centrer comme le moment d'issue normativant de l'Œdipe - produit à un point et dans une relation telle [] que l'enfant reconnaît n'avoir pas choisi. Il n'a pas vraiment choisi ce qu'il a, je vous l'ai dit... Ce qui se passe au niveau de l'identification idéale, niveau où le père se fait préférer à la mère, point essentiel et point de sortie de l'Œdipe, c'est quelque chose qui doit littéralement aboutir à la privation. [] Tout ceci est tout à fait

<1.a.>

admissible et tout à fait conformisant, encore que ce n'est jamais réalisé complètement chez la femme comme issue de l'Œdipe car il lui reste toujours ce petit arrière-goût, ce qui s'appelle le < *pénis neid* >... Ce qui prouve donc que ça ne marche pas vraiment rigoureusement, mais dans le cas où ça doit marcher, si nous nous maintenons à ce schéma, le garçon, lui, devrait être toujours châtré. Il y a donc quelque chose qui cloche, qui manque dans notre explication.

Essayons maintenant d'introduire la solution. La solution est celle-ci : c'est que le père, je ne dis pas dans la famille - dans la famille, il est tout ce qu'il veut, il est une ombre, il est un banquier, il est tout ce qu'il doit être, il l'est ou il ne l'est pas, cela a toute son importance à l'occasion, mais ça peut aussi bien n'en avoir aucune - toute la question est de savoir ce qu'il est dans le complexe d'Œdipe. Eh bien, le père n'est pas un objet réel, même s'il doit intervenir en tant qu'objet réel pour donner corps à la castration. Il n'est pas un objet réel, alors qu'est-ce qu'il est ? Il n'est pas uniquement non plus cet objet idéal parce que, du côté de cet objet, il <ne> peut arriver que des accidents. Or, quand même, le complexe d'Œdipe n'est pas uniquement une catastrophe puisque c'est le fondement et la base de notre relation à la culture, comme on dit. Alors, naturellement, vous allez me dire : «le père, c'est le père symbolique, vous l'avez déjà dit.» Mais si je n'avais que cela à vous répéter, je vous l'ai déjà assez dit pour ne pas vous l'apporter aujourd'hui. Ce que je vous apporte aujourd'hui et ce qui, justement, permet d'apporter un peu plus de précision à cette notion de père symbolique, c'est ceci : le père est une métaphore.

Une métaphore, qu'est-ce que c'est ? Disons-le tout de suite pour le mettre sur ce tableau, ce qui va nous permettre de rectifier les conséquences scabreuses du tableau. Une métaphore, je vous l'ai déjà expliqué, c'est un signifiant qui vient à la place d'un autre signifiant. Je dis le père dans le complexe d'Œdipe, même si cela doit ahurir les oreilles de certains, je dis exactement : le père est un signifiant substitué à un autre signifiant. Et là est le ressort, et l'unique ressort essentiel du père en tant qu'il intervient dans le complexe d'Œdipe. Et si ce n'est pas à ce niveau que vous cherchez les carences paternelles, vous ne les trouverez nulle part ailleurs.

La fonction du père dans le complexe d'Œdipe est d'être un signifiant substitué au signifiant, c'est-à-dire au premier signifiant introduit dans la symbolisation, le signifiant maternel. C'est pour autant que le père vient, selon la formule que je vous ai expliquée une fois être celle de la métaphore, vient à la place de la mère : S à la place de S', qui est la mère étant déjà liée à quelque chose qui était x, c'est-à-dire quelque chose qui était le signifié dans le rapport de l'enfant à la mère.

<P.L.>

$$\left\langle \begin{array}{ccc} \frac{\text{Père}}{\text{Mère}} & \frac{\text{Mère}}{X} & \frac{S}{S'} \end{array} \rightarrow S \frac{1}{x} \right\rangle^{(9)}$$

[Explication de la formule au tableau]

C'est cette mère qui va, qui vient, parce que je suis un petit être déjà pris dans le symbolique, c'est parce que j'ai appris à symboliser qu'on peut dire qu'elle va, qu'elle vient. Autrement, je la sens ou je ne la sens pas. Enfin, le monde varie avec son arrivée et puis peut s'évanouir. La question est : où est le signifié ? qu'est-ce qu'elle veut celle-là ? Je voudrais bien que ce soit moi qu'elle veuille, mais il est bien clair qu'il n'y a pas que moi qu'elle veut, il y a autre chose qui la travaille, ce qui la travaille, c'est le x, c'est le signifié.

En somme, pour vous résumer mon séminaire de l'année dernière, la question n'est pas dans les relations d'objets. Mettre cela au centre de la relation d'objet, c'est pure bêtise. L'enfant est, lui, l'objet partiel. C'est parce que, d'abord, il est l'objet partiel qu'il est amené à se demander : qu'est-ce que ça veut dire qu'elle aille et qu'elle vienne ? Ce signifié des allées et venues de la mère, c'est le phallus.

L'enfant, avec plus ou moins d'astuce, plus ou moins de chance, peut arriver très tôt à se faire phallus, une fois qu'il a compris. Mais la voie imaginaire n'est pas la voie normale, c'est d'ailleurs pour cela qu'elle entraîne ce qu'on appelle des fixations. Puis, elle n'est pas normale parce qu'en fin de compte, comme je vous le dirai, elle n'est jamais pure, elle n'est pas complètement accessible, elle laisse toujours quelque chose d'approximatif et d'insondable, de *duel voire*, qui fait tout le polymorphisme de la perversion. Mais par la voie symbolique, c'est-à-dire par la voie métaphorique - je pose ça d'abord, je vous expliquerai comment ensuite, parce que nous ne pouvons pas aller plus vite, mais je vous <le> pose tout de suite, puisque nous arrivons à peu près au terme de notre entretien d'aujourd'hui, c'est le schéma qui va nous servir de guide - c'est en tant que le père se substitue à la mère comme signifiant que va se produire ce résultat ordinaire de la métaphore, celui qui est exprimé dans la formule au tableau.

Je ne vous dis pas que je vous présente la solution ici sous une forme déjà transparente parce que je vous la présente dans son dernier terme, dans son résultat, pour vous montrer où nous allons. Nous allons voir maintenant comment

(9) On peut retrouver cette formule, dite de la métaphore paternelle, dans le texte de Lacan : «D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose» [*Écrits* p. 557] texte rédigé exactement à la même époque (décembre 57 - janvier 58) que ces séances du séminaire, et publié d'abord dans *la psychanalyse* n°4.

on y va et à quoi ça sert d'y être allé, c'est-à-dire tout ce que ça résout.

[que]

Alors, on a le choix entre deux choses, ou <bien> je vous laisse là, avec cette affirmation brute, l'intervention du père, je la pose, et je prétends que par là tout peut être résolu comme étant ceci : substitution d'un signifiant à un autre signifiant, et vous allez voir s'éclairer toute la question des impasses de l'Œdipe; ou bien je commence un tout petit peu à vous expliquer la chose.

[r]

Je vais vous introduire la chose, je vais vous faire une remarque qui, j'espère, va vous laisser tout de même <un> objet pour vos rêves <de> cette semaine, puisque la prochaine fois pour vous parler de la métaphore et de son effet, il faudra que je vous dise, que je vous rappelle, où elle se situe, c'est-à-dire dans l'inconscient. Je voudrais vous faire remarquer ceci, c'est qu'il y a une chose vraiment bien surprenante, c'est qu'on n'ait pas découvert l'inconscient plus tôt parce que, bien entendu, il était là depuis toujours et d'ailleurs il est toujours là. Il a fallu savoir ce qui se passe à l'intérieur pour savoir que le lieu existait.

[à]

[r]

Mais je voudrais vous donner simplement quelque chose <sur> la façon dont vous - qui vous en allez à travers le monde sous la forme, j'espère, d'apôtre de ma parole - vous pourriez [] introduire la question de l'inconscient à des gens qui n'en ont jamais entendu parler. Vous leur diriez : comme il est étonnant que depuis que le monde est monde aucun de ces gens qui s'intitulent philosophes n'ait jamais songé à produire - au moins dans la période classique, maintenant nous sommes un peu égaillés mais il y a encore du chemin à faire - cette dimension essentielle qui est celle dont je vous ai parlé sous le nom de ce qu'on peut appeler - autre chose. Je vous ai déjà dit «le désir d'autre chose». On devrait tout de même sentir que c'est souvent là le désir d'autre chose, non pas peut-être comme vous le ressentez pour l'instant, le désir d'aller manger une saucisse plutôt que de m'écouter, mais en tout état de cause et de quoi qu'il s'agisse, le désir d'autre chose comme tel.

Or, cette dimension n'est pas uniquement, simplement présente dans le désir. Je voudrais simplement vous évoquer qu'elle est présente dans bien d'autres états qui sont absolument constants, permanents. La veille, par exemple, ce qui s'appelle la veille. On ne pense pas assez à ça. Veiller, vous me direz, quoi? Veiller, c'est la chose, vous savez, que

Freud fait dans *le Président Schreber* (10) c'est bien le type de choses qui nous révèle à quel point Freud vivait dans cet «autre chose». Il nous parle «avant le lever du jour», si vous vous y êtes reportés, je vous ai parlé du «jour», de «la paix du soir», et de quelques autres petits trucs (11) comme ça qui vous sont plus ou moins parvenus, c'était tout entier centré autour de cette indication. Avant le lever du jour, est-ce que c'est à proprement parler le soleil qui va apparaître ? C'est autre chose qui est latent < dans > le moment de veille, qui est attendu.

[à l'] < a. >

Et puis, la claustration. C'est tout de même une dimension tout à fait essentielle. Dès qu'un homme arrive quelque part, dans la forêt vierge ou dans le désert, il commence par s'enfermer, au besoin, comme on dit, il emporterait deux < portes > pour se faire des courants d'air entre elles, même s'il n'avait que ça. Cette claustration, c'est aussi une dimension tout à fait essentielle. Il s'agit d'établir < un > intérieur, et puis ce n'est pas simplement une notion d'intérieur et d'extérieur, c'est la notion de l'autre, ce qui est autre comme tel, de ce qui n'est pas l'endroit où on est bien calfeutré, et je dirai plus, si vous exploriez d'une façon un petit peu profonde cette phénoménologie, comme on dirait, de la claustration, vous vous apercevriez à quel point c'est absurde de limiter la fonction de la peur à ce qu'on appelle une relation avec un danger réel.

La liaison étroite de la peur avec la sécurité devrait vous être manifestée de la façon la plus claire par la phénoménologie de la phobie. Vous vous apercevriez que, chez le phobique, ses moments d'angoisse, c'est quand il s'aperçoit qu'il a perdu sa peur, au moment où vous commencez un peu à lui lever sa phobie. C'est à ce moment-là qu'il se dit : «Oh ! là, là ! ça ne va pas, je ne sais plus quels sont les endroits où il faut que je m'arrête. En perdant ma peur, j'ai perdu ma sécurité», enfin, tout ce que je vous ai dit l'année dernière sur le petit Hans (12).

[qu']

[peut]

Il y a un moment auquel vous ne pensez pas assez, j'en suis persuadé, parce que vous y vivez comme dans votre air natal, si je puis dire, ça s'appelle l'ennui. Vous n'avez peut-être jamais bien réfléchi à quel point l'ennui est typiquement quelque chose qui arrive même à se formuler de la façon la plus claire : [] on voudrait autre chose. On < veut > bien manger

(10) S. Freud - cf. : «Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa» (Dementia paranoides). (Le Président Schreber) in *Cinq psychanalyses*, Ed. Puf, Paris, 1981.

(11) J. Lacan : *les structures freudiennes dans les psychoses*, séances du 8-2-56 et 15-2-56.

(12) J. Lacan, *la relation d'objet et les structures freudiennes*.

de la <merde> mais pas toujours la même. Ça, ce sont des espèces d'alibis, d'alibis formulés, déjà symbolisés, de ceci qui est ce rapport essentiel avec autre chose.

Je voudrais terminer là-dessus. Vous pourriez croire que, tout d'un coup, je tombe dans le romantisme et dans le vague à l'âme, vous voyez ça : le désir, la claustration, la veille, j'allais presque vous dire la prière pendant que j'y étais, pourquoi pas ? L'ennui, où est-ce qu'il va, où est-ce qu'il glisse ?

Mais non. Ce sur quoi je voudrais attirer votre attention, c'est sur ces diverses manifestations de la présence de l'autre chose en tant que - réfléchissez-y - elles sont institutionnalisées. Vous pouvez faire un classement de toutes les formations humaines en tant qu'elles installent les hommes, où qu'ils aillent et partout. Ce qu'on appelle des formations collectives d'après la satisfaction qu'elles donnent à ces différents modes de la relation à autre chose.

<P.L.>

Dès que l'homme arrive quelque part, il fait des <prisons et des bordels>, c'est-à-dire l'endroit où est véritablement le désir. Dès qu'il arrive quelque part, il attend quelque chose, un meilleur monde, un monde futur. Il est là, il veille, il attend la révolution, mais surtout dès qu'il arrive quelque part, il est excessivement important que toutes ses occupations suent l'ennui, en d'autres termes, une occupation ne commence à devenir sérieuse que quand ce qui la constitue, c'est-à-dire en général la régularité, est devenu parfaitement ennuyeux. Et en particulier, songez à tout ce qui, dans votre pratique analytique, est très exactement fait pour que vous vous y ennuyiez.

Tout est là. Une grande partie, tout au moins, des prescriptions, ce qu'on appelle règles techniques à observer par l'analyste ne sont pas dans leur fond autre chose que de donner à cette occupation toutes ses garanties de ce qu'on appelle son standard professionnel. Si vous regardez bien au fond des choses, vous vous apercevrez que c'est dans la mesure où elles créent, entretiennent et maintiennent comme au cœur la fonction de l'ennui.

Ceci est en quelque sorte une petite introduction qui ne vous fait pas entrer à proprement parler dans ce que je vous dirai la prochaine fois. Je reprendrai la prochaine fois les choses pour vous montrer justement que c'est au niveau de cet autre comme tel que se situe la dialectique du signifiant et comment c'est de là qu'elle aborde la fonction, l'incidence, la pression précise, l'effet inducteur du nom du père, également comme tel.

SEANCE IX DU 15 JANVIER 1958

Repères bibliographiques essentiels :

- **Freud**: "L'interprétation des rêves" (p.1)
- "Trois essais sur la théorie de la sexualité" (p.3)
- "La disparition du complexe d'Œdipe" dans la "Vie Sexuelle" (p.12)
- "Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa" (le Président Schreber) dans *Cinq psychanalyses* (p.19)

- **Mélanie Klein**: "Le complexe d'Œdipe éclairé par les angoisses précoces" dans *Essais de psychanalyse*, Ed. Payot, Paris, 1978. (p.5)

Autoréférences :

- "La relation d'objet et les structures freudiennes", séminaire 1956/1957 (p.14-19)
- "Les structures freudiennes dans les psychoses", séminaire 1955/1956 (p.19)

Index des noms:

S. Freud, (p.1, 2, 3, 4, 12, 19); **M. Klein**, (p.4, 5, 6); **C. Odier**, (p.2).

ANNEXE

Article de Mélanie Klein publié dans *Essais de psychanalyse*
Paris, Payot, 1978.

X

LES FORMATIONS DE L'INCONSCIENT

Jacques Lacan

Séance X
du
Mercredi 22 janvier 1958

Séance transcrite en 1993

Nous allons continuer notre examen de ce que nous avons appelé la métaphore paternelle (1).

Nous en sommes arrivés au point où j'ai affirmé que c'était dans cette structure, que nous avons ici promue comme étant la structure de la métaphore, que résidaient toutes possibilités d'articuler clairement le complexe d'Œdipe et son ressort, à savoir le complexe de castration.

[à] A ceux qui pourraient s'étonner que nous arrivions si tard à articuler une question si centrale dans la théorie et dans la pratique analytiques, nous répondrons qu'il était impossible de le faire sans vous avoir prouvé sur divers terrains, tant théoriques que pratiques, ce qu'ont d'insuffisant les formules dont on se sert couramment < dans > l'analyse, et surtout sans vous avoir montré en quoi on peut donner les formules plus suffisantes, si je puis dire, pour commencer à articuler les problèmes, d'abord en vous habituant à penser en termes, par exemple, de sujet.

[ou si elle] [si elle] Qu'est-ce qu'un sujet ? Est-ce que c'est quelque chose qui se confond purement et simplement avec la réalité devant vous quand vous dites "le sujet" ? Ou bien est-ce qu'à partir du moment où vous le faites parler, cela implique nécessairement autre chose ? Je veux dire, est-ce que la parole est, oui ou non, quelque chose qui flotte au-dessus de lui comme une émanation ? < Se > développe<-t-elle> par elle-même, [] impose<-t-elle> par elle-même une structure telle que celle que j'ai longuement commentée, à laquelle je vous ai habitué, et qui dit que, dès lors qu'il y a sujet parlant, il ne saurait être question de réduire pour lui la question de ses relations en tant < que > /₁ tout simplement / il parle à un autre, /₁ / , il y en a toujours un troisième, ce grand < Autre > dont nous parlons et qui est constituant de la position du sujet en tant qu'il parle, c'est-à-dire aussi bien du sujet en tant que vous l'analysez. Ce qui n'est pas simplement une nécessité théorique en plus. Cela apporte toutes sortes de facilités quand il s'agit de comprendre où se situent les effets auxquels vous avez affaire, je veux dire ce qui se passe quand vous rencontrez chez le patient, chez le sujet, l'exigence, les désirs, un fantasme, ce qui n'est pas la même chose, et aussi bien quelque chose qui paraît être en somme le plus incertain, le plus difficile à saisir, à définir : une réalité.

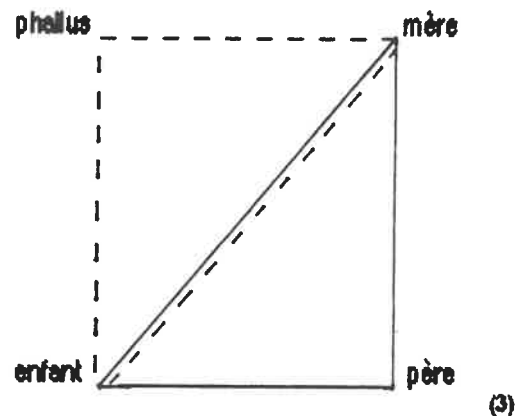
[c'est à savoir que] Nous allons avoir l'occasion de le voir au point où nous avançons maintenant, pour expliquer comment le terme de métaphore paternelle, [], dans ce qui a été constitué d'une symbolisation primordiale entre l'enfant et la mère, c'est

(1) Cette séance, désignée par la sténotypiste : "Conférence du Docteur Lacan", porte, comme la séance précédente et la suivante, un titre : la métaphore paternelle.

proprement la substitution du père en tant que symbole, en tant que signifiant à la place de la mère. Et nous verrons ce que veut dire cet "à la place", qui constitue le point pivot, le nerf moteur, si je puis dire, l'essentiel du progrès constitué par le complexe d'Œdipe.

[dessin du triangle au tableau]

Rappelons que c'est de cela qu'il s'agit. Rappelons les termes que j'ai avancés devant vous l'année dernière (2), concernant les rapports de l'enfant et de la mère. Mais rappelons aussi et d'abord, en face de ce triangle imaginaire, que je vous ai appris l'année dernière à manier, en ce qui concerne les rapports de l'enfant et de la mère, rappelons en face de cela que d'admettre comme fondamental le triangle enfant-père-mère, c'est apporter quelque chose qui est réel, sans doute, mais qui, déjà, pose dans le réel, j'entends comme institué un rapport symbolique, le rapport enfant-père-mère [] et si je puis dire, objectivement, pour vous faire comprendre, en tant que nous pouvons, nous, en faire un objet, le regarder.



[le triangle, en tant qu'il a cette réalité du seul fait que nous faisons entrer] [que nous y faisons entrer le père]

Les premiers rapports de réalité se dessinent entre la mère et l'enfant. C'est là que l'enfant va éprouver les premières réalités de son contact avec le milieu vivant. []. Pour commencer à dessiner objectivement la situation, <il faut que nous faisons entrer le père dans le triangle>. Le père n'est pas encore entré pour l'enfant. Le père, d'autre part, pour nous, il est, il est réel. Mais n'oublions pas que, pour nous, il n'est réel qu'en tant que les institutions lui confèrent, je ne dirai même pas son rôle et sa fonction de père, ce n'est pas une question sociologique, mais lui confèrent son nom de père. Je veux dire qu'il faut admettre /₁ par exemple/ ceci : que le père /₁ /est le véritable agent de la procréation, ce qui n'est en aucun cas une vérité d'expérience.

(2) Séminaire 56-57 *La relation d'objet et les structures freudiennes.*

(3) Ce schéma ne figure pas dans la version sténotypée. C'est celui de la séance du 8-1-58.

[M. Johns]

[que]

[M. André Johns]

Car au temps où les analystes discutaient encore de choses sérieuses, il est arrivé qu'on fasse remarquer que, dans telle ou telle tribu primitive, la procréation était attribuée à je ne sais quoi, une fontaine, une pierre, ou la rencontre d'un esprit dans des lieux écartés, à quoi <Monsieur Jones> avait, avec beaucoup de pertinence d'ailleurs, apporté cette remarque : qu'il est tout à fait impensable que des êtres intelligents - et à tout être humain nous supposons son minimum de cette intelligence - <ne sachent pas> cette vérité d'expérience, <qu'> il est bien clair [], sauf exception, mais exception exceptionnelle, <qu'> une femme n'enfante pas si elle n'a pas eu un coït, et encore dans un délai très précis. Mais, en faisant cette remarque qui, je vous le répète, est particulièrement pertinente, <Monsieur Ernest Jones> laissait simplement de côté tout ce qui est important dans la question. Car, ce qui est important dans la question, ce n'est pas que les gens sachent parfaitement qu'une femme ne peut enfanter que quand elle a eu un coït, c'est qu'ils sanctionnent dans un signifiant que celui avec qui elle a eu le coït est le père. Car, autrement, tel qu'est constitué de sa nature l'ordre du symbole, le signifiant, absolument rien n'obvie à ce que, néanmoins, le quelque chose qui est responsable de la procréation ne continue à être maintenu dans le système symbolique comme identique à n'importe quoi, ce que nous avons dit tout à l'heure à savoir une pierre, une fontaine, ou la rencontre d'un esprit dans un lieu écarté (4).

[ceci]

La position du père comme symbolique est quelque chose qui ne dépend pas du fait que les gens aient plus ou moins reconnu la nécessité d'une certaine consécration des événements aussi différents qu'un coït et un enfantement. Position du nom du père, comme tel, qualification du père comme procréateur, c'est une affaire qui se situe au niveau symbolique et qui peut servir, qui peut être reliée selon les formes culturelles, car <ce qui> ne dépend pas de la forme culturelle, c'est une nécessité de la chaîne signifiante comme telle; du fait que vous instituez un ordre symbolique, quelque chose répond ou non à cette fonction définie par le nom du père, et à l'intérieur de cette fonction, vous y mettez les significations qui peuvent être différentes selon les cas, mais qui, en aucun cas, ne dépendent d'une autre nécessité que de la nécessité de la fonction du père, qu'occupe le nom du père dans la chaîne signifiante. Je crois avoir déjà assez insisté là-dessus.

Voilà donc ce que nous pouvons appeler le triangle symbolique en tant qu'il est institué dans le réel, à partir du moment où il y a chaîne signifiante, où il y a articulation d'une parole.

(4) Cf. *Essais*, p.556.

[de]

[sa]

Je dis qu'il y a une relation entre ce ternaire symbolique et le ternaire que nous avons ici amené l'année dernière sous la forme du ternaire imaginaire qui est, lui, [] la relation de l'enfant à la mère, en tant que l'enfant se trouve dépendre du désir de la mère, de la première symbolisation de la mère comme telle, et < de > rien d'autre que cela; à savoir qu'il détache < la > dépendance effective de son désir, du pur et simple vécu de cette dépendance, à savoir que, par cette symbolisation, quelque chose est institué, qui est subjectivé à un niveau premier, primitif. Cette subjectivation consiste simplement à la poser comme cet être primordial qui peut être là, ou n'être pas là. Donc, dans le désir, le désir de lui, de cet être, est essentiel. Ce qui fait que ce que le sujet désire, ce n'est pas simplement l'appétition de ses soins, de son contact, voire de sa présence, c'est l'appétition de son désir.

Dans cette première symbolisation, le désir de l'enfant s'affirme, amorce toutes complications ultérieures de la symbolisation en ceci qu'il est désir du désir de la mère et que, de ce fait, quelque chose s'ouvre, par quoi virtuellement ce que la mère désire objectivement elle-même en tant qu'être qui vit dans le monde du symbole, dans un monde où le symbole est présent, dans un monde parlant, et même si elle n'y vit que tout à fait partiellement, si elle est elle-même, comme il arrive, un être mal adapté à ce monde du symbole, ou qui en a refusé certains éléments, ouvre quand même à l'enfant à partir de cette symbolisation primordiale, cette dimension, ce que même sur le plan imaginaire la mère peut, comme on dit, désirer d'autre sur le plan imaginaire. C'est ainsi qu'entre, d'une façon encore confuse et toute virtuelle, ce désir d'autre chose dont je parlais l'autre jour, mais non pas d'une façon en quelque sorte substantielle et telle que nous puissions le reconnaître comme nous l'avons fait dans le dernier séminaire, dans toute sa généralité, mais d'une façon concrète. Il y a chez elle le désir d'autre chose que de satisfaire /₁ mon désir / à moi, qui commence à palpiter à la vie. /₁/.

Et, dans cette voie, il y a à la fois accès et pas accès. Comment concevoir qu'en quelque sorte, dans ce rapport de mirage par quoi l'être premier lit ou devance la satisfaction de ses désirs dans les mouvements ébauchés de l'autre, dans cette adaptation duelle de l'image à l'image qui se fait en toutes relations inter-animales, comment concevoir que puisse être lu comme dans un miroir - comme s'exprime l'écriture - ce que le sujet désire d'autre ?

[niveau]

Assurément, c'est à la fois difficilement pensable et trop difficilement effectué, car c'est bien là tout le drame de ce qui arrive à ce certain [] aiguillage du niveau primitif, qui s'appelle les perversions. C'est difficilement effectué en ce sens que c'est effectué d'une façon fautive, mais c'est effectué tout de même,

[ce] [cet]

c'est effectué certainement pas sans l'intervention d'un peu plus que la symbolisation ne suffit à le constituer; la symbolisation primordiale de cette mère qui va et vient, qu'on appelle quand elle n'est pas là et que, comme telle, quand elle est là, on repousse pour pouvoir la rappeler; il faut qu'il y ait quelque chose de plus. Ce quelque chose de plus, c'est précisément l'existence derrière elle de tout cet ordre symbolique dont elle dépend et qui, comme il est toujours plus ou moins là, permet <un> certain accès à <l'>objet <de> son désir, qui est déjà un objet tellement spécialisé, tellement marqué de la nécessité instaurée par le système symbolique, qu'il est absolument impensable autrement, dans sa prévalence, et qui s'appelle le phallus. Ce phallus autour duquel j'ai fait tourner toute notre dialectique de la relation d'objet l'année dernière.

[qu'il] [là, à]

[schéma au tableau]
[moint]

Pourquoi ? Pourquoi cet objet privilégié, si ce n'est pas pour quelque chose <qui> nécessite [] sa place, en tant qu'il est privilégié dans l'ordre symbolique ? C'est dans cela que nous voulons entrer maintenant plus en détail, et que nous allons voir comment, non pas simplement par un simple rapport de symétrie, celui qui s'explique dans ce dessin et qui fait qu'ici "phallus" est au point sommet du ternaire imaginaire [], de même qu'ici, "père" est au <point > sommet du ternaire symbolique, comment il se fait qu'il y ait entre les deux cette liaison et comment il se fait que je puisse vous avancer déjà que cette liaison est d'ordre métaphorique ?⁽⁵⁾

Eh bien, c'est justement ce qui nous entraîne à l'intérieur de la dialectique du complexe d'Œdipe. C'est dans le complexe d'Œdipe que nous pouvons nous en rendre compte, je veux dire essayer d'articuler pas à pas - et c'est ce que Freud fait, ce que d'autres ont fait après lui, et c'est ce qui, là-dedans, n'est pas toujours tout à fait clair, ni tout à fait clairement symbolisé - essayer de pousser pour vous plus loin, non pas simplement pour la satisfaction de notre esprit mais parce que, si nous l'articulons pas à pas, cette genèse qui fait que la position du signifiant du père dans le symbole est fondatrice de la position du phallus dans le plan imaginaire, si cela exige une, deux, trois étapes aux temps, si l'on peut dire, logiques de la constitution de ce phallus dans le plan imaginaire comme objet privilégié prévalent, si ces temps sont clairement distingués et si de leur distinction résulte que nous pouvons nous orienter mieux, interroger mieux et le malade dans l'examen et le sens de la clinique et la conduite de la cure, alors, ceci justifiera nos efforts et il nous semble qu'étant donné les difficultés que nous rencontrons, précisément dans la clinique, dans l'interrogatoire,

(5) Dans la version de la sténotypiste n'apparaît à cet endroit aucun schéma. Nous renvoyons le lecteur au schéma de la page 2 de cette séance.

dans l'examen et dans la manoeuvre thérapeutique, ces efforts sont d'ores et déjà, et d'avance, justifiés.

[que] Observons ce désir de l'autre, qui est le désir de la mère, qui comporte cet au-delà. Nous disons que pour atteindre cet au-delà - et déjà rien que pour atteindre cet au-delà de la mère, désir de la mère comme tel - une médiation est nécessaire, [] cette médiation est précisément donnée par la position du père dans l'ordre symbolique.

[Ç'a] Plutôt que de procéder dogmatiquement nous-mêmes, interrogeons-nous sur la façon dont, pour nous, la question dans le concret se pose. Nous voyons qu'il y a des états, des cas, des étapes aussi dans des états très différents, où l'enfant s'identifie au phallus. <Ça a> été tout l'objet du chemin que nous avons parcouru l'année dernière. Nous avons montré dans le fétichisme une perversion exemplaire en ce sens que, là, l'enfant a un certain rapport avec cet objet de l'au-delà du désir de la mère, et en ayant remarqué la prévalence et la valeur d'excellence, si l'on peut dire, qui s'y attache par la voie, en somme, d'une identification imaginaire à la mère, nous avons vu, indiqué aussi que, dans d'autres formes de perversion, et notamment le transvestisme, c'est dans la position contraire que l'enfant va assumer la difficulté de la relation imaginaire à la mère, à savoir que lui-même s'identifie, dit-on (6), à la mère phallée*. Je crois que, plus correctement, il faut dire que c'est proprement au phallus qu'il s'identifie en tant que ce phallus est caché sous les vêtements de la mère.

* phallique

Je vous rappelle ceci pour vous montrer que cette relation de l'enfant au phallus est essentielle tant que le phallus est objet du désir de la mère. Aussi bien l'expérience nous prouve-t-elle que cet élément joue un rôle actif essentiel dans les rapports que l'enfant a avec le couple parental. Déjà, la dernière fois, nous l'avons rappelé sur le plan théorique dans l'exposé du "Déclin du complexe d'Œdipe" (7), par rapport à l'Œdipe que l'on appelle inversé. Freud nous souligne les cas où, pour s'identifier à la mère, je veux dire dans la mesure où il s'identifie à la mère, l'enfant redoute, ayant adopté cette position à la fois significative et prometteuse, redoute la conséquence, donc la privation qui en résultera pour lui, si c'est un garçon, de son organe viril.

C'est une voie d'indication, mais qui va beaucoup plus loin. L'expérience nous prouve que le père considéré en tant

(6) Dans les notes de P. Lemoine apparaît ici le nom de Férichel.

(7) "Der untergang des Ödipus Komplexes". Cet article est paru en 1924 dans l'*Internationaler Zeitschrift für Psychoanalyse*, traduit en français par: "La disparition du complexe d'Œdipe", daté de 1923 dans *La vie sexuelle*, Puf, 1969.

qu'il prive la mère de cet objet /₁ de son désir/, nommément de l'objet phallique /₁/, joue un rôle tout à fait essentiel dans, je ne dirai pas les perversions, mais dans toutes <les> névroses, et je dirai dans tout le cours, fût-il le plus aisé, le plus normal, du complexe d'Œdipe. Vous trouverez à l'expérience dans l'analyse que le sujet a pris position d'une certaine façon à un moment de son enfance sur ce point, sur ce point du rôle du père, dans le fait que la mère n'a pas de phallus. Ce moment n'est jamais éliidé, ce moment qui est celui qui, dans notre rappel de la dernière fois, laissait ouverte la question de l'issue favorable ou défavorable de l'Œdipe, suspendue autour des trois plans de la castration, de la frustration, de la privation, exercés par le père. C'était au niveau tiers, celui qui à la fois nous posait la question parce qu'il est celui auquel il est le plus difficile de comprendre quelque chose, et celui dans lequel, pourtant, on nous dit qu'est toute la clé de l'Œdipe, à savoir son issue, à savoir finalement l'identification de l'enfant au père. Ce niveau, c'est celui du père qui prive quelqu'un de ce qu'il n'a pas en fin de compte, c'est-à-dire le prive de quelque chose qui n'a d'existence que pour autant que vous le faites surgir à l'existence en tant que symbole.

[ce qui est patient]

Il est bien clair que le père ne châtré pas la mère de quelque chose qu'elle n'a pas. Pour qu'il soit posé qu'elle ne l'ait pas, il faut que, déjà, ce dont il s'agit soit projeté sur le plan symbolique en tant que symbole. Mais c'est une privation bel et bien, et toute privation réelle est quelque chose qui nécessite la symbolisation de ce <dont on est > privé, c'est donc sur le plan de la privation de la mère, qu'une question, à un moment donné de l'évolution de l'Œdipe, se pose pour le sujet d'accepter, d'enregistrer, de symboliser lui-même, de rendre signifiante cette privation dont la mère s'avère être l'objet. Cette privation, le sujet enfantin l'assume ou ne l'assume pas, l'accepte ou la refuse. Ce point est essentiel, vous le retrouverez à tous les carrefours, chaque fois que votre expérience vous amènera en un certain point que nous essayons maintenant de définir comme nodal dans l'Œdipe.

Appelons-le point nodal, puisque cela vient de me venir, je n'y tiens pas essentiellement, je veux dire par là qu'il ne coïncide pas, loin de là, avec ce moment dont nous cherchons la clé, qui est le déclin de l'Œdipe, son résultat, son fruit dans le sujet, mais il y a un moment où le père entre en fonction comme privateur de la mère, c'est-à-dire se profile derrière ce rapport de la mère à l'objet de son désir comme quelque chose, si vous voulez, qui "châtre", mais je ne le mets là qu'entre guillemets, parce que ce qui est châtré, dans l'occasion, ce n'est pas le sujet, c'est la mère.

[vos]

Ce point n'est pas très nouveau. Ce qui est nouveau, c'est de le pointer précisément, c'est <de> tourner <nos> regards

vers ce point en tant qu'il nous permet de comprendre de là ce qui précède, sur quoi nous avons déjà quelques lumières, et ce qui va suivre.

[que c'est]

[c'est dans toute la mesure où]

[lien]

L'expérience, en tous cas - n'en doutez pas, et vous pourrez le contrôler, le confirmer, chaque fois que vous aurez l'occasion de le voir - l'expérience prouve que, dans toute la mesure où le sujet ne franchit pas ce point nodal, c'est-à-dire n'accepte pas cette privation du phallus sur la mère opérée par le père, on observe [] dans la règle - et je souligne ce "dans la règle" parce que là, il n'a pas simplement une importance de corrélation ordinaire, mais de corrélation fondée dans la structure - [] <que> l'enfant maintient pour lui-même une certaine forme d'identification à cet objet de la mère, à cet objet que je vous représente depuis l'origine, pour employer le mot qui surgit là, comme objet "rival", si l'on peut dire, de quelque façon toujours, qu'il s'agisse de phobie, de névrose ou de perversion, vous toucherez un <point>, c'est un point repère - il n'y a peut-être pas de meilleur mot - autour de quoi vous pourrez regrouper les éléments de l'observation à partir de cette question que vous vous poserez dans le cas particulier. Quelle est la configuration spéciale de ce rapport à la mère, au père, et au phallus, qui fait que l'enfant n'accepte pas que la mère soit privée par le père de quelque chose qui est l'objet de son désir, et dans quelle mesure, dans tel cas, faut-il pointer qu'en corrélation avec cette relation, lui, l'enfant, maintient son identification au phallus ?

[ceci]

Il y a des degrés, bien entendu. Cette relation n'est pas la même dans la névrose ou dans la psychose que dans la perversion. Mais cette configuration est nodale, vous le voyez. A ce niveau, la question qui se pose est : "être ou ne pas être", "*to be or not to be*" le phallus. Sur le plan imaginaire, il s'agit pour le sujet d'être ou de n'être pas le phallus, et la phase qui est à traverser est <celle-ci >, le sujet choisira à un moment, quand je dis "choisira", mettez ce choisira aussi entre guillemets, car, bien entendu, le sujet est là aussi passif qu'il est actif pour la bonne raison que ce n'est pas lui qui tire les ficelles du symbolique. La phrase a été commencée avant lui, a été commencée précisément par ses parents, ce à quoi je vais vous amener, c'est précisément au rapport de chacun de ces parents à cette phrase commencée et à la façon dont il convient que la phrase soit soutenue par une certaine position réciproque de <ses> parents par rapport à cette phrase.

[ces]

Mais disons, parce qu'il faut bien s'exprimer, qu'il y a là, si vous voulez, au neutre, une alternative : être ou n'être pas ce phallus. Vous sentez bien qu'il y a un pas considérable à franchir pour comprendre simplement ce dont il s'agit entre cet être ou n'être pas le phallus et ce dont il s'agit à un moment quelconque, il faut tout de même bien l'attendre et le trouver,

<P.L.>

[ne]

qui est complètement différent, qui est "en avoir ou pas", comme on dit aussi, pour se fonder sur une autre citation littéraire, autrement dit, avoir ou ne pas avoir le pénis. Ce n'est pas la même chose, il faut que quelque chose ait été franchi entre l'un et l'autre, et ne l'oublions pas, ce dont il s'agit dans le complexe de castration, c'est ce quelque chose qui n'est jamais articulé, qui se fait presque complètement mystérieux, car nous savons que c'est du complexe de castration que dépendent ces deux faits : que, d'un côté, le garçon devienne un homme, de l'autre côté <la fille> devienne une femme; mais que cette question d'en avoir ou de ne pas en avoir est réglée même pour celui qui, à la fin, est en droit de l'avoir, c'est-à-dire l'homme, par l'intermédiaire de quelque chose qui s'appelle complexe de castration, par conséquent qui suppose que, pour l'avoir, il faut qu'il y ait un moment où il ne l'ait pas eu. C'est-à-dire qu'on ne l'appellerait pas complexe de castration si, d'une certaine façon, ça ne mettait pas au premier plan ceci : que, pour l'avoir, il faut d'abord qu'il ait été posé qu'on [] peut <ne> pas l'avoir, que cette possibilité d'être castré est essentielle dans l'assomption du fait de l'avoir, le phallus.

C'est là ce pas qui est à franchir, c'est là que doit intervenir à quelque moment, efficacement, réellement, effectivement, le père, car vous voyez que, jusqu'à présent, j'ai pu - le fil même de mon discours l'indiquait - j'ai pu ne vous parler des choses qu'à partir du sujet; il accepte ou il n'accepte pas. Dans la mesure où il n'accepte pas, ça l'entraîne, homme ou femme, à être le phallus.

[qu']

Mais maintenant, pour le pas suivant, il est essentiel de faire intervenir effectivement le père, je ne dis pas qu'il n'intervient pas déjà effectivement avant, mais que mon discours, jusqu'à présent, a pu le laisser au deuxième plan, voire s'en passer. Alors qu'à partir de maintenant où il s'agit de l'avoir ou de ne pas l'avoir, nous sommes forcés de faire entrer en ligne de compte "lui", lui [] il faut d'abord, je vous le souligne, qu'il soit en dehors du sujet, constitué comme symbole. Car s'il n'est pas en dehors du sujet, constitué comme symbole, personne ne va pouvoir intervenir réellement comme revêtu de ce symbole, mais c'est comme personnage réel en tant que revêtu de ce symbole qu'il va intervenir maintenant effectivement à l'étape suivante.

[à savoir]

C'est là que se situent dans l'instance du père réel les différentes phases sous lesquelles nous avons évoqué la dernière fois, [] le père réel, pour autant qu'il peut porter une interdiction; et nous avons fait remarquer que, pour ce qui est, par exemple, d'interdire les premières manifestations de l'instinct sexuel qui commence à venir à sa première maturité chez le sujet, les premières fois où le sujet fait état de son instrument, voire l'exhibe, en offre à la mère les bons offices,

nous n'avons nul besoin pour ceci du père. Je dirai même plus sur ce point, ce qui se passe habituellement, qui est quelque chose d'encore très proche de l'identification imaginaire, à savoir que le sujet se montre à la mère, lui fait des offres, la plupart du temps ce qui se passe, c'est quelque chose qui, comme nous l'avons vu l'année dernière à propos du petit Hans, se passe sur le plan de la comparaison, de la dépréciation imaginaire. La mère suffit bien à montrer à l'enfant combien ce qu'il lui offre, c'est insuffisant, elle suffit aussi à faire l'interdiction de l'usage du nouvel instrument.

Le père entre en jeu, c'est bien entendu, comme porteur de la loi, comme interdicteur de l'objet qui est la mère. Ceci, nous le savons, est fondamental, mais c'est tout à fait en dehors de la question telle qu'elle est effectivement mise en jeu avec l'enfant. Nous savons que la fonction du père, le nom du père est lié à l'interdiction de l'inceste, mais personne n'a jamais songé à mettre au premier plan du complexe de castration le fait que le père, effectivement, promulgue la loi de l'interdiction de l'inceste. On le dit quelquefois, mais jamais ce n'est articulé par le père, si je puis dire, en tant que législateur *ex cathedra*. Il fait obstacle entre l'enfant et la mère, il est le porteur de la loi, si je puis dire, en droit, mais dans le fait, il intervient autrement, et je dirai que c'est autrement aussi que se manifestent ses manques à intervenir, c'est cela que nous serrons de près. En d'autres termes, le père en tant qu'il est le porteur, culturellement, de la loi, le père en tant qu'il est investi par le signifiant du père, intervient dans le complexe d'Œdipe d'une façon plus concrète, plus échelonnée, si je puis dire, qu'il s'agit maintenant d'articuler et qui est ce que nous voulons articuler aujourd'hui.

Et c'est ici qu'il s'avère que la non-inutilité du petit schéma que je vous ai commenté pendant tout le premier trimestre, pour la plus grande lassitude, semble-t-il, de certains, ne semble pas pourtant devoir être complètement inutile.

[que]

Je vous rappelle ce à quoi il faut toujours revenir. []. C'est parce que et en tant que l'intention - je veux dire : le désir passé à l'état de demande chez le sujet - a traversé quelque chose qui d'ores et déjà est constitué, à savoir que pour ce à quoi il s'adresse, nommément son objet, son objet primordial, la mère, le désir est quelque chose qui s'articule; et en quelque manière tout son progrès, toute son entrée dans ce monde-ci, ce bas monde qui n'est pas simplement un monde au sens qu'on peut y trouver à saturer ses besoins, mais un monde où règne la parole, c'est qu'il soumet le désir de chacun à la loi du désir de <l'Autre>. Mais de ce seul fait [] qu'il franchit plus ou moins heureusement cette ligne de la chaîne signifiante en tant qu'elle est là, latente et déjà structurante, [] la demande du jeune sujet, la première épreuve qu'il fait de sa relation au

[l'autre]

[en tant]

[la mère, que]

premier autre, celui qu'est sa mère en tant qu'il <l>a déjà symbolisée - c'est en tant qu'il l'a déjà symbolisée qu'il s'adresse à elle d'une façon qui est peut-être plus ou moins vagissante, mais qui est déjà articulée car cette première symbolisation est liée aux premières articulations - c'est donc en tant que cette intention, cette demande a traversé la chaîne signifiante qu'elle peut se faire valoir auprès de l'objet maternel. Dans cette mesure, l'enfant qui a constitué sa mère comme sujet, par fondement de la première symbolisation elle-même, se trouve entièrement soumis à ce que nous pouvons appeler, mais uniquement par anticipation, la loi, mais ce n'est qu'une métaphore, je veux <dire> qu'il faut déplier la métaphore qu'il y a dans ce terme la loi, pour donner sa vraie position à ce terme au moment où je l'emploie.

La loi de la mère, c'est, bien entendu, le fait que la mère est un être parlant et cela suffit à légitimer que je dise "la loi de la mère". Néanmoins, cette loi est, si je puis dire, une loi incontrôlée. Cette loi est aussi bien, en tous cas pour le sujet, simplement le fait qu'il y a "loi", c'est-à-dire que quelque chose de son désir est complètement dépendant de quelque chose qui sans aucun doute déjà s'articule, à savoir comme tel <est> de l'ordre de la loi. Mais cette loi est tout entière dans le sujet qui la supporte, à savoir dans le bon ou le mauvais vouloir de la mère, la bonne ou la mauvaise mère. Et c'est ce qui fait que je vous propose ce terme nouveau qui, vous allez voir, n'est pas si nouveau que ça, il suffit de le pousser un petit peu pour lui faire retrouver quelque chose que la langue n'a pas trouvé par hasard. Le principe que nous avançons ici, c'est qu'il n'y a pas de sujet s'il n'y a pas de signifiant qui le fonde. C'est dans la mesure où il y a eu ces premières symbolisations constituées par le couple signifiant <Fort-Da> - le premier sujet <est> la mère - qu'il faut savoir ce que ceci veut dire par rapport à des termes, réalité ou pas réalité au début de la vie de l'enfant, auto-érotisme ou pas auto-érotisme. Vous verrez les choses se clarifier singulièrement à partir du moment où vous poserez des questions, donc, par rapport à ce sujet, l'enfant, celui d'où émane la demande, celui où se forme le désir, et toute l'analyse est une dialectique du désir.

[et]

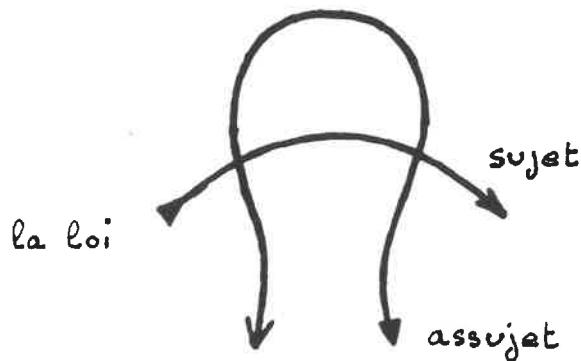
<P.L.>, <J. Lap.>

[et]

L'enfant s'ébauche, s'ébauche comme "assujet" ⁽³⁾ ; c'est un assujet parce qu'il s'éprouve et se sent d'abord comme profondément assujetti au caprice de ce dont il dépend, même si ce caprice est un caprice articulé. Ce que je vous avance est nécessité dans toute notre expérience.

Par exemple, je prends le premier exemple qui me vient à l'esprit, vous avez pu voir l'année dernière que ce petit Hans [] trouve une issue si atypique à son Œdipe, c'est-à-dire justement [] ne trouve pas l'issue que nous allons essayer maintenant de désigner, [] ne trouve qu'une suppléance : [] il <lui> faut ce cheval à tout faire, pour se servir de tout ce qui va manquer pour lui dans ce moment de franchissement qui est l'étape proprement de l'assomption du symbolique comme complexe d'Œdipe où je vous mène aujourd'hui, qui supplée donc par ce cheval qui est à la fois le père, le phallus, la petite soeur, tout ce qu'on veut, mais qui est essentiellement quelque chose qui, justement, correspond à ce que je vais vous montrer maintenant. Rappelez-vous comment il en sort et comment c'est symbolisé dans le dernier rêve; ce qu'il appelle à la place du père, à savoir cet être imaginaire et tout puissant qui s'appelle le plombier; ce plombier est là, justement, pour désassujettir quelque chose. Car l'angoisse du petit Hans, [] c'est essentiellement, je vous l'ai dit, l'angoisse de cet assujettissement pour autant que, littéralement, à partir d'un certain moment, il réalise, <qu'à> être ainsi assujetti, on ne sait pas où ça peut le mener. Vous vous rappelez [] ce schéma, le schéma de la voiture qui s'en va, qui incarne le centre de sa peur; c'est justement à partir de ce moment-là que le petit Hans instaure dans sa vie un certain nombre de centres de peur, ces centres de peur autour desquels pivotera précisément le rétablissement de sa sécurité, la peur, soit quelque chose qui

(3) Dans ses notes, P. Lemoine écrit : a-sujet.



Ce schéma est reproduit dans les notes de P. Lemoine; J. Laplanche et I. Roubleff.

[à l'autre] <Pi> <A>

[qu'il réalise]

ait sa source dans le réel. La peur est un élément de la sécurisation de l'enfant, pour autant que c'est grâce à ces peurs qu'il donne <un au-delà> à cet assujettissement angoissant [] au moment où apparaît le manque de ce domaine externe, de cet autre plan où il est nécessaire que quelque chose apparaisse pour qu'il ne soit pas purement et simplement un assujet.

[le sujet de]

[desquels]

C'est là que nous en arrivons, c'est donc ici que se situe la remarque que cette autre à laquelle il s'adresse, c'est-à-dire nommément la mère, a un certain rapport - ceci encore, tout le monde le dit, tout le monde l'a dit - un certain rapport qui est rapport au père, et chacun s'est aperçu que de ces rapports au père dépendent bien des choses. L'expérience nous l'a prouvé que le père, comme on dit, ne joue pas son rôle - ne joue pas son rôle, je n'ai pas besoin de vous rappeler que la dernière fois je vous ai parlé de toutes les formes de carence paternelle concrètement désignées en termes de relations inter-humaines - l'expérience s'impose, en effet, qu'il en est ainsi, mais rien n'articule suffisamment que ce dont il s'agit, ce n'est pas tellement des rapports de la mère avec le père au sens vague, où il s'agit de quelque chose qui est de l'ordre d'une espèce de rivalité de prestige entre les deux, laquelle vient converger sur [] l'enfant, sans aucun doute. Ce schéma de convergence n'est pas faux. La duplicité des deux instances est plus qu'exigible, sans cela il ne pourrait pas y avoir justement ce ternaire, mais cela ne suffit pas, et ce qui se passe entre l'un et l'autre, tout le monde l'admet, est bien essentiel. Et ici, nous arrivons à ce qui s'appelle les liens d'amour et de respect, la position de la mère, et nous retombons dans l'ornière de l'analyse sociologique environnementale autour <de quoi> tel ou tel feront tourner tout entière l'analyse du cas du petit Hans, à savoir si la mère était assez gentille, affectueuse avec le père, etc... sans articuler ce qui est essentiel.

Il ne s'agit pas tellement des rapports personnels entre le père et la mère, et de savoir si l'un et l'autre font le poids ou ne le font pas, il s'agit proprement d'un moment qui doit être vécu comme tel et qui concerne les rapports non pas simplement de la personne de la mère avec la personne du père, mais de la mère avec la parole du père, avec le père en tant que ce qu'il dit n'est pas absolument équivalent à rien.

[dans laquelle]

[intervient]

La fonction <du père c'est >: le nom du père, [] seul signifiant du père, la parole articulée du père, la loi en tant que le père est dans un rapport plus ou moins intime avec elle, cela est aussi très important. En d'autres termes, le rapport dans lequel la mère fonde le père comme médiateur de quelque chose qui est au-delà de sa loi à elle et de son caprice, et qui est purement et simplement la loi comme telle, le père est donc en tant que nom du père, c'est-à-dire en tant que tout <le>

développement de la doctrine freudienne nous l'annonce et le promeut, à savoir comme étroitement lié à cette énonciation de la loi, c'est là ce qui est essentiel et c'est en cela qu'il est accepté ou qu'il n'est pas accepté par l'enfant comme celui qui prive ou ne prive pas la mère de l'objet de son désir. En d'autres termes, nous devons pour comprendre le complexe d'Œdipe, considérer trois temps que je vais essayer de vous schématiser à l'aide de notre petit diagramme du premier trimestre.

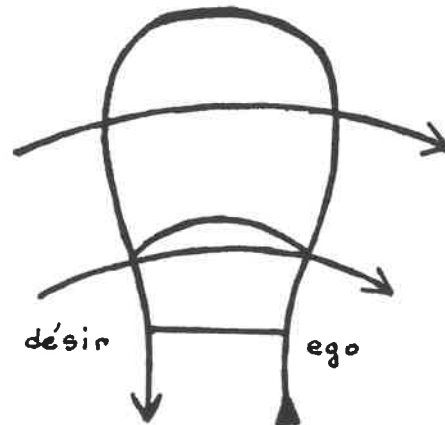


Schéma des notes de B Lemoine

[dessin au tableau]

[à savoir]

Premier temps - Ce que l'enfant cherche, c'est [] <le> désir de désir, pouvoir satisfaire au désir de sa mère, c'est-à-dire "to be or not to be" l'objet du désir de la mère, et dans la mesure où il introduit sa demande et où, ici, il va y avoir quelque chose qui en est le fruit, le résultat, et sur le chemin duquel se pose ce point qui correspond à ce qui est <l'>ego, et qui est ici son autre ego, ce à quoi il s'identifie, ce quelque chose d'autre qu'il va chercher à être, là, à savoir l'objet satisfaisant pour la mère. Dès <que> commencera à remuer quelque chose au bas de son ventre, il commencera à lui montrer, à savoir "si je suis bien capable de quelque chose", avec les déceptions qui s'ensuivent, il le cherche, et il le trouve. Pour autant et dans la mesure où la mère est interrogée par la demande de l'enfant, elle est aussi quelque chose, elle, qui est à la poursuite de son propre désir, et quelque part par là - au tableau - s'en situent les constituants.

[qu'il]

Dans le premier temps et la première étape, il s'agit de ceci : c'est qu'en quelque sorte, en miroir le sujet s'identifie à ce qui est l'objet du désir de la mère, et c'est l'étape, si je puis dire, phallique primitive, celle où la métaphore paternelle agit en soi, pour autant que, déjà, dans le monde, la primauté du phallus est instaurée par l'existence du symbole, du discours et de la loi. Mais l'enfant, lui, n'en attrape que le résultat; pour plaire à la mère - si vous me permettez d'aller vite et d'employer des mots imagés - il faut et il suffit d'être le phallus et, à cette étape,

beaucoup de choses s'arrêtent dans un certain sens, c'est dans la mesure où le message ici se réalise d'une façon satisfaisante qu'un certain nombre de troubles et de perturbations peuvent se fonder, parmi lesquels ces identifications que nous avons qualifiées de perverses.

[autre] Deuxième temps. Je vous ai dit que, sur le plan imaginaire, le père bel et bien intervient comme privateur de la mère, c'est-à-dire que ce qui est ici adressé à l'autre comme demande est renvoyé à une cour supérieure, si je puis m'exprimer ainsi, est relayé comme il convient, car toujours par certains côtés ce dont nous interrogeons l'autre pour autant qu'il le parcourt tout entier, rencontre bien chez l'autre cet <Autre> de l'autre, à savoir sa propre loi. Et c'est à ce niveau que se produit quelque chose qui fait que ce qui revient à l'enfant est purement et simplement la loi du père en tant qu'elle est imaginativement par le sujet conçue comme privant la mère. C'est le stade, si je puis dire, nodal et négatif par quoi ce quelque chose qui détache le sujet de son identification le rattache en même temps à la première apparition de la loi sous la forme de ce fait que la mère est là-dessus dépendante, dépendante d'un objet, d'un objet qui n'est plus simplement l'objet de son désir, mais un objet que l'autre a ou n'a pas.

<1.a.>

<Dans> la liaison étroite de ce renvoi de la mère à une loi qui n'est pas la sienne avec le fait que dans la réalité l'objet de son désir est possédé souverainement par ce même autre à la loi duquel elle renvoie, on a la clé de la relation de l'Œdipe et ce qui fait le caractère si essentiel, si décisif de cette relation de la mère en tant que je vous prie de l'isoler comme relation non pas au père, mais à la parole du père.

Rappelez-vous le petit Hans l'année dernière. Le père est tout ce qu'il y a de plus gentil, il est tout ce qu'il y a de plus présent, il est tout ce qu'il y a de plus intelligent, il est tout ce qu'il y a de plus amical pour Hans, il ne paraît pas avoir été du tout imbécile, il a mené le petit Hans à Freud, ce qui à l'époque était faire preuve quand même d'un esprit éclairé. Le père est néanmoins totalement inopérant, pour autant qu'il y a une chose qui est tout à fait claire, c'est que, quelles que soient les relations entre ces deux personnages parentaux, ce que dit le père c'est exactement comme s'il "flûtait", j'entends, auprès de la mère. La mère, remarquez-le, par rapport au petit Hans, est à la fois interdictrice, c'est-à-dire joue le rôle castrateur qu'on pourrait voir attribuer au père, mais sur le plan réel elle lui dit : "Te sers pas de ça, c'est dégoûtant !", ce qui n'empêche pas que, sur le plan pratique, elle admet tout à fait le petit Hans dans son intimité, c'est-à-dire qu'elle lui permet, l'encourage à tenir cette fonction de l'objet imaginaire pour lequel, effectivement, le petit Hans lui rend les plus grands services. Il incarne bel et bien pour elle son phallus et le petit Hans comme

tel est maintenu dans la position d'assujéti et c'est toute la source de son angoisse et de sa phobie. C'est pour autant, et essentiellement pour autant que déjà la position du père est mise en question par le fait que ça n'est pas sa parole qui fait la loi à la mère, que le problème est introduit.

[va]

Mais ce n'est pas tout, il semble que dans le cas du petit Hans, ce qui <devrait> arriver maintenant, c'est-à-dire le troisième temps, ce troisième temps est essentiel et aussi fait défaut. C'est pour cela que je vous ai souligné l'an dernier que l'issue du complexe d'Œdipe dans le cas du petit Hans est une issue faussée, que le petit Hans, bien qu'il en soit sorti grâce à sa phobie, aura une vie amoureuse qui sera complètement marquée d'un certain style, du style imaginaire sur lequel je vous en indiquais les prolongements à propos du cas de Léonard de Vinci (9).

[ce dont]

Cette troisième étape est celle-ci, et elle est aussi importante que la seconde, car c'est de celle-ci que dépend la sortie du complexe d'Œdipe. [] Le père a témoigné qu'il le donnait en tant, et en tant seulement qu'il est le porteur de la loi; <et> c'est de lui que dépend ou non la possession, par <la mère>, [] de ce phallus. C'est pour autant que cette étape a été traversée [] - <le> second temps - [] que <ce que> le père, si je puis dire, en tant que *supporter* de la "loi", ce que le père a promis, il faut qu'il le tienne. Il peut donner ou refuser en tant qu'il l'a, mais le fait qu'il l'a, le phallus, lui, il faut qu'à un moment donné il en fasse preuve. C'est pour autant qu'il intervient au troisième temps comme celui qui a le phallus et non pas qui l'est, que peut se produire quelque chose qui réinstalle l'instance du phallus comme objet désiré de la mère <et> non plus seulement comme objet dont le père peut priver. Le père tout puissant c'est celui qui prive, c'est d'ailleurs à ce stade que se sont arrêtées jusqu'à un certain moment les analyses du complexe de l'Œdipe, au temps où on pensait que tous les ravages du complexe d'Œdipe dépendaient de l'omnipotence du père; on ne pensait qu'à ce temps, à ceci près qu'on ne soulignait pas que la castration qui s'y exerce, c'était la privation de la mère, et non pas de l'enfant. Le troisième temps est ceci. C'est pour autant que le père peut donner à la mère ce qu'elle désire, peut le donner parce qu'il l'a - et ici intervient le fait précisément de la puissance au sens génital du mot, disons que le père est un père "potent" - que, dans ce troisième temps, se produit la restitution, si vous voulez, de la relation de la mère au père sur le plan réel, que la relation comme telle de l'autre, qui est le père, avec l'ego [] de la mère et l'objet de son désir <est> ce à quoi peut s'identifier

[le sujet paternel ou non] <P.L.>
[que, au] [ce]

[schéma]

[et]

(9) Cf. la séance du 3 juillet 1957, dernière séance du séminaire: *La relation d'objet et les structures freudiennes.*

/₁ l'enfant / au niveau inférieur où /₁/ <il> est en position de demandeur, que l'identification peut se faire à cette instance paternelle qui a été ici réalisée dans ces trois temps :

[père] [où]

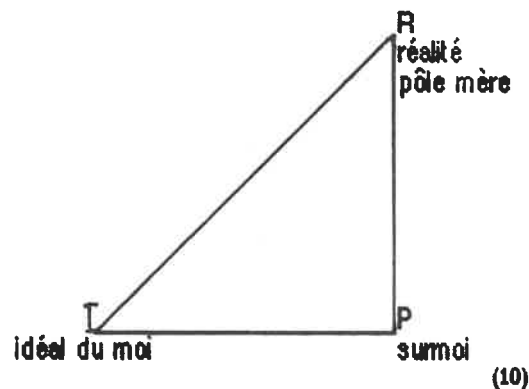
<premièrement, le père> sous la forme voilée <ou> en tant que non encore apparu, mais [] existant dans la réalité mondaine, je veux dire dans le monde, du fait que, dans le monde, règne la loi du symbole. Déjà la question du phallus est posée quelque part ailleurs dans la mère, où l'enfant doit la repérer.

[De sa]

<Deuxièmement, la> présence privatrice <du père> en tant qu'il est celui qui supporte la loi, et ceci se fait non plus d'une façon voilée mais d'une façon "médiée" par la mère, qui est celle qui le pose comme celui qui lui fait la loi.

[celui]

<Troisièmement>, le père en tant qu'il est révélé - il est révélé en tant que, lui, l'a - est la sortie du complexe d'Œdipe et une sortie favorable pour autant que l'identification au père se fait à ce troisième temps, au temps où il intervient en tant que <c'est lui> qui l'a. c'est une identification qui s'appelle idéal du moi, et qui vient à ce niveau dans le triangle symbolique, précisément là, au pôle où est l'enfant, et dans la mesure où c'est au pôle maternel que tout ce qui va être ensuite réalité commence à se constituer. Et c'est au niveau du père que tout ce qui va être dans la suite surmoi commence à se constituer.



C'est en tant que le père intervient comme réel et comme père "potent" dans un troisième temps - celui qui succède à la privation ou la castration qui porte sur la mère, sur la mère imaginée au niveau du sujet, dans sa propre position imaginaire à elle de dépendance - c'est en tant qu'il intervient au troisième temps comme celui qui, lui, l'a, qu'il est intériorisé comme idéal du moi dans le sujet et que, si je puis dire, ne l'oublions pas, à ce moment-là le complexe d'Œdipe décline.

(10) Schéma indiqué dans les notes de P. Lemoine et J. Laplanche.

Qu'est-ce que ça veut dire ? Cela ne veut pas dire qu'à ce moment-là l'enfant va entrer en exercice de tous ses pouvoirs sexuels, vous le savez bien, bien au contraire, il ne les exerce pas du tout. La sortie du complexe d'Œdipe consiste en ceci : en effet, on peut dire qu'apparemment, il [] est déchu de l'exercice de ces fonctions qui avaient commencé à s'éveiller. Néanmoins, si tout ce que Freud a articulé a un sens, ça veut dire qu'il a en poche tous les titres <pour> s'en servir <dans> le futur. La métaphore paternelle joue là un rôle qui est bien celui auquel nous pouvions nous attendre de la part d'une métaphore : c'est d'aboutir à l'institution de quelque chose qui est de l'ordre du signifiant qui est là en réserve; la signification s'en développera plus tard. L'enfant a tous les droits à être un homme et ce qui sera plus tard contesté de ses droits au moment de la puberté, c'est pour autant qu'il y aura quelque chose qui n'aura pas complètement rempli cette identification métaphorique à l'image du père, pour autant qu'elle se sera constituée [] à travers ces trois temps.

Je vous fais remarquer à cette occasion que cela veut dire qu'en tant qu'il est viril, un homme est toujours plus ou moins sa propre métaphore. C'est même ce qui met sur le terme de virilité cette espèce d'ombre de ridicule, dont il faut quand même faire état.

Je vous ferai aussi remarquer que l'issue du complexe d'Œdipe est différente, comme chacun sait, pour la femme car, pour elle, cette troisième étape, comme Freud le souligne - lisez son article sur le déclin de l'Œdipe ⁽¹¹⁾ - pour elle, c'est beaucoup plus simple, elle n'a pas à faire cette identification ni à garder ce titre à la virilité. Elle, elle sait où il est, elle sait où elle doit aller le prendre, c'est du côté du père, vers celui qui l'a, et cela aussi vous indique en quoi ce qu'on appelle une féminité, une vraie féminité a toujours un peu aussi une dimension d'alibi, les vraies femmes, ça a toujours quelque chose d'un peu égaré, c'est une suggestion que je veux vous faire uniquement pour vous appuyer la dimension concrète dans laquelle se situe ce développement.

Pour revenir et conclure en justifiant mon terme de métaphore, ce n'est aujourd'hui, vous le sentez bien, qu'un diagramme. Nous reviendrons sur chacune de ces étapes et nous verrons ce qui s'y attache. Observez bien que ce dont il s'agit ici, c'est au niveau le plus fondamental exactement la même chose que ce qui s'appelle <communément> dans l'étude de la <langue>, métaphore. Car la métaphore avec la formule que je vous en ai donné, ça ne veut rien dire que ceci : que des deux chaînes, <S S' S" les> S S' S" [] [] sont des
s s s

(11) Se reporter à la note 7 de la page 6.

[à]

[en]

[pour]

[mais]

[au terrain maniaque et commun]

[longue]

[des] [S'S', S"S'] [inscription au tableau]

[autre]

signifiants par rapport à tout ce qui circule de signifiés ambulants parce qu'ils sont toujours en train de glisser. L'épinglage dont je parle ou encore le point de capiton, n'est qu'une affaire mythique, car jamais personne n'a pu épingler une signification à un signifiant, mais, par contre, ce qu'on peut faire, c'est épingler un signifiant à un signifiant et voir ce que ça fait. Mais, dans ce cas, il se produit toujours quelque chose de nouveau qui est quelquefois aussi inattendu qu'une réaction chimique, à savoir le surgissement d'une nouvelle signification; pour autant que le père est, dans le signifiant, dans l'«Autre», le signifiant qui représente simplement ceci; l'existence du lien de la chaîne signifiante comme telle, en ce qu'il se place, si je puis dire, au-dessus de la chaîne signifiante, dans une position métaphorique, «mais» c'est pour autant que la mère fait du père celui qui sanctionne par sa présence l'existence comme telle du lieu de la loi, c'est pour autant qu'elle fait cela et uniquement dans cette mesure. Et ceci laisse donc une immense latitude aux modes et moyens dans lesquels ça peut se réaliser, et c'est pourquoi aussi c'est compatible. C'est dans cette mesure que le troisième temps du complexe d'Œdipe peut être franchi, c'est-à-dire dans l'étape de l'identification, dans laquelle il s'agit pour le garçon de s'identifier au père en tant que possesseur du pénis, pour la fille, de reconnaître l'homme en tant que celui qui le possède.

Nous verrons la suite la prochaine fois.

SEANCE X DU 22 JANVIER 1958

Repères bibliographiques essentiels :

- **Freud**: "La disparition du complexe d'Œdipe" (p.6, 18)

Autoréférences :

- "La relation d'objet et les structures freudiennes", séminaire 1956/1957
(p.2, 10, 12, 16)

Index des noms:

S. Freud, (p.5, 6, 18); **Jones**, (p.3).